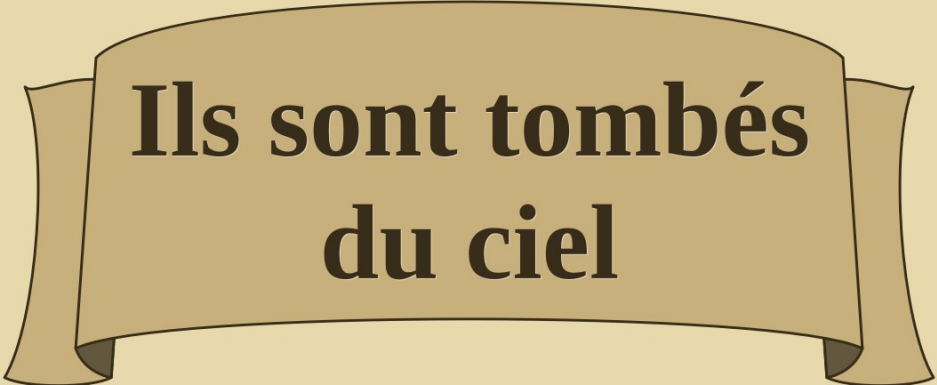




Ils sont tombés du ciel

Heinz G. Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

H.G. KONSALIK

**ILS
SONT
TOMBÉS
DU
CIEL**



PRESSES

POCHET

HEINZ G. KONSALIK

ILS SONT TOMBÉS DU CIEL

PRESSES POCKET

116, RUE DU BAC, PARIS

Le titre original de cet ouvrage est :

SIE FIELEN VOM HIMMEL

Traduction de Claude de Chaballier

© *Presses de la Cité, et H.G. Kosalik, 1966.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

*Nous nous entretenons ? Certes !
Mais pas pour nous manger !*
LICHTENBERG,
(écrivain allemand du XVIII^e siècle).

Les personnages sont inventés, et ne correspondent pas à des individus véritables. De même, les événements relatés comme ayant été vécus par les différentes unités – compagnies, régiments et divisions – ont été rapprochés les uns des autres pour constituer un faisceau d’actions. Toute ressemblance avec des noms ou des faits réels est donc purement accidentelle.

Bien que les événements situés par l’auteur sur le mont Cassin soient dans leurs grandes lignes véridiques, les numéros et désignations des compagnies et divisions ont été choisis arbitrairement, à de rares exceptions près. Ils ne correspondent pas forcément à l’activité militaire des divisions citées et qui peut-être existaient vraiment.

La guerre tourna à la folie
Et les hommes à la barbarie ;
La raison s'estompa, l'idéal sombra dans le sang,
Et la Foi en Dieu disparut
Puisse ce livre la préserver
Et montrer que l'homme dans son aveuglement est
Quand même
L'œuvre du Créateur.

*À la mémoire du soldat inconnu
qui sur le mont Cassin,
paya de sa vie
celle de onze camarades blessés.*

LIVRE PREMIER

*Pourquoi remonter la jambe entière, comme un insecte misérable ?
Mieux vaut frapper tout de suite au genou !*
Churchill.

Ils volaient par-dessus les nuages, à travers la nuit.

Devant eux, le disque lumineux de la lune, jaune livide, était suspendu au ciel noir ; au-dessous d'eux, les nuages ressemblaient à un océan d'ouate gris sale. Et il faisait froid. Le sergent Cunnings se pencha vers le lieutenant Morton et lui toucha l'épaule.

— Quelle altitude ? demanda-t-il. Morton regarda l'altimètre. « 3 200 ». Il tourna la tête en direction de Cunnings et le considéra à travers ses grosses lunettes de vol. Elles le faisaient ressembler, avec le masque et le tuyau d'oxygène, à un insecte préhistorique. – Qu'est-ce qu'ils veulent, en bas ?

Le sergent Cunnings mit l'appareil radio en position d'émission.

— Il faut que nous descendions à l'altitude d'observation, Jack.

Le lieutenant Morton fit signe de la tête qu'il avait compris. « O.K. » Il fixa le cadran en face de lui, et leva légèrement les épaules, comme si son corps dans l'épaisse combinaison de nuit, était parcouru d'un frisson.

— Et... où sommes-nous, maintenant ? demanda Cunnings.

— Nous arrivons au-dessus de Naples. Je descends, Fred...

Le lieutenant Morton poussa le palonnier en avant. Le bruit des moteurs s'atténua, devint presque un ronronnement... Aussi silencieux qu'un planeur, l'éclaireur de nuit perça en bolide le plafond crémeux des nuages, laissa derrière lui la lune blafarde et surgit dans une nuit nouvelle, encore plus livide, d'où sortit un paysage... une mer qui scintillait faiblement, une côte ourlée d'écume, des rochers noirs, et des points lumineux isolés, qui papillotaient à travers la nuit comme des feux follets.

Un océan de maisons, endormies sous la vague protection de la nuit
Au port, quelques rares lumières, mal camouflées...

Cunnings regarda en bas, pendant que dans l'obscurité l'appareil filait de nouveau à l'horizontale. « Naples », fit-il.

Le lieutenant Morton abaissa le régime des moteurs. En bordure de la ville, des projecteurs commençaient à s'allumer et tâtonnaient dans l'ombre. Comme des doigts maigres, ils montaient jusqu'au plafond de nuages et s'y réfléchissaient. Au-dessous d'eux, près du port, les premiers canons de la D.C.A. ouvraient le feu, encore au hasard, tirant un rideau d'obus autour des installations.

Morton gagna de la hauteur et survola la ville en direction de l'intérieur. Cunnings appuya sur l'une des touches de son appareil radio.

— D.C.A. autour du port. Tout autour de la ville, batteries de projecteurs. Aucun contact encore avec les chasseurs de nuit allemands. Nous volons vers la terre et prenons l'altitude d'observation.

Il mit le poste en position de réception et appuya des deux mains les écouteurs à ses oreilles. Les moteurs se mirent à tourner plus vite, leur bruit monta jusqu'à devenir un grondement sourd et régulier. Morton tourna la tête en direction de Cunnings.

— Ce n'est pas comme ça que j'imaginai Naples, dit-il avec une grimace d'écolier farceur à travers son masque. En classe, Fred, on m'avait dit : quiconque n'a pas vu Naples ne connaît point l'Italie...

Il fit décrire un large cercle à l'appareil autour d'un groupe de pinceaux lumineux.

— Me voilà maintenant au-dessus de Naples, et j'aimerais mieux être dans mon lit à Boston, en train de rêver à Evelyn.

Le sergent Cunnings tendait l'oreille aux bruits des écouteurs. Puis il rejeta le casque en arrière. « Rien ! Plus de contact avec la base. Rentrons, Jack. Sinon, ils nous croiraient touchés et prépareraient les funérailles ! » Il jeta un coup d'œil au-dessous d'eux, vers la terre obscure endormie. Sur le sol se découpaient des rochers... Des maisons minuscules, des fermes mal camouflées, filaient silencieusement sous l'avion. Au beau milieu de deux collines, la D.C.A. se mit à aboyer, entourant l'appareil de petits nuages lumineux : les explosions. Morton tira le manche à lui... l'avion s'éleva

dans le rugissement de ses moteurs et repassa le plafond gris foncé des nuages. De nouveau, la lune se trouva au-dessus d'eux comme un disque brillant, et ce fut le noir de l'infini, le froid de l'éternité et le calme d'un autre monde.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire, maintenant, ceux d'en bas ?

— Ce qu'ils peuvent faire de mieux, dormir.

— Dormir ?

— Ils ne se doutent de rien... Le lieutenant Morton regarda l'altimètre. 4 000m. Il hocha la tête avec satisfaction. Aucun éclat de D.C.A. dans l'appareil, et pas de chasse de nuit. Si cela continuait ils rejoindraient sans encombre leur base de Catane, en Sicile, et feraient le rapport suivant : EM23 revenu après reconnaissance de nuit. Les installations du port de Naples sont protégées par l'artillerie et la D.C.A. À l'intérieur, aucun mouvement de troupes et seulement quelques positions isolées de D.C.A.

Il se tourna en souriant vers Cummings.

— As-tu vu les bateaux, Fred ?

— À Naples ? Non.

— Tout autour de la Sicile, et là-bas, sur la côte d'Afrique. Ah, vieux ! il y a quelque chose en route, j'te l'dis ! On va remonter l'Italie tambour battant !

Le sergent Cummings haussa les épaules. Il regarda les nuages à travers la cabine vitrée pendant que l'avion décrivait un arc de cercle, et prenait la direction de la mer et de la Sicile.

— Si tu dis vrai, c'est la fin de cette putain de guerre, et moi je vais retrouver Jane.

Il fit un quart de tour sur lui-même, et se trouva tout près de Morton, qui regardait fixement la nuit baignée de lune. « Il y a sept mois que je n'ai pas vu Jane, Jack. Un sacré bout de temps. Une femme comme elle, qu'est-ce que tu crois que ça fait, si le mari est absent pendant sept mois ? Elle est jolie, je t'assure ! Tu crois qu'elle me trompe ? Avec un de ces morveux d'aspirants qui n'ont rien dans le crâne que les femmes et le whisky ? Rien que d'y penser, ça me rend fou ! » Il saisit la manche de Morton et approcha son visage de celui du lieutenant « Tu crois que ça va encore durer sept mois avant que la guerre soit finie ? Tu crois que les Allemands vont tenir encore sept

mois ? » Il respira bruyamment et fixa la nuit à son tour. « Je ne pourrai pas en vouloir à Jane si elle me trompe... Plus d'un an sans homme ! Jack – est-ce que les Allemands tiendront le coup ? »

— Si nous prenons l'Italie, toute l'affaire est réglée, dit Morton.

Il regarda sur le tableau de bord les niveaux d'huile et d'essence. Les moteurs tournaient régulièrement, rapides et puissants. Une heure encore, pensait Morton, et je serai sur mon matelas pneumatique, en train de dormir. Demain matin j'écirai à Evelyne : Ma chérie – ça bouge autour de nous ! C'est maintenant la dernière attaque contre les Allemands. Bientôt, je rentrerai, et nous pourrons nous marier. Les Teutons ne peuvent plus tenir bien longtemps – nous allons les courir comme de vulgaires renards...

Cunnings se renversa sur son siège. « Crois-tu qu'on va passer en Italie ? »

— Une fois que nous tenons Rome, la guerre est finie !

— Et nous rentrons chez nous.

— Espérons-le.

Morton regarda Cunnings et lui sourit.

— Quand Jane aura un bébé, je serai parrain.

— O.K., Jack !

— Mais il faut d'abord prendre Rome. Cunnings fit un signe d'approbation. « Bien sûr, Jack. Tu sais ce que dit le colonel White : si les Alliés réussissent à traverser la Méditerranée, l'armée allemande s'effondrera en désordre. »

C'était bien leur avis.

Il remit les écouteurs en place et se pencha sur son poste radio. « Tiens, dit-il, d'une voix neutre, la liaison est rétablie. Qu'est-ce que je leur dis ? »

— EM 23 sur le chemin du retour. Pas de contact avec l'ennemi. Mission remplie. Atterrissage dans une demi-heure environ.

Au-dessus d'eux, la lune les accompagnait. Illuminant leurs ailes, réfléchissant leur emblème tactique – l'étoile – sur le plafond de nuages ouatés.

À Catane, on attendit toute la nuit et tout le lendemain le retour d'EM 23. Et puis quelqu'un raya l'appareil sur un tableau noir. On inscrivit sur la liste des pertes les noms de Jack Morton et de Fred Cummings.

Les décombres, largement éparpillés dans un champ, se trouvaient au sud de Naples. Une vieille paysanne, emmena les deux corps dans une brouette et les enterra derrière chez elle, parmi les pins tordus de son jardin. Elle planta même une croix sur la tombe des inconnus et fit une prière à la Vierge.

*

« Encore un d'abattu », dit le colonel Burscheidt, qui commandait la 3^e escadre de chasseurs de nuit, en serrant la main d'un jeune adjudant nommé Weyers. « C'est la sixième, mon cher Weyers. Je vais vous proposer au grade de sous-lieutenant à titre exceptionnel. Et maintenant, fichez le camp en vitesse, allez retrouver vos camarades, et buvez à votre succès les caisses de bière que j'ai fait monter là-haut. J'espère que la chance continuera à vous favoriser – nous allons avoir du pain sur la planche ! L'activité des Américains me paraît fort caractéristique ! »

Et tandis que l'adjudant Weyers fêtait son succès, que le lieutenant Morton et le sergent Cummings étaient mis en terre par la vieille paysanne italienne, tandis que les partisans rassemblaient les débris de l'avion – les pneus, les munitions, les mitrailleuses et les bombes légères. – pour aller cacher tout cela dans leurs montagnes, une armée venue de la mer s'approchait de la côte d'Europe... s'approchait d'une Europe endormie, épuisée, saignée, trahie et sans espoir.

Dans le ciel de Naples, les projecteurs s'éteignirent Sur les positions de D.C.A., les sentinelles battaient la semelle dans la nuit froide autour des canons prêts à tirer.

Au fond de son abri, le sous-lieutenant Peters écrivait une lettre à ses parents à la lueur d'une lampe électrique.

Salerne, le 8-9-43.

Mon cher papa, ma chère maman,

8 septembre 1943... une nuit comme toutes les autres...

Le commandement suprême de la Wehrmacht communique : Aux premières heures de la matinée du 9 septembre, de puissantes formations de

débarquement alliées ont établi une tête de pont sur le golfe de Salerne. La 56^e division britannique a réussi à occuper provisoirement le terrain d'aviation de Montecorvino. Une contre-attaque menée par des unités du régiment de panzer-grenadier 64 et de la 34^e division de parachutistes a permis de prendre l'embouchure du Tusciano et Battipaglia...

— Le chianti ! hurla Théo Klein. Il était couché sur une sorte de divan, sans souliers, manches de chemise relevées, et il rotait à force de crier après le dîner.

La pièce était grande. À l'autre bout, braillait Marietta, dans un coin faiblement éclairé par une ampoule peinte en rouge et montée sur une douille de laiton. Erwin Müller 17 [1] avait sur les genoux Marietta et essayait de lui sortir du corsage une paire de seins bien drus. Il n'y réussit pas à cause des hurlements de Théo et parce que Marietta lui tapa sur les doigts.

— Kamerad a soif, dit-elle, faut que j'y aille !

— Ta gueule, Théo ! cria Erwin Müller 17. Il se mit debout et resta là, tout vacillant. Les autres étaient assis près de la fenêtre... Felix Strathmann, Josef Bergmann, Kurt Maassen et Heinrich Küppers. Chacun d'eux avait une fille sur les genoux et s'occupait activement à explorer les formes généreuses de sa partenaire. Felix Strathmann, qui passait pour spécialiste puisqu'il était né à Saint-Pauli [2] appelait cela « mettre la place en conditionnement avant l'assaut final ». Il leva les yeux sur Erwin Müller 17 et fit de la main le geste d'envoyer promener quelque chose.

— Couche-toi par terre et fous-nous la paix !

— Mon c... ! Müller 17 poursuivit sa marche d'approche hésitante et s'arrêta devant le groupe : « Y a pas moyen de s'amuser, avec Théo ! Où est-ce qu'on est, ici ? Dans un bordel ou au café du coin ? »

Sur son divan, Théo Klein recommença ses rots. Il s'était redressé. Il prit la bouteille de chianti des mains de Marietta, la posa tout près, saisit la jeune fille par ses boucles noires et la tira à lui. Puis il l'embrassa sur son épaule nue. Müller 17 se mit à gémir.

— Charogne, va ! Y marche sur mes plates-bandes, maintenant !

Dans un coin gisaient les combinaisons de saut [3] et les casques de parachutistes, sans bord et rembourrés de caoutchouc mousse. Voilà maintenant que Julia sortait de ce coin-là... elle avait flanqué l'un des casques sur ses cheveux roux, un peu de guingois, et devant derrière.

Elle se planta devant Kurt Maassen, fit le salut militaire et hennit :

— À vos ordres, mon adjudant !

Ses seins pointus en tremblotaient, car le plus curieux dans l'uniforme de Julia, c'était qu'elle était nue. Son corps svelte et blanc luisait sous les lampes badigeonnées de rouge. Kurt Maassen poussa un profond soupir.

— Ah ! les gars, dit-il d'une voix avinée, encore un an d'Italie, et j'saurais même plus comment c'est chez moi ! La France à côté, c'était un jardin d'enfants !

Felix Strathmann se mit à pousser des hurlements de joie. Il montra le casque du doigt et de rire, se plia en deux. « Elle l'a foutu à l'envers ! » cria-t-il. « Elle a le devant derrière. Kurt – on sait ce qui nous reste à faire... »

Les braillements redoublèrent et des mains palpèrent la jeune femme. Mariette sauta sur les genoux d'Erwin Muller 17 ; du divan, Théo Klein poussa des grognements indistincts et lança contre le mur la bouteille de chianti.

— Personne ne vient avec moi ! fit-il en trébuchant sur les mots... et moi qui avais avalé dix œufs spécialement pour aujourd'hui !

Il se redressa, posa sur le tapis ses pieds aux chaussettes vingt fois raccommodées, secoua la tête et hurla :

— Pour 400 liras, je peux quand même exiger qu'une fille se mette aussi au garde-à-vous devant moi ! Allez ! Une gonzesse par ici !

Il oscilla en direction du bout de la pièce, s'empara d'un casque et le brandit au-dessus de sa tête.

— Par ici pour la distribution d'hormones ! Arrivez sur deux rangs !

Heinrich Küppers serrait la fille sur son cœur et l'embrassait sur l'épaule. « Une seule ne lui suffit pas, dit-il en riant. Dans les villages, ils ont un taureau communal, avec Théo Klein, nous, on a notre taureau de section ! »

Josef Bergmann s'était levé pour aller à la fenêtre. Par l'ouverture des rideaux, il contemplait la rue dans la nuit. C'était une ruelle napolitaine typique, dans le quartier du port. Étroite, sale, puant le poisson et l'urine, elle était recouverte d'un pavé gluant souillé par les ordures lancées des fenêtres.

— Il se passe quelque chose dans la rue !

Josef Bergmann fit un geste de la main... dans la pièce, les voix se turent. Du dehors, on entendait une discussion, une femme poussa un cri hystérique – puis aussitôt, des voix d'hommes. Des mots allemands... Kurt Maassen regarda les autres d'un air sérieux.

— Si c'est une patrouille...

— On a nos permissions !

Théo Klein se planta un casque sur la tête, marcha d'un pas hésitant sur Julia, qui se tenait toujours nue au garde-à-vous au milieu de la pièce. Elle avait enlevé le casque de ses cheveux roux, et ses yeux brillaient d'inquiétude. « Chantons un duo ! » cria Théo Klein en saisissant Julia par un sein. Kurt Maassen lui flanqua son pied quelque part : « Ta gueule, Théo ! Qu'on entende un peu c'qui s'passe ! »

Debout à la fenêtre, ils écoutaient tous. Les filles, assises sur les divans, chuchotaient entre elles. Julia s'était enveloppée dans un grand châle... un grand châle noir au crochet d'où sortaient les pointes rouge sombre de ses seins menus. Marietta commença à se rhabiller.

Le bruit fait par les inconnus devint plus fort. Ils pénétraient dans la maison, montaient l'escalier.

Une tête s'encadra dans la porte... Casque, combinaison de saut, mitraillette en sautoir.

— Bon D... ! s'écria Maassen, Pretzel ! Vieux c... ! Entre, mon gars ! T'en as des manières de nous f... la trouille !

Hans Pretzel entra en trébuchant dans la pièce. Il regarda autour de lui, hocha la tête :

— Juste ce que j'avais pensé. V'là deux heures que j'vous cherche ! Le juteux disait que vous étiez au cinéma... Imbécile ! que j'me suis dit ! J'ai fait tous les bordels de Naples, et quand la vieille a pas voulu m'laisser entrer, j'ai su que vous étiez dedans !

— Malin, va ! Théo Klein dégrafa son pantalon et le fit glisser vers le bas. « Fais gaffe ! Tu vas voir comment qu'j'attaque ! » Il allait se déculotter lorsque Hans Pretzel lui empoigna le bras.

— Fais pas le c... ! Faut qu'vous rentriez tous ! Alerte générale numéro deux pour toutes les unités de la 10^e armée. Les Américains

vont débarquer à Salerne !

— Sacré nom de sacré nom de sacré nom ! Théo Klein remonta son pantalon et boucla sa ceinture. Il saisit sa veste et l'endossa furieusement. Kurt Maassen repoussa lui aussi la fille qui se trouvait à ses côtés. Felix Strathmann et Heinrich Küppers mettaient déjà leur combinaison de saut.

— Alerte numéro deux ? La voix de Josef Bergmann résonnait très douce dans le silence soudain.

— Il y a 450 navires qui croisent en mer depuis des heures. L'aviation de reconnaissance les a vus ! S'ils sont tous pleins, il peut y avoir là-bas 170 000 hommes !

Müller 17 regardait les autres avec des yeux ronds.

— 450 navires, bredouilla-t-il, les gars, j'en ai un creux dans l'estomac !

— Alors, va aux chiottes et fous-nous la paix ! Théo Klein fouillait dans le tas de vêtements qui gisait dans un coin. « Où est mon sac à viande ? » cria-t-il.

Il finit par retrouver la combinaison près d'un divan, et se mit en devoir de l'enfiler. Un dégrisement catastrophique les avait tous saisis. Ils bouclaient leurs ceinturons, s'enfonçaient les casques ronds sur la tête et tiraient énergiquement les lacets de leurs chaussures de saut. Josef Bergmann cherchait son couteau. Il le découvrit près de la fenêtre dans une boîte de viande. Après l'avoir essuyé au rideau, il le fourra dans la petite poche de son pantalon. L'adjutant Kurt Maassen fixait son étui à pistolet. Il jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce et sur les filles nues. Julia et son châte... Marietta et ses seins ronds... Lucia... Gina... Rossana... Angela... Elles étaient assises sur les divans, ébouriffées, la peau marbrée de taches rouges aux endroits où elles avaient été empoignées, les yeux marqués de cernes sombres.

— Sacrées pouffiasses ! dit-il écoeuré. Il fit demi-tour. Les autres étaient à la porte, l'esprit subitement lucide, comme descendus d'une autre planète, avec leurs casques et leurs combinaisons de saut. Le sergent Küppers approuva de la tête :

— Allez, on y va.

Le caporal Théo Klein fit honneur à son grade. Le caporal constitue, dit-on, l'épine dorsale de l'armée. C'est seulement lorsqu'il fait dans sa culotte que la guerre est perdue ! Théo Klein serra la jugulaire de son

casque et lança en direction de Julia au grand châle :

— On a payé, mais on a rien eu ! Bougez pas ! On s'en va leur ficher une tripotée et puis on revient ! J'veux rien perdre, moi !

Hanz Pretzel poussa Théo Klein devant lui sur le palier.

— Fais pas de discours, gueula-t-il, le capitaine vous attend ! Depuis une heure la compagnie est prête et on attend plus que vous, bande d'enfoirés ! Allez, grouillez un peu ! Y a une voiture au coin de la rue.

Le vent du large les cueillit au tournant. Il arrivait par les ruelles et avec lui s'infiltrait dans le moindre recoin une odeur de poisson et de pourriture. Sur les cordes tendues d'une façade à l'autre, le linge claquait et voltigeait comme une troupe de vautours géants. Au coin, la voiture attendait... Une antique camionnette belge à la bâche déchirée.

Kurt Maassen regarda sa montre avant d'y grimper.

— 3h30, dit-il, la bonne heure pour une empoignade en règle !

Traversant Naples, en direction de la route de Salerne, laissant le port derrière eux, ils rencontrèrent les premiers barrages à la hauteur du Vésuve. Avant Amalfi, ils tombèrent sur un élément du génie en train de poser dans le noir des mines et des obstacles destinés aux bateaux amphibies des troupes de débarquement. Dans les positions d'artillerie, on empilait les munitions à proximité des pièces et sur la côte, les batteries étaient prêtes à tirer. Près de Maiori, ils croisèrent l'état-major de la 34^e division de parachutistes. Le colonel Hans Stucken et le commandant Richard von Sporken, chef des opérations, devant une table chargée de cartes, étudiaient les points de concentration de différents bataillons au cas où la tentative alliée réussirait.

Ils roulaient à une allure insensée – d'après Hans Pretzel, qui était au volant – mais Théo Klein déclarait que sa grand-mère allait plus vite le dimanche avec une voiture d'enfant – en direction de Viétri, lorsque à l'horizon, les canons de la flotte de débarquement se mirent à tonner voilant le ciel de fumée et de feu. Les gros obus arrivaient sur la côte en sifflant et en vrombissant. Sur le port à Salerne et dans les dunes, ils faisaient jaillir partout d'énormes fontaines de terre.

— Ça y est ! Nous v'là dans la merde ! dit paisiblement Heinrich Küppers. Quelle heure qu'il est Kurt ?

L'adjudant Maassen regarda sa montre une fois de plus.

— Exactement 3h30. 3h30, le 9 septembre 1943. Devant eux, les obus pleuvaient sur la côte... Au loin, ils apercevaient des éclairs... dans le port de Salerne, deux navires brûlaient. C'étaient des transports chargés de combustible Diesel pour les chars... plus au sud, dans un lointain imprécis, le ciel tressaillait : départs et arrivées.

— C'est notre artillerie, affirma Théo Klein, très calme. Espérons qu'elle nous en laissera quelques-uns !

— Tu sais, si y sont 170 000... fit Josef Bergmann en tassant légèrement les épaules.

— T'inquiète pas, Théo... nous irons toujours assez tôt à la fosse commune...

Les derniers mots jetèrent un froid. Personne n'ouvrit la bouche, et l'on n'entendit plus que le crachotement enrôlé de la voiture et le lointain tonnerre des canons. Au-dessus d'eux l'air se mit soudain à bruire... des moteurs grondèrent... ils rejetèrent la toile déchirée et scrutèrent le ciel nocturne de leurs yeux écarquillés. Les visages se durcirent.

— Des avions, dit Küppers – à voix basse, comme si là-haut à 4 000 mètres d'altitude, ils pouvaient entendre... – des avions américains... Ah, les gars ! J'vous l'dis ! Cette fois-ci, ça va péter !

À Viétri, ils obliquèrent puis roulèrent comme des fous, par les chemins de terre, en direction d'Eboli. Ils traversèrent le Picentino et le Tusciano, sur des ponts déjà minés par le Génie, et tout prêts à sauter. Un capitaine arrêta le véhicule et regarda par-dessous la toile.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? cria-t-il... Mais, la voiture empeste l'alcool ! Où sont vos ordres de route ?

Ils montrèrent leurs permissions. Le capitaine fit un grand geste du revers de la main :

— Rejoignez votre unité ! Où se trouve-t-elle ?

— Près d'Eboli.

— Alors, ne perdez pas de temps ! Peut-être que là-bas, le port est déjà foutu ! Les Britanniques sont à deux pas du terrain d'aviation !

Ils reprirent la route. Théo Klein aussi silencieux maintenant que

les autres... le cœur d'un caporal n'est jamais qu'un cœur humain. L'adjudant Maassen se gratta la tête.

— L'aérodrome ! Ça va vite !

Heinrich Küppers se pencha hors de la camionnette lancée à toute allure et contempla la route qui descendait vers Eboli. Il entendait sur la côte des tirs de mitrailleuses. Sur la mer, flamboyaient les départs des grosses pièces de marine. Leurs obus filaient vers la côte en miaulant et s'écrasaient bruyamment sur les positions du 64^e régiment de Panzer-grenadiers, dont le chef, von Döring, se trouvait en première ligne, attendant les ordres de la division. Sous une véritable cloche de feu, la 56^e division britannique progressait de la mer jusqu'à l'embouchure du Tusciano, et de là, en direction de Montecorvino. À Viétri, le colonel Hans Stucken tenait sa division en ordre de marche. Le commandant Kaspar von der Breyle rendait compte que tous les régiments étaient prêts... disposés en arc de cercle autour d'Eboli, Battipaglia et du pont de la Sele dans le secteur de la 29^e division de Panzer-grenadiers. L'arme au pied, ils attendaient les ordres de l'armée.

Au milieu de cette fièvre, surgit en toussotant la vieille voiture conduite par Hanz Pretzel. Le capitaine Reinhold Gottschalk tint à venir soulever lui-même la bâche pour accueillir le groupe de Naples.

— Joli troupeau ! cria-t-il. Ivres-morts alors que le sort de l'Europe est en train de se jouer !

L'adjudant Maassen sauta à terre et fit un salut impeccable.

— Permissionnaires rappelés d'urgence, dit-il. Un adjudant, deux sergents et trois hommes !

Le capitaine Gottschalk regarda ses parachutistes, debout devant lui, rigides comme des colonnes... leurs casques ronds sans le moindre millimètre de gîte, la boucle du ceinturon bien au milieu, et tous les boutons boutonnés. Même les masques à gaz étaient là.

Sans ajouter une parole, il tourna les talons et disparut.

— Sacrés mâtins ! remarqua-t-il tout doucement pour lui-même.

Sur la côte, les canons tonnaient.

La 56^e division britannique, avançait sur Eboli...

À bord du navire de ligne « Ancon », le général Clark avait réuni ses officiers.

Armé d'un long bambou, il commentait sur une grande carte le développement des opérations.

Près de lui se tenait l'amiral Hewitt, chef des forces navales, également – selon l'usage en vigueur chez les Alliés – commandant des forces terrestres tant qu'elles étaient encore en mer. Le général Tedder, chef des forces aériennes, s'appuyait à la paroi, tandis que les amiraux Hall et Cunningham étaient assis avec le Commodore Oliver autour d'une table ronde. Ils fumaient. Clark parlait et parcourait de sa baguette l'immense carte de la région Salerne-Paestum.

— Nous avons débarqué 10 divisions. La voix de Clark était légèrement enrôlée. Les nuits blanches s'étaient portées sur ses cordes vocales. « 20 000 véhicules environ ont été mis à terre. Près de Paestum, le Génie a déjà taillé des routes dans les dunes à coups de bulldozer et aplani la côte pour les débarquements ultérieurs. Le général Walker a débarqué deux sections d'artillerie légère et a pris pied là-bas avec ses régiments 141 et 142. Depuis 6 heures ce matin, il progresse en direction d'Altavilla et du pont sur la Sele. Ainsi nous ouvrons une brèche dans le flanc ennemi et sommes en état d'établir la liaison avec les avant-gardes de la 8^e armée, qui monte de Reggio et de Tarente. Dans le Sud, la situation est bonne. » Le général Clark baissa la voix. « C'est seulement dans le secteur nord que la résistance se raidit. Nous avons rencontré là-bas une forte réaction de la part des Allemands. Battipaglia a été pris par les Royal Fusiliers de la 201^e brigade de la Garde. Le terrain d'aviation est également entre nos mains. Le général Templer vient de faire savoir que la contre-attaque allemande a commencé. Quatre divisions ennemies arrivent du nord à marches forcées. Elles devraient être en ligne au plus tard dans deux jours.

Bref : notre 5^e armée a bien débarqué, mais elle est loin de dominer la situation ! »

Cunningham approuva de la tête. « Salerne est à nous. Les commandos occupent la ville et le port. Nous poussons vers le nord. Mais le port est pris sous le feu intense de l'artillerie allemande et reste inutilisable. J'ignore comment les Allemands arrivent à nous tenir tête : ils ne disposent que de forces réduites, d'ailleurs gênées par le désarmement de l'armée italienne. » Il se leva et s'approcha de la carte. Son doigt désigna, l'ensemble de la zone de Salerne. « Outre l'aviation tactique engagée, nous avons besoin ici d'aviation

opérationnelle, général Tedder. Il nous faut des unités aéroportées, pour prendre à revers et désorganiser les régiments allemands ! L'attaque frontale de la 5^e armée n'a fait que permettre l'établissement d'une tête de pont... La prise du terrain de Montecorvino par Templer n'a aucune importance tactique... l'aérodrome, constamment pilonné, est inutilisable comme base de ravitaillement aussi longtemps que les Allemands n'ont pas pris position dans la montagne. »

Le général Clark, chef de la 5^e armée américaine devant Salerne, approuva de la tête et dit :

— Je demanderai au général Alexander d'engager l'aviation opérationnelle et les troupes aéroportées. En attendant, il faut tenir la tête de pont !

À l'extérieur, pas loin de la haute étrave de l'« Ancon », 450 bateaux se pressaient dans l'obscurité, gigantesque armada de la destruction, mille et un canons braqués sur la côte.

Les messages radio crépitaient, les destroyers fouillaient les eaux à la recherche de sous-marins, les dragueurs tournaient autour des escadres pour les protéger des mines flottantes. On entendait les arrivées d'obus au rivage. Les bâtiments de ravitaillement s'affairaient le long de la côte, et dans les dunes, sur des passerelles métalliques, roulaient artillerie, chars et munitions. Les avions de Tedder s'assuraient la maîtrise de l'air, tandis que les canons à longue portée des navires de Cunningham prenaient Eboli et Battipaglia sous un feu d'enfer. Du nord, cette nuit-là, trois divisions allemandes montèrent vers la côte. Derrière Eboli, le colonel Hans Stucken regroupait sa 34^e division de parachutistes et marchait avec elle sur Battipaglia.

*

Théo Klein était assis sur le garde-boue d'une voiture conduite par le sous-lieutenant Alfred Weimann. Ils précédaient le gros du convoi, dégageant la route et assurant une progression continue.

— J vous dis qu c'est un beau bordel, mon lieutenant, dit le caporal-chef Klein. Comment se fait-il que dix divisions puissent débarquer sans que personne s'en aperçoive au haut commandement ? J'arrive pas à comprendre...

— Moi non plus. Le sous-lieutenant Weimann s'arrêta au carrefour et marqua la route à suivre.

— 450 bateaux, avec 170 000 hommes et 20 000 véhicules, ça se

voit quand même ! Théo Klein repoussa son casque en arrière et d'un geste de la hanche remplaça sa mitrailleuse qui glissait.

— Notre aviation, où est-ce qu'elle est, mon lieutenant ?

— Bah ! Si j'en savais quelque chose ! Peut-être bien qu'ils n'ont plus d'essence ? Là-bas dans les montagnes, nos chars manquent de carburant et sont cloués sur place. Alors... c'est à nous de jouer... tout seuls !

— Quelle saloperie, la guerre, mon lieutenant !

Weimann haussa les épaules.

— À qui le dites-vous, Klein ! Mais vous parlez bien trop, mon vieux ! Ouvrez donc plutôt vos mirettes ! Il contourna un trou de bombe, et s'arrêta pour le marquer d'un fanion rouge. Le caporal Klein fumait une cigarette qu'il tenait à l'intérieur de sa main repliée en cupule. Il regarda l'officier piquer le petit drapeau.

À l'est apparaissait l'aube. Le bruit de la bataille augmentait du côté d'Eboli et de Battipaglia. Le ciel, d'abord livide, devint rouge vif avec des cernes violets. Comme un ballon d'or, le soleil commença à s'élever.

Le sous-lieutenant Weimann, debout près du véhicule, fixait le ciel sans bouger. Le soleil, se disait-il. Le merveilleux soleil ! Le verrai-je encore demain ?

Théo Klein se moucha avec bruit.

— Aurore ! aurore !... aurore aux doigts roses... ! dit-il.

Weimann se retourna comme si on l'avait mordu, et lança d'une voix aiguë :

— Arrêtez de dire des idioties !

— Mais... c'est une poésie, mon lieutenant ! bégaya l'autre.

Weimann regagna la voiture d'un pas plus vif que la normale, et s'assit derrière le volant. Le moteur rugit, faisant frémir la carrosserie.

Au tournant apparut la 3^e compagnie. En tête, le capitaine Gottschalk, ayant à ses côtés l'adjudant Maassen et le sergent Küppers. Cent hommes en tenue camouflée, avec leurs casques sans bords, et leurs bottes de saut aux épaisses et silencieuses semelles. En queue venait Josef Bergmann. Sur la grosse bobine qu'il portait dans le dos

s'enroulait un fil téléphonique relié au bataillon.

Erwin Müller 17, juché sur un camion de munitions, prenait un bain de pieds. Une semaine plus tôt, il avait dû raccommorder ses chaussettes parce que l'unité n'en avait plus. La couture était si grosse qu'il en avait attrapé une ampoule. Assis sur des grenades, il se laissait conduire en ronchonnant.

La compagnie fit halte juste avant Eboli. Le capitaine Gottschalk rassembla les cent hommes en face de lui. Ils étaient sales et transpiraient. Leur humeur était mauvaise et grande leur faim.

— Nous avons ordre de prendre Battipaglia, dit-il. Sa voix était claire, comme s'il donnait des instructions quelconques. La 16^e Panzerdivision n'y arrive pas toute seule... Le village doit être entre nos mains dans l'après-midi. Compris ?

— Oui, mon capitaine !

Les cent hommes se regardèrent. Les autres n'y arrivent pas, pensaient-ils. Mais nous... nous, on y arrivera ! Nous avons pris Narvik et Dombas, nous avons enlevé Corinthe et Rethymon, en Crète. La 34^e division de parachutistes ! C'est nous ! Et nous prendrons Battipaglia comme le reste !

— Un rien, quoi ! fit Théo Klein au milieu du silence. La tension tomba. Le capitaine Gottschalk se mit à rire.

Soudain, il y eut un froissement d'air au-dessus d'eux... un sifflement et un vrombissement qui devint profond comme le son d'une harpe colossale. Les cent hommes gisaient sur le sol, visage contre terre, dispersés n'importe comment.

L'obus fit explosion dans un fracas de tonnerre. Éclats et débris mêlés traversèrent l'air en bourdonnant tandis qu'une odeur de soufre et de gaz venait frapper leurs narines. À côté de la route, près du fanion planté par le lieutenant Weimann, bâillait un cratère nouveau, d'où sortait une fumée lourde.

Le premier, Heinrich Küppers redressa la tête et se leva.

— C'est pour nous saluer, fit-il à voix haute. Eh ! les gars ! on n'a plus qu'à répondre...

*

La gare centrale de Rome, la gare Termini, est juste au milieu de la

ville. C'est un bâtiment imposant, ressemblant plus à un palais qu'au point de départ des lignes méridionales. Lui faisant face, se dressent les thermes de Dioclétien, et, lorsque les trains, après avoir décrit un large cercle autour de la capitale, pénètrent dans l'énorme station centrale, ils passent les deux plus belles portes de l'antique cité impériale des bords du Tibre : La Porta Maggiore et la Porta S. Lorenzo.

Le 10 septembre 1943, la gare Termini avait entièrement dépouillé son charme méridional. Convoi de troupes après convoi de troupes, les trains partaient sans interruption vers le sud... une armée de fourmis en uniforme vert prenaient d'assaut les portillons, les quais et les salles. Les troufions allemands s'entassaient jusque dans les thermes de Dioclétien, où ils mangeaient les melons d'eau que des gamins leur vendaient au prix fort. Sur la place de la gare, la circulation était réglée par un capitaine de la feldgendarmérie et dix hommes.

Dans le hall gigantesque, près du portillon numéro sept entouré d'un cordon de feldgendarmes, se tenait le capitaine-médecin Erich Pahlberg. Il jeta un coup d'œil sur le tourbillon d'uniformes divers, et distinguant un groupe de parachutistes qui pénétraient sur le quai, il rapprocha du pied sa valise de cuir fauve. Il avait à ses côtés, cramponnée à sa main droite, Renate Wagner, en uniforme d'infirmière de la Croix-Rouge. Il y avait quelque chose d'implorant dans l'attitude de la jeune fille. On y lisait l'angoisse d'être obligée d'abandonner un être cher. Ses deux mains crispées exprimaient tout le désespoir de la séparation. L'implacabilité d'un destin qui voulait la séparation et peut-être l'oubli.

Le docteur Pahlberg baissa légèrement les yeux, regarda Renate Wagner et lui sourit pour lui donner du courage. D'un geste infiniment tendre, il la prit par l'épaule et la serra contre lui.

— Soyons courageux, Renate, dit-il avec douceur. Il pencha la tête vers elle et embrassa les cheveux blonds qui encadraient comme un casque le visage allongé de la jeune fille. Quand donc avait-il trouvé cette comparaison ? Ah oui, six mois plus tôt, à Milan. Elle arrivait comme nouvelle infirmière à l'hôpital et venait se présenter à lui. Elle n'avait pas encore mis son bonnet d'uniforme et ses cheveux resplendissaient dans le soleil matinal comme s'ils étaient en or. Il s'était assis sur un coin du bureau, l'avait regardée jusqu'à ce qu'elle en rougît, avant de déclarer : « Je savais que Rembrandt avait peint un tableau intitulé "L'Homme au casque d'or". Mais j'ignorais qu'il existât dans la réalité une fille au casque d'or. Je suis heureux de l'apprendre. » Il s'était incliné en disant : « Je vous dois d'avoir comblé

une lacune, mademoiselle... » Au bout de quatre mois, ils s'étaient fiancés. Il avait déposé sa demande d'autorisation de mariage auprès du médecin général, et fixé la cérémonie au jour de Noël 1943.

Voilà maintenant qu'il était à Rome et qu'il allait quitter Renate.

Dans la poche de son manteau d'uniforme crissait le télégramme que l'ordonnance lui avait tendu la veille pendant le dîner, au mess de l'hôpital militaire n° 2.

« Rejoindre immédiatement. Alerte numéro deux. Toutes permissions suspendues. Commandant-médecin Heitmann. »

— Du courage ! Renate Wagner secouait tristement la tête. Comment veux-tu que j'aie du courage, puisque je t'aime ? Je sais bien où tu t'en vas. Rome est déjà sens dessus dessous ! On dit que les premiers groupes de partisans se forment dans la montagne, avec les armes de l'ancienne armée italienne. Tu vas trouver l'enfer, là-bas...

Elle lui serra la main plus fort. Il avait l'impression qu'elle lui enfonçait les doigts dans la chair. Il eut un sourire malheureux et caressa doucement les cheveux d'or de la jeune fille.

— Tu as cet avantage sur bien des femmes et des fiancées de savoir où je vais, Renate.

Du menton, il désigna la masse agitée des soldats qui se pressaient à travers les portillons avant d'être répartis comme des moutons dans les différents wagons.

— Ceux-là, ils ne savent pas eux-mêmes où ils vont. Bien moins encore leurs mères, leurs femmes et leurs fiancées. Ils vont rouler toute la nuit. Au petit jour, on les fera descendre, quelque part dans un merveilleux paysage. Peut-être auront-ils même le temps d'écrire une dernière lettre : Chère maman – ou bien Emmi chérie – ou seulement : mon amour. Nous sommes en Italie. C'est très beau, ici. J'ai toujours voulu aller en Italie. Tu te rappelles... cette année-là, avec la K. d. F. [4]. Mais Fritz était tombé malade et nous n'avions pas pu partir. L'année d'après, nous n'avions plus assez d'argent... il avait fallu acheter la voiture d'enfant pour Sabine et toute la layette. Finalement m'y voilà, en Italie, et tout est exactement aussi formidable que nous l'imaginions. Seulement, il faudrait qu'il n'y ait pas de guerre... Je t'embrasse. Ton Peter... C'est comme cela qu'ils vont écrire, Renate... demain matin vers les sept heures, peut-être. À huit heures, ils seront en ligne, et à huit heures dix, Peter sera mort. Mort dans son rêve d'une si belle Italie.

Le docteur Pahlberg reprit sa respiration. Il vit les yeux de Renate, agrandis d'effroi, et secoua la tête.

— Oublie ce que je viens de dire, va ! Que veux-tu, c'est la guerre. En présence des événements auxquels nous nous trouvons confrontés, les sentiments personnels ne peuvent que s'effacer.

Renate Wagner appuya sa tête sur la poitrine du médecin. Elle entendait battre son cœur et goûta le bonheur d'être tout près de lui.

— Tu te trompes toi-même. Reconnais-le donc, Erich ! Tu te berces des phrases creuses que Berlin vous lance en pâture. Au fond, tu as aussi peur que les autres. Peur comme une bête. Peur de demain, de l'heure qui vient, et surtout, peur de la mort ! De la mort au champ d'honneur ! Au champ d'honneur ! Quand j'entends cela, Erich, j'ai envie *de* hurler ! De hurler avec toutes les mères sur la terre : assez ! assez ! arrêtez ! Ce n'est pas l'ennemi que vous abattez ! Ce sont les mères, les femmes, les fiancées ! Des innocents ! Car nous sommes tous innocents ! toi, moi, tous ceux qui montent dans les trains pour s'en aller mourir ! Mon Dieu ! Pourquoi donc personne ne comprend-il cela ? Elle s'effondra et cacha son visage contre Pahlberg. Aux mouvements convulsifs qui l'agitaient, il comprit qu'elle pleurait.

Le docteur Pahlberg tourna la tête dans la direction des parachutistes. Ils venaient de s'emparer d'un wagon et lançaient leurs paquetages vers les fenêtres. Debout dans le compartiment un sous-lieutenant les attrapait en souriant. Vingt-deux ans, au plus, pensa le docteur Pahlberg. Bachot de guerre, instruction de base, école militaire, école de saut – le front. Un guerrier-enfant ! De quoi se tortdre.

— S'il n'y avait pas de guerres, dit-il, la terre serait surpeuplée ! L'hygiène a supprimé les épidémies d'autrefois, les grandes maladies ont disparu, l'âge moyen de l'individu a été porté de trente-cinq à soixante-dix ans... et les enfants naissent toujours plus nombreux ! Où va-t-on mettre tout ce monde ? Mais voilà une guerre – et toc ! trois millions de personnes meurent ou quatre... ou cinq ! Y a enfin de la place ! Y a enfin de la place ! C'est formidable. »

— Et tu marches ? Renate s'écarta de lui. La violence des sentiments qui se peignaient sur son visage pétrifia le médecin. Il ne connaissait pas Renate sous cet aspect : devant lui, les deux poings fermés, se tenait une étrangère.

— Mais regarde ! regarde autour de toi ! Tu ne vois pas qu'on les mène à l'abattoir ! Comme un troupeau de moutons trotinant derrière

leur chef ! N'y va pas, Erich !

Le docteur la considéra d'un air stupéfait. Son regard, déjà, refusait.

— Tu veux que je déserte ?

— Que tu survives, Erich !

— Tu ne te rends pas compte, Renate. Je suis officier...

— Ils t'ont nommé officier parce que tu es médecin !

— Parce que je suis médecin... Il chercha du regard les jeunes gars qui faisaient de grands gestes aux fenêtres des voitures, et lançaient aux assistantes féminines des plaisanteries à double sens. Un 1^{ère} classe au teint de lait marchait avec précaution, tenant à la main un verre en carton rempli de citronnade. Il allait très doucement, car le verre était plein, et il en perdait un peu à chaque pas. « Ils ont besoin de moi, ces gosses ! » fit Pahlberg d'une voix ferme. « Ils me réclameront, Renate, ils crieront après le capitaine-médecin Pahlberg. Et ils mourront parce que je n'étais pas là... parce que j'aurais été assez lâche pour me planquer dans quelque trou, pendant qu'ils crèveront. Et moi, comme tu dis, Renate, je survivrais ! Non, Renate, je suis le médecin, celui qui soulage dans la détresse ! Tu connais le serment d'Hippocrate, tu sais que... »

— Hippocrate vivait il y a deux mille ans ! À ce moment-là, l'idéal existait encore !

— Il existe toujours ! Le métier a sa morale. Je crois que c'est indéniable. Il attira Renate contre lui et passa le bras autour de sa taille. Bah ! Nous disons des bêtises, tu sais ! Le train part dans un quart d'heure. Le monde continuera à tourner, que je parte ou que je reste. Dans une époque comme la nôtre, l'individu ne compte pas !

— Tu vas à Naples ? demanda-t-elle, pour dire quelque chose. Elle le savait depuis le déjeuner.

— À Naples, d'abord, puis au front, à Salerne.

Elle essaya un sourire et dit ce que, depuis des siècles, toutes les femmes disent à leurs hommes au moment des adieux :

— Tu me promets que tu seras prudent ?

— Ne t'inquiète pas. Je ferai l'impossible pour l'être ! Je ferai même attention aux coupures de scalpel.

Elle secoua la tête et, d'énervement, ses yeux se remplirent de larmes à nouveau. Elle supplia :

— Écris dès que tu seras à Naples. Écris tous les jours...

Un soldat se faufilait à travers la foule. Il cherchait quelqu'un. Lorsqu'il vit Erich Pahlberg, son visage s'éclaira. Il courut à lui, salua et demanda :

— Capitaine-médecin Pahlberg ?

— Oui.

— J'ai l'ordre de vous faire savoir que vous avez une place réservée, dans le wagon des officiers – le troisième. Le capitaine Steinmüller vous attend.

— Merci. Pahlberg leva la main à sa casquette.

L'ordonnance retourna au train. Renate se suspendit à son bras.

— Il faut que tu partes, Erich.

— Oui, Renate.

Ils se regardèrent longuement et tendrement, chacun s'enivrant de l'image de l'autre.

— Au revoir, casque d'or, dit-il.

— Reviens-moi, je t'en supplie.

Ils s'étreignirent. Autour d'eux, les troufions passaient et repassaient, se dirigeant vers les trains. Il y eut une bousculade au portillon. Un Bavarois venait de dire « baise mon c... ! » à un feldgendarme.

Le médecin souleva sa valise. Renate était à côté de lui, les deux bras pendant le long du corps. Ses yeux étaient secs... ternes, sans vie, comme aveugles.

Une dernière fois, il se retourna, juste avant le portillon. Elle était toujours au même endroit, pétrifiée, comme une statue. Il posa la valise. Leurs regards se croisèrent.

— Renate, fit-il doucement.

— Erich...

D'un geste brusque, il reprit sa valise et passa le portillon presque en courant. Il continua, toujours aussi vite, sur le quai jusqu'au troisième wagon, dont il ouvrit brutalement la porte. Quand il pénétra dans le compartiment, son visage était bouleversé.

Le capitaine Steinmüller leva la main en signe de bienvenue. Il fumait un cigare et tapa du poing sur la tablette pliante de la fenêtre :

— Cet après-midi, à Battipaglia, nos parachutistes ont fait prisonnier tout un bataillon britannique ! Cent jeunes Allemands ont liquidé 450 Anglais !

Il triomphait. La voix vibrante d'enthousiasme, il lança encore :

— Voyez-vous, docteur, voilà l'esprit de l'Allemagne ! Avec lui, nous gagnerons la guerre ! Une nouvelle comme celle-ci réchauffe mon cœur de soldat !

Le docteur Pahlberg détourna la tête. Un instant, il crut qu'il allait vomir.

*

Au P.C. de la 34^e division de parachutistes, le commandant Kaspar von der Breyle bouclait son baudrier et ajustait son étui-revolver. La division était installée dans une vieille ferme au nord d'Eboli, sur le Tusciano. Les cultivateurs s'étaient enfuis dans la montagne, abandonnant les bâtiments.

Le colonel Hans Stucken se tenait en bras de chemise, devant la table des cartes, attendant un coup de téléphone de la division voisine pour avoir une idée exacte de la situation. Les renseignements avaient été confus au cours des dernières heures... coup de main fantastique : Battipaglia avait été enlevé par les cent « paras » du capitaine Gottschalk... depuis lors, la liaison était interrompue avec la 3^e compagnie.

— Vous en avez une veine, Breyle, dit le colonel Stucken. Je vous envie cette joie de retrouver votre fils quelque part sur le front !

Le commandant von der Breyle avait un visage tout heureux.

— Cela fait maintenant trois ans, mon colonel, que je n'ai pas vu mon garçon. Nous n'avons jamais été en permission ensemble. Une fois, je suis allé chez moi pour trois semaines ; c'était à l'époque où l'on créait le nouvel état-major de la division... Six heures après mon départ, il arrivait, libre pour quelques jours. Ensuite, il a été en Russie

– moi en Grèce. Il a fini par venir en Grèce, mais nous étions en Crète à ce moment-là ! Si bien que nous nous sommes toujours croisés !

— Et aujourd’hui, le voilà ! Le colonel Stucken contemplait la boîte noire du téléphone de campagne. Toujours pas de nouvelles de Gottschalk et de ses hommes. D’ailleurs la ligne du front était incertaine... là où l’on pensait trouver des Britanniques, le terrain était vide, et lorsqu’on se croyait seul, les Royal Fusiliers surgissaient brusquement. Incroyable !

Le commandant von der Breyle mit son casque rond de parachutiste. Une visite n’empêche pas d’être correct. C’est la guerre, et l’ennemi est partout. Il s’accrocha sur le flanc l’étui du masque à gaz, ridicule survivance du premier conflit mondial, restée sans objet depuis qu’on avait renoncé à la guerre des gaz, mais qu’il fallait traîner partout avec soi parce que le règlement l’imposait.

— Vous savez qu’il a été nommé sous-lieutenant, dit Breyle d’une voix pleine de fierté.

— Je vous félicite.

— Merci, mon colonel. Il a quitté l’école avec une mention très bien. Et toujours premier en tactique !

— J’en suis heureux pour vous, Breyle. Le colonel Stucken alluma une cigarette. Plus besoin de nous faire du souci pour les futures nominations de généraux. Il rit doucement.

Le commandant von der Breyle saisit sur la table sa paire de gants gris-vert.

— Vous permettez que je m’en aille, mon colonel ?

— Naturellement ! Je vous en prie ! Embrassez bien votre fils. Après trois années de séparation, vous avez le droit d’oublier un peu la guerre... une guerre idiote.

Il frappa du poing sur le téléphone, empoigna l’écouteur et s’écria avec emportement :

— Mais qu’est-ce qu’ils f... là-bas ? Il doit quand même y avoir un bonhomme au bout ! Il fit tourner la manivelle et tendit l’oreille.

Le commandant von der Breyle s’éloigna sans faire de bruit. Devant la ferme, il grimpa dans sa voiture. Le chauffeur se tenait au garde-à-vous. Breyle lui répondit d’un geste rapide de la main et s’assit.

— À la 271^e Panzer.

— Bien, mon commandant.

Le chauffeur sauta sur son siège. Breyle le regarda avec étonnement.

— Mais... vous savez où elle est, la 271^e Panzer ?

— Non, mon commandant.

— Alors, pourquoi dites-vous bien, malheureux ?

Derrière son volant, le chauffeur rectifia la position.

— Parce que vous désirez aller à la 271^e, mon commandant !

Le commandant von der Breyle renonça. Il regarda le bras gauche du chauffeur... caporal-chef ! Breyle haussa les épaules et soupira. Non, pensait-il, c'est inutile ! Avoir un chauffeur caporal-chef est un châtement de Dieu !

Le caporal-chef louchait en direction de Breyle. Il tira le démarreur et le moteur ronfla. Mais il se garda de démarrer. Il était devenu prudent. Un ronchonneur, se disait-il. Du calme, mon gars ! Pense à ta place ! Mieux vaut être chauffeur d'officier que coltiner des caisses de munitions !

— Alors, vous ne partez pas ? demanda Breyle. Le chauffeur eut un sursaut.

— Tout de suite, mon commandant.

La petite auto fit un bond en avant, vers le nord, en direction de la route de Contursi. Breyle empoigna le chauffeur par la manche et le força à se retourner.

— Mais où est-ce que vous allez, espèce d'imbécile ? La 271^e Panzerdivision est à Altavilla.

— Bien, mon commandant.

Le chauffeur fit demi-tour dans un champ cahoteux. Breyle le considéra en hochant la tête et se renversa en arrière sur le siège métallique recouvert d'un mince revêtement de cuir. Il demanda :

— Vous avez déjà combattu ?

— Oui, mon commandant, depuis 1939. J'ai été blessé une fois à Narvik et trois fois en Crète. J'ai sauté à chaque opération.

Le commandant von der Breyle se tut alors, et ne dit mot jusqu'au moment où ils parvinrent, à proximité d'Altavilla, dans la zone de feu des deux batteries légères amenées à pied d'œuvre sur la côte par le général Walker.

— Ils ont déjà débarqué de l'artillerie ! fit-il abasourdi.

Le chauffeur approuva de la tête d'un air bovin :

— Oui, mon commandant.

Breyle pinça les lèvres. Il rectifia la position de son casque, qui avait tendance à glisser, ajusta son pistolet et chercha des yeux les deux mitraillettes chargées qui devaient pendre tout près à leurs crochets. Elles étaient là, comme le voulait le règlement, brillant sombrement bien entretenues et huilées. Il en ressentit une grande satisfaction et son moral remonta.

— On va les f... à la mer, comme on l'a fait à Dunkerque ! articula-t-il d'une voix ferme.

— Oui, mon commandant.

À partir de ce moment Breyle renonça définitivement à s'entretenir avec le caporal-chef.

*

Le sous-lieutenant Jürgen von der Breyle attendait tout seul sur la route, à la sortie d'Altavilla, à proximité d'une ferme démolie, et regardait dans la direction d'où son père allait venir. La petite agglomération se trouvait sous le feu constant des Américains... Les régiments des 36^e et 45^e divisions, aux ordres du général Walker et du général Middleton s'étaient enterrés sur le bord de mer, et s'efforçaient d'établir la liaison vers le sud avec les premiers éléments de la 8^e armée de Montgomery qui approchaient. Ils s'étaient heurtés à la 29^e Panzergrenadierdivision interposée là comme un coin, tandis que la 26^e Panzerdivision et la 36^e division parachutiste de Hans Stucken poussaient à partir d'Eboli et de Persano. La prise de Battipaglia par les cent bonshommes du capitaine Gottschalk avait fait sensation au quartier général de la 5^e armée américaine.

Maintenant, les batteries de Walker pilonnaient Altavilla et protégeaient d'une cloche de feu les régiments américains cloués au

sol sur la côte de Paestum.

Lorsque la voiture parut au tournant, Jürgen fit de grands signes avec les deux bras et courut au-devant de son père. D'une manière bien peu militaire, il sauta au cou du commandant qui descendait de voiture, et l'embrassa sur la joue. Le chauffeur regarda ailleurs et commença à bricoler le capot de la voiture. Il se disait qu'un officier est quand même un homme, et qu'il serait bien content lui aussi d'avoir un fils.

Le commandant von der Breyle entraîna le jeune homme loin du véhicule. Bras dessus bras dessous, ils allèrent jusqu'aux bâtiments calcinés et s'assirent au soleil sur un banc de pierre.

— Mais tu as une mine florissante, mon garçon, dit Breyle en passant légèrement les doigts sur le visage du jeune homme. La caresse était un peu bête. Elle venait d'un besoin de tendresse bridé par le devoir de conserver un maintien digne de l'uniforme. Pour retrouver l'équilibre de ses pensées, il voulut prononcer ce dernier mot, et ajouta : « L'uniforme te va merveilleusement bien. » Et enfin :

— Comment va ta mère ?

— Je l'ai vue il y a six semaines. Elle a les cheveux blancs, papa.

— Maman ? Breyle se mordit les lèvres. Il revit sa femme telle qu'il l'avait laissée neuf mois plus tôt. Elle l'avait conduit jusqu'à la gare, un bouquet de fleurs à la main. Il avait ri, en disant : « Comme avant, Greta... tu te souviens... en 1914, à Halle ? Nous nous connaissions depuis très peu de temps... J'étais jeune aspirant, tu étais collégienne ! Tu avais acheté les fleurs en secret, avec ton argent de poche. Et tu pleurais quand le train est parti, tandis que nous chantions tous « la victoire est à nous, et nous battons la France !... » Aujourd'hui, tu es plus courageuse, Greta... tu ne pleures plus... » Elle n'avait rien répondu mais s'était contentée de lui tendre silencieusement son bouquet. Et voilà que maintenant, d'après Jürgen, elle avait les cheveux blancs. Les cheveux blancs, sa Greta, si fière d'une chevelure de jais sans le moindre filament gris !

En fait, elle n'avait rien d'une femme d'officier. Elle sortait d'une famille tout ce qu'il y a de bourgeoise. Son père possédait une maison d'alimentation en gros à Halle et incarnait encore le commerçant royal sorti d'un roman de Gustav Freytag [5]. Sa mère était la fille d'un conseiller de la ville libre et hanséatique de Brême. C'est dans cette bourgeoisie qu'il atterrit, lui, le jeune sous-lieutenant von der Breyle, qui avait fait la Grande Guerre. Cela n'avait pas été sans mal, et seul le

« von der » aristocratique de son nom avait fini par emporter la main de Greta Bergsen. Et cependant, au fond d'elle-même, la jeune femme, malgré tout l'amour qu'elle lui portait, malgré la naissance de Jürgen, leur fils et unique enfant, malgré les hauts et les bas qu'ils avaient vécus ensemble, avait gardé son esprit bourgeois. « Être officier, avait-elle dit un jour, c'est un métier comme un autre. Ébéniste ou avocat, boulanger, balayeur, ou officier... il n'y a pas de sot métier. » À l'époque, il s'était senti blessé, et n'avait pas insisté. Mais il considérait le métier des armes comme un honneur, une vocation, une distinction. Officier, il se sentait bien au-dessus des autres, membre de la première classe sociale de l'État.

Jürgen le tira de ses pensées lointaines. Il avait posé sur le banc sa casquette aux bords cassés. Dans ses cheveux bruns se jouait le vent d'automne, venu de Calabre à travers les montagnes.

— Nous avons eu du mal à sauver la maison, papa. Quatorze bâtonnets incendiaires sont tombés sur elle et dans le jardin. Une chance que ce n'étaient pas des bombes ordinaires. Maman les a éteints toute seule avec du sable et l'extincteur. C'est comme cela que ses cheveux sont devenus blancs...

Le commandant von der Breyle regarda ses mains. Il portait à côté de son alliance une bague en or incrustée d'onyx. Greta la lui avait offerte pour Noël en 1938. Il venait de terminer ses cours d'état-major et attendait sa désignation à Berlin.

— La guerre n'épargne personne, dit-il d'un air de sagesse. Nous vivons le bouleversement total de toutes les valeurs, de tous les idéaux, Jürgen. Si nous y survivons, nous en aurons tiré un monde différent et meilleur ! Un monde tranquille, dans lequel les peuples pourront vivre heureux et paisibles à côté les uns des autres, en échangeant leurs marchandises et leurs cultures.

— Et tu crois à cela, papa ?

Breyle baissa la tête plusieurs fois et posément :

— Absolument, mon petit, absolument. Autrement, tout ceci – il désigna d'un geste large le paysage où se mêlaient le tonnerre des canons et l'éclatement des arrivées lointaines – tout ceci n'aurait plus aucun sens !

— Je voulais te l'entendre dire, papa. Jürgen avait quitté le banc de pierre et marchait jusqu'au mur noirci de la ferme. En Russie, j'ai vu la stupidité de cette guerre. J'ai fait la retraite de Moscou. Je suis

monté sur Smolensk, j'étais à l'assaut d'Orel et d'Orja. Nous nous sommes tués à courir partout dans cet immense pays... il nous a pompés, absorbés. Tout cela était tellement dépourvu de sens... l'avance comme le recul... Grâce à un interrogatoire de prisonniers, j'ai parlé une fois à un Russe. C'était un paysan, un pauvre moujik, simple et idiot, de ceux qui depuis des siècles reçoivent en Russie des coups de pied au c... du tsar ou de Staline, de la couronne ou du marteau. « Pourquoi êtes-vous venus, dis-moi, petit frère ? me demanda-t-il. Pour nous libérer du petit père Staline ? Est-ce que le petit père Hitler sera différent, s'il vient en Russie ? Pourquoi la guerre ? Pourquoi ne nous laisses-tu pas travailler nos champs, pourquoi faut-il que vos paysans eux aussi participent à la guerre et meurent sans savoir pourquoi ? Quelqu'un voulait-il leur prendre leurs champs, leurs vaches, leurs maisons ? Pas moi, en tout cas – quand le Dniepr chuchote, quand souffle sur les champs de tournesols le vent des steppes, le vent chaud de Kazan, je suis heureux... Pourquoi la guerre, petit frère ? Nous voulons vivre, et rien d'autre. » Voilà ce que m'a dit le pauvre petit moujik, celui qu'on mène à coups de botte, papa. C'est lui qui le premier, a entamé mon enthousiasme pour ce qu'on appelle les idéaux politiques !

— Cet homme était un vulgaire salopard ! Le commandant von der Breyle avait légèrement rougi. Ce ne pouvait être le soleil, c'était donc la fureur ou l'embarras. Un pauvre cul-terreux dont les vues sur l'histoire du monde ne dépassent pas le tas de fumier. Je l'aurais collé au mur avec douze balles dans la peau pour lui apprendre la politesse !

— Je l'ai laissé partir, papa.

— Jürgen ! Von der Breyle avait eu un sursaut. On l'a su ?

— Pas à proprement parler. Dans le rapport au régiment, on a dit qu'il s'était enfui...

— Sapristi de sapristi ! Breyle secouait la tête. Comment peut-on être assez enfantin, assez plein d'un romantisme absurde, pour se laisser prendre aux sornettes d'un paysan russe ? Que pouvait-il savoir de la grande querelle idéologique jaillie entre des conceptions du monde différentes ? Il ne faut pas penser « régionalisme » mais « géopolitique » ! Les peuples ne sont que l'effet de forces conditionnées par la géographie. L'Allemagne est le milieu de l'Europe. Et de même que toute extension prend naissance à partir d'un centre – le cercle qui s'agrandit quand tu jettes une pierre à l'eau, le magma qui jaillit du centre de la terre et crée de nouvelles formes

géologiques – de même, nous les Allemands, avons le droit géopolitique de nous étendre jusqu'à n'importe quelle frontière si la situation l'exige !

— Ce sont des phrases creuses que tu viens de me dire, papa ! Jürgen von der Breyle se frottait les paumes avec son mouchoir. Dans son excitation, il avait frappé de la main le mur calciné, et s'était tout noirci. Des phrases creuses qui ne sont rien d'autre qu'une glorification de la loi du plus fort ! C'est du Machiavel tout pur ! Tu ne peux quand même pas liquider des peuples sous prétexte qu'il te faut, à toi, des territoires !

— Mais sais-tu bien que les migrations d'autrefois n'étaient pas autre chose. Avec ça, la terre était faiblement peuplée et les hommes étaient perdus dans son immensité.

— Nous n'arriverons pas à nous comprendre, papa. Nous avons des points de vue différents. Pour toi, la guerre est une nécessité...

— En tout cas – si on fait la guerre – le devoir, c'est de la gagner !

— Pour moi, c'est un crime pur et simple !

— Jürgen !

Le commandant von der Breyle sauta sur ses pieds. Il était très rouge. Il avança d'un pas en direction de son fils, tout en tripotant nerveusement son baudrier.

— Papa...

— Tu portes l'uniforme du Führer ! Tu es officier ! Je suppose que tu t'es laissé emporter au point d'oublier ce que cela signifie et quelles obligations tu as endossées en recevant le sabre et l'épaulette !

— La première obligation que je reconnaisse, c'est d'être un individu qui pense ! Maintenant, qu'on ait mis cet individu dans 3,50m de drap truffés de boutons brillants et de galons, cela, c'est l'extérieur, et je suis quand même capable de voir plus loin ! Jürgen empoigna sur le banc sa casquette fatiguée et la posa sur ses cheveux bruns et bouclés. Je suis arrivé en Italie il y a trente-six heures, papa. Je suis venu avec des bleus... des gars de dix-sept ou dix-huit ans. En Allemagne, ils ont juste subi une instruction de huit semaines... on leur a montré à tirer, se coucher, lancer, ramper, un peu à saluer et à défiler. Au stand, ils ont fait leur carton, on leur a fait lancer sept grenades sur un tas de sable, et hop ! on les a embarqués pour venir mourir à Altavilla ! Des jeunes, papa, qui font dans leur culotte à la

première canonnade sérieuse et fichent le camp à la seconde, qui appellent leur mère, et prient au fond de leur trou plutôt que de tirer lorsque l'ennemi attaque ! Tout cela est si répugnant, papa, si ridicule, si affreusement criminel... En Russie, c'était différent, papa. J'étais dans les tranchées avec de vieux renards. Ils dormaient pendant que tapait l'artillerie russe et s'éveillaient seulement au tintement des boîtes de conserve dans les barbelés, quand les autres arrivaient. Alors, ils se dressaient dans leurs trous ou leurs bunkers, et ils tenaient. Quand c'était fini, ils se glissaient à nouveau dans leurs abris, se rabattaient sur le nez leur couverture sale et reprenaient leur somme. Là-bas, il n'y avait pas de Moi, papa... juste le front, et la volonté de survivre. Survivre ! Rien d'autre. Comment ? Aucune importance. Ici, tout est différent ! Ici, on me donne des enfants, et on voudrait qu'ils soient des héros ! On leur demande de défendre une entité aussi élastique que la « forteresse Europe ». Mais, papa, regarde ! Qu'avons-nous en face de nous ? des Européens ! Des Anglais, des Français, des Belges, des Hollandais ! Et c'est contre eux, les Européens, que nous devons défendre la « forteresse Europe » ? Je n'ai jamais entendu stupidité plus énorme. Jamais mot d'ordre plus criminel n'a envoyé des garçons à la mort ! Ce que nous défendons, en réalité, c'est un régime, une idéologie, une poignée de fanatiques en chemises brunes !

— Jürgen ! Assez !

Le commandant von der Breyle avait repris son casque. Il le reposa sur sa tête avec autant de dignité que s'il se harnachait pour un tribunal militaire où c'est lui qui lirait la sentence... le sous-lieutenant Jürgen von der Breyle est condamné à mort pour atteinte au moral de l'armée... Son visage durci était couvert de taches malsaines.

— Tu es jeune, Jürgen. Von der Breyle essayait de prendre un ton de chaleureuse conciliation. Il n'y réussit qu'à moitié, sa rigueur militaire transparaissant au-dessous. « Tu as beaucoup vu pour un garçon de ton âge, mais sur le plan intellectuel, et surtout spirituel, tu es trop jeune encore pour assimiler certains problèmes. La sérénité de l'âge mûr, que tu atteindras un jour te fera comprendre combien ton attitude avec ton père a été choquante aujourd'hui. Il m'est pénible de te dire cela, Jürgen, après trois ans de séparation. Cela me fait mal, je t'assure. » Il avala sa salive. Il se sentit véritablement touché, et l'émotion le submergea. » Que maman, là-bas, en Allemagne, ait beaucoup souffert, que ses cheveux aient blanchi, cela me bouleverse, moi aussi. Mais me laisser emporter par cette nouvelle ou par les bavardages d'un moujik russe ? Non, mon fils ! Que fais-tu de mon honneur d'officier ? En me laissant aller ainsi, je trahirais mon

uniforme. » Il passa la main sur sa capote et sentit sous les doigts son insigne de parachutiste, l'aigle fondant sur sa proie. « Sans cet honneur, Jürgen, je ne pourrais plus vivre. Il est devenu le sens de ma vie, la justification de ma présence sur cette terre. Tu comprendras plus tard, mon petit ». Il essaya une plaisanterie et grimaça un large sourire – un masque : « malgré tes bleus qui font dans leur culotte au premier coup de canon... »

Ils se serrèrent la main... avec un peu de solennité et de rigueur militaire. Jürgen regarda son père intensément... il vit le casque de saut sans bords, les épaulettes tressées de commandant, la Croix de fer de 1^{re} classe, l'insigne de parachutiste et les feuilles de chêne brodées. Le visage de l'officier avait un peu vieilli pendant ces trois années. Il était devenu plus sévère encore, plus dur, plus anguleux. Maman le reconnaîtrait à peine... on aurait dit qu'il avait perdu une partie de son être, la bonne, celle qui fait les êtres disponibles et tendres.

— Adieu, papa, fit le sous-lieutenant, ému de ses propres paroles.

— Nous nous reverrons souvent, maintenant, Jürgen. Nous luttons côte à côte contre les Américains. Il se peut que notre division aille dans votre secteur pour reprendre Altavilla. J'ai entendu le colonel Stucken en parler.

— Ce serait très bien, papa. La voix du jeune homme était lointaine. Breyle ne le remarqua point. Il étreignit son fils et l'embrassa légèrement sur la joue.

— Maman sera heureuse de savoir que nous nous sommes revus, dit-il encore. Je vais le lui écrire tout de suite.

— Moi aussi, papa.

Il accompagna son père jusqu'à la voiture. Le caporal-chef était assis sur le garde-boue et fumait sa pipe. Un épais nuage de fumée bleue flottait dans l'air ensoleillé. Le commandant von der Breyle toussa.

— Ma parole, qu'est-ce que vous fumez donc ? dit-il au chauffeur qui sautait déjà à terre et se figeait dans le garde-à-vous réglementaire à côté du véhicule.

— Du caporal ordinaire, mon commandant. Je l'ai acheté à Naples, à l'économat.

— Vous allez devenir phthisique, mon garçon ! Planquez-moi ça dans un coin !

— Bien, mon commandant !

Jürgen von der Breyle regarda la petite voiture s'éloigner sur la route poussiéreuse.

*

Müller 17 était en froid avec le destin.

D'abord, le sacré raccommodage de sa chaussette l'avait mis hors de combat – il était resté à la base arrière pendant que les copains enlevaient Battipaglia, faisaient prisonniers 450 Anglais, et gagnaient ainsi les honneurs, du communiqué de la Wehrmacht. Ensuite, pour comble de malheur, il avait fallu qu'il aille se fourrer sur la trajectoire d'un obus perdu. Certes, il s'était aplati au sol immédiatement, respectueux de l'instruction, pendant laquelle l'adjudant hurlait toujours : « Collez au sol ! Mais collez donc ! Exactement comme vous feriez la nuit sur vos femmes ! » Pourtant un éclat de 1,5cm de longueur s'était planté en vibrant dans son postérieur, où il avait largement entamé la fesse droite. Müller 17 avait eu d'ailleurs assez d'humour pour se présenter en ces termes au capitaine Gottschalk : « Sergent Müller 17, mon capitaine, la joue postérieure droite déchirée », ce qui ne l'empêcha pas, quelques instants plus tard de se retrouver sur le ventre, tandis que l'infirmier Fritz Grüben lui mettait trois couches de pansements sur le derrière en ricanant : « Joli coup ! à trois centimètres du cran de mire ! »

Müller 17 protesta vigoureusement à la suite de cette plaisanterie et enguirlanda l'autre, qui était caporal, avant de se relever et de gagner en boitillant une écurie à moitié démolie. Le caporal Théo Klein – dont le fait d'armes, pendant l'assaut de Battipaglia, avait été de désarmer sept Anglais cachés dans une cave en y descendant à son tour et en pétant de telle manière que les autres crurent à la détonation d'une grenade, et sortirent du couvert blêmes et les mains en l'air – se grattait la tête de temps à autre, et ruminait visiblement quelque chose. Après la soupe aux pois de la veille, il se sentait un appétit violent pour une bonne viande de porc, provoqué par la vue de trois cochons qui batifolaient dans une cour de ferme aux abords de Battipaglia.

— Quiconque pille, réquisitionne, subtilise – appelez ça comme vous voudrez – sera traduit devant le tribunal militaire ! avait dit le capitaine Gottschalk. Nous sommes en pays étranger, et devons-nous conduire de telle manière que la population ait confiance en nous ! C'est la méfiance et le mécontentement qui arment les partisans !

— Merde ! avait murmuré Heinrich Küppers avant de regagner son abri en compagnie de Théo Klein et Kurt Maassen. Erwin Müller 17 qui, de toute façon, était séparé des autres à cause de son postérieur endommagé, s'assit pour ruminer dans sa cervelle de caporal un truc bien retors pour tourner les ordres du commandant de compagnie. Un caporal a toujours un tour dans son sac !

La reconquête de Battipaglia avait coûté 15 hommes à la compagnie... six morts et neuf blessés. Sans compter Müller 17, qui ne considérait pas sa blessure comme fait de guerre, et se la reprochait personnellement puisqu'il n'avait pas rentré le derrière assez vite. On essayait depuis des heures de se faire comprendre de l'unité voisine, mais la liaison était sans cesse interrompue par les mortiers, les lance-grenades et l'artillerie légère de la 5^e division de Templar, qui hachaient les câbles et enfonçaient des coins de feu entre les divers groupes de combat allemands. Finalement, le capitaine Gottschalk avait purement et simplement renoncé à envoyer ses dépanneurs réparer des fils sans cesse coupés.

— Je préfère être isolé plutôt que de perdre deux ou trois bonshommes sur cette foutue ligne, déclara-t-il au sous-lieutenant Weimann. Si la division veut nous-parler, elle n'a qu'à envoyer un coureur ! Le vieux Stucken connaît la musique.

La 3^e compagnie se trouva ainsi toute seule à Battipaglia, ce qui entraîna également l'arrêt du ravitaillement, et l'obligation pour l'unité de se nourrir elle-même. Théo Klein s'attela à ce problème par son côté le plus concret. Deux choses auraient fait passer le caporal Klein à travers le feu – comme il disait « sans souci des pertes » – la nourriture et les femmes ! Comme ces dernières ne pouvaient être pour l'instant qu'une charmante illusion, et que la soirée payée à Naples ne pouvait être encore consommée, c'était bien au sujet n° 1, la nourriture, qu'il devait ses soins les plus pressants.

Donc, vers le soir, Heinrich Küppers, Théo Klein et Kurt Maassen sortirent prendre l'air. Maassen avait bien quelques scrupules de moralité, et gêna même l'entreprise au début en faisant remarquer qu'il était adjudant et que par conséquent il avait le devoir de mettre en garde les autres contre les bêtises de ce genre.

— T'as été nourri au vermicelle, c'est pas possible ? lança Théo Klein pour faire disparaître les hésitations de Maassen. Si on ne mange pas, on ne peut pas se battre. Et si nous sommes ici, c'est pour nous battre. Alors, il faut manger ! C'est facile à comprendre. Pas vrai, les gars ? Les autres approuvèrent chaleureusement. « Tu vois ! Viens ! On

trouvera peut-être quelque chose. Ça se peut que des cochons abandonnés soient en train de saccager un champ. »

Ils durent pourtant constater que les porcs n'étaient points abandonnés, et appartenaient au contraire à un vieux paysan resté sur sa ferme malgré la bataille. Rien que ce fait était incompréhensible pour Heinrich Küppers.

— Pourquoi qu'il s'est pas barré ? demanda-t-il à Théo Klein.

— Il a peur pour ses cochons.

Tous trois pénétrèrent dans la ferme, poliment, gentiment, et saluèrent impeccablement le cultivateur. Kurt Maassen entendit un grognement du côté de la chaumière. L'air épanoui, Théo Klein le regarda :

— Tu les entends, Kurt ?

— Bien sûr, j'ai des oreilles !

Déjà. Heinrich Küppers avait entamé la négociation. Il avait été jusqu'à la quatrième au lycée, et se rappelait encore un peu de latin. Avec le latin, on peut se faire comprendre tant bien que mal en italien. Plein de respect, Théo Klein et Kurt Maassen écoutèrent Heinrich Küppers faire au vieux une offre royale : 10 000 lires pour un cochon !

L'autre regarda le sous-officier allemand, avec de grands yeux. « *No, no, signore*, fit-il, *maiale amico mio* ! »

— Qu'est-ce qu'il jaspine ? demanda Théo Klein.

— Son cochon, c'est tout son amour.

Théo Klein pétrifié, considéra le vieillard avec des yeux ahuris. « En v'là un salaud ! Ah, on en apprend tous les jours... »

Küppers se retourna vers l'Italien.

— 15 000 lires. C'est mon dernier mot !

Kurt Maassen donna un coup de coude à Klein. Il était tout pâle. « Où est-ce qu'Heinrich va trouver 15 000 lires ? Il est cinglé ! »

— Ta gueule ! Théo Klein jeta un coup d'œil vers la porcherie. Il entendait grogner les porcs. Son cœur manqua un battement.

— *Si, signore* ! Le vieux paysan souriait et tendait la main.

Heinrich Küppers avait un drôle de sourire. Il sortit son portefeuille et l'ouvrit d'un geste théâtral. Théo Klein et Kurt Maassen retinrent leur respiration... c'était comme si l'on arrivait au moment où, dans un conte de Noël, l'ange descend du ciel.

Küppers saisit deux petits morceaux de papier... deux billets de loterie de l'Entraide d'Hiver, bariolés et vieux de deux ans ; bien entendu, perdants. Ils étaient couverts d'entrelacs, d'écriture et de chiffres. Ils ressemblaient à des billets de banque. D'un geste large, il les brandit sous le nez du paysan et les lui mit dans les mains, en disant même : « Je vous en prie ! »

L'autre considéra les billets de loterie avec méfiance, et les repassa à Küppers. « *Nix lire* » fit-il.

Heinrich Küppers joua l'offensé. Reculant d'un pas, il leva les deux mains d'un air solennel en disant d'une voix forte : « Documents ! Documents de la Kommandantur ! Dans deux mois – il fit « deux » avec ses doigts – dans deux mois, les liras seront à la Kommandantur de Salerne. 15 000 liras ! » Et comme le vieux regardait les papiers d'un air indécis, il cria : « Ce sont des bons d'achat, espèce de connard, des bons, comprends-tu ? » Le cultivateur approuva de la tête. Il mit soigneusement les deux billets de l'Entraide d'Hiver allemande dans sa poche, comme il l'aurait fait d'un trésor. Les papiers étaient vrais, il le voyait bien. Il y avait un tampon dessus, et l'emblème des Allemands, l'aigle à la croix gammée. 15 000 liras pour un cochon... *o madonna mia* ! Il conduisit les trois hommes jusqu'à la porcherie, fit sortir l'une des bêtes, puis la leur désigna du doigt.

Théo Klein se trouvait dans un état de recueillement quasi religieux. Il caressa le dos rose de la truie, il la gratta derrière les oreilles. On s'attendait presque à le voir pleurer, tant son amour pour les animaux était grand. Ils prirent un bâton, et poussèrent le porc devant eux, jurant et frappant et ne s'arrêtèrent qu'après avoir parcouru la moitié du chemin. Théo Klein fit halte dans un pré.

— Que feras-tu lorsque le vieux ira présenter ses deux billets de loterie à la Kommandantur ?

Heinrich Küppers fit un geste qui signifiait : ne m'ennuie pas avec ces détails : « Dans deux mois, nous ne serons sûrement plus là. En tout cas nous avons un cochon. »

Cet après-midi-là, un coup de feu retentit sur les arrières allemands.

Un seul. Un coup de pistolet. Le soir, il y eut du cochon grillé à la 3^e compagnie. Même le capitaine Gottschalk en mangea, hochant la tête et incrédule. Lorsqu'il eut demandé pour la quatrième fois :

« Où avez-vous pris cet animal ? » l'adjudant Maassen se mit au garde-à-vous et répondit :

— Il courait dans le champ de mines, mon capitaine. Pour qu'il ne les fasse pas exploser, j'ai donné l'ordre de l'abattre au caporal Klein. Nous l'avons ensuite sorti du champ de mines, à nos risques et périls.

Le capitaine Gottschalk regarda le sous-lieutenant Weimann qui était en train de mâcher un os de côtelette.

— Vous croyez cela, vous, Weimann ?

— Non, mon capitaine.

— Moi non plus. Gottschalk se retourna :

— Küppers, donnez-m'en encore un morceau. Il est délicieux...

*

À l'hôpital de campagne d'Eboli, le Dr Pahlberg trouva exactement ce qu'il attendait.

Deux médecins militaires, le commandant Paul Heitmann et le lieutenant Klaus Christopher, étaient debout devant une table d'opération, changeant leurs tabliers de caoutchouc inondés de sang toutes les quatre interventions, et ne se donnaient même plus la peine de faire tamponner par un infirmier la sueur qui leur coulait sur le front. Le Dr Heitmann estimait que « l'antisepsie est un luxe mortel lorsque 500 blessés graves attendent devant la porte ». Il ajoutait : « Il est plus facile de traiter une infection que de rappeler à la vie les cinquante hommes que nous aurions pu sauver en opérant immédiatement. »

Cette manière peu orthodoxe de pratiquer la chirurgie avait d'abord indigné Pahlberg. Ensuite, il s'était rendu compte que la réflexion barbare du Dr Heitmann était juste. Pendant qu'on se lavait les mains, qu'on mettait une blouse fraîche, qu'on trempait ses doigts dans une solution antiseptique et qu'on refaisait bouillir les instruments, pendant tous ces longs préparatifs, les blessés mouraient sur leurs brancards ou dans leurs toiles de tente ensanglantées.

Le Dr Heitmann regarda le Dr Pahlberg par-dessus son épaule. Il fit

un signe de tête et tendit la main derrière son dos. L'infirmier Gustav Drage lui remit une paire de ciseaux à os et des pinces.

— Vous pouvez prendre tout de suite la table numéro 3, Pahlberg ! cria-t-il. C'est une de vos spécialités : une rate bousillée. Il faut faire l'ablation.

— Le poumon est atteint ? Le diaphragme ? Mais nous n'avons pas d'appareil permettant d'anesthésier sous pression !

Le Dr Heitmann se pencha sur sa table, et fixa le champ opératoire. Sous les linges tachés de sang, il y avait une cuisse fracassée. L'homme endormi râlait « Je l'ai examiné très rapidement Quarante-trois autres attendent dehors... » Les ciseaux à os claquèrent... Gustav Drage lui passa les pinces à vaisseaux et écarta la plaie avec des crochets spéciaux.

À la table n° 1, se tenait le lieutenant-médecin Christopher. Armé d'une paire de pinces pointues, il retirait les minuscules éclats d'obus truffant un corps grêle et jaunâtre. Le blessé – Pahlberg lui donnait dix-huit ans – pleurait sous l'anesthésiant. C'était le vagissement d'un nouveau-né, poignant et lancinant pour les personnes présentes.

Le sergent-infirmier Otto Krankowski lui tendit sa blouse blanche et le long tablier de caoutchouc, qui descendait jusqu'à terre. « Nous vous avons regretté, mon capitaine », lui souffla-t-il en boutonnant dans son dos la série de boutons. « Lorsque les choses se sont gâtées, le commandant a perdu la tête. Quand les premiers grands blessés sont arrivés, il criait : « Je suis médecin de médecine générale, pas chirurgien ! » Cela ne l'a pas empêché d'opérer, et tout a bien marché. Nous avons tous été soulagés de vous voir arriver. »

Le Dr Pahlberg prit les gants de caoutchouc dans le stérilisateur. Malgré la théorie de Heitmann sur l'improvisation, il avait quand même conservé ses gants. « Dans l'histoire de la chirurgie, avait-il dit un jour au Dr Heitmann, les médecins aux mains nues sont responsables de plus de morts que toutes les épidémies réunies ! » Depuis lors, un stérilisateur contenant les gants du Dr Pahlberg était toléré.

Entre-temps, la table 3 était prête. On s'était contenté de la nettoyer avec un chiffon et une solution désinfectante, de la recouvrir avec des toiles et d'approcher la table aux instruments. Le sergent Otto Krankowski avait simplement plongé ses mains dans une solution spéciale et les laissait dégoutter devant lui, sans les essuyer. « On peut commencer, mon capitaine », dit-il.

On apporta le blessé à la rate déchirée.

Son visage, d'un blanc jaunâtre et livide, était couvert de sueur. La respiration sortait saccadée de la bouche ouverte. Le Dr Pahlberg se pencha et chercha le pouls du patient. Il le trouva faible et très rapide.

— Quel groupe sanguin ? Krankowski haussa les épaules :

— Son livret militaire est introuvable, mon capitaine. Et l'indication manque sur la plaque d'identité, là où elle devrait être.

Le Dr Pahlberg tourna le blessé sur le dos et retira les derniers lambeaux d'uniforme. Krankowski voulut découvrir tout le corps, mais Pahlberg l'arrêta d'un geste. Il examina la blessure et secoua la tête. « Le projectile n'est pas ressorti, Krankowski. Par bonheur, le diaphragme ne semble pas atteint et le poumon non plus. Nous allons faire l'ablation.

— Sans transfusion ?

— Que puis-je faire d'autre ! Avant que nous n'ayons déterminé son groupe sanguin, il sera mort.

— De la table 2, le Dr Heitmann leur jeta un bref regard.

Il avait amputé la cuisse et était en train de tendre la peau par-dessus le moignon. « Qu'est-ce que ça donne, Pahlberg ? » lança-t-il.

— Je vous dirai cela quand j'aurai vu la cavité abdominale. Il choisit les instruments dont il avait besoin, pendant que Krankowski badigeonnait de teinture d'iode le champ opératoire et attachait le blessé.

À la table numéro 1, le blessé pleurait toujours.

Le Dr Pahlberg revint à son travail. Il saisit le scalpel, et commença. Krankowski regardait comme fasciné la main longue et maigre de Pahlberg en train d'inciser. C'était toujours pour Krankowski une véritable aventure que d'assister à l'ouverture d'un corps humain, un miracle incompréhensible, malgré sa formation d'infirmier et les remarques du commandant, qui disait toujours froidement : « Ne l'oubliez pas : l'homme n'est jamais qu'un sac ! On peut le couper, on peut le coudre ! Et s'il est troué, eh bien, on le rebouche ! »

Le Dr Pahlberg incisa du sternum au nombril. Puis sa main décrivit un cercle élégant, et la peau se rabattit vers le haut en direction des côtes. Il se forma seulement quelques gouttes de sang au niveau de

l'incision. Le Dr Pahlberg poussa Krankowski du coude.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Krankowski sursauta. Il s'empara des pinces et saisit les vaisseaux encore saignants. Il les comprimait et le Dr Pahlberg les liait avec du catgut.

Pahlberg écarta ensuite les lèvres de l'incision avec d'autres pinces, en acier étincelant. Le péritoine apparut brillant, percé d'un petit trou d'où sourdait un filet de sang aussi régulier qu'une source.

Déjà muni de longues pinces, Krankowski attendait que le docteur incisât le péritoine. « Si vous êtes croyant, fit ce dernier en regardant l'infirmier, c'est le moment de prier. » Puis, il trancha le péritoine, Krankowski saisit les bords de l'incision avec ses pinces et il les écarta. La cavité péritonéale apparut pleine de sang. De sang pris en gros caillots et de sang frais, provenant du fond et qui remplissait la cavité comme un lac.

— Compresses ! Le Dr Pahlberg avait de la peine à respirer. La rate était détruite, il n'y avait plus aucun doute. L'organe du corps humain le plus riche en sang était là, déchiqueté, au fond de ce trou. Il essaya, pour y voir clair, d'étancher le sang avec des tampons. Krankowski retirait les caillots.

— Il faut arrêter le sang dans les artères spléniques. Il fait une hémorragie terrible.

De la table numéro 2 s'approcha le Dr Heitmann. Il avait ôté ses gants de caoutchouc et se pencha sur la cavité béante.

— Le clamp ! dit le Dr Pahlberg à Krankowski. Il passa l'avant-bras sur son front dégoulinant de sueur et se rendit compte à la même seconde qu'il venait de pécher contre la plus élémentaire des règles chirurgicales.

Krankowski regarda le capitaine avec des yeux étonnés.

— Quel clamp ? demanda-t-il.

— Sacré nom d'un chien ! Pour arriver jusqu'au pédicule !

Le Dr Heitmann baissa les yeux. Il se mordit les lèvres et haussa les épaules. « Nous ne possédons pas de clamp », dit-il.

Pahlberg pâlit. Il était là, devant ce ventre ouvert, il avait incisé le

péritoine, il devait procéder à l'ablation de la rate et pour cela dénicher la masse des vaisseaux réunissant la rate et l'estomac. S'il ne détachait pas cette masse, s'il n'interrompait point entièrement le flot sanguin envoyé vers la rate par la grosse artère, il serait dans l'impossibilité de pratiquer l'exérèse.

— C'est impossible, dit-il à mi-voix.

Le Dr Heitmann se mordait toujours les lèvres.

— Notre hôpital est une installation de campagne, petite et ridicule, Pahlberg. Dans votre clinique universitaire, vous avez des centaines de clamps... ici, nous avons tout juste assez de matériel pour couper une jambe ou un bras. Pour ce qui est du reste...

Le Dr Pahlberg ferma une seconde les yeux. Puis il regarda le visage, du blessé. Quarante ans, peut-être... marié, sûrement – père de famille...

— On continue ! dit le Dr Pahlberg d'une voix dure.

— Vous êtes fou ! Le Dr Heitmann repoussa Krankowski Comment voulez-vous arriver aux vaisseaux ? Comment allez-vous les ligaturer ?

— À la main, mon cher, à la main ! Je n'abandonne pas si vite !

Il plongea ses deux mains dans les profondeurs de la cavité. Mais ce fut pour les retirer aussitôt. Il ôta ses gants et recommença les mains nues. Le caoutchouc empêchait ses doigts de palper avec assez de précision... or, la précision, c'était ce dont il avait le plus besoin. Il s'agissait maintenant de travailler au millimètre.

Le Dr Pahlberg tâtonnait autour du pédicule, situé entre la rate et l'estomac. Au milieu d'une mare de sang, il essaya de passer le catgut autour de cette masse, afin de pouvoir la ligaturer. Ensuite, il faudrait traverser l'épiploon, pour arriver aux gros vaisseaux de la rate. Il devrait ensuite ligaturer les autres points d'attache de l'organe, doubler les ligatures existantes pour éviter que le fil ne glisse sur la paroi des artères et provoque une hémorragie... tout était simple à partir du moment où il aurait passé une boucle autour du faisceau reliant rate et estomac...

La sueur dégoulinait sur le visage du Dr Pahlberg et l'empêchait de voir normalement. Le Dr Heitmann cherchait désespérément à étancher le sang avec de gros paquets de gaze, censés remplacer les compresses. Une seconde, Pahlberg crut avoir réussi à passer le deuxième bout du catgut par-dessous le faisceau... il allongea la main

dans le sang, tâtonna sur la paroi lisse de la masse des vaisseaux et trouva le fil. Mais lorsqu'il voulut le saisir entre le pouce et l'index, il lui échappa. Il se redressa, se passa l'avant-bras encore une fois sur les yeux et vit qu'il était trempé de sueur.

— Je n'arrive pas à passer le fil, bredouilla-t-il. Avec un clamp, ce serait un jeu d'enfant...

— Laissez donc votre clamp tranquille ! cria le Dr Heitmann hors de lui. Où voulez-vous que j'en prenne, bon Dieu ! Il avait la voix tremblante.

De la table numéro 1 arriva le Dr Christopher. Le blessé truffé d'éclats avait été enlevé. Le nouveau patient portait une large blessure dans le dos. L'infirmier Gustav Drage était en train de lui faire une anesthésie locale.

Le Dr Pahlberg secoua la tête avec fureur. Il plongea de nouveau les mains dans la cavité péritonéale inondée, et recommença à tâtonner. Il n'avait qu'une pensée en tête : le catgut, le catgut... mon Dieu, aidez-moi donc à passer ce sacré fil autour des vaisseaux ! C'est une question de minutes, une question de vie ou de mort.

À la tête du blessé, Krankowski contrôlait la respiration et le pouls. Voilà qu'il se penchait sur l'homme étendu, pâle comme un cadavre, et mettait sa main devant la bouche ouverte.

— Il ne respire plus, balbutia-t-il.

— Comment, il ne respire plus ? s'exclama Pahlberg. Le pouls ? comment est le pouls ?

D'une main tremblante, Krankowski saisit le poignet du patient. « Disparu », dit-il, la voix posée, cette fois.

— C'est fini. Le Dr Heitmann lança les paquets de gaze dans un coin et donna un coup de pied au seau plein de tampons ensanglantés. « L'hémorragie était trop forte, Pahlberg... »

Le Dr Pahlberg se pencha sur la tête du mort. De ses doigts sanglants, il releva les paupières. Elles étaient ternes et cassées, recouvraient une pupille sans vie, à l'aspect déjà vitreux, il chercha le pouls, arracha le stéthoscope qui se trouvait dans la poche supérieure de la blouse de Heitmann et écouta, en retenant son souffle, s'il n'entendait vraiment pas le moindre battement, le moindre signe d'un cœur, même presque exsangue, mais vivant.

Le Dr Heitmann regarda le Dr Christopher, en face de lui, et secoua la tête : « C'est inutile, Pahlberg, pourquoi ne pas se rendre à l'évidence. »

Le Dr Pahlberg se redressa. Comme celui du mort, son visage était de cire. Il s'approcha du champ opératoire. Le sang caillait dans l'énorme blessure, et sur la rate écarlate flottait ironiquement le fil mince qui aurait pu sauver la vie d'un homme, ce catgut qui devait interrompre l'afflux du sang aux vaisseaux spléniques.

Lentement, le Dr Pahlberg détacha les pinces qui retenaient le péritoine, les crocs d'acier qui maintenaient la blessure ouverte. Il referma la cavité centrale et recouvrit d'une serviette le corps mutilé.

— Mort pour la plus grande Allemagne ! fit derrière lui le Dr Heitmann d'une voix sarcastique.

Le Dr Pahlberg eut un sursaut : « Non ! cria-t-il, sans plus se maîtriser : assassiné ! Assassiné par les services sanitaires de l'armée ! Assassiné, Heitmann, assassiné ! »

Le commandant-médecin Heitmann leva les sourcils d'un air indigné. Il jeta un coup d'œil aux autres blessés, dont les visages mornes et décomposés se tournaient dans leur direction.

— Remettez-vous, Pahlberg, dit-il. Le ton était celui de la camaraderie, assez net cependant pour garder à la phrase tout son sens d'avertissement. Ce n'est pas la première personne que vous voyez mourir ? En salle d'opération, en Allemagne, ou bien ici, sur le front ? Nous sommes en guerre, que diable !

Le Dr Pahlberg ne répondit pas. Il marcha vers la bassine, nettoya ses mains pleines de sang, les rinça soigneusement jusqu'au coude, les plongea dans l'alcool et se tourna vers Krankowski qui lui passa une paire de gants de caoutchouc stérilisée. Il demanda même un autre tablier... Gustav Drage, qui avait terminé l'anesthésie du blessé de la table 1, le lui attacha autour de la taille. Le Dr Heitmann regardait tout cela en hochant la tête. Théorie pure, rien que théorie, se disait-il. Je vois Pahlberg, dans dix ans, en train d'empoisonner ses élèves de la clinique universitaire avec sa manie de stérilisation. « Messieurs, l'ABC de toute intervention chirurgicale, c'est la stérilisation totale de la personne et de la salle ! » Joseph Lister, qui protégeait son champ opératoire d'un nuage de phénol vaporisé, le disait déjà 50 ans plus tôt. Le professeur Pahlberg exagérerait sûrement au point de frotter ses lacets de souliers avec du phénol.

La porte s'ouvrit pour laisser passer un nouvel arrivant, un blessé du ventre. Il avait été atteint par une gerbe de mitrailleuse... sept points d'entrée, cinq de sortie – tous à proximité de la colonne vertébrale – et deux balles dans les intestins.

Le Dr Pahlberg désigna la table 2, celle de Heitmann.

— Mettez-le là ! Krankowski, veillez à l'évacuation de celui-ci – il montrait le cadavre. Drage, vous me passerez les instruments ! Puis, tourné vers le Dr Heitmann, il demanda, la voix brève : « Mon commandant, puis-je vous demander de m'assister ? »

— Mais je vous en prie, Pahlberg. Le Dr Heitmann s'approcha de la table. Pahlberg le considéra longuement.

— Des gants propres, s'il vous plaît, fit-il doucement.

Furieux, Heitmann tendit les mains vers Krankowski et se laissa attacher les gants.

Dans le fond de la pièce, deux infirmiers emportaient le corps.

*

À Rome, Renate Wagner faisait l'impossible pour atteindre l'hôpital d'Eboli. Mais les communications téléphoniques avec le front étaient bloquées, les lignes de service occupées et d'ailleurs personne ne savait exactement ce qui se passait à Salerne, où étaient les Américains, où avançaient les Anglais, et quelles étaient les unités allemandes engagées.

Le Haut Commandement de la Wehrmacht restait muet. Ses communiqués étaient minces. C'est à peine s'ils mentionnaient le front italien. Le feld-maréchal Rommel était en Haute-Italie, et désarmait toujours les troupes italiennes révoltées, le feld-maréchal Kesselring, commandant en chef du secteur sud, multipliait les messages à la direction de la Wehrmacht et demandait qu'on engageât les armées de Rommel. L'O.K.W. [6] restait coi... les deux très bonnes divisions blindées stationnées dans la région de Mantoue-Modène se grillaient toujours au soleil, le groupe d'armées Rommel gaspillait ses forces en opérations de nettoyage, pendant que dans le Sud se réglait le sort de la 10^e armée allemande. La pression des forces débarquées augmenta, l'aviation opérationnelle du général Tedder écrasait les positions allemandes, anéantissait leurs défenseurs, et créait sur la côte, avec les canons à longue portée des navires de Cunningham un enfer auquel s'accrochaient les dernières compagnies allemandes. Les avions du

général Tedder lancèrent 3 100 tonnes de bombes sur les positions allemandes. À l'horizon marin, surgirent les croiseurs de bataille « Warspite » et « Valiant », arrivés de Malte, et qui s'ancrèrent dans le golfe de Salerne. En mer, croisaient, dernières réserves, le « Nelson » et le « Rodney », les plus puissants cuirassés de la Navy. À Rome, Renate Wagner allait d'un bureau à l'autre. Elle avait depuis longtemps abandonné l'idée d'obtenir Eboli. Elle cherchait maintenant une formation quelconque susceptible de l'envoyer comme infirmière à l'hôpital d'Eboli.

Le colonel chargé de l'affectation du personnel sanitaire auxiliaire n'en crut pas ses oreilles lorsqu'elle lui présenta sa demande.

— Au front ? fit-il en détachant les mots. Vous, une jeune fille ? Enfin, qu'est-ce que vous vous imaginez ? Il trancha d'un coup de dent le bout d'un gros cigare, et laissa Renate lui offrir du feu. « Vous ne savez pas que les Tommies sont en train d'isoler la totalité du secteur de Salerne ? Et Montgomery arrive du sud... attendez seulement qu'il fasse sa jonction avec la 5^e armée américaine ! Au lieu de vous demander comment gagner le Sud, vous feriez bien mieux de trouver une bonne place pour vous faire aller au Nord ! » Il souffla au plafond la fumée bleue de son cigare.

Renate Wagner regarda la grande carte étalée sur la table du colonel. Elle était pleine de cercles rouges, jaunes et bleus.

— Mon fiancé est à Eboli... le capitaine Pahlberg. Le colonel haussa les épaules. « Il y a – à vue de nez – 5 000 fiancés à Eboli, et plus encore d'hommes mariés. S'il fallait que j'envoie là-bas toutes les femmes, on pourrait constituer des formations féminines entières ! »

— Je suis infirmière, mon colonel.

— Je le vois bien.

— Je pourrais aider à l'hôpital.

— Les infirmiers sont là pour cela. Rendez-vous utile ici, à Rome. Les hôpitaux sont archipleins. Les trains arrivent sans cesse du Sud et dégorgeant leur chargement de blessés graves. Il y a suffisamment à faire ici. Où êtes-vous actuellement ?

— À l'hôpital numéro 3, mon colonel.

Le colonel hocha la tête. « Et c'est là que vous resterez. Vous êtes au bon endroit. Vous n'irez jamais à Eboli. Une femme avec les troupes combattantes ? – Ridicule ! »

Il fit un geste qui la congédiait, et lentement posément, il appuya son cigare sur le cendrier pour en détacher la cendre.

Renate Wagner continua à courir... pendant deux jours, pendant trois jours. Elle parvint jusqu'au général chargé d'organiser l'expédition des renforts, un vieil homme aux cheveux blancs, fatigué, et bien plus désireux de rentrer dans sa propriété du Mecklembourg que de rester dans ce chaudron infernal qu'était la Rome de l'époque.

— Réjouissez-vous d'être ici, mon enfant, lui dit-il avec l'aimable sagesse de ceux qui ont atteint un âge suffisamment avancé pour ne plus s'opposer à un destin qu'ils contemplent désormais d'un œil uniquement critique. Eboli ? Rester à ses côtés ? Opérer héroïquement avec lui sous le feu de l'ennemi ? Incarner les vertus germaniques ? — comme ces femmes qui tendaient jadis les épieux à leurs hommes ? Ma chère enfant, l'amour, est quelque chose de beau, de pur. Je ne l'ignore pas. Il aime les sacrifices. C'est bien. Mais il existe des limites au-delà desquelles c'est la bêtise qui commence. Ces limites, elles passent à Salerne — à Naples — à Eboli ! Priez Dieu que votre fiancé revienne. Voilà le seul conseil que je puis en conscience vous donner.

Elle se retrouva une fois de plus dans la rue, dans le bruit et l'agitation frénétique d'une cité vers laquelle avance une immense armée de siège. Des colonnes parcouraient les rues, en direction des grandes voies du Sud... de la Via Appia nuova, de la Via Casilina, de la Via Ostiense et de la Via Prenestina.

Dans les jardins immenses des thermes de Caracalla était installée une antenne médicale. Les croix rouges brillaient sur leur fond blanc au soleil. Elle traversa la rue en courant, se faufila rapidement à travers les véhicules, et chercha le poste de commandement.

— Vous allez au front ? fit-elle hors d'haleine lorsqu'elle trouva un officier. Était-il commandant, capitaine ou lieutenant-médecin ? Aucune importance. Mais la colonne allait dans le Sud, et cela suffisait. Car dans le Sud se trouvait Erich.

— Mais oui, mademoiselle. Un commandant-médecin considérait Renate Wagner, qu'il dominait d'au moins deux têtes, et admirait visiblement le fameux « casque d'or ».

— Vous m'emmenez ?

— Vous plaisantez ! Le médecin se mit à rire. Vous ne manquez pas d'humour, mademoiselle !

— Ce n'est pas cela ! J'ai peur ! Elle lui cria au visage avec toute la violence de ses nerfs qui l'abandonnaient. Le docteur fit un pas en arrière et la toisa comme si elle avait été un cas aigu de paranoïa. « J'ai peur ! » cria-t-elle encore une fois. Son visage était hagard. « Mon fiancé est à Eboli. Le commandant-médecin Pahlberg. Je voudrais le retrouver. Aidez-moi. Aidez-moi, je vous en prie ! Emmenez-moi avec vous ! »

— Au front ? Impossible ! Allez voir le directeur des services de Santé.

— Il m'a mise dehors.

— Il a bien fait. Allez voir... je ne sais pas, moi...

— Ils ont tous refusé.

— Ils ont eu raison. Le commandant-médecin secoua la tête. Non, chère mademoiselle. J'envie à mon collègue d'Eboli sa courageuse et énergique fiancée, mais je ne peux rien, ni pour lui, ni pour vous.

L'après-midi du 13 septembre, les véhicules de l'antenne médicale quittèrent les thermes de Garacalla. Direction : le Sud... par la Via Casilina. Ils se rendaient à Cassino, principal bastion entre Rome et Naples, porte de la Ville sainte, entrée toute désignée pour la 5^e armée de Clark et la 8^e armée de Montgomery. Renate Wagner se tenait sur le bord de la route et regardait passer la colonne motorisée. Elle pleurait silencieusement, tout absorbée dans son chagrin. Deux ou trois soldats, lui voyant les yeux pleins de larmes, s'arrêtèrent tout étonnés, mais poursuivirent leur chemin lorsqu'ils virent que la blonde infirmière n'écoutait même pas leurs paroles. Cet après-midi du 13 septembre, le général Tedder fit savoir au général Clark que des troupes aéroportées britanniques seraient déposées dans la nuit du 14 devant les lignes de défense allemandes, et derrière elles. Il fallait étouffer dans l'œuf la dangereuse contre-attaque de Kesselring, soulager la 5^e armée américaine et lui ouvrir la voie vers les montages et la campagne romaine en direction de la capitale.

De tous côtés, convergeaient les divisions allemandes, amorçant une nouvelle opération Dunkerque. De Battipaglia, la 34^e division de parachutistes marchait sur Salerne. À Eboli, Pahlberg, Heitmann et Christopher opéraient jour et nuit mais on emballait déjà le matériel en vue du transfert de l'hôpital en un point-situé plus haut sur la côte. Les recrues avaient bien supporté le baptême du feu. Le sous-lieutenant Jürgen von der Breyle était occupé depuis deux jours à écrire des lettres aux parents ou aux femmes des tués. Le colonel Hans

Stucken gardait soigneusement dans son portefeuille un message de l'O.K.W. portant attribution de la croix de chevalier [7] au capitaine Gottschalk pour l'affaire de Battipaglia. La 3^e compagnie était en progression vers Persano.

Sur ces entrefaits, 3 500 parachutistes britanniques se tenaient prêts à atterrir dans le dos des Allemands. Ils avaient endossé leurs parachutes et attendaient l'ordre de monter à bord des gros avions de transport C 47.

Le commandant Kaspar von der Breyle était de mauvaise humeur. Depuis la conversation qu'il avait eue trois jours auparavant avec son fils, il ne supportait pas qu'on le dérangeât inutilement.

Il avait eu des nouvelles de Jürgen quatre heures plus tôt, par le téléphone. Le colonel Erdmann, de la 271^e Panzerdivision, l'avait appelé pour lui dire : « Mon cher commandant, votre fils désire vous parler. » Ensuite, Jürgen était venu à l'appareil. D'une voix dure, il avait déclaré :

— Papa, je voulais seulement te dire que 70 pour cent de ma bleussaille sont morts ! Je suis en train, *dans l'affliction mais la fierté*, d'écrire 183 lettres aux familles. Je suppose que ton cœur de soldat va tressaillir de bonheur en entendant que mes 183 garçons sont morts courageusement, en véritables héros, les armes à la main. Ils n'ont pas pleuré, ils n'ont pas gémi, ils sont morts sans un mot. La plupart n'ont même pas su qu'ils mouraient – ils n'ont pas eu le temps !

Fou de rage, le commandant von der Breyle avait raccroché brutalement mettant fin à la conversation. Surpris, le colonel Stucken avait levé la tête. « Qu'y a-t-il, Breyle ? »

— Un imbécile de la division voisine qui se permet d'utiliser les lignes téléphoniques pour faire des plaisanteries de mauvais goût, fit l'autre d'une voix frémissante. Il quitta ensuite la pièce et sortit au grand air. Il se sentait misérable. Tout au fond de lui-même, il avait l'impression – militairement parlant – d'avoir reçu un coup de pied quelque part. Les doigts tremblants, il alluma une cigarette, mais la trouva pleine d'amertume, et la jeta aussitôt.

*

Erwin Müller 17, usant de toutes les défenses du soldat, avait fait échec à son évacuation, demandée par le capitaine Gottschalk. Il avait commencé par supplier qu'on le laissât à la compagnie. Ensuite, lorsque le groupe de combat s'était porté en avant, il avait suivi

courageusement, le postérieur recouvert d'une épaisse couche de gaze, arrimée par quatre pansements. Il s'était installé dans la voiture de ravitaillement inaugurée par Heinrich Küppers à la suite de l'affaire du cochon, et surveillait l'arrière-garde, qu'il fallait protéger, surtout la nuit contre une éventuelle attaque des partisans. Théo Klein était à l'avant-garde. Comment aurait-il pu en être autrement ? De toute façon le petit groupe se reconstituait toujours lorsqu'il le fallait. Le sous-lieutenant Weimann s'étonnait parfois de l'automatisme qui amenait régulièrement à pied d'œuvre l'adjudant Maassen, Küppers, Klein, Bergmann, Strathmann, munis de l'équipement adéquat lorsqu'une opération particulièrement intéressante était en vue. Depuis la capture désormais légendaire de sept Anglais par le caporal Klein, ses amis et lui passaient pour spécialistes du nettoyage des villages abandonnés. Ils n'y trouvaient guère d'Anglais, mais Klein et Küppers ramenaient à la compagnie du ravitaillement par sacs entiers : des boîtes de corned-beef, de la confiture, du jambon, des tablettes de thé, du Nescafé, des biscuits, c'était comme si les nez du groupe Maassen étaient devenus des baguettes de coudrier capables de repérer la nourriture en une seconde et n'importe où. Le capitaine Gottschalk appelait les six camarades « l'épine dorsale de la 34^e division de parachutistes ». Ce que les cinq de l'avant-garde pouvaient laisser passer n'échappait pas aux yeux d'Erwin Müller 17, malgré son postérieur endommagé – bunkers abandonnés, une cave à vins, et même, aux environs de Persano, une fille.

À cet instant précis, la situation avait commencé à se gêner. Les cinq de l'avant-garde surgirent brusquement à l'arrière-garde. Müller 17 était dans une cour de ferme, en train de discuter avec la jeune fille. Müller 17 vit arriver les cinq au galop, et maudit la merveilleuse liaison existant au sein de la compagnie, même fractionnée, même en mouvement.

Théo Klein avait adopté le pas de charge, qui lui donnait l'allure d'un taureau entrant dans l'arène. Il fit irruption dans la cour, vit la belle aux boucles brunes, s'arrêta et respira profondément.

— Qu'est-ce que vous venez f... ici ? hurla Müller 17 avec rage. Caporal Klein, vous appartenez à l'avant-garde. Vous n'avez rien à faire à l'arrière-garde ! Allez ! Fichez-moi le camp !

— Mes c... ! répondit aimablement Théo Klein. En même temps il contemplait la jeune fille avec ravissement. Dans sa poitrine, il sentait son cœur tourner, tourner, tourner...

L'adjudant Maassen, Heinrich Küppers, Felix Strathmann et Josef

Bergmann firent irruption à ce moment et se formèrent en muraille autour de la fille, qui jetait autour d'elle des regards effarés. L'adjudant Maassen se racla la gorge et regarda ses hommes.

— Je constate, dit-il d'une voix forte, que je suis ici le plus ancien dans le grade le plus élevé. Par conséquent, il n'y a pas de problème. C'est bien compris ?

Théo Klein ne voulut pas s'avouer vaincu.

— La chose n'a rien à voir avec le grade, mais bien avec les capacités, dit-il. Je demande que vous disparaissiez tous de cette cour, et Erwin le premier, avec son c... de plomb.

La discussion aurait tourné à l'aigre si le capitaine Gottschalk n'était venu à passer par là avec sa voiture. Il voulut savoir ce que signifiait ce rassemblement de parachutistes et dit à son chauffeur d'arrêter. Quand il eut vu le groupe Maassen entourant au grand complet la jeune fille, il n'eut pas besoin d'explication.

— Sortez-moi de là ! gueula-t-il. Sortez de là immédiatement ! Présentez-vous demain matin, 8 heures, en tenue de combat ! Compris ?

Le « oui, mon capitaine » était un peu étranglé. Théo Klein voulut faire un commentaire, mais Küppers lui pinça le bras en grognant :

— Ta gueule, Théo, on fera une patrouille ce soir dans le secteur.

La figure de Théo Klein s'éclaira d'un large sourire. Gottschalk le considéra d'un air vexé.

— Pourquoi riez-vous stupidement, Klein ?

— Je pensais à ma sœur, mon capitaine. Gottschalk haussa les sourcils. Il en avait entendu de toutes les couleurs de la part de ses hommes, mais cette fois, il en restait pantois.

— À votre sœur ?

— Oui, mon capitaine. Théo Klein était au garde-à-vous, droit comme un I. Ma sœur disait toujours, quand elle rentrait le soir à la maison : « Théo, qu'elle disait, Fritz, il m'a encore rien fait. Si demain, il est aussi bête, je changerai, c'est pas drôle de mourir vieille fille... »

Sans un mot, le capitaine Gottschalk tourna les talons et gagna sa voiture. Tout en marchant il secouait la tête. C'était vraiment à n'y

rien comprendre. Quatre ans de guerre, quatre ans dans la m..., quatre ans sur tous les fronts, de Narvik en Sicile, trente sauts de combat les yeux pleins de cadavres, en plein milieu des mitrailleuses ennemies qui poissaient les gars avant même l'atterrissage et en faisaient arriver la moitié sous forme de macchabées. L'enfer perpétuel, jamais de calme, de retour aux valeurs habituelles, toujours combattre, tuer, survivre... Où prenaient-ils donc la force d'être si durs, si froids, si volcaniques dans leur manière d'être ? Était-ce peur du lendemain, humour noir, amertume raisonnable assaisonnée d'illusions ? Il n'aurait pu le dire.

Le groupe Maassen retourna vers l'avant. Théo Klein avait poussé la jalousie jusqu'à s'assurer que Müller 17 remontait bien sur son camion et s'éloignait de la ferme. Sous leurs pieds, la route était couverte d'une épaisse couche de poussière, que faisaient crisser les semelles caoutchoutées des paras. Leurs « sacs à viande » – les combinaisons de saut – étaient sales, déchirés, délayés. Les casques sans bords cliquetaient contre les ceinturons. Heinrich Küppers portait une musette qui tapait contre son genou à chaque pas. Gottschalk, debout à côté de sa voiture, savait qu'il traînait avec lui sept boîtes de jambon américain.

Hans Pretzel agent de liaison et chauffeur du capitaine, regarda son chef et dit :

— On y va, mon capitaine ?

— Oui. Suivez-les doucement. Ils sont capables de rebrousser chemin si nous disparaissions.

Il s'inclina devant la jeune Italienne qui restait seule au milieu de la cour, sans comprendre, et la salua militairement. La jeune fille répondit avec gentillesse et fit un petit signe de la main. Son geste était si touchant, si enfantin, si confiant, que Gottschalk en avala sa salive de travers. Il pensait aux mains de Théo Klein et à sa force brutale.

— Conduisez tout doucement, dit-il à Pretzel. Je les ferai passer devant le tribunal militaire s'ils touchent seulement à un cheveu de la petite !

*

La reconnaissance nocturne d'Heinrich Küppers et de Théo Klein – depuis qu'il avait jeté les yeux sur la jeune fille, il se trouvait dans un état proche de l'hystérie – n'eut jamais lieu.

Dans la nuit du 13 au 14 septembre, à 23h39, 1 300 parachutistes équipés pour le combat sautèrent de 90 transports au-dessus de la tête de pont de Salerne. Ils descendirent du ciel, sans bruit au-dessus d'un territoire de 1,2 km², boulerent en atterrissant débouclèrent leurs parachutes, et formèrent une nouvelle ligne de combat. À 2 heures du matin, 131 avions passèrent en bourdonnant au-dessus de la côte. C'étaient de puissants C 47, volant suivant un plan étroitement déterminé et qui larguèrent au moment voulu des centaines de points blancs. 1 000 parachutistes tombèrent du ciel, sans qu'un seul coup de feu les accueillît de la terre. 40 autres C 47 survolèrent à haute altitude les divisions allemandes, descendirent à hauteur de saut près d'Avellino, au sud du carrefour, et lâchèrent un bataillon d'infanterie et un autre du génie sur les arrières allemands. Les pionniers étaient munis de lance-flammes, d'explosifs, de mortiers et de canons légers démontables.

Au moment même où les troupes aéroportées anglaises tapissaient le ciel de leurs pastilles blanches, les quadrimoteurs de Tedder frappaient. Infatigablement, les escadrilles tournaient au-dessus de Battipaglia et de Persano, d'Eboli et de Salerne, d'Avellino et des positions allemandes. Pas une rue ne fut oubliée, pas un col des environs de Salerne, pas un chemin de traverse, pas une dépression, et pas un lit de rivière... à l'aide des meilleures cartes, mètre par mètre, la région fut survolée et bombardée. Vers le matin, l'air hurla du côté de la mer... les puissants 380 des croiseurs de bataille « Warspite » et « Valiant » expédièrent la mort sur Battipaglia et Persano. Le ciel était rempli du sifflement des obus et des bombes, du fracas des arrivées, du vrombissement des avions et du cri des blessés.

Théo Klein s'était fourré au fond d'un trou et avait rentré la tête. Autour de lui, la terre tournoyait, les éclats bourdonnaient, le sol bougeait sous les obus. Persano brûlait... les flammes éclairaient la nuit. Il voyait les bombardiers passer, et au loin des formes blanches descendant lentement du ciel.

Il se redressa et la bouche ouverte, regarda dans leur direction. Il n'en croyait pas ses yeux et les frottait consciencieusement. Malgré la canonnade, il sortit de son trou et courut jusqu'à Heinrich Küppers, qui s'était lui aussi enfoncé dans la terre et restait plongé dans la contemplation de l'est.

— Ce sont des parachutes ! haleta Klein, en se jetant dans le trou de Küppers et en pressant ce dernier au sol. Heinrich... ce sont des parachutes ! Pas la peine de me raconter d'histoires, je connais la musique : les Tommies lâchent des paras !

À travers le terrain bouleversé, Maassen arriva en courant. Son casque rond était posé de travers et l'adjudant paraissait fort ému :

— Ordre du capitaine : rassemblement à la première accalmie. Direction : le hangar en flammes près de la route. Les Tommies ont lâché des paras !

Théo Klein cracha sur le bord du trou. Son visage recouvert de terre mouillée était presque méconnaissable.

— Enfin, un peu de distraction, fit-il. Küppers le regarda du coin de l'œil. En Crète, y en a un qui a bien failli m'avoir. Faut que je leur rende la monnaie de leur pièce. Seulement le malheur, c'est qu'ils sautent, eux. Tandis que nous, nous restons là, comme des punaises !... Ah, les gars ! J'aime bien être suspendu aux harnais, j'vous l'dis... pour ça, j'donnerais bien trois filles ! Quand je pense que nous voilà enterrés comme des taupes ! Sac... m... !

La nouvelle formation des bombardiers survolait Persano en direction du sud. Elle passait au-dessus du secteur de la 3^e compagnie... En sifflant, les premières bombes arrivèrent. La terre s'ouvrit. C'était comme si un volcan surgissait brusquement du terrain découvert et crachait la moitié de la planète vers le ciel. L'adjudant Maassen fit un bond énorme et se hâta de disparaître. De quelque part un cri aigu s'éleva, s'enfla, s'étrangla.

Théo Klein rentra la tête. Il se pressa contre Küppers et se rabattit le casque sur le nez. Au milieu du tapage, il hurla pour se faire comprendre :

— Y en a un qui a été baisé ! Quand ça se sera un peu calmé, on ira voir où il est...

Heinrich Küppers approuva du chef. Il vit tomber le clocher de Persano. Telle une torche géante, il s'abîma au sol, projetant vers le ciel un nuage d'étincelles sur lequel se détachait la silhouette des bombardiers.

Vague après vague... des masses d'argent étincelant... et des marques lumineuses, les « arbres de Noël », accrochées par centaines au firmament. Subitement, au milieu de la nuit, il faisait grand jour... on aurait pu lire le journal ou se raser.

Küppers tourna la tête vers Klein, à ses côtés. Le caporal lui souriait.

— Même avec mille arbres de Noël, ils ne nous auront pas,

Heinrich, dit-il.

Les cris affreux du blessé diminuèrent d'intensité... dans les secondes de calme entre les explosions, ils entendaient ses plaintes. Du bord de la route, une fusée éclairante s'éleva dans les airs... elle monta dans le ciel blême, décrivit une parabole et s'éteignit en sifflant.

— Rassemblement ! dit Küppers. C'est Gottschalk qui a lancé la fusée. Faut y aller, Théo !

— Et le blessé ?

— On va passer le prendre avant et l'emmener.

Ils se regardèrent comme s'ils voulaient se voir une fois encore, la dernière. Puis, Théo Klein fit un petit signe de tête et sauta hors du trou. Küppers suivit comme une ombre. Ils coururent en direction des gémissements, courbés en deux parmi les entonnoirs, sautant et s'aplatissant tour à tour au rythme des sifflements de l'air.

Le ciel flambait, la terre flambait, la ville, les champs, les villages... de Salerne à Paestum, l'enfer était déchaîné et engloutissait dans un seul hurlement qui devait durer deux jours et deux nuits, les divisions allemandes.

*

Dans l'enfer du pont sur la Sele, les bleus du sous-lieutenant von der Breyle étaient broyés eux aussi.

Avant que les parachutistes de la 82^e Airborne ne sautent sur la tête de pont de Salerne, avant que les escadres de Tedder et les bâtiments de combat de Cunningham ne labourent la terre ferme, Jürgen avait parlé encore une fois avec son père. L'entretien avait été bref.

— Papa ?

— Jürgen ? Le commandant von der Breyle serrait les mâchoires. Tu veux faire encore une fois le défaitiste, au beau milieu de la nuit ?

— Non, papa. Je voulais te dire adieu. La voix de Jürgen était mal assurée. Le commandant von der Breyle se sentit brusquement trembler. Il se rejeta en arrière et s'ordonna à lui-même d'avoir un peu plus de tenue. Mais il ne s'obéit point, et le récepteur frémit contre son oreille.

— Ne dis pas de bêtises, mon garçon ! La voix de Breyle était blanche. Tu as fait un mauvais rêve, ou quelque chose comme cela ?

— Non, papa. Maintenant, j'ai terminé les lettres aux mères, papa, aux 183 mères de mes petits gars. À des mères comme la mienne, papa. À des mères qui deviendront blêmes lorsqu'elles liront les lignes que j'ai écrites. À des mères qui maudissent la guerre, la terre, la vie, Dieu et moi, le lieutenant qui a envoyé leurs fils à la mort. Elles sont prêtes, mes lettres, elles partiront demain... et voilà, papa... maintenant c'est fini, je suis à bout.

Le commandant von der Breyle ferma les yeux. La voix désolée de son fils, aussi lointaine que s'il venait d'un autre monde, ouvrait en lui une blessure.

— J'arrive, Jürgen, fit-il le cœur serré. Attends-moi, mon petit, dans trois heures, je suis avec toi.

Il voulut continuer à parler, mais la communication était interrompue.

— Jürgen ! cria-t-il, Jürgen ! Il secoua l'écouteur, la boîte du téléphone, il tourna la manivelle, à toute vitesse, comme un fou, les yeux agrandis d'horreur.

— Jürgen... bredouilla-t-il. Mon Dieu, mon Dieu... Jürgen, que se passe-t-il ?

Et puis, il y eut un énorme craquement près de lui, qui secoua toute la maison, le sol oscilla, des lueurs éclatantes parurent à la fenêtre. La porte s'ouvrit brutalement, le colonel Stucken entra en courant, et cria ;

— Ils lâchent des parachutistes ! Derrière nos lignes ! Comme nous l'avons fait en Crète ! Prenez l'état-major ! Moi je vais essayer de repousser la première vague !

Une nouvelle explosion de bombe fit trembler la maison. Le colonel Stucken sortit en courant. De dehors, on entendit sa voix puissante. Il constituait un groupe de choc.

Éperdu, les yeux fixes, le commandant von der Breyle était debout dans la pièce, tenant encore à la main l'écouteur silencieux.

Une nouvelle explosion, toute proche, le jeta par terre. Le déplacement d'air arracha la fenêtre et précipita les meubles contre les murs.

Du ciel tombaient les parachutistes... 1 900 hommes pour 1,2 km².

Le colonel Hans Stucken était allongé par terre, mitrailleuse sous le nez. Près de lui brûlait une étable. Les vaches mugissaient et tiraient sur leurs chaînes brûlantes. Un groupe de parachutistes allemands couraient vers l'avant. Le commandant von Sporken, chef des opérations, vint se précipiter au sol à côté de Stucken. Il était réglementairement muni de l'étui à cartes, et hurla à l'oreille du colonel :

— Le capitaine Gottschalk est déjà en contact avec l'ennemi. Il évite Persano, en direction de Battipaglia.

— Et les autres ? cria Stucken.

Les obus de 380 du « Valiant » démolirent la maison où était installé l'état-major de la division. Le commandant von der Breyle se précipita à travers les décombres, gagna en quelques sauts l'endroit où se trouvait le colonel, et se jeta au sol à son tour.

Stucken tourna la tête vers lui et parut étonné :

— Qu'avez-vous donc à la main, Breyle ?

Breyle regarda sa main. Elle tenait encore l'écouteur du téléphone, dont le fil avait été arraché. Un frémissement courut sur son visage, il posa l'objet sur la terre bouleversée, et mit son bras par-dessus comme pour le protéger.

— Je viens de parler pour la dernière fois à mon fils, mon colonel.

*

Lorsque deux jours plus tard – le martèlement des bombardiers et des navires de ligne s'était calmé, la 5^e armée américaine avait pris pied solidement à Salerne – on put se faire une idée de la situation, la compagnie de recrues du pont sur la Sele était presque entièrement exterminée. Le sous-lieutenant Jürgen von der Breyle était manquant.

Le groupe de combat du capitaine Gottschalk n'avait plus que 70 hommes. Il occupait une position située derrière Eboli sur le Tusciano et attendait les renforts promis par la division.

Maassen et ses amis étaient sortis intacts de l'enfer, et Théo Klein, oui Théo Klein, était déjà reparti en « reconnaissance ». À la manière de Küppers, il avait échangé un ordre de mission dûment tamponné contre un cochon.

La seule présence des six lurons donnait à l'unité du capitaine Gottschalk comme une auréole d'invulnérabilité. Tandis que les deux régiments de la 34^e division occupaient les parachutistes britanniques, la 3^e compagnie, constituée en groupe de choc, avait été mise provisoirement en réserve, avec pour seule instruction de refaire ses forces. Les renforts devaient parvenir directement de l'école de saut de Rome, où l'on concentrait les réserves de l'Aéroportée.

Felix Strathmann eut une discussion à ce sujet avec Kurt Maassen.

— Qu'est-ce qu'on va f... de ces renforts ? demanda-t-il avec mépris. Faudra qu'ils lavent leur froc trois fois par jour tellement y ch... dedans ! Nous, voilà quatre ans qu'on saute...

— D'une manière ou d'une autre, faut bien compléter les effectifs. L'adjudant Maassen se mit sur le dos. Si les Amerlocks continuent comme ça, nous ne reverrons jamais Rome. Encore moins l'Allemagne ! Il roula sur lui-même jusqu'à Küppers qui était en train de nettoyer son pistolet. Dis donc, Heinrich, tu es marié, pourtant. Tu as une chouette femme, mais tu n'écris jamais... Le sergent Heinrich Küppers posa son pistolet loin de lui. Avec le plus grand soin, il rangea les ustensiles de nettoyage, et replia ses genoux. Puis il répondit froidement :

— Mais... ! En quoi est-ce que ça te regarde ?

— Humm... ! je sais ! Mais enfin... Le vaguemestre m'a dit hier : ils écrivent tous comme des fous... sauf Heinrich, qui m'donne plus rien depuis sa dernière permission.

— Celui-là, qu'il aille se faire...

— Bon, bon ! Maassen se leva. Il avait le visage sérieux. Ecoute un peu, mon petit gars. Je suis marié, moi aussi, et j'ai deux gosses. Alors, à chaque fois qu'on remet ça, à chaque fois qu'on est dans la m..., je pense à elle et je me dis : Kurt, mon vieux, fous-toi bien la figure dans la m..., rentre le c..., serre les fesses, et bouge plus ! Ta Frieda et les deux gamins, ils ont encore besoin de toi. La Frieda surtout, elle est encore jeune... avec un tempérament à te couper le souffle.

Théo Klein respira bruyamment et replia ses genoux.

— Dis donc, tu pourrais pas la fermer, non ! Tu vas finir par me rendre complètement idiot avec tes histoires ! Le premier qui parle encore de gonzesses, j'le fusille !

L'adjudant Maassen secoua la tête. Il se pencha sur Küppers :

— J’parie qu’t’as jamais pensé que ta femme pourrait être veuve un jour, hein ?

— Ça m’est égal.

— Ah oui ? Ça t’est égal ? Et ton garçon, qu’est-ce qu’il deviendra ? Comment s’appelle-t-il, déjà ?

— Dierk...

— Qu’est-ce qu’il deviendra ? Dis ?

Le sergent leva vers lui des yeux furieux.

— Fiche-moi la paix ! Qu’est-ce que ça peut te fiche ma femme et mon gosse ?

Le sous-officier s’aperçut alors que les cinq autres le dévisageaient avec un drôle de regard. Il ajouta :

— Puisque vous me cassez les pieds avec ça, j’veis vous le dire : elle veut divorcer. J’suis trop brutal pour elle, qu’elle dit Espèce d’assassin ! C’est son mot... depuis le début de la guerre, qu’elle dit, les gens ne comptent plus, pour toi ! L’homme que tu étais a disparu. Il n’est rien resté d’autre que la bête, la bête à instincts ! Alors elle a dit que c’était fini.

— Bon Dieu ! Théo Klein cala sa grosse tête dans l’une de ses paumes. Dis donc, elle y va carrément, ta p’tite femme. Qu’est-ce que t’as répondu ?

Heinrich Küppers regarda ses mains. Il resta longtemps silencieux, puis détourna le regard.

— Je lui ai tapé sur la gueule et je m’suis saoulé pendant trois jours. Jusqu’à la fin de ma permission. Ensuite, j’suis revenu ici. On va divorcer.

Il ramassa son pistolet, et le remit dans l’étui. Puis il s’éloigna et disparut derrière un camion de munitions.

Kurt Maassen regarda les autres d’un air songeur, et déclara :

— Je demanderai au capitaine qu’Heinrich reçoive le commandement d’un groupe de jeunes. Pour l’instruction. Et puis, le premier qui partira en permission, ce sera lui.

Les autres approuvèrent. Même Théo Klein. C’était lui qui devait se

plaindre le plus, car il était normalement le premier à partir. Mais il était d'accord. Il attendrait quatre semaines de plus... et après ?

Le commandant von der Breyle était assis dix kilomètres plus à l'est, en train d'écrire une lettre à sa femme. Il ne savait pas comment dire que Jürgen était porté disparu, et relisait interminablement les premières lignes.

Ma chère Elise,

Le front se calme pour un moment et j'en profite pour t'écrire un petit mot. Nous venons d'avoir de fort durs combats, mais nous sommes pleins de confiance, et certains de la victoire finale...

C'est là qu'il était arrivé. Il baissa la tête.

Jürgen, songea-t-il. Mon petit Jürgen... et certains de la victoire finale... certains... certains... comme c'est bête, comme c'est creux... comme c'est bêtement méchant de faire des phrases comme celles-là à une femme aux cheveux blancs, pleine de patience et d'espoir, et de lui faire croire que son fils unique est encore en vie...

Il posa la main sur le papier... le froissa de ses doigts et l'envoya promener comme une bête morte.

— Rien à faire, dit-il tout haut. Rien à faire. Je ne peux pas !

LIVRE DEUX

*Ce qui compte d'abord chez l'homme,
c'est l'esprit qui l'anime.
Loin derrière vient l'intelligence.*
Proverbe chinois.

Dans les monts Picentini, qui s'élèvent jusqu'à 1 800m derrière Eboli, Felix Strathmann fit la connaissance de la jeune Maria Armenata.

Le capitaine Gottschalk l'avait chargé d'aller à Contursi pour demander à l'état-major du régiment l'attribution de sept nouveaux lance-grenades. Les communications avec Contursi étaient sous le feu de l'ennemi, les lignes sans cesse hachées par les obus, et les équipes de dépannage ne suffisaient pas aux réparations, si bien qu'il était inutile d'essayer de téléphoner au régiment et même au bataillon voisin. C'est ainsi que le caporal-chef Strathmann, devenu agent de liaison, se trouva un jour foncer à travers le paysage, à cheval sur une BMW 500, en direction des montagnes, sur un terrain parsemé de trous de bombes et d'obus.

Avant qu'il ne quitte la compagnie, l'adjudant Maassen lui avait donné deux ou trois conseils de prudence :

— Si tu entends un sifflement, Felix, avait-il dit avec insistance, perds pas de temps, et descend de ta pétrolette – en ôtant le contact bien entendu, et éloigne-toi de l'engin ! Tu sais, même si les éclats ne te touchent pas, ils peuvent démolir la moto, et tu serais pris dans une averse de pièces détachées !

Felix Strathmann avait très bien compris. Il partit vers les cols en pétaradant. Il n'avait pas oublié non plus la dernière recommandation de Théo Klein : « Rapporte quelque chose à boire ! » Il avait ficelé sur le porte-bagages deux bidons d'essence bien nettoyés, et espérait les rapporter pleins de vin.

Une promenade sur les routes de montagne italiennes n'est déjà pas une partie de plaisir lorsqu'on quitte un tant soit peu les itinéraires touristiques. Elle l'est encore moins lorsque ces mêmes routes sont

bouleversées par les obus et surveillées des hauteurs par les partisans. C'était là le côté le plus désagréable de toute la mission.

Felix Strathmann avait ralenti en abordant la première route de montagne. Il roulait lentement en regardant de tous côtés, tout seul dans ce rude paysage de rochers. Des bouquets d'oliviers sauvages s'accrochaient le long des pentes, mêlés de pins tordus, et parfois de cyprès, qui dans leur beauté sombre et élancée, semblaient des flammes vertes dardées vers le ciel bleu. La pétarade de la puissante moto emplissait la route étroite et déserte. D'ici, la rumeur des combats de la côte ne parvenait qu'étouffée, absorbée par les rochers et la solitude. Strathmann coupa le moteur et s'arrêta. Il porta la main derrière lui à son ceinturon, repoussa de côté la mitraillette qu'il tenait sur le ventre, regarda partout pour s'assurer qu'il était seul et dégrafa sa gourde. Avant de boire, il renifla le goulot et fit une grimace de dégoût. De l'ersatz de café, tout clair, rien que de l'ersatz, Cré nom ! Qu'est-ce qu'ils doivent se mettre aux cuisines ! Le vrai café, c'est toujours pour eux ! Ah, cré nom !

Il en but trois gorgées, et abasourdi, laissa retomber la gourde. À mi-pente, sous ses yeux, une jeune fille était agenouillée ! Devant elle il y avait trois cruches brunes en terre cuite, qu'elle remplissait à une source invisible pour Strathmann.

Doucement comme si la jeune fille pouvait l'entendre, il revissa le bouchon, sursauta en entendant le déclic du mousqueton. Et puis il resta là, assis sur sa moto, sans plus bouger qu'une statue, à regarder le paisible tableau : elle tenait à la main un récipient de grès, ressemblant à un pot très long, avec lequel elle prenait l'eau pour en remplir les cruches.

La présence de cette fille étonnait moins Strathmann que l'insouciance dont elle faisait preuve en s'agenouillant ainsi près d'une source au milieu de la zone des combats. Elle avait une longue chevelure noire, qui brillait au soleil comme si elle était graissée. Autant qu'il pouvait en juger, elle était vêtue d'une robe légère, avec des fleurs. Une robe rouge qui laissait les épaules à moitié dégagées. Il la vit lorsqu'elle se pencha pour puiser. Prudemment, il déboucla son casque rond et malpropre. Il avait le sentiment que la frêle silhouette pourrait prendre peur en le voyant... casque d'acier, ample combinaison de saut, mitraillette, tout en lui était si barbare, si étrange, si effrayant ! Il passa ses deux mains dans ses boucles brunes lorsqu'il eut retiré son casque et descendit du siège de la moto. Ce faisant, il ne put s'empêcher de penser à Théo Klein, qui n'aurait certes pas eu de complexe dans une situation comme celle-ci, et aurait

escaladé la pente comme s'il s'était agi d'emporter un bunker de front. Il avança lentement sur la route et sursauta en entendant une pierre rouler sous ses semelles caoutchoutées et dévaler la pente.

La jeune fille leva les yeux. Elle jeta son récipient et se redressa. Sa robe lui arrivait, à peine aux genoux, elle était déchirée à l'ourlet et cachait mal une jolie poitrine. Strathmann leva les deux mains et s'arrêta net.

— Ne pars pas ! fit-il aussi doucement que possible. Je ne te ferai rien. Ne bouge pas...

Il grimpa la pente, se retenant aux buissons d'oliviers, et sauta par-dessus le petit ruisseau qui se formait après la source et coulait en s'éloignant parmi les rochers.

La jeune fille le regarda et sourit. Strathmann constata qu'elle avait de grands yeux bruns, que ses seins étaient ronds comme deux pommes mûres. Il lui rendit son sourire, fit passer la mitraillette sur son dos et essaya un clignement d'œil.

— N'aie pas peur, dit-il. Tu parles allemand ?

— Un peu...

Sa voix était claire et chantante. Comme un gazouillis d'oiseau, pensa Strathmann. Puis il trouva la comparaison stupide, et s'assit sur l'une des trois grandes cruches en terre brune.

— Tu n'es pas partie ? demanda-t-il.

— Maman reste ici.

Strathmann regarda à terre. « La guerre viendra aussi dans les montagnes, ma petite. Sur la côte, toutes les villes sont détruites. Tu veux que je t'aide ? »

La jeune fille secoua la tête. Ce geste fit voleter les boucles noires autour du mince visage brun et balayèrent sa poitrine menue. Strathmann regarda ailleurs et poussa un gros soupir.

— Maman est malade, très malade. J'ai besoin eau pour faire enveloppes, *signore*. Elle prit deux cruches par leur anse et les suspendit à son bras. « *Addio !* » dit-elle aimablement Strathmann fit un bond. « Je vais t'aider ! C'est trop lourd pour toi ! Viens ! » Il voulut lui prendre une cruche, mais elle le repoussa, et reposa son fardeau sur le sol rocheux.

— Non ! dit-elle avec dureté. Sa voix avait baissé d'un ton et une ombre passait sur son visage, de même que la terre devient grisâtre lorsqu'un nuage cache pour un instant le soleil. « Maman, peut pas voir les soldats allemands. Papa est mort... à Messine, *signore*. Fusillé par les soldats allemands. Ne venez pas, s'il vous plaît... ».

Felix Strathmann défit deux boutons de sa combinaison de saut. Il avait chaud, subitement. Sous la peau de son crâne, il sentait un battement rythmé. Il se dit que c'était son sang. Sacré nom d'un chien ! le sang me monte à la tête. Je me sens tout honteux en face de cette fille et de sa mère. Il se débarrassa d'un geste brusque de sa mitraillette et la posa par terre devant lui.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il sans trop d'assurance.

— Maria. Maria Armenata.

— Joli nom. Maria Armenata. Ton nom est aussi joli que toi, Maria.

— Et toi, comment t'appelles ?

— Strathmann. Felix Strathmann.

Maria sourit. Elle avança les lèvres et leva légèrement ses épaules nues. « Je ne peux pas dire des noms tellement difficiles. Les noms allemands sont difficiles. Mais Felix... » Elle le considéra de ses grands yeux bruns. Les yeux d'une biche, pensa Strathmann.

— Felix, ça, c'est joli à entendre ! Felix, cela veut dire « heureux ». Etes-vous heureux, *signor* soldat ?

Un frisson parcourut Strathmann. Heureux ? Suis-je heureux ? Personne ne lui avait demandé jusqu'ici. D'ailleurs, personne n'avait jamais essayé de s'adresser personnellement à lui, Felix Strathmann en tant qu'homme. Il était né à Saint-Pauli. L'assistance publique, lorsqu'il eut dix-huit ans, avait constaté que son père était marin et qu'il avait oublié de revenir. Sa mère travaillait dans une blanchisserie et repassait depuis vingt ans des chemises d'hommes. Rien que des chemises d'hommes. Dix minutes par chemise... en une heure, elle en faisait six, en un jour, quarante-huit, en un an... en dix ans... en vingt ans... Mon Dieu, un monde entier plein de chemises ! À force de repasser et de repasser, elle avait envoyé Felix à l'école. Ensuite, il était devenu apprenti mécanicien sur un chantier maritime, et descendait dans le ventre des bateaux à moitié terminés. Le soir, il sortait... sur la Reeperbahn [8], dans les ruelles barrées par des murs en planches, derrière lesquels les filles, demi-nues, étaient étendues

devant leurs fenêtres, et se laissaient acheter pour une livre d'oranges ou une boîte de petits pois. La vie qu'il menait finit par lui rester sur le cœur, et un jour, il alla s'engager. C'était déjà la guerre, la Pologne était liquidée et les troupes allemandes occupaient la France. Il devint parachutiste et tomba... du ciel dans le meurtre. Quatre fois blessé, décoré de la Croix de Fer de 1^{re} classe, nommé caporal-chef... mais jamais personne ne lui avait demandé s'il était heureux. Personne ! Felix-l'Heureux... « Je ne sais pas, Maria, dit-il tout doucement, je ne sais vraiment pas ! Je ne sais même pas ce que c'est que le bonheur. Tu le sais, toi ? »

— Non, *signor* Felix.

— Alors nous avons la même maladie ! Il essaya de retrouver son ton bourru de tout à l'heure. « J'ai un ami, Maria – Théo Klein – qui dirait : le bonheur, je vais te montrer ce que c'est Viens avec moi dans les buissons – un roman entier en trois minutes ! Mais Théo est un porc. Peut-être qu'il est comme ça parce que personne ne lui a jamais demandé à lui non plus ce qu'est le bonheur et comment ça se passe vraiment, là, dans une poitrine d'homme. » Il se tapa sur la poitrine et sentit sous son poing l'ovale de fer-blanc de la plaque d'identité. N° 34768,34 Paradiv sang B. « Tu habites près d'ici, Maria ? »

— *Sì, signor* soldat.

— Et tu restes ?

— *Sì*.

— Alors, on pourra se revoir, Maria ?

Elle fit oui de la tête. Faiblement Avec hésitation. De nouveau, un nuage voila son regard.

Strathmann lui tendit la main. Elle était pleine de poussière, et tachée d'huile. Maria Armenata y déposa le bout de ses doigts. Il referma sa main et sentit le cœur plein de joie, qu'il serrait un peu du corps de la jeune fille. Le bout de ses doigts étaient chauds et légèrement tremblants.

— Je reviendrai, Maria. Je m'arrêterai ici à la source, et je klaxonnerai.

Maria le suivit du regard, pendant qu'il sautait d'un pied léger jusqu'au bas de la pente, mince, et plein d'une joie enfantine. Arrivé à sa moto, il rajusta le casque rond, et remplaça la mitrailleuse sur son ventre. Il fit encore une fois un signe de la main, et partit dans un

grand bruit de moteur, montant en direction de Contursi. Maria continua à le regarder jusqu'à ce qu'il eût disparu parmi les blocs de rochers. Puis, elle se mit à remonter la pente, sans les cruches, qu'elle laissa à côté de la source.

Au sommet, Emilio Bernatti l'attendait. Il avait un fusil à la main et fixait d'un air sombre la route où la poussière soulevée par la moto était encore en train de retomber.

— Quelle unité ? cria Bernatti à Maria avant qu'elle ne fût parvenue jusqu'à lui. « C'était un parachutiste. Où sont-ils stationnés ? Est-ce qu'ils vont décrocher ? Où allait-il ? »

Maria Armenata écarta Bernatti de son chemin et se dirigea sans plus s'occuper de lui, jusqu'à un groupe de tentes dressées là entre les rochers.

— Je n'en sais rien ! Je ne lui ai pas demandé. Il est malheureux, Emilio.

— C'est un ennemi. Il est allemand ! Bernatti jeta son fusil et écarta les bras. « Je te fusillerais, moi, saleté, si tu tombes dans le panneau comme ça ! Tu devais l'espionner, et qu'est-ce que tu fais ? Tu prends un air d'extase ! Dans une guerre, on devrait noyer les femmes, la victoire serait plus facile ! »

Il suivit Maria jusqu'aux tentes, et s'assit à côté de Mario Dragomare et Francesco Sinimbaldi, sur les tas de pierres qui leur servaient de sièges.

La Wehrmacht avait mis sa tête à prix. Mille marks. Sinimbaldi l'avait appris un jour qu'il était allé à Eboli et qu'il rapportait en même temps la nouvelle de la destruction totale de la ville. Lorsque, au début de septembre, Bernatti avait gagné les montagnes avec soixante-dix hommes, accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, pour former un groupe de partisans dans le dos des Allemands et donner la main aux troupes britanniques, débarquées, il l'avait fait par haine des Allemands. Il avait crié aux soixante-dix hommes : l'Italie a suffisamment saigné ! Mettons fin à toute cette folie ! Nous sommes des paysans, nous voulons retourner à nos champs, nous voulons labourer, semer et récolter ! Nous devons aider à mettre fin à cette guerre ! Dieu nous pardonnera ! »

Ils se cachèrent dans les montagnes, attaquèrent les colonnes de ravitaillement, assassinant les soldats isolés, posant des mines sur les routes, et faisant sauter les dépôts de munitions. Quand les

parachutistes anglais descendirent sur Avellino, loin derrière les lignes allemandes, ils trouvèrent les partisans qui les attendaient. Avec les groupes de sabotage britanniques, qu'ils cachaient dans leurs repaires de rochers, ils firent sauter les ponts et stoppèrent les éléments allemands. Ils surgirent de la nuit, frappèrent comme des ombres secrètes, sans pitié, laissant derrière eux une traînée de sang, pour disparaître ensuite sans bruit, comme le font les fantômes.

Le groupe Bernatti, dans le secteur de la 34^e division de parachutistes, attendait encore son grand engagement. Lorsque les Allemands feraient retraite, décrocheraient, les partisans verrouilleraient les cols mineraient les routes et écraseraient en faisant sauter les rochers, les colonnes qui s'aventureraient dans les défilés. Emilio Bernatti regarda Maria, qui faisait réchauffer des spaghetti sur un feu clair. Il lui cria :

— À partir de demain, c'est Renata qui ira à la source ! Je te tue si tu parles encore une fois avec cet Allemand !

*

À Rome, le largage des troupes aéroportées britanniques dans le dos de la 10^e armée allemande avait causé un choc. Les différents services ne savaient pas encore sur quelle profondeur l'armée de Clark avait pénétré à l'intérieur du pays – les communiqués de la Wehrmacht étaient rédigés dans une forme lapidaire, qui disait à la fois tout et rien. Mais les interminables trains-hôpitaux qui arrivaient à Rome et dégorgeaient des milliers de blessés gémissants, effrayants dans leurs pansements sanglants, étaient plus éloquents que les mots et plus clairs que les informations contradictoires venues du Sud.

Renate Wagner travaillait sans rien dire dans son hôpital. Elle avait une chambrée de dix-sept blessés, qui lui prenaient tout son temps, en piqûres, gardes de nuit, pansements et distributions de repas. Elle n'avait eu qu'une fois des nouvelles du Dr Pahlberg... il lui avait écrit qu'il était arrivé à Eboli et qu'il avait aussitôt regagné la table d'opération. Elle ne put que deviner, quand percèrent les premières informations, quelle devait être la situation. Mais elle renonça à trouver quelqu'un qui pourrait l'emmener à Eboli. Quand son exaltation initiale fut tombée, elle se rendit compte de la vanité des efforts qu'elle avait faits, et secoua elle-même la tête rien qu'en y songeant. Elle s'était décidée à trouver silencieusement un moyen d'approcher Erich. Pas par la force, en se cassant la tête contre les murs, mais secrètement avec toute l'astuce d'un cerveau féminin, capable de concevoir des plans et d'imaginer des possibilités

débordant de beaucoup la pensée abstraite de l'homme. Elle sondait son entourage, n'écartant systématiquement aucun chemin aussi détourné fût-il, puisque la voie directe ne l'avait conduite à rien. Dans ses recherches pour tourner la muraille des règlements militaires, elle tomba sur un parachutiste blessé, un jeune sous-lieutenant nommé Horst Braun.

On l'apporta à l'hôpital avec une fracture de la cuisse provoquée par un éclat d'obus. On lui avait mis une attelle à Salerne et dirigé sur Rome. Lorsqu'il fut hospitalisé, la blessure était gangrenée et pleine de pus. Il n'y avait qu'une manière, d'arrêter l'infection et de sauver Horst Braun : l'amputation immédiate de la jambe. Renate Wagner, assise à côté de son lit lui tenait la main, qu'il avait brûlante de fièvre. La jambe, gonflée, était énorme et rouge. Elle empestait l'air de l'effroyable odeur douceâtre du pus.

— La guerre est finie pour vous, lieutenant, dit-elle avec douceur. En souriant, elle posa un linge humide sur son front enfiévré. Horst Braun la contempla avec des yeux agrandis et brillants. Il balbutia :

— Je ne vais pas mourir, dites, mademoiselle ? Il serrait la main de Renate et l'attirait à lui. Dites-moi que je ne vais pas mourir ! J'ai si peur, mademoiselle... je gèle... le froid gagne, il monte de ma jambe... il monte vers le cœur... j'ai le cœur tout froid... tout froid... Il claquait des dents, sa mâchoire inférieure n'était plus qu'un tremblement « Pourquoi le médecin ne vient-il pas... pourquoi ne m'opère-t-on pas ? Je vais mourir, mademoiselle... Je vais mourir, je le sens... je le vois dans vos yeux... » Et soudain, il jeta la tête de tous côtés et se mit à pleurer à grands cris. Il hurla dans son oreiller et appela sa mère. Deux heures plus tard, on lui coupait la jambe. Il fut amputé jusqu'au bassin... Le chirurgien désarticula entièrement l'articulation... « Pauvre gars, commenta-t-il tandis qu'on emportait le brancard, il ne pourra jamais porter de jambe artificielle ! Quelques heures plus tôt on aurait coupé au-dessus du genou. »

Lorsque le lieutenant Horst Braun revint à lui, son regard tomba sur l'uniforme suspendu près du lit à un portemanteau. En haut de la manche, la mention brodée d'argent « Rgt de Parachutistes » brillait au soleil d'automne, pénétrant librement, par la fenêtre. Au-dessus de l'uniforme était accroché le casque rond, et dessous, étaient posés les souliers de saut. Nettoyés et cirés. Deux souliers... deux... deux...

— Emportez cet uniforme, mademoiselle ! cria Horst Braun. Il détourna la tête et regarda sa jambe. Là-bas, à l'endroit où la jambe gauche aurait dû se trouver, la couverture était toute plate, elle

descendait directement de la jambe droite.

— Emportez-moi ça ! hurla-t-ii. Et les souliers, ces *deux* souliers, ces sacrés deux souliers... Il mit le visage dans ses mains et sanglota.

Renate Wagner retira l'uniforme du portemanteau, passa la jugulaire du casque à son bras, ramassa les bottes de saut, et sortit rapidement de la pièce. Sur le palier, elle eut une brusque hésitation. Elle considéra l'uniforme encore neuf, la broderie en fil d'argent, le casque sans bord. C'était comme si une digue avait cédé dans son cerveau, et un flot de pensées la submergea. Elle serra l'uniforme contre elle, parcourut d'un trait le long corridor, grimpa quatre à quatre l'escalier du bâtiment voisin, courut, courut – retirant tout en courant son bonnet d'infirmière – à travers paliers et couloirs, et se précipita finalement dans sa chambre. Les mains tremblantes, elle ouvrit son armoire, y jeta dans un coin l'uniforme, empila par-dessus tabliers et lingerie, puis referma la porte. Appuyée ensuite le dos contre l'armoire, comme si une force quelconque pouvait la rouvrir de l'intérieur, elle porta, le souffle court, ses poings à ses tempes.

Le soir, Renate s'enferma chez elle et passa l'uniforme. À l'endroit où l'éclat d'obus avait lacéré la cuisse gauche, l'étoffe était déchirée, trempée de sang et raide de sérum séché. Elle ne sentit aucun dégoût au contact du sang caillé, quand le tissu raidi frotta sa propre cuisse... elle boutonna la combinaison, elle mit les souliers de saut et les laça. En mettant le casque, elle eut quelque peine à cacher ses cheveux blonds. Elle rentra le « casque d'or » sous la coiffure métallique – le mot d'Erich lui revint à ce moment en mémoire, et elle eut un mélancolique sourire. Des deux mains, elle bourra la chevelure rebelle sous la doublure de caoutchouc-mousse et serra la jugulaire autour de son mince visage.

Lorsqu'elle s'approcha du miroir, elle eut peine à se reconnaître. Le casque lui donnait une figure anguleuse – maintenant que les cheveux n'étaient pas là pour l'adoucir. Elle avait un air sévère, presque ascétique. Les pattes d'épaule argentées tombaient un peu en avant... Le sous-lieutenant avait plus de carrure. Elle remit l'étoffe en place et rentra les plis dans le ceinturon.

— Sous-lieutenant Wagner, dit-elle à mi-voix. Les mots sortaient rauques d'exaltation. Sous-lieutenant Reinhold Wagner... Puis soudain, elle arracha le casque et le jeta à terre. Il s'en alla rouler bruyamment dans un coin. « Mon Dieu, mais je suis folle ! Complètement folle ! » bredouilla-t-elle.

Elle se laissa tomber sur le lit, le visage enfoui dans les couvertures,

Le capitaine-médecin Pahlberg avait fait mouvement vers le nord avec son hôpital de campagne. La sécurité de l'installation n'était plus assurée depuis que les escadres de bombardement du général Tedder labouraient méthodiquement le terrain. Le Dr Heitmann avait reçu l'ordre de gagner Benevento, petite ville sur le Colore, et il était occupé à monter l'hôpital dans une école, tandis que le Dr Pahlberg supervisait le transport des blessés graves.

Le même jour, Mario Dragomare, assis, dans les montagnes de Picentini aux côtés de sa femme Gina, attendait la naissance de son premier enfant. Les autres femmes avaient installé Gina sur deux ou trois matelas qu'ils avaient emportés avec eux, elles avaient été chercher de l'eau à la source, et la sage-femme du village, qui s'était jointe au groupe de partisans, était accroupie aux pieds de la plaintive Gina, attendant parmi les récipients pleins d'eau bouillante et les linges propres, le miracle d'une nouvelle arrivée en ce monde.

Mario Dragomare tenait la main de Gina. Il caressait le visage blême et trempé de sueur de sa femme, et l'encourageait de la tête en lui disant : « Ça va bien, ma Gina chérie, ça va très bien. » Il parlait avec beaucoup de douceur. « Prie la Madone, elle nous aidera. » Il posa un petit crucifix en os sur la poitrine de Gina, et un médaillon d'émail représentant la mère de Dieu sur le ventre boursouflé et frémissant. Gina embrassa le crucifix avec ferveur et ferma les yeux. Un gémississement entrouvrit ses lèvres exsangues... elle se redressa d'un coup et agrippa sauvagement la couche de ses deux mains. La vieille sage-femme lui glissa un linge entre les doigts.

— Déchire-le. Gina... déchire-le en petits morceaux ! fit-elle de sa voix cassée. Il faut que tu pousses, que tu pousses encore, pour faire sortir le bambino au grand jour...

Emilio Bernatti écarta la toile de rentrée et jeta un regard à l'intérieur. « Comment ça va ? » demanda-t-il.

— Toujours rien. Mario Dragomare se passa la main sur les yeux. Il l'en retira mouillée. « Sept heures, Emilio... sept heures. C'est à désespérer ! »

Emilio se retira en grommelant. Devant la tente, il alluma une cigarette, prit son fusil, et retourna monter la garde sur le piton.

Piero Larmenato, le seul au village à connaître un peu de médecine, parce qu'il avait été apprenti chez un droguiste d'Eboli, vint s'incliner devant Mario, et déclara, très calme :

— Il faudrait lui masser le corps. Deux hommes forts. La sage-femme est trop vieille.

Mario eut un sursaut horrifié. Les gémissements de Gina faisaient trembler la tente. « Avise-toi de la toucher ! siffla-t-il, et tu auras mon poing sur la gueule ! » Vexé, Larmenato tourna les talons.

La vieille sage-femme avait empoigné les jambes de Gina, et les faisait mouvoir de haut en bas et de bas en haut. Elle appuyait les genoux contre le ventre gonflé et ramenait ensuite les jambes. Le corps de Gina se tordait en arrière, elle râlait, elle battait l'air de ses bras et s'enfonçait le linge de la vieille dans la bouche. « Mario ! cria-t-elle, Mario. Oh. Mario ! »

— Le bambino n'arrive pas, dit la sage-femme. Penchée sur le ventre de Gina, elle secouait la tête. Elle se lava les mains dans une bassine. « La tête est trop grosse, Mario. Elle ne passera pas. Elle est coincée. Prions tous que la Madone nous vienne en aide. »

Ils tombèrent à genoux, et prièrent, penchés en avant et plongés dans leurs supplications, jusqu'à ce qu'Emilio Bernatti revînt dans la tente.

— Encore rien ? demanda-t-il, la voix rauque.

Mario secoua la tête. Les larmes coulaient sur ses mains jointes.

— Huit heures ! dit Emilio. « Quel supplice ! » Il avala sa salive et se frotta les mains sur le pantalon. Un tressaillement nerveux parcourut son visage. « À Eboli, dit-il d'un ton saccadé, à Eboli, Mario, il y a un hôpital allemand. Ils sont en train de le démonter... et il y a encore un médecin ! Sinimbaldi vient de le signaler. Nous l'aurions attaqué, dès qu'il aurait été en route. Ça oui ! Nous l'aurions attaqué ! Voilà ce que la guerre a fait de nous ! » Il écarta le col de sa chemise et se passa la main dans les cheveux. « Pars dans la vallée, Mario, cria-t-il ! Va chercher le médecin allemand ! Vas-y ! Cours ! »

Dragomare se leva en titubant « Il va nous dénoncer, Emilio. Il va donner notre cachette. Nous allons tous être fusillés ! Ta tête est mise à prix 100 000 liras, Emilio. »

Bernatti saisit Dragomare par le revers de sa veste, et le mit debout d'un seul coup. Son visage était si rouge qu'il semblait prêt à éclater.

« Allez, cours ! dit-il d'une voix étouffée par la fureur, cours !, espèce de poltron ! ».

La tête basse, Mario sortit de la tente.

*

Le commandant von der Breyle n'avait toujours pas trouvé la force d'écrire à sa femme la lettre qui la mettrait au courant du sort de Jürgen. Il était à peu près certain qu'il était mort déchiré jusqu'à en être méconnaissable par une bombe où par un obus. Jusqu'ici, tous les disparus avaient fini par refaire surface dans d'autres unités qu'ils avaient pu rejoindre, ou bien avaient été retrouvés morts. Leurs livrets militaires ou leurs plaques d'identité avaient permis de les identifier. Seul le sous-lieutenant Jürgen von der Breyle et un soldat de 1^{ère} classe n'avaient pas été retrouvés... Lorsque deux jours plus tard, on eut découvert le soldat, dans un bois de pins véritablement haché par les éclats, enfoui sous les débris d'arbres, il ne resta plus au commandant von der Breyle qu'une faible consolation : celle de savoir que son fils n'avait pas dû souffrir longtemps, qu'il avait péri dans l'explosion même, probablement sans avoir le temps de l'entendre.

Le colonel Stucken respectait la douleur de Breyle, et ne l'accabla pas de travail du début. La vision de l'officier sortant en courant de la maison en flammes, le téléphone arraché à la main et se jetant à terre près de lui, dans une pluie d'éclats, la voix de son fils vibrant encore à ses oreilles, était restée dans la mémoire de Stucken aussi vive que si elle venait d'avoir lieu. Le troisième jour, il parla à Breyle. Pas pour le plaindre – cela eût été une erreur – mais au contraire avec une fermeté virile, comme s'il lui donnait dans le dos une bourrade morale.

— Vous avez écrit, Breyle ?

Le commandant eut un sursaut.

— Non, mon colonel. Je voulais le faire, je m'y suis même contraint mais j'ai déchiré la lettre. Elle était si vide, si inutile, si déprimante même dans son vain lyrisme. Il leva les bras avec un geste d'impuissance. « Je n'y arrive pas... »

Hans Stucken regarda au plafond. Le plafond avait des poutres et il était chaulé. Le badigeon s'écaillait par endroits. « Voulez-vous que je le fasse à votre place ? »

Von der Breyle secoua lentement la tête en signe de refus. « Je vous

l'aurais demandé depuis longtemps, mon colonel. Je vous remercie sincèrement » « Je connais ma femme » poursuivit-il d'une voix à peine audible. « Je sais combien elle est attachée à Jürgen, notre fils unique. Notre seul enfant mon colonel. Nous l'avons élevé comme un prince. Peut-être était-ce là une faute. Mais vous n'imaginerez pas la joie que nous avons ressentie... après dix ans de mariage... un enfant ! Et un garçon, encore ! Je disais toujours : « Voilà le prince héritier ! » quand Jürgen venait me retrouver au mess et que je le présentais à mes camarades. J'étais si fier de lui ! Il a fait ses études avec une facilité extraordinaire. Un « très bien » au bac. Le proviseur du lycée me disait : « Votre fils a un esprit critique étonnamment développé. C'est mon meilleur élève depuis bientôt dix ans ! » Ensuite, ce fut la guerre, l'école militaire... il a réussi tous les examens avec mention. Je vous l'ai dit, mon colonel, j'avais pour lui de grands projets. L'État-Major, peut-être la carrière diplomatique. Et voilà que... »

Hans Stucken entoura familièrement de son bras l'épaule du commandant « Vous partagez votre douleur avec bien des pères, Breyle. Avec des milliers de pères. Chaque heure qui passe, chaque minute, amène la mort de beaucoup de fils... en ce moment même, tandis que nous parlons. Nous n'y pouvons rien. Nous ne pouvons que tenir. »

— Je sais, mon colonel. Personnellement, je trouverais peut-être là une consolation... mais, ma femme ! Faut-il que je lui dise qu'elle supporte les mêmes souffrances que des milliers de mères sur la terre ? Qu'à côté de moi, dans la maison voisine, une autre mère est en train de pleurer ? Elle ne comprendrait pas, mon colonel. Quelle mère comprendrait ? Son monde à elle, c'est son fils, et voilà qu'on le lui retire, il n'existe rien de plus inconsolable que la douleur d'une mère.

Le colonel Stucken détourna les yeux, il ne pouvait plus regarder Breyle en face sans perdre une sérénité qu'il maintenait à grand-peine. « Tout être humain finit par se trouver un jour aux limites de la souffrance, et pense que tout va s'arrêter. Et puis, le jour nouveau arrive, et le soleil neuf, et le vent et la pluie... la vie continue. Oui, elle continue, et il faut qu'elle continue... » Stucken fourra les mains dans ses poches. Elles l'encombraient. D'ailleurs, elles tremblaient, et Breyle ne devait pas s'en apercevoir. « Vous connaissez le règlement, Breyle, dit-il d'une voix rauque. La famille doit être mise au courant dans les... » Le commandant von der Breyle leva les mains, Stucken s'arrêta de parler.

— Je sais, mon colonel, je sais. Il fouilla dans la poche de sa vareuse et jeta sur la table une enveloppe froissée. « J'ai la lettre de

son colonel. Il me l'a transmise pour que je puisse y joindre la mienne. Je ne l'ai pas lue... j'ai peur de lire ce qui est écrit là sur mon garçon... Pour la patrie, pour la Grande Allemagne, pour l'honneur du pays, pour l'avenir du peuple allemand, pour le Führer... » Breyle avala sa salive et porta la main à son cou, comme s'il étouffait. « Tout est là, mon colonel. Avec des mots magnifiques, héroïques, dignes de Schiller... Tout ce fatras mensonger, toutes ces tartufferies, ces manières de faire taire la conscience ! » Le colonel Stucken regardait le mur droit devant lui. Le mur était tout près, aussi près que s'il était condamné, en train d'attendre la balle dans la nuque. Et c'était bien l'impression qu'il avait... les mots de Breyle le heurtaient comme la salve d'un feu de peloton. En frissonnant, il leva légèrement les épaules. Il avait froid.

— Pouvons-nous faire autrement, Breyle ? Le puis-je ? Le pouvez-vous ? Nous tournons en rond en levant les bras au ciel. Nous crions dans le désert, un désert qui engloutit nos voix comme si nous étions restés muets. Mais étant donné ce qui est, nous ne pouvons que subir ! — Il se détourna du mur et vint à Breyle, s'appuyant sur un coin de table, la tête inclinée sur la poitrine. Il est vieux... se dit Stucken dans un éclair. Il est devenu vieux en une nuit. « Écrivez à votre épouse que Jürgen est porté disparu, écrivez-lui toute la vérité. Et donnez-lui quelque espoir, en ajoutant qu'il n'est pas exclu d'apprendre un jour qu'il a été fait prisonnier. »

Breyle baissa lentement la tête à plusieurs reprises. « Oui, mon colonel. C'est ce que je vais lui écrire. Même si je n'y crois pas moi-même. »

— Aucune importance, Breyle. Il croisait les mains derrière son dos et regardait par la fenêtre les champs percés de trous d'obus et les débris fumants du village. « J'en arrive à croire que Dieu porte les pieux mensonges au compte des bonnes actions. »

*

En centrant de Contursi, Felix Strathmann arrêta de nouveau sa BMW à l'endroit de la route où la source sortait d'entre les pierres. Il klaxonna et regarda en l'air. Mais Maria ne vint pas. Couché derrière une grosse pierre, Francesco Sinimbaldi se demandait s'il allait descendre le parachutiste allemand ou bien le laisser courir. Mais il réfléchit que Gina Dragomare devait accoucher avec l'assistance du médecin allemand d'Eboli et cette pensée sauva la vie à Felix Strathmann.

Il resta près d'une heure sur la route pierreuse, klaxonnant patiemment de temps à autre. Au P.C. du régiment, à Contursi, on l'avait comblé de bonnes paroles. Là aussi, on attendait un ravitaillement qui ne venait guère, sans cesse arrêté par les entonnoirs et par le manque, d'essence, car les avions de Tedder contrôlaient toute la région d'Avellino. On lui avait quand même donné du vin. Les deux bidons étaient pleins, et clapotaient maintenant sur le porte-bagages. Strathmann songeait que Théo Klein s'exclamerait : « On n'a pas tout perdu. Manque plus que les filles ! » Ah, ce Théo était un beau porc !

Dans sa poche, Strathmann cachait un trésor. Du chocolat. Du chocolat de l'aviation allemande, du Schokacola, en boîtes de fer rondes et plates. Il fouettait le système nerveux, empêchait de s'endormir, et procurait un bref afflux d'énergie. Comme la Pervitine, ces petites pastilles blanches qu'on donnait aux chasseurs de nuit pour leurs missions. Il voulait faire cadeau de ce chocolat à Maria. Il l'avait obtenu du fourrier de Contursi, après une longue discussion ; et pour la seule raison que l'autre avait été en Crète et qu'il n'existait rien que les anciens de Crète ne fussent prêts à se partager. Sur ces entrefaites, Mario Dragomare descendit dans la vallée, par l'autre côté de la montagne.

Il n'était pas seul – Gina l'accompagnait, plaintive et poussant des gémissements à chaque douleur. On l'avait attachée à un brancard de fortune, sur lequel on avait posé un matelas. Son ventre gonflait la couverture maculée. Elle ressentait toutes les secousses du brancard, et seules les courroies avec lesquelles on l'avait solidement immobilisée l'empêchaient de tomber sur le sol pierreux.

Mario Dragomare marchait devant, serrant vigoureusement les poignées du brancard. À l'autre bout, se trouvait Emilio Bernatti. Piero Larmenato avait voulu le retenir. Il avait poussé Emilio de côté et saisi les poignées.

— Ta tête est mise à prix pour cent mille liras ! déclara-t-il. Tu es fou, Emilio. C'est moi qui vais porter Gina.

— Tu ne sais pas l'allemand. Emilio écarta Piero et souleva le brancard. Qui donc parlera au médecin, hein ?

— Ils vont te pendre, Emilio ! Francesco Sinimbaldi arrivait du poste de guet en agitant son fusil.

— Le parachutiste est en bas sur la route ! cria-t-il. Le bon ami de Maria...

Personne ne rit. Emilio émit un grognement et regarda dans la direction de Maria Armenata. Puis il demanda :

— Tu veux aller le trouver ? Elle secoua la tête. Emilio soupira. Si le médecin met l'enfant au monde, nous épargnerons le soldat et tu pourras lui parler. Maintenant allons-y !

Il reprit les poignées et fit un signe à Mario Dragomare. « Allez ! » commanda-t-il. Le corps pesant de Gina se balançait entre ciel et terre. Ceux qui l'entouraient firent le signe de la croix et joignirent les mains. C'est ainsi qu'on la transporta du camp des montagnes dans la vallée.

Deux heures plus tard, ils étaient devant la maison où le Dr Pahlberg opérait toujours. On chargeait l'hôpital sur des camions bardés de croix rouges, tandis qu'aux abords d'Eboli, la terre jaillissait sous les obus. L'artillerie de la 5^e armée pilonnait les positions allemandes.

On avait changé les porteurs. Bernatti était devant. Il progressait en se faufilant parmi les soldats allemands innombrables vers la porte de la maison, où flottait le drapeau à la Croix-Rouge. Devant la femme dans les douleurs, se creusait un chemin que Bernatti suivait tête basse. Cent mille lires, se disait-il. S'ils me reconnaissent ils vont me fusiller. Bernatti serra les dents. Mais il continua à avancer, à poser un pied devant l'autre comme un automate. Entre ses mains, il sentait osciller le brancard qui portait le poids de Gina.

Krankowski sortait de la maison en courant. Il vit les Italiens et courut à leur rencontre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il. Un blessé ?

Puis, il vit la femme, son ventre énorme sous la couverture légère, son visage cireux et trempé de sueur. Il passa le dos de sa main sur ses yeux.

— Sacré nom d'une pipe ! Il ne manquait plus que ça ! fit-il à mi-voix.

Il rentra dans la maison en coup de vent, et entendit les Italiens qui pénétraient dans le vestibule en traînant leurs lourdes bottes de paysans.

Le capitaine-médecin Pahlberg avait détaché son tablier de caoutchouc et s'essuyait les mains. Il venait de soigner le dernier blessé – les nouveaux arrivants étaient déjà dirigés sur d'autres centres

médicaux. Dans la salle d'opération provisoire, Gustav Drage et August Humpmeier, les deux infirmiers, rangeaient déjà les instruments dans des caisses, et repliaient la table d'opération démontable. Le déménagement devait avoir lieu très vite.

Le sergent Krankowski ouvrit brusquement la porte et lança son pied dans le postérieur de Gustav Drage, qui était justement en train de replier la table.

— Arrête ! dit-il à voix haute.

Le Dr Pahlberg se retourna :

— Eh bien, Krankowski ? Encore quelqu'un ? Il cessa de se frotter les mains, et s'approcha, les avant-bras dégouttant d'eau. Krankowski avait un drôle d'air :

— Une naissance, mon capitaine...

— Quoi ?

Au même instant, Bernatti et Dragomare pénétrèrent dans la pièce. Le brancard oscillait, parce que Gina poussait des cris et battait l'air de ses bras. Le visage de Mario tressaillait nerveusement..., il recommençait à pleurer et était honteux de le faire devant les Allemands. Krankowski était à la porte et toussotait.

— Son premier enfant *signor dottore*, fit Bernatti d'une voix sourde. Il vit les taches de sang qui couvraient la blouse de Pahlberg et détourna le regard. Une espèce de malaise le prit « Il ne vient pas, bredouilla-t-il. Depuis neuf heures, déjà, *signor dottore*... »

August Humpmeier avait déjà remis la table d'opération en place. Gustav Drage la recouvrit d'une toile propre et chercha de la main les courroies. Krankowski avait un visage de craie... il regarda Gina en train de gémir et se sentit les paumes trempées de sueur.

Le Dr Pahlberg s'agenouilla près du brancard et rejeta la couverture. Le ventre rebondi de Gina apparut, énorme et tapissé de veinules bleues. La peau était humide de transpiration et tendue comme un tambour. Le corps de la jeune femme fut parcouru du frisson avant-coureur d'une nouvelle douleur. Gina recommença à crier, battant des jambes contre le fer du brancard, et déchirant la couverture aux endroits qu'elle pouvait saisir. Le Dr Pahlberg n'était pas gynécologue. Avant de se spécialiser dans la chirurgie, il n'avait fait qu'un bref séjour dans une maternité, comme assistant. Gustav Drage lui passa une paire de gants de caoutchouc. Il en mit un à sa

main droite, et commença l'examen, Gina gémit et s'accrocha au brancard. Les doigts du médecin poursuivirent leur prudente exploration... il sentit la tête de l'enfant, bloquée derrière le col de l'utérus, large comme une pièce d'un mark.

— Le bassin est trop étroit, dit-il. Il considéra le visage blafard de Gina, et puis ses mains à lui. Il n'avait pas le choix. Il le savait. Il n'y avait plus rien d'autre à attendre, ni à espérer... « Césarienne ! » fit-il à voix haute.

— Ici ? Krankowski tremblait de tous ses membres. Sans fers, sans...

Il se tut effaré. Le Dr Pahlberg se redressa, et articula doucement :

— J'ai mes mains. N'est-ce pas suffisant ?

— Si, mon capitaine. Certainement...

Krankowski regarda les deux autres infirmiers, debout près de la table d'opération. Le Dr Pahlberg alla rapidement se laver les mains, et lança par-dessus son épaule :

— Nous allons l'endormir à l'éther. Nous n'avons rien d'autre. Il n'y a pas de temps à perdre, Krankowski !

— Oui... La voix du sous-officier s'étrangla. Le Dr Pahlberg se retourna. Derrière lui, l'infirmier était pâle comme un mort et la sueur lui coulait sur la figure.

— Qu'avez-vous, Krankowski ? Le médecin fixait avec étonnement son visage bouleversé. Krankowski ferma les yeux.

— Ma femme est morte en couches, mon capitaine. Au troisième... rupture de l'aorte... quand j'ai pu la voir, elle n'avait plus une goutte de sang...

Pahlberg enfila les gants que lui tendait Gustav Drage. Humpmeier lui attacha dans le dos le tablier de caoutchouc.

— Allez prendre l'air, Krankowski, fit doucement le médecin. Je me débrouillerai tout seul.

— Non, mon capitaine, je reste.

— Vous allez tomber dans les pommes.

— Non ! Le sous-officier se passa les deux mains sur sa figure

inondée de sueur. Non, ça ira, mon capitaine. Ça va déjà mieux. C'est juste le souvenir, vous savez... même situation... ces plaintes, ces gémissements... Il regardait Pahlberg comme une bête blessée. Je l'aimais beaucoup, mon capitaine.

Gina était allongée sur la table d'opération. Bernatti et Dragomare l'avaient soulevée et étendue. Maintenant, Gustav Drage la roulait hors de la pièce. Mario s'arrêta à la porte, rien qu'un instant et jeta un ultime coup d'œil à sa femme. Elle reposait, nue sur la toile blanche, et Humpmeier était en train d'attacher les courroies. Son ventre gonflé était informe à côté de la tendre poitrine et du visage mince, presque enfantin.

Le Dr Pahlberg s'avança vers la table. Krankowski donnait l'éther... quelques gouttes suffirent pour délivrer Gina de ses souffrances, fatiguée qu'elle était par une lutte déjà longue. Humpmeier, pendant ce temps, avait badigeonné à la teinture d'iode le ventre de la patiente... Pahlberg trancherait dans l'ocre.

— Tout est prêt ? Le Dr Pahlberg tourna les yeux vers Krankowski, assis sur un tabouret près de la tête de Gina. Il avait tiré la langue hors de la bouche de la jeune femme, pour que celle-ci ne risque pas de s'étouffer.

— Tout est prêt, mon capitaine.

Pahlberg saisit le scalpel. Il l'appliqua sur la peau jaune foncé, sans hésitation, avec la même sûreté que s'il travaillait dans des conditions normales. Puis le scalpel glissa du nombril vers le bas, fendant la peau, il y eut quelques gouttes de sang, une mince couche de graisse d'un blanc jaunâtre, surgit aux bords de l'incision. Le scalpel la trancha à son tour et par en dessous apparut la couche rosée de l'aponévrose, qui fut également sectionnée, d'un seul coup, par la lame acérée.

Pahlberg élargit encore l'incision. À travers la membrane que recouvrait l'aponévrose, luisait sombrement la masse entrelacée des intestins. Au-dessus d'elle, énorme, tendu comme un ballon trop gonflé, saillait l'utérus.

L'utérus, se dit Pahlberg, l'utérus, et l'enfant. Il embrassa d'un coup d'œil la totalité du champ opératoire étalé sous ses yeux... les pinces et les crochets étincelants, les compresses tachées de sang... son regard alla ensuite à Gina, qui respirait paisiblement ses longues boucles éparses sur les genoux de Krankowski.

— Tout va bien ! dit le sous-officier. Il eut un faible sourire à l'adresse du médecin.

D'un geste rapide, Pahlberg ouvrit l'utérus et le placenta. Il en jaillit un liquide trouble qui envahit le ventre de Gina, coula sur la table et le tablier de Pahlberg, tachant ses mains et ses bras. Des deux mains, le médecin plongea dans l'ouverture et saisit la tête de l'enfant. Il tira, mais les contractions utérines l'avaient déjà engagée assez loin et coincée dans le bassin. Le Dr Pahlberg respirait maintenant de manière audible... Il recula, tirant toujours. Il faudrait des fers ! Dieu ! Il faudrait des fers ! Mais les fers n'existent pas dans un hôpital de campagne ! C'est bêtise que d'en chercher, là ! Il pensa au clamp absent et à la mort du blessé dont la rate avait été fracassée. En serait-il de même une fois de plus ? Un être humain allait-il mourir de nouveau entre ses mains par manque d'un instrument stupide, d'un instrument dont la guerre n'a pas besoin pour amputer un bras ou une jambe, pour rapetasser les corps en morceaux. Il plongea, une nouvelle fois les mains dans l'utérus. En tâtonnant il mit les doigts dans les cavités oculaires de l'enfant puis il tira de toutes ses forces, en poussant vers le haut. La sueur lui coulait dans les yeux, l'odeur de l'éther, du sang, de l'iode et du liquide placentaire lui coupait presque le souffle... Soudain, le bébé remua, et voici que, libéré, il se trouva reposer dans les paumes de Pahlberg, petit corps rose et mouillé, à la grosse petite tête ronde garnie de cheveux noirs. De l'utérus, le sang sortit. Dans la pièce flottait une odeur étrange, douceâtre et écœurante. Pahlberg articula d'une voix forte :

— Des pinces !

Gustav Drage les lui glissa entre, les doigts. Il pinça le cordon ombilical, et le sectionna. À ses côtés, deux mains se présentèrent. Humpmeier prit l'enfant et appliqua une succession de petites tapes sur son derrière rose et mouillé. Ce faisant, il souriait en direction de Gustav Drage, qui passait au docteur des compresses et des pinces à forceps. Les mains de Humpmeier tapotaient toujours... L'infirmier avait le visage rayonnant, il avait l'impression d'être chez lui. Il pensait : J'ai quatre enfants, pour chacun d'eux j'étais présent, je les ai tous reçus. Je sais comment les faire crier pour que leurs poumons fonctionnent.

L'enfant prit une large inspiration. Les gros petits bras jaillirent en avant, un cri perçant déchira soudain le calme de la pièce, et se prolongea, fort et vigoureux.

Humpmeier pressa l'enfant contre lui. « C'est une fille, mon

capitaine ! » dit-il d'un air réjoui.

Derrière la porte, le cri du nouveau-né surprit Dragomare qui murmurait une prière, et Bernatti de plus en plus persuadé que Gina allait mourir. Même l'Allemand ne pourra la sauver, se disait-il après tout il n'est pas le Bon Dieu.

Les piailllements perçants et prolongés qui sortaient de la pièce voisine les firent sursauter. Bernatti saisit Dragomare par l'épaule et bégaya :

— L'enfant ! Mario, l'enfant !

Les cris passaient à travers la porte, première manifestation d'une jeune vie. Dragomare tomba à genoux. Des larmes coulaient sur sa figure. Il leva ses mains jointes au ciel et les brandit bien haut « Maria ! cria-t-il, *Madonna mia... Ô Madonna... !* »

Humpmeier, radieux, parut dans l'encadrement de la porte « *Una bambina !* cria-t-il gaiement. La mère va bien ! »

Il referma la porte et n'eut pas le temps de voir que Bernatti se tournait lui aussi vers le mur en sanglotant.

À la même heure, le colonel Stucken était en train de dire au commandant von der Breyle :

— Les partisans sont chaque jour plus hardis et plus dangereux. Il faut absolument réagir. Je vais constituer un commando spécial pour leur régler leur compte. Sa main désigna sur la carte les régions dont il voulait parler. « Breyle, dit-il, voilà une tâche que j'aimerais vous confier... »

Dans la nuit Emilio Bernatti fut tué d'une balle de mitraillette, alors qu'il rentrait, tout seul, à travers les monts Picentini.

*

La promesse de Bernatti, que Maria Armenata aurait l'autorisation de revoir Felix Strathmann si le médecin allemand sauvait Gina, ne put s'accomplir. La mort de Bernatti n'en fut pas la seule cause : les Américains et les Britanniques avancèrent constamment, les troupes allemandes se replièrent sur une nouvelle ligne tactique, composée d'un système de tranchées et de bunkers qui s'étendaient au nord de Naples, du Minturno sur la mer Tyrrhénienne jusqu'à l'Adriatique, aux environs d'Ortona. C'était la ligne Reinhard et la position Gustav. La Via Casilina, la grande route d'accès à Rome, était barrée par le village

de Cassino, formant verrou. Derrière Cassino, s'étendait la vallée du Liri, terrain idéal pour les chars du général Clark, avant l'assaut final sur la capitale. Pour quiconque s'était rendu maître de l'étroit passage entre le mont Camino et le mont Sammucro, il ne restait plus qu'à traverser une vingtaine de kilomètres de hauteurs escarpées et désertes pour déboucher sur le Liri et trouver la voie libre vers Rome.

Mais la Via Casilina, en sa portion la plus resserrée, serpente pendant trois kilomètres au pied du mont Cassin, qui n'est pas la plus haute montagne de la chaîne, mais le principal obstacle avant la vallée du Liri. Son sommet contrôle la Via Casilina vers le sud. Vers le nord, c'était la vaste plaine où rien ne bougeait qu'on ne pût voir de là-haut. Et tout au faite de la montagne, entouré d'oliviers, s'élevait le couvent des Bénédictins du mont Cassin, dominant le paysage de cent fenêtres étincelantes, montant au ciel comme cent mains implorantes, plus près de Dieu et du soleil que personne d'autre dans la dépression du Rapido-Garigliano, hymne à la Foi, et cantique de pierres à la plus, grande gloire du Seigneur.

En collier autour de la montagne, à mi-hauteur du sommet, s'étirait la position Gustav, établie par les troupes allemandes. C'était là la muraille qui devait empêcher la 5^e armée américaine de passer.

Felix Strathmann n'avait rien dit au groupe Maassen de sa rencontre avec Maria Armenata. Il redoutait une pointe solitaire de Théo Klein dans les monts Picentini. Il avait fini par manger lui-même le chocolat, après avoir attendu quatre fois à la source sans voir venir la jeune fille. Pour que personne ne le surprenne, il avait été aux latrines... là il s'était assis mélancoliquement, et avait croqué son chocolat à la cola en maudissant la guerre. Les mots simples de Maria avaient fait vibrer une fibre dont il ignorait la présence au fond de son être, quelque chose en lui s'était ouvert qui était resté obstrué pendant de longues et dures années. Était-ce droiture profonde, sentimentalité, ou claire vision des événements, il voyait désormais des ombres qu'il n'avait jamais aperçues auparavant, il s'effrayait de constater le vide spirituel de ses camarades, la mentalité primitive qui les portait à faire si bon marché de leur vie comme de celle des autres, au gré du moment présent. L'insondable légèreté de leurs actes le révoltait, et lorsque Théo Klein, couché sur le dos, rotait après un repas et parlait du dessert que feraient deux beaux seins, chacun d'une livre, l'envie de vomir le prenait et il détournait la tête d'un air sombre, ce que Heinrich Küppers commentait en ces termes : « V'là Felix qui rêve à Saint-Pauli. »

Gina Dragomare était restée à Eboli. Le capitaine-médecin Pahlberg fut le dernier à quitter la maison qui avait servi d'hôpital. Il avait examiné Gina une dernière fois, l'avait trouvée épuisée et l'air misérable, mais heureuse, étendue sur le lit démontable. Dragomare était assis près d'elle et lui tenait la main. Il voulut sauter sur ses pieds et remercier le Dr Pahlberg, mais le médecin lui fit signe de ne pas bouger, et caressa les cheveux bouclés de la jeune mère.

— Bonne chance, dit-il. Il savait qu'elle ne comprenait pas, bien qu'elle lui sourit de ses yeux bruns, presque noirs. « Je laisse le lit ici, et le fanion de la Croix-Rouge à la porte. Comme cela, les Américains sauront tout de suite ce qu'il y a dans la maison. » Il songea au Dr Heitmann et sa mâchoire se durcit « Heitmann va gueuler pour le lit, mais toi, tu n'entendras pas... » Il tapota la main abandonnée de Gina, prit une grande feuille de papier, et écrivit dessus au crayon rouge : « *Opération of birth...* » il ne sut pas trouver le mot anglais pour « césarienne »... Mais ses collègues américains comprendraient bien. Il mit le papier aux pieds de Gina et ajusta une dernière fois la couverture.

— Au revoir, dit-il laissant résolument de côté toute sentimentalité.

— *Addio, signor dottore.* Dragomare lui donna la main. Le Dr Pahlberg la serra avec vigueur. *Addio...* bien sûr... *addio...* au revoir, c'était ridicule. Comment pourrait-il jamais les revoir ? Demain, il serait à Benevento... la semaine prochaine, peut-être à Cassino, sur la ligne Reinhard et la – déjà célèbre – position Gustav. Qui pouvait prévoir la vitesse de progression des Américains, et combien de temps tiendrait le verrou allemand, formé avec des compagnies vidées de leur substance, et épuisées ?

Il sortit de la pièce. À la porte, il se retourna une dernière fois, et vit Gina lui faire signe d'une main sans force... *addio...*

Devant la maison, il grimpa dans sa voiture, marquée sur le capot d'une croix rouge. Krankowski était assis au volant... Drage et Humpmeier, qui s'était séparé à grand-peine du nouveau-né – on aurait dit qu'il laissait son propre enfant derrière lui – étaient déjà partis avec la dernière ambulance.

— Me permettez-vous une remarque, mon capitaine ? demanda Krankowski.

— Bien sûr.

— Quelle merde !

— J'allais le dire ! Le Dr Pahlberg monta dans l'auto. « Allez-y, maintenant Krankowski. Ne perdez pas de temps ! Nous fuyons. Alors, faisons-le complètement... »

Tandis qu'ils descendaient la route en cahotant, ils reçurent quelques obus d'artillerie.

*

La 5^e armée avait percé vers la mi-septembre. Dans le courant du mois, les troupes allemandes se retirèrent vers le nord en combattant. En octobre, il commença à pleuvoir.

Ce n'était plus de la pluie. C'était un vrai déluge, qui tombait du ciel éternellement gris. De chaque côté des routes inondées, les champs n'étaient plus que des marécages immenses où se prenaient les chars et s'enfonçait le ravitaillement. La 5^e armée de Clark, entrée le 1^{er} octobre à Naples (comme disait Théo Klein : « Ces salauds-là vont encaisser l'avoir que j'ai laissé au bordel »), se concentrait depuis le 9, avant l'attaque des dernières positions allemandes sur le Volturmo, mais disparaissait dans la boue.

Le colonel Stucken, avec son état-major, était depuis le milieu d'octobre sur la position Gustav, à mi-hauteur du mont Cassin. Il y avait trouvé les premiers renforts, commandés par l'adjudant Hugo Lehmann 3, et qu'on avait dirigé sur Cassino. Stucken affecta le sous-officier et ses hommes à la 3^e compagnie, qui arriva le 16 octobre.

À Cassino, c'était encore la paix. Bien sûr, les habitants de la ville avaient déjà emballé leurs affaires. Ils se tenaient prêts à s'en aller ou à grimper là-haut, pour se mettre à l'abri dans les immenses caves voûtées du couvent, dès que les premiers obus annonceraient l'approche de la 5^e armée. Cependant, une certaine activité régnait encore dans les rues, une partie des boutiques étaient ouvertes, et de la guerre on percevait surtout le ronflement des avions de reconnaissance envoyés par Tedder.

La 3^e compagnie pénétra tout tranquillement dans Cassino. En rangs par trois, en bon ordre, ils entrèrent en chantant et en excellente forme, comme s'ils n'avaient pas derrière eux de durs combats en retraite. Les gars de l'infanterie, alignés sur le bord de la route, regardaient passer les paras. Cette fois, le groupe Maassen était en tête, Croix de Fer de 1^{re} classe sur les « sacs à viande ». Müller 17 allait pieds nus dans ses bottes... pour que ses gros raccommodages ne le fassent pas boiter.

Sous un ciel gris, le froid descendait des montagnes. En haut des rochers à pic, le monastère touchait presque les nuages bas. Théo Klein poussa du coude Maassen, qui était fort instruit « Pas mal, hein, le couvent ! » fit-il à mi-voix.

— C'est là que saint Benoît a écrit sa fameuse « règle » – la « regula sancta ».

Klein regarda Maassen avec des yeux ronds.

— La quoi ?

— La « regula sancta »...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est la règle monastique des moines d'Occident.

— Ah ! Théo Klein leva la tête vers l'énorme monastère et resta silencieux.

La position Gustav, le seul obstacle sur la route de Rome, se remplit peu à peu. Le front approchait. Le général Clark avait passé le Volturno ; ses chars et ses engins, ses divisions d'infanterie et ses troupes aéroportées se déversaient vers la dernière chaîne de montagnes barrant le chemin de la capitale.

*

Pendant ces mêmes jours commença l'évacuation du monastère.

Le commandant Richard von Sporken, avant la guerre, avait étudié l'histoire de l'art, et enseigné à l'université de Greifswald jusqu'en 1939, année où il avait de nouveau revêtu l'uniforme pour se consacrer aux problèmes de tactique. Il savait quels trésors étaient cachés sous les voûtes de l'abbaye bénédictine et connaissait la richesse inestimable du cloître en reliques, en peintures, en tapis antiques, en vêtements sacerdotaux anciens, en lampes et en ostensoirs précieux, aussi bien que la quantité de vieux livres rares qui s'accumulaient dans une bibliothèque unique en Europe.

Un ordre du général feld-maréchal Kesselring interdisait aux soldats allemands de pénétrer dans le monastère. Il avait tracé pratiquement un cercle autour du couvent, pour épargner aux moines les horreurs de la guerre et garder à l'humanité un héritage culturel légué par la foi chrétienne. C'est ainsi qu'étonnés les moines du mont Cassin regardaient tout en bas l'arrivée des troupes allemandes et la position

qui s'étendait au-dessous de leur abbaye, sur la Via Casilina et dans l'agglomération de Cassino. Le commandant von Sporken, pendant ces derniers jours, se tenait souvent devant la porte de la maison abritant l'état-major de la 34^e division de parachutistes. Nez en l'air, il regardait l'énorme ensemble de bâtiments dominant la ville. Une fois, le colonel Stucken lui tapa sur l'épaule :

— Votre cœur d'historien d'art en palpète, je suis sûr, Sporken ? Rester ainsi comme cela au pied d'une telle montagne avec de tels trésors et ne pas pouvoir s'y glisser...

— Je sais ce qu'il y a là-haut. Von Sporken ajusta d'un geste nerveux ses lunettes aux verres sans monture. Même en uniforme de para, il avait l'air d'un savant. « J'ai eu l'occasion d'avoir sous les yeux la liste des trésors contenus là-haut. Ils sont inestimables, mon colonel. » Il tripota son col de chemise, en levant le menton, du geste de celui qui étouffe, et ajouta : « ... et tout cela va être bousillé, comme on dit... »

— Le monastère est protégé. Stucken tendit à Sporken son étui à cigarettes d'argent « Une cigarette ? »

— Non, merci, mon colonel. Le commandant aperçut trois moines, dans leurs longues robes noires, qui descendaient du mont Cassin et disparaissaient dans les jardins dominant la ville. Il ajouta :

— Croyez-vous que l'adversaire s'imagine véritablement que la montagne n'est pas occupée ? Il bombardera nos positions à mi-pente... alors, comment voulez-vous empêcher que des coups longs n'atteignent l'abbaye ? Et les bombes, mon colonel ? Chaque obus, chaque bombe détruira les témoins irremplaçables d'une civilisation.

— Pouvez-vous y faire quelque chose ? Stucken secoua la tête. Mon état-major est bien romantique ces jours-ci ! Breyle voit subitement le monde avec les yeux du moraliste... vous, c'est l'art !

Laissant là la conversation, le colonel Stucken rentra dans la maison. Il avait d'autres chats à fouetter que les trésors artistiques du mont Cassin. Le ravitaillement restait en rade... Trois jours plus tôt les avions britanniques avaient attaqué le village de Cassin, et l'étroit corridor constitué par la Via Casilina, entre les montagnes, était sous le contrôle permanent de l'aviation ennemie. Le commando spécial aux ordres du commandant von der Breyle avait bien repéré et détruit deux groupes de maquisards au cours des deux semaines précédentes, mais c'était comme si on coupait les têtes d'une hydre : de nouvelles têtes rejaillissaient toujours.

Mais là, il s'agissait d'hommes, et non de tableaux ou de vêtements sacerdotaux, de vieux parchemins ou de reliques de papes et d'abbés morts depuis sept cents ans.

Le jour suivant, le commandant von Sporken monta en voiture jusqu'au monastère pour aller voir l'archi-abbé Gregorio Diamare.

L'évêque et abbé du mont Cassin, vieillard de quatre-vingts ans, aux yeux rayonnants et au sourire bienveillant, le reçut dans son salon. Le commandant von Sporken ressentit profondément l'impression de solennité qui se dégageait des corridors par lesquels on le fit passer, des cours intérieures aux précieuses sculptures et des salles richement décorées de fresques et de tapis inestimables. Il s'entretint pendant deux jours avec l'archiprêtre Diamare, précisa le tracé du front, évoqua les possibilités de destruction qui surgiraient le jour où la guerre se déchaînerait au pied du couvent, où la bataille pour la Via Casilina ébranlerait les fondements mêmes de l'abbaye. Il ne tut rien... Il donna à l'abbé son opinion, et c'était presque une confession, un aveu d'impuissance.

L'évêque Diamare regarda Sporken avec de grands yeux.

— L'aviation ne détruira jamais le mont Cassin, dit-il avec confiance. Les Américains connaissent aussi bien que vous l'inviolabilité d'un sanctuaire chrétien !

Ce jour-là, le commandant se tut.

Le deuxième jour, l'archiprêtre, pressé par les arguments de Sporken, se déclara prêt à évacuer sur Rome, pour les remettre entre les mains du pape, les collections et les reliques les plus précieuses.

Le colonel resta sans voix lorsque le commandant von Sporken lui demanda une section pour évacuer le monastère.

— Vous êtes fou ! s'exclama-t-il sans ménagement. Sporken ! Rendez-vous un peu compte de l'effet que cela ferait au commandement ! Vous aurez besoin de centaines de litres d'essence, dont les chars et le ravitaillement manquent déjà ! Vous aurez besoin de matériel, de caisses, et surtout de temps. La 5^e armée est arrivée à la hauteur de la ligne Reinhard ! La danse peut commencer ici d'un jour à l'autre ! – et vous voulez sauver des manuscrits du septième siècle ! C'est de la folie !

— Raison de plus pour faire vite ! Je vous demande votre autorisation, mon colonel.

Stucken fit de la main un geste expéditif. « Faites ce que vous voudrez ! Trouvez du personnel, cassez-vous la tête sur cette opération fantaisie... vous n'obtiendrez aucune couverture de ma part. Si vous avez des ennuis, je ne suis au courant de rien ! »

Le commandant von Sporken se précipita dehors.

Parmi les hommes qui, dans les cours du monastère, chargèrent sur des camions les caisses de livres, se trouvaient les amis de l'adjudant Maassen. Théo Klein avait repéré des caisses de bois appartenant à une fabrique de boissons située entre Cassino et Teano et qui servaient au transport des bouteilles. Un peu modifiées, elles firent merveille pour l'évacuation de la bibliothèque.

Le capitaine Gottschalk les avait laissés partir après avoir réfléchi que même Théo Klein serait suffisamment intimidé pour ne rien chaparder dans l'enceinte du monastère. Un caporal lui-même ne pouvait qu'être honnête dans une telle ambiance, et sentir passer un souffle de sagesse...

Heinrich Küppers sortait de la chapelle avec deux lampes d'autel en or lorsqu'il repéra Théo Klein, assis sur les marches de la cour principale. Il avait devant lui un petit autel portatif, en or ciselé. Étonné, Küppers posa ses lampes.

— Fatigué ?

— Non. Théo Klein tapa du doigt sur l'autel tout doré. « Devine qui est là-dedans ? » Il avait sur le visage une expression désespérée, que Küppers trouva louche.

— Des diamants, demanda-t-il... des lingots d'or ?

— Non. Les tibias de saint Apollinaire... Théo Klein secoua la tête en tous sens. « Ça ne te semble pas extraordinaire. Heinrich ? Moi, ça me renverse. »

— Pourquoi donc ? Küppers reprit ses deux lampes sacramentelles. Kurt vient d'emporter saint Désiré. Toi, tu as saint Apollinaire. Et après ? Allez ! en route, Théo !

— Apollinaire ! Justement... à Berlin, quand j'avais pris une cuite, je demandais toujours une bouteille d'« Apollinaire » [9]. J'arrive pas à comprendre comment un saint peut devenir fabricant d'eau minérale.

Les doigts d'Heinrich Küppers se crispèrent sur les lampes.

— Arrête un peu de déconner, Théo ! soupira-t-il.

*

On évacua soixante-dix mille volumes. Les précieux documents des archives, comprenant des manuscrits marqués au sceau de Robert Guiscard, de Roger de Sicile et de nombreux papes et empereurs – en tout 1 200 pièces – partirent en camion pour Rome où ils furent mis en sécurité. Lorsque les reliques de saint Benoît apparurent, moines et soldats restèrent un instant fort émus, autour du reliquaire. L'archiprêtre Diamare bénit les ossements du saint. On les mit ensuite dans une valise qui fut déposée dans l'auto. Diamare, 297^e successeur du fondateur de l'ordre, suivit mélancoliquement des yeux les restes de Benoît. Le véhicule descendit lentement la montagne, et gagna la Via Casilina. Ensuite, l'abbé se détourna et fixa longuement le commandant von Sporken.

Le commandant fit un petit signe de la tête. Eh oui ! mon père ! je sais bien ce que vous ressentez. La main protectrice du saint s'éloigne désormais du couvent, la protection du patriarche s'en va. Au VI^e siècle, les Lombards prirent d'assaut le couvent-forteresse et réduisirent en cendres le sanctuaire. Déjà à cette époque, les moines avaient été transportés à Rome. Dieu fasse que les hommes, 1 400 ans plus tard, soient plus clairvoyants et respectent les pierres du mont Cassin.

Quand les bénédictines et les religieuses des deux couvents de femmes bâtis sur le mont Cassin furent embarquées à bord des camions qui devaient les conduire à Rome. Théo Klein et Heinrich Küppers étaient de corvée de tranchées. Le capitaine Gottschalk avait préféré ne pas faire participer les deux lascars à une opération touchant des femmes – même de respectables nonnes. Ulcérés, les deux parachutistes, de leur bunker sur la position Gustav, regardèrent partir les lourds véhicules chargés de cornettes blanches flottant au vent. Dans la vallée et sur les pentes, les explosions se succédaient, les morceaux de maisons tourbillonnaient dans le soleil automnal... une escadre de bombardiers alliés pilonnaient l'agglomération de Cassino, la Via Casilina et les ruelles qui montaient au couvent.

L'archiprêtre Diamare fixa sur le commandant von Sporken des yeux ahuris.

— Ils lâchent des bombes, dit-il de sa voix bienveillante. Ils lâchent des bombes sur le mont...

Le visage du commandant était tendu. L'officier sentait lui aussi le

cœur de l'abbé s'ouvrir et remercier Dieu pour la décision prise.

— Nous avons peu de temps, mon père. Rares seront désormais les véhicules qui pourront aller jusqu'à Rome. La Via Casilina est constamment bombardée. Il faut vous préparer à partir, mon père.

— Moi ? L'archiprêtre Diamare regardait von Sporken. Puis ses yeux allèrent aux cours, à l'entrée de la chapelle, au réfectoire, aux salles de la bibliothèque. « Moi ? Moi je quitterais mon couvent ? Non, commandant. Vous nous avez rendu un signalé service... mais je dois rester dans mon diocèse, surtout en ces temps de détresse. Je vis sur le mont Cassin depuis 1912... je ne le quitterai point ! »

— Mais c'est l'enfer qui se prépare, mon père ! Le commandant montra le sud. « La 5^e armée approche, mon père ! Son artillerie et ses escadres de bombardiers vont faire du mont Cassin un séjour infernal. »

— Mais pas du couvent, commandant. L'archiprêtre Diamare s'approcha d'une muraille et regarda en bas, vers la ville de Cassino. Des débris fumants indiquaient le chemin suivi par la destruction, à travers la vallée. Déjà, du mont Camino tonnait le bruit de la bataille... là-bas, c'était les troupes de Clark, aux prises avec le verrou de la ligne Reinhard. « Ils ont besoin de moi », dit Diamare en montrant les ruines de la ville et le flot de réfugiés qui montait sur les pentes, vers le monastère, pour chercher refuge sous les voûtes de ses salles souterraines. « Qui les consolera ? Qui leur dira la messe ? Qui ramènera à Dieu les désespérés ? La Foi ne doit pas céder à la guerre, mon commandant. La Foi est le dernier rempart qui protège les hommes du complet désespoir. Vous avez sauvé les reliques, gardé au monde 1 600 ans d'histoire de l'Église, préservé des peintures du Titien, de Raphaël, du Tintoretto, de Ghirlandajo, de Pieter Brueghel et Léonard de Vinci. Vous avez mis à l'abri les vases, les mosaïques, les sculptures de l'ancienne Pompéi... mais que me reste-t-il, à moi, commandant ? Que sauverai-je de cette guerre ? À moi, il me reste les âmes de ces êtres en détresse... et c'est pour elles que moi aussi je resterai ici ! »

Le commandant von Sporken se tut. Il comprenait l'archiprêtre. Le capitaine aussi reste à bord du navire qui coule et s'enfonce avec lui dans les flots. Le long des routes, les dernières voitures roulaient vers la plaine... des nonnes, des moines, et les derniers trésors. Cinq moines, un prêtre de l'administration du diocèse et cinq frères demeurèrent dans le couvent du mont Cassin, et avec eux, le vieux Diamare.

Le 3 novembre, l'archiprêtre bénit le commandant von Sporken et ses soldats au cours d'une messe d'action de grâces qu'il célébra personnellement. Même Théo Klein était présent... il avait réussi à obtenir cette faveur du capitaine Gottschalk en rappelant d'une manière péremptoire qu'il avait porté saint Apollinaire. Gottschalk avait donc emmené Théo Klein à la dernière messe du monastère, et avec lui la 3^e compagnie tout entière.

Saisis d'émotion, ils s'agenouillèrent dans la magnifique basilique. Les moines restés sur place entonnèrent des cantiques et les mains tremblantes, Diamare prit l'hostie avec le sentiment que c'était pour la dernière fois dans ce sanctuaire.

À la lumière tremblotante des bougies, devant les moines et les soldats les mains jointes – même Théo Klein et Heinrich Küppers se tenaient comme des statues, et leurs yeux montraient au fond d'eux-mêmes une âme émerveillée – l'archiprêtre Diamare fit un signe au commandant von Sporken de monter à l'autel jusqu'à lui. D'une voix douce, que le déchirement de son cœur saignant rendait saccadée, il remercia le commandant von Sporken d'avoir sauvé les trésors de Cassino. Il lui remit ensuite un document peint sur un vieux parchemin, à la manière des textes anciens, et frappé au sceau du monastère.

En écriture lombarde, avec de merveilleuses majuscules, le vieil évêque y exprimait pour la postérité, la gratitude du couvent et de la chrétienté :

In nomine Domini nostri Jesu Christi – Illustri ac dilecto viro tribuno militum Richard von Sporken – qui servandis monarchis rebusque sacri Coenobii Casinensis amico animo, sollerti studio ac labore operam dederit, ex corde gratias agentes, fauta quaeque a Deo suppliciter Casinenses adprecantur.

MONTECASINI KAL. NOV. MCMXLIII
GREGORIUS DIAMARE
EPISCOPUS ET ABBAS MONTECASINI

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. À Richard von Sporken, tribun militaire célèbre et aimé, qui a sauvé les moines et les biens du saint monastère de Cassino, les gens de Cassino adressent leur profonde reconnaissance. Ils prient pour sa prospérité future.

MONT CASSIN NOV. 1943
GREGORIUS DIAMARE

Après cette messe solennelle, l'archiprêtre distribua – même aux soldats – des médailles portant sur l'une des faces une vue du monastère et sur l'autre la tête de saint Benoît, à titre de reconnaissance pour l'aide apportée. Théo Klein aussi eut la sienne. Sa main tremblait quand le vénérable père abbé, après y avoir déposé la médaille, traça sur sa tête le signe de la croix, c'est seulement lorsqu'il se retrouva dans la cour de la basilique que Théo Klein respira librement. Il leva les yeux vers Heinrich Küppers et Müller 17, qui, tête baissée, s'adossaient à la muraille.

— J'aime mieux dix jours de bagarre, dit-il, maussade, pour retrouver son équilibre. La réflexion lui valut dix jours de corvée de tranchées. Mais la médaille de l'archiprêtre, il la fixa en cachette sous sa chemise, et la porta désormais tout contre sa poitrine. Gêné par le sentiment qui l'avait inspiré, il n'avait aucune envie que les gens sachent combien il tenait au souvenir du vieux prêtre.

La pluie interminable se transforma en neige. Au milieu de décembre, les soldats disparaissaient dans les bunkers et les abris, ne mettant le nez dehors que lorsque le rideau de feu tendu en permanence par la 5^e armée américaine faisait trembler la terre et que les troupes d'assaut montaient contre les positions établies dans le roc. Tout était encore tranquille autour du mont Cassin... les Américains s'ouvraient un passage à partir du Rapido, en direction du monastère. Loin dans le Sud, les troupes du général Juin, Algériens, Tunisiens et Marocains, approchaient elles aussi, de même que les régiments polonais du général Anders, les Indiens et les Gourkhas, les Néo-Zélandais. Canadiens et Ecosseis. Leur cercle immense regardait le massif montagneux, à travers lequel serpentait la route nationale 6, la Via Casilina, en direction de Rome.

Le jour de Noël, le groupe de Maassen était réuni autour d'un sapin qu'Heinrich Küppers avait découvert après de longues recherches. Devant le bunker, la neige tombait à gros flocons serrés. Plus bas, dans la vallée, la neige fondait encore, transformant les routes et les champs en une bouillasse sans fond. On entendait le fracas des obus martelant le mont Camino, les troupes indiennes se précipitaient à l'assaut des positions allemandes du mont Cairo et à Albaneta, petit village de montagnes situé derrière le mont Cassin, les docteurs Pahlberg et Heitmann opéraient toujours.

Le colonel Stucken avait prescrit pour l'état-major une fête de Noël

de la plus grande simplicité. On trinquait dans des quarts de métal avec du vin rouge et l'on alluma deux ou trois bougies. Les chants de Noël arrivèrent du front... là-bas, plus de 5 000 bouches à feu envoyèrent sur les positions allemandes quelque 130 000 projectiles.

Le commandant von der Breyle regardait la flamme vacillante d'une bougie, qu'on avait collée sur une assiette renversée. La petite lueur tremblotait de-ci, de-là – il devait y avoir un courant d'air quelque part dans la pièce.

Quand Jürgen avait passé son bachot il lui avait offert un voyage de six semaines sur la mer du Nord. Il pouvait choisir... Westerland, Borkum, Norderney... il avait le droit d'aller dans le meilleur hôtel, sur la plus belle plage. Jürgen s'était décidé pour Westerland [10] ... « Tu sais, papa, à Westerland, on rencontre des acteurs. J'aimerais bien les voir comme cela, dans le privé, sans perruques et sans maquillage... » Au bout de trois semaines, il avait rappelé Jürgen, son bataillon avait été mis en état d'alerte renforcée. » Il vaut mieux qu'il soit à la maison quand le Führer donnera l'ordre ! » avait-il dit à sa femme. Et autrefois, quand Jürgen était petit comment était-ce, déjà ? Noël... la veillée... les cadeaux... il mettait un manteau rouge et se faisait une barbe blanche en coton hydrophile. Déguisé en Père Noël, il frappait à la porte et Jürgen le regardait avec des yeux énormes, disait sa poésie d'un air intimidé avant de prendre dans le grand sac déposé à terre les jouets qui lui revenaient. Elise se tenait toujours près de l'arbre, elle avait les yeux humides de bonheur... Quand leurs regards se croisaient, ils savaient mutuellement ce que pensait l'autre : notre garçon... toute notre fierté... merci, Gaspard. Et lui faisait un petit signe de tête : merci, Elise... ensuite, ils chantaient tous les trois, tandis que les bougies grésillaient et sifflaient dans l'arbre et que la pièce embaumait le sapin, les pommes, les biscuits et le chocolat : *Stille Nacht, heilige Nacht...*

Breyle ferma les yeux. Là-bas, à l'horizon, tonnaient les canons qui lacéraient les troupes allemandes...

Le colonel Stucken tenait ses mains au-dessus de la petite flamme de sa bougie. Il faisait froid. Le commandant von Sporken avait déroulé devant lui le parchemin de l'archiprêtre Diamare et ne se lassait pas de le relire, admirant les mots latins et la belle écriture.

— Messieurs ! La voix de Stucken tira Breyle et Sporken de leurs rêves. « Nous ne dirons point que cette heure marque un Noël de Paix. Là-bas, nos frères meurent. Au lieu de prier, ils font le coup de feu, tombent et meurent déchirés en hurlant dans la neige et la boue.

Trinquons à la fin de la guerre et au triomphe de la raison humaine ! Pensons à nos camarades... » Sa voix s'étrangla. Il leva son verre. Breyle avait détourné la tête, son visage était parcouru de tressaillements nerveux.

La terre trembla. Au-dessus d'eux, quelque chose vibra et s'enfonça avec fracas dans le roc.

— Du 380, dit Stucken en levant son verre. Muets, yeux au sol, ils finirent leurs gobelets.

Noël... Ô nuit...

*

Théo Klein s'appuya des reins à la tranchée. Il était de garde. Il s'était entouré la tête d'un linge sous le casque rond. Bien sûr, il n'entendait rien, mais qu'est-ce que cela pouvait faire ? Il voyait les arrivées des obus et sur les hauteurs d'en face, le réseau étincelant des traceurs. Cela lui suffisait. Müller 17 surgit du bunker, et lui glissa dans la bouche un morceau de gâteau.

— Merci, dit Théo Klein. Où qu't'as trouvé ça ?

— Un paquet de Bergmann.

— C'est bon ! Théo Klein hocha la tête. La neige dégoulinait de son casque sur sa figure. « J'aimerais bien avoir encore une mère pour m'envoyer des paquets. »

Noël... *Stille Nacht, heilige Nacht.* »

*

À Rome, Renate Wagner était au chevet d'un mourant. Balle dans la moelle épinière... paralysé jusqu'au cou... Dans un lit spécial, le petit gars de vingt ans était raide comme une planche. Il respirait fort rapidement, comme un chien épuisé d'avoir couru trop vite. Lorsque les cloches de Rome se mirent à sonner, il ouvrit les yeux. Ils étaient bleus, déjà voilés d'une matité de mort.

— Les cloches ? Il articulait avec peine.

— C'est Noël. Renate Wagner se pencha sur lui. Elle essuya la salive qui coulait de ses lèvres.

— Noël... (Ce n'était qu'un souffle.) Maman est en train d'allumer

les bougies.

Le garçon sourit. Et en souriant il rendit l'âme. Heureux. Dans l'envolée de toutes les cloches de Rome.

Noël... Ô nuit...

Le mont Trocchio était arrosé d'une pluie dense de projectiles de toutes sortes. La 34^e division américaine se lançait à l'assaut de la hauteur. Les docteurs Pahlberg et Heitmann, revêtus de blouses sanglantes, se penchaient sur les brancards et faisaient des pansements. Ils n'avaient plus le temps d'opérer... juste panser, fermer des yeux, faire une piqûre, arrêter une hémorragie, au milieu des cris, des gémissements, des plaintes et des jurons. Un adjudant tendit à Pahlberg sa main droite. Elle pendait accrochée à deux tendons, sectionnée au-dessus du poignet comme par un coup de hache.

— Vous allez me la remettre, mon capitaine ? bredouillait le sous-officier. « Dites-moi la vérité... j'en ai besoin, de cette main... je suis pianiste, mon capitaine.. »

Le Dr Pahlberg l'écarta d'un geste. Krankowski l'emmena dans la pièce à côté. Le Dr Christopher lui couperait tout simplement la main, cette main qui n'était plus retenue que par deux tendons, et qui jouait autrefois les charmants caprices de Mozart et les puissantes sonates de Beethoven.

Stille Nacht... heilige Nacht...

J'apporte aux peuples la joie...

Dans la nuit, 5 000 canons crachaient la mort.

C'était Noël... la fête de la Paix...

*

Le groupe de partisans d'Emilio Bernatti avait devancé les Anglo-Américains. Après la mort de Bernatti, c'était Piero Larmenato qui avait pris le commandement. Il nichait avec soixante hommes hirsutes, dans les montagnes autour du mont Cassin, dans le dos des positions défensives allemandes. Mario Dragomare et Gina étaient restés à Eboli. Les médecins militaires américains avaient admiré la césarienne pratiquée par leur collègue allemand et soigné avec dévouement la jeune mère. Au bout de trois semaines, elle avait quitté l'hôpital de campagne numéro 2 de la 5^e armée, mais elle n'avait pas suivi les autres. Ils s'étaient contentés, Mario et elle, de retourner au village. Ils

avaient si bien retapé la maison, avec l'aide des pionniers américains, qu'ils purent passer l'hiver dans une pièce, avec la petite Emilia – c'est ainsi qu'on avait baptisé l'enfant en souvenir du défunt Emilio Bernatti. Ils avaient l'intention de cultiver leurs champs dès le printemps, et leur vie continuerait comme il en avait été décidé à leur naissance. C'était celle de paysans des monts Picentini.

— Tu ne tireras plus sur les Allemands ! avait dit Gina à Mario lorsque les autres étaient partis. « Où serions-nous, Emilia et moi, sans les Allemands ? Tu entends. Mario, tu resteras là ! » Et Dragomare était resté. Il berçait l'enfant sur ses genoux et lui montrait les grands nègres souriants qui conduisaient les camions de ravitaillement et donnaient du chocolat aux petits. « c'est un médecin allemand qui l'a mise au monde » disait-il. « Elle est belle et solide ! Que la Madone protège le médecin allemand... »

Pendant ce temps, dans les montagnes rudes et déchiquetées des monts Abate, soixante hommes se cachaient dans des trous, sous des tentes de laine. Ils essayaient de miner les voies de communication allemandes, firent sauter un pont sur le Rapido et tirèrent sur une colonne de parachutistes qui progressait de Terelle vers le mont Cairo.

Le « commando de nettoyage » de Breyle s'usait à courir dans les montagnes, sous les obus de l'artillerie française. Il ne trouvait aucun résistant. Rien que les traces de la destruction.

Le groupe Maassen reçut l'ordre de ratisser systématiquement le terrain.

Théo Klein et Heinrich Küppers nettoyaient leur mitraillette lorsque l'adjudant Maassen leur apporta cette nouvelle dans leur bunker.

— Cré nom ! hurla Théo Klein, des partisans ? Faut que ce soit nous qui leur courions après ? J'en ai ma claque, moi, des partisans, depuis la Crète ! Là-bas, on a perdu 29 hommes en une semaine ! Et voilà que ça recommence !

Il engagea le magasin dans l'arme qui s'enclencha bruyamment.

Müller 17 décrocha son casque, suspendu à un clou, et le posa sur sa tête. « On ne choisit pas les gars à descendre ! Allez ! au boulot ! »

Maassen rassembla son monde. Le commandant von der Breyle attendait les différents éléments près de Terelle, pour les répartir ensuite d'après les indications portées sur sa carte d'état-major.

— Nous avons deux groupes en face de nous ! dit-il à haute voix,

lorsque les soldats furent réunis autour de lui. « Un prisonnier a déclaré que l'une de ces formations opérait dans la montagne, l'autre dans la vallée. C'est le groupe de la montagne qui est le plus dangereux. » Il s'interrompit et jeta un regard circulaire autour de lui : « Il est mené par un Allemand ! »

— M... alors ! L'exclamation venait d'échapper à Müller 17. Lehmann 3, qui était à côté de lui ainsi que sept autres parachutistes de la 3^e compagnie, lui donna un violent coup de coude. Le commandant hocha la tête.

— L'homme qui vient de faire cette remarque a raison. C'est une véritable infamie pour un déserteur allemand, de se ranger aux côtés de l'ennemi et de se battre contre ses frères. C'est de la bassesse d'âme et du manque de caractère, un crime pour lequel la mort est certes un châtiment trop doux !

Il porta la main à son casque d'un geste saccadé et dit :

— Merci ! Rendez-vous sur les territoires qui ont été respectivement attribués !

Il attendit debout près de sa voiture de commandement que les divers éléments aient disparu dans les gorges et sur les hauteurs voisines. Il ressentait au fond de lui une indignation de bon aloi. La veille, lorsque le colonel Stucken s'était approché de la table où il se trouvait et y avait posé une feuille de papier, il avait d'abord refusé d'en croire ses yeux.

— Un Allemand, mon colonel ? avait-il déclaré, absolument consterné.

— Oui ! Vous vous rendez compte. Breyle ! Un salaud qui déserte pour reparaître de l'autre côté, chez les partisans ! Il pose des mines et fait sauter ses propres compatriotes ! Il sabote le ravitaillement dont le front a tant besoin ! Les munitions, la nourriture, les médicaments, les pansements... tout cela saute par la faute de ce salaud ! Pendant ce temps, à l'avant ils s'épuisent et manquent de munitions ! Breyle ! – Stucken s'approcha tout contre le commandant qui était blême. – Si vous me l'amenez, mort ou vivant, je vous propose pour les feuilles de chêne de la Croix de Fer ! Je demanderai votre promotion au grade supérieur ! Un Allemand qui frappe ma division dans le dos ! C'est intolérable !

Le commandant von der Breyle s'installa dans sa voiture. Seul au volant il roula sur une étroite route de col, redescendit en cahotant

dans une gorge profonde, qui menait à Cairo par une route serpentant dans la montagne. Déployés en tirailleurs sur cinq kilomètres, les parachutistes passaient le pays au crible. Ils grimpaient sur les hauteurs, ils passaient, se gardant de tous côtés, dans les layons de la forêt et suivaient le lit pierreux des petits torrents de montagne.

Dans une vallée sauvage, entourée de rochers déchiquetés. Felix Strathmann rencontra Maria Armenata.

Il avait sa mitraillette au poing et se faufilait à travers un bosquet d'oliviers qui souffrait visiblement des intempéries. L'arme avait reçu pas mal de neige et il sortit son mouchoir pour essuyer la culasse. Au moment où il allait le remettre dans sa combinaison de saut une main se posa sur son épaule. Il fut traversé d'une horrible frayeur. Se baissant brusquement il fit un demi-tour, s'apprêtant à frapper. En même temps, sa main descendait contre sa jambe pour y chercher le poignard réglementaire.

Maria était devant lui, debout dans un vieux manteau, bien trop grand pour elle. Il ne l'avait pas entendue venir... Il n'avait rien entendu du tout. On voyait à peine les traces de ses petits pieds dans la neige.

— Maria, fit-il doucement.

Il brandissait toujours sa mitraillette, comme s'il voulait lui en assener un coup sur la tête... dans sa main gauche, il tenait son poignard.

— Maria... dit-il encore une fois d'un air incrédule. Les traits de la jeune fille s'éclairèrent d'un sourire.

Son visage était rouge de froid. Il était plus mince qu'auparavant, les joues semblaient avoir fondu. Strathmann n'avait pas gardé le souvenir de pommettes aussi saillantes. Elle semblait amaigrie et misérable. Il laissa tomber sa mitraillette.

— Felix, l'« Heureux ». Elle vint à lui et lui tendit sa main largement ouverte.

— Maria... tu reconnais Maria ?...

Strathmann regarda autour de lui. Sur la droite et sur la gauche, à cent mètres à peine, Küppers, Klein et Maassen devaient fouiller le terrain. Ce serait la catastrophe si Klein la trouvait ici, Théo Klein, qui avait juré au moment du départ, de descendre tout ce qui bougeait dans les montagnes et qui ne serait pas allemand.

— Ne restons pas ici, Maria, dit-il très vite. Nous recherchons les partisans. Le pays est rempli de parachutistes !

Il parcourut du regard les grands rocs couverts de neige, cherchant désespérément une cachette. Une main se glissa dans la sienne.

— Viens, dit-elle.

Ils se faufilèrent dans les buissons. Les branches gelées et dures les frappaient au visage... une épine traça un sillon rouge sur la figure de Strathmann... il se passa la main sur le front et la retira barbouillée de sang. Mais il continua sa progression, derrière Maria, qui rampait comme un serpent et dont les boucles brillaient sur la neige comme le pelage d'une renarde.

— Voilà, dit-elle. Elle jeta la main derrière elle et fit monter Strathmann sur une haute pierre. De l'autre côté, ils tombèrent dans une espèce de dépression dont le fond était barré par une muraille rocheuse percée d'une unique ouverture, petite et sombre. Le sol avait été piétiné par bien des chaussures et ne gardait presque plus trace de neige. Strathmann saisit sa mitrailleuse et la dirigea sur Maria.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il avec dureté.

— Devant une grotte, l'Heureux.

— Tu m'as conduit dans un piège ! Il regardait l'entrée secrète dans le rocher, les traces nombreuses qui conduisaient de tous côtés. Une douche tiède l'inonda. D'une main tremblante, il arma sa mitrailleuse. D'un bond, il sauta contre le mur de pierre et s'y adossa, en fusillant Maria du regard.

— Qui es-tu ? s'exclama-t-il. Réponds, salope, ou ça va péter !

Il leva sa mitrailleuse.

Les paroles du commandant von der Breyle surgirent à son esprit. C'était un Allemand qui commandait les partisans. Un sacré salaud, il fallait le dire ! Ses jambes tremblaient d'excitation.

— Réponds ! cria-t-il.

— Je t'aime, dit Maria, je t'aime, l'Heureux. Tire sur moi, tue-moi si tu veux... embrasse-moi si tu veux, et prends-moi comme le loup la louve... Je t'aimerai toujours...

Le ciel s'écroula sur la tête de Felix Strathmann. Le canon noir de

sa mitrailleuse, qui luisait sombrement, s'abaissa entre ses doigts.

— Tu es aux partisans, Maria...

— Je suis à toi si tu veux.

Il sentit la sueur jaillir de tous ses pores. Il aurait voulu, cette fois, que Théo Klein fût présent. Pourquoi n'était-il point là... maintenant qu'on avait vraiment besoin de lui, il était ailleurs, progressant dans la neige comme un ours affamé. Théo Klein qui renverserait tout simplement la fille dans la neige et se lancerait sur elle comme une bête de proie sur sa victime... Pourquoi n'était-il pas Théo Klein, pourquoi n'était-il pas, comme lui, un animal ? Pourquoi réfléchissait-il, pourquoi se sentait-il un cœur, lui, le gars de Saint-Pauli, qui choisissait à sa fenêtre la putain qu'il voulait comme un chou-fleur au marché...

— Laisse-moi partir, parvint-il à articuler. Sa voix était sans timbre. Sur son front, les gouttes de sueur se figeaient en cristaux.

— Je t'aime, dit Maria Armenata. Dans ses yeux, il lut le besoin de ses bras à lui. Il y vit flamber la peur et la passion... Ils brillaient comme ceux d'une bête sauvage apprivoisée qui subitement perçoit la libre odeur de la steppe.

— Tu m'as demandé un jour si j'étais heureux, fit-il d'une voix rauque. Je n'en savais rien, Maria. Je n'y avais jamais réfléchi. Je ne m'étais jamais posé la question. Mais depuis lors, j'y ai pensé souvent... des semaines entières... la nuit et le jour. J'ai vu les choses autrement, je me suis dégoûté moi-même et j'ai commencé à détester des camarades avec qui j'ai traîné pendant quatre ans dans la boue. Je te revoyais toujours... à la source, avec les grandes cruches de terre cuite, ta robe rouge et tes épaules nues... J'entendais ta voix, allongé dans l'herbe, en train d'écouter les oiseaux. J'ai rêvé de toi, je t'ai aimée en songe, je te retenais dans mes bras... et voilà que tu appartiens aux partisans.

Elle secoua son mince visage.

— Je suis Maria, dit-elle. Sa voix ne tremblait pas, elle était claire, curieusement assurée, aussi juste que sur un piano la bonne touche. Viens, dit-elle.

Elle saisit la main de Strathmann et l'attira jusqu'à l'entrée de la grotte. Il arracha sa main et fit un saut en arrière.

Elle fit vivement « non » de la tête.

— Je veux t'attirer vers moi, l'Heureux, vers moi. Elle leva les bras, et décrivit autour d'elle un grand cercle. Felix, il y a partout des partisans. Ils nous voient... de là, et de là, et de là... À chaque mot elle montrait une direction, Strathmann sursauta et brandit de nouveau sa mitraillette. Tu serais déjà mort, Felix, si je voulais. Déjà mort, comme beaucoup de tes camarades... Mais je te veux à moi, l'Heureux... vivant, beau, fort et courageux !

Elle l'entraîna dans la grotte. Elle n'était pas profonde. Il y avait sur le sol, recouvert de couvertures, des tentes, des fusils, des grenades, des mitraillettes, des mines, des bandes de munitions.

Stupéfait, il voulut retirer sa main et ressortir. Mais elle le retenait de toutes ses forces, d'une poigne de fer, le conduisant jusqu'au fond de la grotte. Contre la paroi suintante de la muraille rocheuse, il y avait un matelas, celui sur lequel s'était étendue Gina dans les douleurs de l'accouchement.

— Viens, dit-elle sobrement.

Elle lui prit son arme et la lança bien loin. Elle défit la jugulaire de son casque et le fit rouler derrière elle. Il alla rebondir sur un tas de munitions.

— Tu as bien pâli, fit-elle avec douceur.

De ses petits doigts rougis par le froid, elle déboutonna la combinaison de parachutiste et caressa de la main sa poitrine tiède et velue. Le froid de ses doigts le fit frissonner... Il lui prit la main et la baisa, avec fougue, explosant soudain comme un volcan dont on aurait retiré la mince couche de terre superficielle et dont les forces intérieures seraient du coup déchaînées.

— Maria, bredouilla-t-il... Elle se pencha sur lui, il sentit l'odeur de son corps et aperçut le départ de ses seins ronds. Ses doigts glissèrent sur la poitrine de la jeune fille, sur son ventre, son nombril, et plus bas encore... Le souffle de Maria l'enveloppait tout entier. Elle chuchota :

— *Mia dolcezza...*

Sa respiration était comme un vent brûlant qui soufflait sur ses lèvres à lui et les desséchait.

Le chasseur parachutiste de 1^{er} classe Felix Strathmann était manquant.

La petite voiture du commandant von der Breyle descendait la gorge.

Quelque part, ses hommes avaient dû trouver le contact avec l'ennemi... il avait entendu des coups de feu claquer et aussitôt le « ratata » clair d'une mitraillette. En fait, ce n'était que Théo Klein et Heinrich Küppers. Sautant ensemble sur leurs pieds, ils rattrapèrent un lièvre des neiges qu'ils venaient d'abattre et qui menaçait de descendre la pente sur des cailloux roulants. L'adjudant Maassen, qui marchait à trente mètres environ sur leur droite, et Müller 17, qui se trouvait devant une petite grotte et se demandait justement s'il valait mieux appeler d'abord ou bien balancer tout de suite une grenade à l'intérieur, se précipitèrent sur les pierres glissantes et bondirent sur Klein et Küppers.

— Un partisan ! annonça le caporal Klein. Il tenait le lièvre par les oreilles, et le brandit en direction de Maassen. Ce gaillard-là voulait passer à travers nos lignes pour rejoindre les Américains !

— Idiot ! L'adjudant Maassen regarda de tous côtés. Pauvre idiot ! Tu vas mettre toute la colonne en alerte. Fourre ça dans ta musette et tais-toi !

Il fit un signe à Müller 17 et retourna à son secteur en hochant la tête devant tant d'outrecuidance.

Breyle pensait que ses hommes étaient tombés sur un nid de partisans. Il appuya sur l'accélérateur. Tout en suivant la petite route tortueuse, il dégrafait sa mitraillette, et la posait sur ses cuisses épaisses. Il freina soudain, rangea d'un coup de volant son auto sur le bas-côté, sauta d'un bond à terre et fonça dans la neige.

— Halte ! cria-t-il. Halte !

Devant lui, une forme sombre remontait la pente. Elle montait, comme un lièvre, en zigzag à travers les pierres, se jetait au sol, rampant dans les buissons, clopinant un peu plus loin, puis sautant de nouveau, se lançant sur les pierres plus qu'elle ne sautait vraiment.

Une fois encore, Breyle hurla : « Halte ! » Puis il fit sauter d'un coup de pouce le cran de sûreté et pressa la détente. La crosse heurta violemment son épaule... six fois... dix fois... en rafales courtes.

La forme grimpait toujours, elle fonçait, galopait véritablement à travers le paysage pierreux et sauvage. Une fois, elle glissa dans la neige, juste au moment où une nouvelle gerbe du commandant faisait

jaillir la terre et les pierres auprès d'elle. Ensuite, elle reprit sa course... courbée, au sol, un bond, une chute de côté... elle se redressait, sautait se jetait au sol, elle bondissait, elle se collait à terre...

Von der Breyle s'agenouilla dans la neige et tira. Formation militaire allemande... en un éclair, il réalisa que là-bas c'était un Allemand qui courait. C'était ce salaud d'Allemand ! Performance militairement parfaite, aussi bonne que sur un terrain d'exercice à Munsterlager ou dans la Wahner Heide. Couverture ! Debout ! Trois pas... au sol ! Debout ! couverture... une pierre... couverture !

— Sacré salaud ! siffla Breyle à travers ses dents. Il visa et tira... sur un rythme de marteau pneumatique, par petites rafales, dès que la forme se relevait. Auprès d'elle jaillissaient les projectiles... encore une gerbe... et une autre...

Von der Breyle laissa retomber son arme... la forme s'était écroulée et se traînait sur une pierre. Elle levait la main droite. Elle se rendait.

Avant d'approcher plus près, le commandant von der Breyle glissa un nouveau chargeur dans sa mitraillette. Puis il se mit à remonter la pente.

La forme était assise sur la pierre, dos tourné dans sa direction. Elle portait un vieux manteau militaire allemand, dont les pattes d'épaules avaient été enlevées. Mais von der Breyle vit que c'était un manteau d'officier. Une indicible fureur lui monta à la tête.

L'homme se tenait penché en avant tandis que le commandant approchait. Il se tenait la main gauche... du sang coulait de son bras. Sous le pantalon déchiré, la cuisse saignait elle aussi, d'une blessure invisible.

— Tourne-toi, salaud ! dit Breyle avec froideur, je n'exécute qu'en face !

D'un coup, la forme fit demi-tour. La mitraillette de Breyle se dressa vers le ciel... le commandant fit un pas en arrière, comme frappé d'un coup de poing. Dans son visage, la bouche devint un énorme trou, s'ouvrant sur un cri qui finit comme un râle de mourant.

— Papa ! dit la forme ensanglantée.

— Jürgen... Breyle laissa tomber son arme, il porta les deux mains à sa poitrine, et se mit à tituber en gémissant. Avant que Jürgen ne le rattrape, il s'écroula et resta étendu dans la neige, tas pitoyable,

secoué de tremblements.

Jürgen tomba à genoux... sa blessure à la jambe lui faisait mal, il fit la grimace et ferma les yeux un instant. Puis des deux mains, de sa main blessée et de sa main intacte, il se mit à frotter la neige sur le visage de son père, il lui ôta son casque, ouvrit le haut de sa combinaison de saut, lui massant avec de la neige la poitrine et le cœur qui battait faiblement et menaçait de s'arrêter. Il ne remarqua point que son propre sang coulait sur l'uniforme de son père, que la neige avec laquelle il lui frottait le visage n'était plus qu'une affreuse boue toute rougie. Breyle était corpulent, mais Jürgen le traîna derrière une pierre et posa la tête inerte sur ses genoux, tout près de la cuisse déchirée.

Il s'écoula une demi-heure avant que le commandant von der Breyle n'ouvrît les yeux et vît, penché sur lui, le visage mince, hâve et mal rasé de son fils. Il les referma aussitôt, roula sur le côté, loin de Jürgen, se mit debout, dos tourné, oscillant légèrement.

— Voilà qui est pis que la mort ! dit-il d'une voix étouffée. Puis il se tut de nouveau. Il avait l'impression qu'il allait d'un moment à l'autre être forcé de hurler. Il marcha en long et en large, dévisageant son fils avec des yeux injectés de sang.

— Que vais-je raconter à ta mère ? cria-t-il d'une voix aiguë. Que veux-tu que je lui dise, misérable ?

Il leva la main et se mit à frapper. Il frappa, frappa et frappa encore... la tête de Jürgen ballottait de côté et d'autre, mais le garçon ne fit pas un pas en arrière, ne leva pas la main pour se défendre, encaissa les yeux fermés, les lèvres serrées.

— Je suis ton père ! criait Breyle. Je te frappe, toi mon fils, et dernier rejeton d'une famille d'officiers qui a bien servi pendant quatre cents ans la couronne et l'Allemagne ! Quatre cents ans de propreté, quatre cents ans sans trahison... dans la fierté, l'honneur et la gloire ! Tes ancêtres étaient généraux... ils portaient les plus hautes décorations... et toi, mon fils, je te frappe parce que tu es un salaud, un traître, l'assassin de tes camarades...

Épuisé, il laissa retomber ses mains. Devant lui, ballottait encore le visage rouge et gonflé de son fils. Un frisson lui glaça le cœur... il se mit à claquer des dents comme s'il était pris subitement d'un terrible accès de fièvre.

— Que veux-tu que je dise à ta mère ! répétait-il presque en

pleurant.

— Tu as tiré sur moi, papa...

— J'ai tiré sur le partisan ! Sur le salaud qui, bien que soldat allemand, lutte contre ses frères !

Jürgen von der Breyle tenait son bras blessé dans sa main droite. Sa blessure le brûlait affreusement. Il sentait son bras trembler nerveusement, jusqu'au bout des doigts.

— Je veux détruire la guerre, papa.

— En te faisant assassin ? Breyle marcha sur son fils. Ils étaient maintenant tout près l'un de l'autre, leurs deux respirations se confondaient. Comment tout cela va-t-il tourner ? demanda Breyle doucement. Jürgen, comment allons-nous sortir de cette situation ?...

— Tu vas rejoindre tes gens et moi les miens.

— Non. Impossible. Impossible, Jürgen. Je suis le chef du commando spécial contre les partisans. L'opération est engagée sous mon unique responsabilité. J'ai le devoir d'exécuter le moindre partisan, à plus forte raison son chef, son chef allemand !

— Donc moi, papa !

— C'est vrai. Jürgen !

Ils se regardèrent. Les yeux flamboyants de Breyle s'embuèrent de larmes. Il se mit à pleurer. Jürgen détourna la tête.

— Fais ton devoir, papa, dit-il doucement. Mais vise mieux que tout à l'heure.

— Jürgen ! Le commandant von der Breyle saisit la crosse de sa mitraillette. Le froid du métal le transperça comme du feu. Il avait l'impression que ses paumes brûlaient. Ses mains tremblaient.

— Tu es soldat papa. Tu es officier !

— Toi aussi ! Et tu as traîné ton uniforme dans la boue, comme un chiffon.

— L'uniforme ! Voilà votre bonheur ! Voilà votre demi-dieu ! Comment dit-on déjà, dans le règlement sur le salut militaire ? Ah oui ! On ne salue pas l'homme, mais le grade et l'uniforme ! Des uniformes, rien que des uniformes, tout fiers derrière le drapeau. En

avant... marche ! Tête... gauche ! Allons, les gars ! bombez le torse et bandez pas du pouce ! Levez la tête ! Je ne veux pas voir un seul cul dépasser de l'alignement ! Derrière les drapeaux ! Les anciens et les nouveaux ! Comment dites-vous déjà ?... Le drapeau c'est plus que la mort ! Plus que la mort ! Un drapeau ! Un chiffon d'étoffe de tant de mètres de longueur, de tant de largeur ! Mais remis par l'Empereur, mais remis par le Führer ! Des mains augustes les ont serrés, elles les ont salués, et cela, c'est plus que la bénédiction du pape ! Plus que la mort ! En chantant vers la mitraille ! Ypres et Verdun ! L'héroïque chanson de geste de la jeunesse allemande ? Ils sont morts avec aux lèvres le « Deutschland. Deutschland über alles ! » et sont partis sans préparation d'artillerie... des étudiants, des lycéens... et la nation en était fière, elle élevait des monuments, criait bien haut : Ypres et Verdun ! nos bons petits gars ! Ça c'était des hommes ! Ils chantaient sous la mitraille ! Hurra ! Hurra ! Hurra ! Et personne n'est là pour leur dire : mais crénom ! c'était de la folie, c'était de l'assassinat pur et simple ! J'ai vu tomber mes hommes, papa, là-bas, au pont sur la Sele ! Je t'ai appelé au téléphone avant de partir pour les montagnes, mais nous avons été coupés... j'en avais assez, papa, je n'avais plus la force de faire le fossoyeur ! Mais j'avais la force de lutter contre cette folie ! Contre votre faux romantisme des sauveurs de la patrie, contre l'esprit borné de toute votre clique... contre l'esprit des tabléés d'officiers, qui lèvent leurs coupes quand le sang coule pour l'honneur de la nation !

— Tais-toi ! Le poing du commandant von der Breyle arriva une fois de plus sur le visage de Jürgen, mais ce dernier détourna le coup d'un revers de main.

— Cette fois, nous sommes chacun sur un front différent – nous ne sommes plus père et fils, mais commandant et déserteur, bourreau et victime !

Breyle détourna la tête. Il ne pouvait plus regarder son fils en face.

— Il faut que je te tue, répéta-t-il sans élever la voix.

— Si tu penses que tu peux le faire...

Le commandant von der Breyle fit « oui » de la tête.

— Je le peux, Jürgen... en conscience, je le peux. Tu n'es plus digne d'être mon fils, tu n'es qu'un misérable qui a conduit à la mort des centaines de soldats allemands ! Sur le plan moral, cette raison est parfaitement suffisante, et il en va de même devant Dieu. Jürgen ! Sa voix s'étrangla une fois de plus et prit un ton lamentable. Mais

comment vais-je bien pouvoir expliquer cela à ta mère ? Que vais-je bien lui dire ? Vais-je lui parler de loi de la guerre, d'honneur... que sais-je ? elle ne comprendrait jamais ! Jamais ! Tu as assassiné mon enfant... voilà ce qu'elle me jetterait à la figure. Assassin ! Assassin ! Va donc dire à une mère que son fils est une crapule ! Elle répondrait aussitôt : cela ne l'empêche pas d'être toujours mon enfant ! Elles racontent toutes la même chose – et moi, il va falloir que j'aille lui dire : Elise, j'ai tué notre garçon. Notre unique garçon ! C'était un traître ! Comment veux-tu que je lui dise cela ? À ta mère ? Oh mon Dieu... mon Dieu...

Il fit demi-tour et pleura. Des sanglots le secouaient tout entier. Il était là debout, les pieds dans la neige, la figure dans le vent glacé, il avait le menton contre la poitrine, et les bras pendant le long du corps.

— J'étais si fier de toi, bredouilla-t-il. Je pourrais te donner un pistolet, comme on le fait à un officier pour qu'il règle lui-même ses affaires d'honneur. Mais je sais que tu es trop lâche pour cela ! Tu ne te tuerais point !

— Non, papa.

Breyle secoua la tête. On aurait dit qu'elle était montée sur son cou avec un ressort. « Lamentable ! »

— À tes yeux, papa. Moi, je veux continuer à vivre, pour me battre contre cette guerre. Je veux faire des sabotages, je veux faire sauter les convois d'essence, arrêter les colonnes de munitions et inonder les divisions de tracts. Je veux crier : Arrêtez ! Voulez-vous défendre le national-socialisme sur le mont Cassin ? En êtes-vous déjà là ? Est-ce que vous défendez la mère patrie ? Croyez-vous que vous calmez ainsi l'orage que vous avez vous-même fait lever à l'est ? Vous reculez... d'abord Smolensk, puis Kiev, ensuite Orja... vous reculerez toujours plus loin, parce que vous avez perdu trop de sang... En Afrique, dans les Balkans, en Grèce, en Italie, en Crète, en Norvège... Avez-vous un idéal pour lequel vous vouliez mourir ? Les Américains viennent-ils pour violer vos femmes et vos filles ? Ce sont des gens comme vous et moi, camarades ! Ils ont les mêmes pensées, les mêmes sentiments, et la même nostalgie de revoir leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, leurs frères et leurs mères ! Qui donc veut la guerre ? Toi, ou bien moi ? T'a-t-on demandé ton avis, camarade ? Et à toi, papa ? Papa ! C'est à toi que je parle, maintenant ! Donne-moi une réponse, une réponse claire et précise ! T'a-t-on demandé si tu voulais la guerre ? Et pourquoi la fais-tu ? Ne me dis pas : pour

protéger la patrie ! Qui donc l'a attaquée ?

Le commandant von der Breyle lui fit face brusquement. Le visage de son fils étincelait de fanatisme. Il avait la main fermée sur son bras fracassé, le sang coulait entre ses doigts et tombait goutte à goutte dans la neige. Sur la cuisse, l'étoffe déchirée du pantalon était raide. La blessure ne saignait plus, le vent froid des hauteurs avait fait cailler le sang.

Le commandant von der Breyle fouilla dans sa poche. Il en tira trois paquets de pansement, qu'il tendit à son fils.

— Panse-toi.

— Pour quoi faire ? Jürgen dévisagea son père. « Pourquoi ce luxe, papa ? Dans un instant tu vas faire ton devoir, et me fusiller sans jugement ! Tu en as le pouvoir ! Avec la conviction d'avoir sauvé l'honneur de l'officier allemand, d'avoir fait ton devoir, rien que ton devoir ! Contre ton fils ! Mais qu'est-ce que cela peut faire ? C'est la guerre, et la guerre supprime les règles de la morale vulgaire ! Dans une guerre, même un fils est l'adversaire, s'il est de l'autre côté ! » Il prit les trois paquets de pansement – non pas qu'il voulût les utiliser, mais il ne pouvait supporter la main tendue, toute tremblante, de son père. « On ne t'a rien promis, si tu me prends, papa ? »

Breyle serra les poings :

— Les feuilles de chêne et le grade de lieutenant-colonel.

— Un grade de plus ! Jürgen se redressa. Il s'appuyait à un rocher comme à un mur d'exécution. « Vas-y ! » fit-il à voix haute. « Viens la prendre, ta promotion, papa ! Pense aussi que s'il devait t'arriver quelque chose, maman aurait une pension plus forte ! »

Breyle sentit en lui un déchirement. Il le sentit très nettement. Il leva la mitraillette. Avec la crosse métallique démontable, il assena plusieurs grands coups sur la tête de Jürgen... le front de son fils en fut tout déchiré... du sang coula sur sa figure. Le jeune homme tituba, sa respiration se fit pénible, il se raccrocha avec difficulté au rocher.

— Espèce de sale individu ! criait von der Breyle, tu oses parler ainsi de ta mère ! Tu oses prononcer encore son nom ?

Il saisit son arme et recula légèrement. Lentement, il descendit la pente jusqu'à sa voiture arrêtée sur le bord de la route, et déjà recouverte d'une couche de neige.

— Pars ! hurla-t-il ! Pars, je te donne ta chance, tu peux essayer de fuir ! Cours, mais cours donc ! Je tirerai sur toi, je ferai mon devoir, par Dieu et par ta mère ! Si tu en réchappes, ton répit ne sera pas long : bientôt un autre t'aura descendu. Si tu tombes, tu mourras en sachant que tu auras été le déshonneur de ton père et de ta mère !

Il tourna les talons et descendit la pente. Arrivé à l'auto toute blanche sous les flocons, il attendit un moment avant de se retourner et de lever son arme.

Debout au même endroit que tout à l'heure, Jürgen considérait l'homme aux cheveux blancs, qui se tenait au-dessous de lui, lourdement campé, sa mitraillette aux reflets sombres dans les mains.

— Papa ! cria-t-il d'une voix claire. Il étendit sa main valide vers la voiture et vers la silhouette trapue. Breyle ferma les yeux :

— Cours ! cria-t-il en réponse, cours, Jürgen !

Il leva son arme... le froid du métal contre son menton lui causa un choc. Il en avait la joue brûlante.

Je tire, maintenant, je tire sur mon fils, maintenant Elise... tu ne comprendrais jamais cela, et d'ailleurs, il ne faut pas que tu le comprennes. Tu es une mère. Une mère ne comprend jamais ce qu'on peut faire contre son fils. Pardonne-moi, Elise, c'est tout ce que je te demande. Pardonne-moi... c'est mon fils à moi aussi, mon grand garçon, mon beau fils, mon prince héritier...

Il mit le doigt sur la détente, il la tâta et se raidit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit la forme sombre qui grimpait la pente... fatiguée, épuisée... lente à se mouvoir. Le bras fracassé pendait sans vie d'un côté... La jambe blessée suivait péniblement. Il avait l'impression d'entendre Jürgen gémir sous la douleur. Le jeune homme s'arrêtait. Reprenait sa montée. C'était la cible idéale... noire sur le blanc de la neige. Une cible intéressante, comme disait le manuel du soldat.

Le commandant von der Breyle tira.

Il leva le canon vers le ciel blême et lourd de nuages. Il tira. Une rafale... deux... trois... dans les nuages, dans le vent, dans les flocons qui dansaient. Mon Dieu, criait une voix en lui – mon Dieu – je tire sur toi ! Oui, sur toi, mon Dieu ! Sur toi ! Descends de ton trône. Réveille-toi si tu dors ! Je vais te réveiller, moi, tu vas voir ! Je vais te descendre ! Heureux les persécutés, car le royaume des cieux est à

eux, voilà ce que tu as dit une fois. Heureux les pacifiques... et pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux... pardonne... mon Dieu – pardonne-moi...

Il tira vers le ciel, dans la neige qui virevoltait... sans regarder, les yeux fixes, comme un fou, hurlant dans le vent des paroles de douleur.

Sur la pente, la forme titubante disparut entre des rochers déchiquetés et des buissons tout blancs. Breyle resta à dévorer des yeux l'endroit oh elle s'était évanouie. Il abaissa son arme et la laissa tomber à terre. Au contact du canon brûlant, la neige fondit en sifflant et laissa une mare boueuse.

*

Maassen et ses hommes débouchèrent à toute allure dans la gorge. Théo Klein arriva le premier à la voiture, et fit une glissade terrible avant de s'immobiliser pantelant juste aux pieds du commandant : il avait aperçu l'officier trop tard, et sa tentative brusquée de garde-à-vous l'avait déséquilibré. Il finit par s'arrêter comme une avalanche descendue des montagnes et parvint à saluer militairement.

— Vous avez tiré, mon commandant ? Il jeta un coup d'œil sur la mitraillette, dont le canon faisait fondre la neige alentour. Maassen et Küppers s'approchèrent en courant, tandis que Müller 17 et Bergmann surveillaient les pentes de chaque côté.

Breyle regarda Théo Klein comme si l'autre descendait d'une autre planète. Il vit un visage rond et large, un casque sans bord, une combinaison de saut... le commandant respira profondément, comme s'il s'éveillait d'un état léthargique.

— J'ai cru voir quelqu'un, fit-il d'une voix entrecoupée. Peut-être n'était-ce qu'un renard. Continuez à ratisser ce creux-là ! Il s'interrompit, regardant la pente au-dessus de lui, et ajouta : « inutile de grimper là-haut, j'y enverrai un autre groupe ! Merci. » Il porta la main à son front et remarqua à cet instant seulement qu'il était debout tête nue, dans les flocons de neige tourbillonnants. Théo Klein le regarda d'un air ahuri. « Allons, disparaissent ! cria von der Breyle. Allez, allez ! Fichez-moi le camp ! »

Le groupe Maassen continua son chemin dans la neige. Breyle attendit qu'il eût disparu pour remonter une fois de plus la pente. Il trouva son casque au pied du buisson où Jürgen s'était assis. La terre avait reçu de la neige fraîche, mais les taches de sang étaient encore visibles sous la couche encore mince.

C'était le sang de Jürgen. Breyle se baissa et écarta les derniers flocons. De la main, il toucha les taches brun-rouge.

Il inclina un peu plus la tête. De nouveau, il pleura...

Théo Klein, désormais de furieuse humeur, se rapprocha de Maassen. Il avait la figure rouge de colère. L'apostrophe du commandant l'avait piqué au vif.

— A-t-on idée de gueuler comme ça, fit-il d'un air vexé. Parce qu'il tape à côté ! Bon Dieu ! Même un commandant peut se tromper...

Le soir, quand les différents éléments engagés dans l'opération de ratissage se furent retrouvés, on s'aperçut qu'il manquait le caporal-chef Felix Strathmann.

L'adjudant Maassen et l'adjudant Lehmann 3 t'avaient aperçu pour la dernière fois alors qu'il avançait dans son secteur en se couvrant réglementairement. « Il s'est perdu » déclara Heinrich Küppers en allumant une cigarette. « Peut-être bien qu'il est maintenant avec les biffins en train de bouffer des nouilles à la tomate et de raconter des histoires de bordel ! »

Le commandant von der Breyle n'avait aucune envie de passer la nuit à attendre dans la neige, surtout que la tempête se levait. Il n'avait pas l'intention de passer des heures sur le cas d'un caporal-chef perdu. D'ailleurs, il avait décidé de renverser complètement la vapeur, d'abandonner la route suivie jusqu'ici comme le navire long-courrier renonce à un passage trop fréquenté par les icebergs.

Il commanda :

— Rompez ! Le groupe du caporal manquant reste sur place, et attend. Votre commandant de compagnie... il regarda Maassen.

— Capitaine Gottschalk, mon commandant ! cria Maassen.

— Le capitaine Gottschalk me rendra compte du retour de ce caporal-chef. Adjudant, vous ferez la commission à votre capitaine.

— Oui, mon commandant.

Breyle referma son cahier de service.

Tués : zéro.

Blessés : zéro.

Disparus : zéro. Entre parenthèses : le caporal-chef Strathmann s'est perdu. Il regagnera son unité ultérieurement.

Rapport provisoire d'opération : aucun contact avec l'ennemi. Opération sans résultat. 10 février 1944. Commandant von der Breyle.

Aucun contact avec l'ennemi... Jürgen est mon fils, mon enfant, il n'est pas mon ennemi ! Il referma brutalement le cahier de service et le fourra dans la large poche de sa combinaison de parachutiste.

Les colonnes se dispersaient déjà. Lehmann 3 et son groupe étaient à l'arrière-garde. « Moi, je lui f... mon pied au cul, à Strathmann, que le bout de mes bottes en péterait ! » disait Lehmann à Maassen. « À cause de ce c... là, vous voilà obligés de poireauter dans la tempête ! S'il était dans mon groupe, je te promets que demain, il saurait comment je m'appelle ! »

Les yeux intelligents de Maassen contemplèrent Lehmann 3 d'un air dédaigneux. « Disparais, vieux, j'aime mieux ça », fit-il d'une voix mauvaise. « quand je te vois trop longtemps, ça m'appuie sur la vessie, et j'ai envie de pisser ! »

Vexé, Lehmann 3 rejoignit son groupe. Sa voix tonitruante retentit encore quelque temps dans la nuit blanche et craquetante de neige. Même au front, les hommes ne doivent jamais se laisser aller. Telle était sa devise. La mort pour la patrie veut des hommes, des vrais... les lavettes, on les fusille...

Théo Klein mâchonnait un bout de pain. Il n'avait pas encore digéré l'algarade du commandant. Le fait d'être obligé d'attendre Strathmann dans la neige et les coups de vent qui se succédaient en rafales, descendant de la montagne, ne le gênait pas beaucoup. Ils s'étaient blottis sous un rebord de rocher, avaient tendu trois toiles de tente par-dessus leurs têtes et ils attendaient... une heure... puis deux. Heinrich Küppers faisait passer une cigarette, la fumée chaude du tabac collait à la tente comme un nuage pétrifié.

— Moi, j'vous l'dis ! Felix est tout simplement chez les biffins ! À l'heure qu'il est, il doit ronfler, tandis que nous, pauvres imbéciles, nous l'attendons toujours !

Heinrich Küppers, qui avait parlé, frotta l'une contre l'autre ses mains rougies de froid. « Il faudrait demander aux compagnies voisines ! »

L'adjudant Maassen déboucha sa gourde. Il y avait encore dedans

un peu de thé au rhum... la boisson obligatoire du soldat allemand. D'un air dégoûté, Theo Klein en prit une gorgée et la repassa à Müller 17.

— Ça ressemble de plus en plus à d'la pisse ! Déclara-t-il. L'adjudant Maassen lui flanqua un coup de pied dans le tibia.

— Personne ne t'a dit d'en boire ! Dites donc, qui a vu Strathmann pour la dernière fois ?

Müller 17 leva la main. « Moi ! Il m'a même fait signe. Il descendait dans une petite gorge qui partait sur le côté... Le sentier se séparait en deux à cet endroit, et reprenait ensuite, derrière le creux. »

— Et Felix en est ressorti, de ce creux ?

— Non ! Müller 17 fixa brusquement Maassen : Cré nom ! au fond, il n'est pas ressorti de la gorge. Ça me vient seulement maintenant ! Il est resté dedans ! Il aurait dû réapparaître sur le sentier. Cré nom ! Bon sang de bonsoir, Kurt...

— Tiens, alors ! espèce de corniaud ! D'un grand coup de poing, Théo Klein bascula le haut de la tente. Une petite avalanche descendit sur les hommes. « Y a plus qu'à courir là-bas et à chercher ! » cria Klein. « Ce crétin de Müller 17 aurait quand même pu le dire plus tôt ! »

Ils fixèrent sur leurs têtes et leurs épaules les carrés de toile de tente réglementaires, et repartirent dans la neige en direction des hauteurs. Ils ressemblaient de grandes chauves-souris papillotant dans la nuit.

À mi-chemin, ils furent dépassés par un véhicule militaire, qui filait dans la tempête et dérapa en s'arrêtant un peu plus loin. Le sous-lieutenant Weimann était au volant. Il avait lui aussi une toile de tente sur la tête. L'auto était pleine de neige.

— Toujours rien ! cria-t-il à Maassen. Hugo Lehmann 3 s'était senti obligé de rendre compte au capitaine Gottschalk de la disparition d'un caporal-chef du groupe Maassen, et le commandant de compagnie avait aussitôt envoyé Weimann sur les lieux.

— Rien, mon lieutenant répondit Maassen. Mais nous savons où il se trouvait en dernier lieu. Nous y allons, justement ! S'il a été pris d'un malaise, nous le trouverons dans la neige... il était drôle, ces temps-ci.

L'officier roula en avant du groupe, ouvrant un chemin aux cinq hommes qui progressaient péniblement derrière le véhicule.

— C'est là ! s'exclama Millier 17. Il désignait la vallée minuscule dans laquelle Strathmann avait disparu. « Arrivé au coin, il m'a même fait un signe ! »

Théo Klein rattrapa Maassen qui marchait devant. Dans sa tête grandissait un affreux soupçon, qu'il n'avait pas envie de pousser jusqu'à sa conclusion, mais qui déjà, l'oppressait comme un poids de cent kilos. « Dis donc, Kurt ». fit-il en donnant un coup de coude à l'adjudant « et si c'étaient des partisans... »

— Mais non, mon pauvre vieux ! Qu'est-ce que tu crois ? On n'en a pas vu un seul !

— Mais le commandant a tiré sur quelque chose !

— Sur un renard, oui ! ou sur un lièvre des neiges ! Théo Klein se tut. Il trottnait dans la neige aux côtés de l'adjudant, s'essuyant de temps à autre le visage avec ses mains mouillées.

— Tu as été en Russie, Kurt ? demanda-t-il au bout d'un certain temps.

— Un an.

— Où ça ?

— Sur le lac Ilmen.

— Et là-bas, on vous a jamais piqué de sentinelles ? Théo Klein renifla doucement. « Nous, ça nous est arrivé... toutes les nuits, l'homme de garde disparaissait... sans un bruit et sans laisser de traces... comme ça... disparu... envolé ! Nous avons miné le terrain en avant des tranchées, et placé deux équipes de mitrailleuses à trente mètres de chaque côté du poste. Ça commençait à être désagréable. On a doublé les sentinelles. Mais à deux heures du matin, au moment de la relève... elles avaient disparu toutes les deux... Au bout de neuf jours ; on a pris le Rouski... un lieutenant. Il avait découvert un passage dans le champ de mines, et arrivait sur nos gars par-derrière. Il les empoignait à la gorge, leur flanquait un bon coup en pleine gueule et hop, hop ! il les traînait en face ! Il nous en a emmené onze comme ça !

Les autres regardaient par terre.

L'adjudant Maassen haussa les épaules. Une drôle d'impression le gagnait...

— Oh ! Tais-toi ! Nous ne sommes pas sur la Volga, ici, nous sommes en Italie ! Tu te rends compte un peu ! Nous voler le gars Strathmann ? En plein jour ? T'es pas un peu dingue, non ?

Ils piétinaient toujours dans la neige, en suivant les traces de roues laissées par la voiture. Au milieu de la gorge, ils s'arrêtèrent et se groupèrent autour du véhicule. Le sous-lieutenant Weimann secoua la neige qu'il avait sur sa toile de tente et regarda les pentes voisines. Elles montaient jusqu'au ciel noir, et interdisaient tout passage. On avait la nette impression que ces rochers-là se perdaient dans les nuages.

— S'il a été vu ici pour la dernière fois, et qu'il n'est pas ressorti, du creux, il faut bien qu'il y soit encore, mort ou vif ! Théo Klein sursauta en entendant « mort » et regarda Maassen. Ce dernier avait le visage blême, malgré le froid cinglant « Bon », continua le sous-lieutenant « allons-y les gars ! En tirailleurs et fouillez-moi tout ça ! »

Il sauta de la voiture et s'éloigna le premier, suivi d'Heinrich Küppers. Il grimpa sur la pente gauche, éclairant chaque buisson de sa lampe électrique. Les autres suivaient répartis sur toute la longueur.

Le sous-lieutenant Weimann sursauta malgré lui, et mit sa mitraillette en position, en entendant soudain tonner une voix puissante :

— Felix ! gueulait Théo Klein, Felix ! Felix !

Nous sommes idiots, s'était dit Klein, complètement idiots, de chercher sans rien dire dans un terrain pareil, aussi déchiqueté, aussi morcelé... il cria, et fut surpris d'entendre Maassen en faire autant, puis Küppers, Müller 17 et Bergmann... enfin en dernier, le sous-lieutenant Weimann. Leurs appels flottèrent dans le vent et se perdirent dans la neige comme dans du coton.

Accroché à un buisson, secoué par la tempête, Théo Klein trouva un mouchoir. C'était celui de Strathmann, avec lequel il essuyait son arme avant de rencontrer Maria Armenata. Théo Klein l'arracha aux épines... il était tout sale, taché de graisse... Théo constata que c'était de la graisse à fusil.

— Felix ! cria-t-il d'une voix perçante, Felix, ne fais pas l'idiot ! Il leva les deux bras en l'air et les agita. En désespoir de cause, comme

personne ne le voyait, il tira en l'air. Weimann et Maassen se précipitèrent dans sa direction. Küppers dégringola la pente sur le postérieur et atterrit presque à ses pieds.

— Son mouchoir ! lança Klein. Il le brandit sous le nez de l'officier. Sa main tremblait, mais ce n'était pas seulement de froid. « Il était là, dans les épines. » Weimann le prit entre ses doigts.

— Il est tout gras.

— Il a essuyé sa mitraillette avec. Vous n'avez qu'à sentir, mon lieutenant... cette odeur, elle est facile à reconnaître : c'est de la graisse à fusil !

L'adjudant Maassen leva les yeux vers l'officier. Leurs regards se croisèrent, Maassen baissa la tête. Il pinça les lèvres.

— Nous n'avons plus qu'à partir, dit le sous-lieutenant Weimann à mi-voix.

Théo Klein le regarda sans comprendre.

— Partir... comment ?

— Fais donc pas l'imbécile, dit Maassen d'un ton hésitant Prends ta mitraillette et viens...

Les yeux de Klein allèrent de l'un à l'autre. Ils avaient tous saisi ce que Weimann voulait dire, sauf Théo Klein, dont la cervelle n'était pas assez rapide pour réaliser si vite. Il s'assit sur une pierre, près du buisson, la toile de tente toujours sur la tête, empoignant son arme des deux mains.

— Mais il faut chercher Felix ! dit-il. Il avait la voix rauque. Nous ne pouvons quand même pas partir comme ça, tout simplement, avec juste son mouchoir ! Ce n'est pas possible ! Kurt – Heinrich – Erwin – Josef – mon lieutenant... Il les regardait tous avec des yeux agrandis d'étonnement. Il faut le trouver ! c'est notre copain ! Et d'un coup, il se mit à hurler comme un taureau, en tapant du pied dans la neige « Je reste ici jusqu'à ce que je l'aie trouvé ! Je reste ! » Sa voix prenait un ton de fausset.

Heinrich Küppers le tira par la manche de sa combinaison de saut. Comme un enfant il fit descendre l'immense garçon en le tenant par le bras.

— Théo, bredouilla-t-il. Il fut surpris par sa propre voix. Elle

rendait un son nouveau, elle semblait rouillée. « Felix est parti, Théo... sacré nom ! que veux-tu, nous sommes en guerre ! »

— Enlevé ? Théo Klein regarda Küppers avec des yeux morts.

— Peut-être. Il haussa les épaules. Peut-être aussi abattu par-derrière et emporté. La neige recouvre toutes les traces. C'est vraiment...

Théo Klein s'arrêta net. L'adjudant Maassen s'approcha de lui et voulut dire quelque chose. La terrible expression qu'avait pris le visage de Klein retint la phrase sur ses lèvres.

— Le premier, bégaya Klein. Le premier de notre groupe, Kurt. Il a fait Corinthe, la Crète... Catane... Salerne et voilà qu'ils le bouzillent par-derrière ! Felix, le plus jeune de nous tous...

Il écarta Maassen et Küppers, et descendit derrière Weimann dans la vallée. Il allait, penché en avant, le pas lourd et les bras pendants, comme un ours. Küppers le regarda s'éloigner d'un air ahuri. Il n'en croyait pas ses yeux...

— Mais... il a une âme, dit-il enfin avec étonnement. » Tu aurais cru ça, Kurt ? »

Maassen fourra ses mains glacées dans ses poches.

— Te connais-tu toi-même ? Moi, non. Je découvre tous les jours quelque chose de nouveau au fond de moi. Les humains ne sont jamais terminés, et quand nous mourons, vers les quatre-vingts ans, nous pensons connaître la vie ! Le philosophe avait raison de dire : je sais que je ne sais rien. Peut-être bien qu'il s'était regardé dans la glace, et qu'il avait hoché la tête de perplexité devant sa propre image... c'est ça, la vie...

Sur la petite route, le moteur de la voiture ronflait. Le sous-lieutenant Weimann attendait les autres... il voulait les ramener jusqu'à la compagnie... Théo Klein était déjà monté. Il avait enfoncé ses mains entre son uniforme et sa poitrine, nue et couverte d'une toison laineuse. Il tenait entre ses doigts gourds la médaille du mont Cassin, le cadeau de l'abbé Diamare.

Dessus, il était écrit : *succisa virescit !*

Croïs lentement...

Il ne comprenait pas. Mais il sentait le doigt de Dieu, qui venait de

toucher son cœur.

*

Dans son rapport au commandant von der Breyle et à la division, le capitaine Gottschalk écrit :

« Le caporal-chef Felix Strathmann, né le 24-9-20 à Hambourg Saint-Pauli, domicilié dans la même ville ; au 28 de la rue Henriettenstrasse, est porté manquant depuis le 10-2-1944. Il a disparu au cours d'une opération contre les partisans. Un mouchoir a été retrouvé, et il est permis de penser a) que Strathmann a été fait prisonnier par les partisans ou b) a été tué par eux. Étant donné le caractère du caporal-chef Strathmann, qui appartient depuis quatre ans à ma compagnie, je considère comme pratiquement certain que la deuxième éventualité est la bonne.

Le caporal-chef Felix Strathmann est décoré de la Croix de Fer de 2^e et de 1^{ère} classe, il est titulaire de la médaille des blessés, de la médaille commémorative de Crète, et il a détruit trois chars américains pendant la bataille de l'Etna.

Je me permets de proposer le caporal-chef Strathmann pour le grade de sergent à titre posthume.

*Capitaine commandant la compagnie
III/l Bat 34 Div. Para. »
Reinhard Gottschalk*

Le colonel Stucken reçut ce rapport des mains de Breyle, qui se tenait debout devant lui sans un mot. Il le lut et le jeta sur sa table, avec d'autres papiers.

— Drôle de cas, vous ne trouvez pas, Breyle ? Un homme qui disparaît comme cela, tout simplement ! Sous nos yeux...

— Oui, mon colonel.

— Qu'en pensez-vous, Breyle ?

— Un cas tragique, mon colonel. Et qui prouve, malgré l'échec de l'opération, qu'il existe bien des partisans sur le territoire de la division.

La voix de Breyle était assurée. Elle ne frémissait pas. Il regardait même Stucken dans les yeux. C'est d'ailleurs ce qui l'étonna le plus, et le fit douter de lui-même. Un officier qui ment à un camarade... mon

Dieu, Breyle, tu en es déjà là... Que fais-tu de quatre cents ans de tradition militaire ? Tu as eu pour ancêtre Servatius von der Breyle, général du Grand Frédéric ! À Zorndorff et à Kunersdorff, il chargea à la tête de ses cavaliers, et lorsqu'un boulet lui coupa la jambe, il s'écria : « Je marque avec cette jambe les frontières de la Prusse ! »

Le colonel Stucken posa la main sur le rapport de Gottschalk.

— Faut-il nommer Strathmann sergent, Breyle ?

— Je vous laisse juge, mon colonel.

— Il semble avoir été courageux... bien ! allons-y ! Les caporaux ont toujours été l'épine dorsale de l'armée prussienne.

— Oui, mon colonel. Le commandant von der Breyle prit la feuille sur la table et sortit. Stucken le suivit des yeux d'un air perplexe. Depuis que son fils avait été tué, Breyle n'était plus le même. Il semblait parfois à Stucken que son subordonné était presque trop parfait dans l'accomplissement de ses devoirs militaires. Il se disait avec un certain malaise que s'il demandait au commandant d'aller compter les bombes qui tombaient sur la Via Casilina, l'autre le ferait sans en oublier une.

Ayant secoué une dernière fois la tête, Stucken tourna son attention vers les informations provenant des différents secteurs du front. Pour la première fois, des Néo-Zélandais et des Indiens étaient apparus devant le mont Cassin... C'étaient les troupes du célèbre général néo-zélandais Freyberg. Il n'y avait aucune illusion à se faire, et Stucken savait ce que cela voulait dire. L'assaut contre le verrou était imminent. La pointe de l'attaque était dirigée sur Cassino. Déjà la ville était tenue en permanence sous le feu... la population fuyait vers le monastère. Les gens se cachaient dans les chapelles et les corridors souterrains, s'installaient sur des bottes de foin dans les salles du couvent, ou bien restaient tout simplement, dehors, dans les cours. Plus de 1300 personnes, hommes, femmes, vieillards et enfants se placèrent ainsi sous la protection des moines et furent bien accueillis par l'archiprêtre Diamare et ses frères.

Mais par-derrière, dans la montagne avançaient les régiments de la 5^e armée... Indiens, Gourkhas, Tunisiens, Algériens, Marocains, Maoris, Néo-Zélandais, Canadiens, Anglais, Ecossais, Américains, Polonais. », le poing fermé d'une planète entière allait frapper les positions établies sur la montagne par les parachutistes allemands.

Quel sens pouvait avoir alors la nomination d'un caporal allemand

au grade de sergent ? Une récompense posthume...

*

Sur son matelas humide, le long de la paroi suintante du rocher, Felix Strathmann dormait. Il dormait profondément et sans rêves ; il avait la bouche légèrement ouverte et sa respiration était perceptible. Allongé sur le côté, il avait passé son bras sous l'épaule nue de Maria et son visage était tourné vers elle. En remuant et s'étirant dans un demi-sommeil, il sentit plusieurs fois le corps nu de la jeune femme sous la chaude couverture, ses jambes, son ventre qui se pressait contre le sien, son sein gauche, qui reposait dans sa propre main. Il souriait alors et se rendormait. La chaleur que dégageait Maria, la légère transpiration de son corps épuisé l'étourdissaient et le rendaient heureux. Une fois, une seule vers le matin, il se releva à moitié. Il lui semblait avoir entendu son nom. Felix ! Felix ! Il s'assit sur son séant et écouta. La main tiède de Maria le ramena sous la couverture. Elle posa les doigts de Felix sur son ventre, et chercha de ses lèvres le creux de son cou. « *Mio caro* » dit-elle doucement. « Mon Felix... laisse donc le monde s'écrouler, puisque nous nous aimons... »

Il fut pris d'un tremblement dans les reins. Il posa à tâtons ses mains sur le corps nu de Maria et mit la tête entre deux seins tièdes. Et ainsi il se rendormit, comme un enfant se presse contre sa mère, cherchant sa protection et heureux de la sécurité qu'elle lui donne.

*

L'hôpital de campagne était situé à Albaneta, isolé derrière le mont Cassin. La Via Casilina était sous les coups des bombardiers ; les Américains et les Indiens approchaient du mont Castellone évitant l'agglomération de Cassino proprement dite. Le Dr Heitmann, à pas pressés, traversait les chambres bondées, puant le sang, le pus, l'urine et les déjections humaines. Il cherchait le Dr Pahlberg, qui faisait justement une piqûre à un homme dont les plaintes ne cessaient pas.

Le commandant-médecin Heitmann s'adossa au mur. Il avait le souffle court. Dans son visage épais, les veines du front étaient anormalement saillantes. Artériosclérose à son début, constata le Dr Pahlberg à part lui, en jetant un coup d'œil sur son supérieur agité.

— Le matériel de pansement touche à sa fin, dit Heitmann sans élever la voix. Krankowski vient de me dire qu'il n'en reste plus que pour trois jours. Et encore, ce sont des bandes en papier, une saloperie qui laisse tout passer ! Ce travail que nous allons avoir, pour ramasser

les morceaux de papier dans les blessures ! Quant au sérum antitétanique, je n'en ai plus que trois cents doses ! Trois cents doses ! Vous vous rendez compte, Pahlberg ! Trois cents doses, avec les arrivées actuelles ! Et nous ne recevons plus rien !

— Probablement parce que la neige empêche le ravitaillement de parvenir ! Le Dr Pahlberg se redressa. Le blessé ne gémissait plus. Il dormait. Heitmann lança un coup d'œil dans sa direction : « Sans espoir ? » demanda-t-il.

Pahlberg acquiesça de la tête. « Aucun. Un éclat en plein poumon. Il doit avoir le lobe gauche en morceaux. »

Ils passèrent dans les rangs des blessés, allongés sur des bottes de foin déjà trempées du sang des morts et sur lesquelles on étendait simplement les nouveaux. Gustav Drage était en train de nettoyer une blessure... tibia fracassé, le pus coulant de l'affreuse blessure comme d'une source. Dans un coin de la pièce voisine, August Humpmeier faisait rasseoir un homme qui perdait la tête et hurlait : « Ils arrivent ! Ils arrivent. Là ! des turbans ! Ce sont les Indiens avec leurs turbans blancs ! Au secours ! Au secours ! » Il expédia Humpmeier comme une plume loin de lui et fit voler sa couverture. Gustav Drage accourut en renfort et ils se précipitèrent tous deux sur le forcené, qu'ils rejetèrent avec brutalité sur sa botte de foin. « Ne tirez pas ! » disait l'autre. « ne tirez pas ! J'ai peur ! J'ai peur... »

Ses hurlements poursuivirent de pièce en pièce les deux médecins. Peur... peur... entendait-on partout... j'ai peur...

— Un blessé de la tête, commenta le Dr Pahlberg. À la prochaine accalmie, il faudra l'évacuer sur l'arrière. Il démoralise tout le monde avec ses hurlements.

De la salle provisoire d'opération et de pansements, ils virent sortir le sergent Krankowski, qui arriva à leur rencontre. Son teint était plus terne qu'autrefois, il avait maigri de visage, ses joues étaient presque creuses. On dirait un drogué, remarqua Pahlberg en lui-même. Et en réalité, ce qui lui manque, c'est simplement une semaine de sommeil. Est-ce que nous aurions tous le même air que lui ? Il examina du coin de l'œil le Dr Heitmann. L'épais visage était flasque, avec la peau du cou marquée de nombreux plis.

— Plus que trois cents doses de sérum antitétanique. Krankowski ? demanda Pahlberg pour penser à autre chose.

— Oui, mon capitaine. Et presque plus de pansements. Nous avons

déjà retiré aux morts ceux qui pouvaient servir. Nous les avons lavés et roulés. Ce sera toujours ça de gagné !

Le Dr Pahlberg approuva de la tête. Ce sera toujours ça de gagné... Les pansements passaient ainsi de l'un à l'autre. La mort rendait service aux nouveaux qui gémissaient, jusqu'au moment où, à leur tour la bouche ouverte et les yeux vitreux, Drage et Humpmeier les soulèveraient de leur lit de foin pour les traîner dehors, dans la neige, derrière une grange. Tous les deux jours, arrivait une corvée d'inhumation pour ramasser les macchabées...

— Combien de morts ? demanda le Dr Pahlberg.

— Trente-sept mon capitaine. Mais il y en aura certainement cinquante ce soir. Pratiquement, on nous envoie seulement les cas désespérés. Les autres sont traités à l'antenne médicale.

— Allez-y doucement avec le sérum antitétanique, Krankowski. Le Dr Pahlberg avala sa salive. Ce qu'il avait à dire allait contre toutes les règles médicales... « Pas de piqûres aux cas absolument sans espoir. N'en faites plus qu'aux fractures par balle et aux blessures pas trop graves. »

Il passa dans la salle d'opération provisoire et tourna la magnéto du téléphone de campagne. « Ravitaillement !, le commandant Ebert, s'il vous plaît ! » Il attendit un instant et aperçut le Dr Heitmann qui déposait deux petits comprimés dans le creux de sa main, puis bouche ouverte, les avalait d'un geste brusque, et buvait par-dessus un Verre d'eau.

— Vous ne devriez pas faire cela, Heitmann, fit gentiment le Dr Pahlberg. « le cœur ne résiste pas éternellement à la Pervitine. Un beau jour, vous allez faire un magnifique infarctus ! »

Le Dr Heitmann fit de la main un geste d'indifférence :

— À qui le dites-vous, Pahlberg ! Mais je ne tiendrais pas le coup sans cela. Je m'écroulerais ! Je ne suis pas bâti à chaux et à sable, je ne suis pas un soldat, moi ! Je suis un brave civil, médecin de campagne et aimé de sa clientèle paysanne... du moins je me l'imagine. J'ai traité des furoncles, mis des attelles sur des bras et des jambes cassées, j'ai ôté des appendices, et soigné des grippes. J'ai aussi frotté les rhumatismes des vieux avec du venin d'abeilles et une fois – c'était vraiment un cas – je me suis occupé d'une fille de fermiers qui avait attrapé une blennorragie carabinée. À noter que l'infection avait été transmise par un représentant en pompes à purin – une bonne

histoire, quoi ! Maintenant, me voilà obligé de jouer au soldat, de scier des os, d'ouvrir des estomacs, de renforcer des cervelles éparses, de conserver à leurs propriétaires des jambes en morceaux. Que voulez-vous, Pahlberg, j'en suis bien incapable, je n'en ai pas le courage, voilà tout ! Je ne fais que me cramponner à cette sacrée Pervitine, autrement, je ne pourrais pas continuer.

Le téléphone grésilla. Pahlberg décrocha.

— Le commandant Ebert ? Ici capitaine-médecin Pahlberg, hôpital de campagne d'Albaneta, 34^e division de parachutistes. Il me faut des pansements, du coton, du sérum, de la morphine, de l'éther, de l'iode, de l'oxygène, des toniques cardiaques... bref, j'ai besoin de tout ! Je n'ai plus que trois cents doses antitétaniques, et plus de bandes ! Les gars me claquent entre les doigts. Je n'ai même plus de quoi les recoudre ! Il me faut d'urgence... Je vous en prie, mon commandant ! Envoyez-moi un camion avec du matériel ! Il en va de la vie de dizaines et de dizaines de soldats allemands !

Il se tut. Dans l'appareil, une voix se mit à parler. D'une main lasse, le Dr Pahlberg reposa l'appareil. Le Dr Heitmann s'enquit aussitôt :

— Rien, Pahlberg ?

Le Dr Pahlberg fit signe que non.

— Hier, il nous a envoyé un camion de 2 tonnes archiplein de tout ce qu'il nous faut. Mais le véhicule a disparu en route.

— Disparu ?

Le Dr Pahlberg regarda par la fenêtre. Il avait la voix blanche. Il aurait pu crier.

— Les partisans...

Devant la maison, on déchargeait de nouveaux blessés.

LIVRE TROIS

*De mortuis nil nisi bene
(Ne parle pas des morts sinon pour en dire du bien).
Proverbe romain.*

Le Commandant suprême de la Wehrmacht communique :

16 février 1944

... La vénérable abbaye de Cassino, qui, comme nous l'avons annoncé hier, a été attaquée par l'aviation ennemie, bien qu'il ne s'y trouvât aucun soldat allemand, a été en grande partie détruite et incendiée...

Le général Freyberg, commandant les troupes néozélandaises engagées sur le mont Cassin, était assis à son P.C, tenant à la main un téléphone de campagne. Il était énervé, pour ne pas dire absolument furieux. Ses doigts battaient la charge sur le dessus de la table et déplaçaient avec nervosité les grandes cartes constituées à partir des photos de reconnaissance aérienne, et qui représentaient la région de Cassino, barrée des indications tactiques correspondant aux régiments attaquants. À l'autre bout de la ligne se trouvait le général Alfred M. Gruenther, chef d'état-major du général Clark.

— Impossible de continuer comme cela, criait Freyberg dans l'appareil, le buste penché sur la table, le poing sur les cartes. Mes troupes se font saigner. Malgré l'artillerie, les bombes, et l'emploi massif de toutes les armes opérationnelles ! On dirait que les Allemands prévoient la moindre de nos initiatives, comme s'ils préparaient leurs ripostes du haut du ciel. Et justement, c'est ce qu'ils font... c'est ce qu'ils font, vous pouvez m'en croire ! Sur le mont Cassin, dans le monastère même, il doit y avoir des postes de guet et des observateurs d'artillerie !

Le général Gruenther secouait la tête. Il savait les manières explosives de Freyberg et le commandant suprême du 15^e groupe d'armées, le général Alexander, lui avait signalé qu'avec les Néozélandais – justement – il fallait prendre des gants.

— Nous avons reçu des informations selon lesquelles aucun soldat allemand ne se trouve dans l'enceinte du couvent, pas même le

moindre guetteur.

La voix de Gruenther était joviale. « Et d'ailleurs, mon cher Freyberg, ce n'aurait guère de sens. Quel commandant irait placer un poste d'observation dans un endroit aussi visible ? Vous vous trompez ! »

Le général Freyberg recommença à tambouriner sur la table...

— Le désastre du II^e corps américain devrait vous montrer, Gruenther, que les Allemands ont fait du monastère un bastion gigantesque ! Les bâtiments sont sûrement pleins de bunkers, de mortiers, d'artillerie, de champs de mines... Mes Maoris risquent une sanglante défaite ! Je vous le dis, Gruenther, tant que le mont Cassin et le mont Majo ne seront pas entre nos mains, tant que nous n'aurons pas fait sauter ce verrou, nous sommes dans l'impossibilité de percer la position Gustav ! Il tâtonna sur le bord de la table, saisit un papier et continua à parler tout en lisant : « À la date d'aujourd'hui, le mont Cassin et la ligne Reinhard nous ont coûté 15 864 hommes, morts, blessés, ou disparus... tout cela pour un gain de 20km ! Nous en perdrons quatre fois plus si le mont Cassin ne tombe pas ! » Le général. Gruenther se mordit la lèvre inférieure. Il connaissait le chiffre aussi bien que Freyberg, il savait l'énervement qui régnait au quartier général allié, il avait même sous les yeux les pertes de la 4^e division indienne, qui s'était fait hacher dans les ruines de l'agglomération par le tir rapide des mitrailleuses de la 34^e division de parachutistes.

Il s'enquit d'une voix dure :

— Que proposez-vous ?

— À la manière de Montgomery en Libye et en Tunisie, un colossal matraquage, la destruction du mont tout entier par l'artillerie et l'aviation ! Il faut écraser les positions allemandes sous un déluge de feu, sous un déluge tel qu'on en a encore jamais vu sur un secteur de front limité !

— Général Freyberg – vous surestimez la situation !

Gruenther avait peine à s'exprimer avec tant de prudence. Le monastère !... se disait-il... réduire ces vénérables bâtiments en poussière ! C'était de la folie !

— Vous voulez l'appui de l'aviation ?

— Oui ! dit Freyberg d'une voix aiguë.

— Le général Clark a donné l'ordre que, pour les jours à venir, les unités aériennes portent leur effort sur la tête de pont d'Anzio.

Le général Gruenther voulait raccrocher sèchement, quelque peu vexé par le ton du général Freyberg, mais à l'autre bout du fil, la voix insistait.

— De quel soutien aérien est-ce que je dispose actuellement ? demanda Freyberg. Les mots vibraient d'excitation.

— D'une escadrille de chasseurs bombardiers.

— Une escadrille ! Freyberg tapa du poing sur la table. Gruenther l'entendit parfaitement au téléphone.

— Voudriez-vous m'énoncer les cibles que vous désireriez voir attaquer ? demanda-t-il froidement.

— Le couvent ! cria Freyberg.

— Vous voulez dire l'abbaye ? Gruenther admirait la ténacité de Freyberg. Comme l'avait dit le général Alexander : « Une fois les Néo-Zélandais accrochés quelque part il faut les tuer pour les en retirer. » Désormais Gruenther comprendrait la phrase d'une manière différente... Autant que je sache, poursuivit-il, elle ne figure pas sur les plans de bombardement, général Freyberg.

Entre-temps, Freyberg fouillait les papiers sur la table, il cherchait les plans de bombardement mis au point par le corps d'armée et par lui-même, approuvés par Clark, il les trouva, et constata que le couvent était entouré d'un cercle à l'intérieur duquel le sanctuaire chrétien se trouvait à l'abri.

— Je suis tout à fait certain, dit Freyberg d'une voix dure, que l'abbaye est marquée sur mon plan ! Quoi qu'il en soit, je désire que le monastère soit bombardé ! Immédiatement, général Gruenther ! Toute autre cible n'a qu'un intérêt secondaire !

Le général Gruenther regarda les photos qu'il avait devant les yeux. La merveilleuse abbaye, les cours, les couloirs... on les voyait distinctement. Les appareils de reconnaissance avaient opéré à 70m d'altitude. On ne voyait aucun soldat allemand, aucune position allemande. Le monastère n'était pas occupé !

— Je ne peux prendre une décision aussi importante, concernant une cible de cet ordre, sans consulter le général Clark. Rappelez-moi plus tard, général Freyberg.

Il raccrocha avant que Freyberg n'ait pu reprendre sa diatribe, et essaya d'atteindre Clark, qui se trouvait à Anzio. Il n'y réussit pas, et tenta sa chance auprès du général Harding, chef d'état-major du général Alexander, le commandant suprême.

— Harding, fit-il d'une voix étranglée, Freyberg me harcèle pour que nous bombardions le monastère du mont Cassin. Il pense qu'il doit y avoir là-haut de puissantes positions allemandes. D'après lui, l'abbaye est devenue une forteresse. C'est ridicule ! Le général Clark en a déjà parlé voici plusieurs jours avec les généraux Keyes et Ruder, dont les corps d'armées se trouvent depuis des semaines dans la région de Cassino ! Ils ont confirmé que le couvent n'est pas occupé et que par conséquent il n'est pas nécessaire de le bombarder !

Harding resta silencieux pendant un bon bout de temps. Puis il déclara :

— J'en parlerai au commandant en chef.

Le général Gruenther n'eut pas de nouvelles d'Alexander avant le 12 février. Clark – qu'on avait fini par trouver – s'était de nouveau opposé à la destruction du monastère. Freyberg ne quittait pas son téléphone et insistait toujours. Depuis le 10 février, les troupes indiennes attaquaient Cassino et se faisaient massacrer par les mitrailleuses des parachutistes.

Le 12 février dans l'après-midi, Gruenther était en possession de la réponse de Harding. Il la relut plusieurs fois, et se rendit au P.C. de Clark. Le grand et mince commandant de la 5^e armée américaine regarda le message :

« Si le général Freyberg l'estime nécessaire, bombardez l'abbaye. Alexander. »

Clark jeta le papier et s'exclama :

— Jamais je ne donnerais un ordre pareil si Freyberg était un général américain ! Mais c'est un Néo-Zélandais, l'enfant chéri d'Alexander. Je m'en vais voir Alexander !

L'entretien fut bref et glacial.

— Si Freyberg dit que le monastère est fortifié, je ne peux que m'en remettre à un homme de son expérience ! rétorqua Alexander. Je suis absolument désolé que des bâtiments anciens et aussi magnifiques soient voués à la destruction, mais nous ne pouvons faire autrement si les Allemands les utilisent à des fins militaires. Mes soldats sont plus

précieux qu'un tas de pierres, même historiques ! La question qui se pose à nous est la suivante : 10 000 morts ou la démolition d'un tas de pierres qu'on peut de toute façon reconstruire plus tard !

Le général Clark, fort ému, s'exclama :

— Nous n'avons aucune preuve ! Il s'agit seulement de suppositions de la part de Freyberg ! Il n'avance pas et cherche une explication ! Pensez-y, mon général : 1 300 civils italiens sont réfugiés dans le monastère... des malades, des femmes, des vieillards... Une attaque aérienne serait leur mort à tous ! La mort de centaines de femmes et d'enfants innocents ! Et si les Allemands n'occupent pas l'abbaye, vous pouvez être tranquille qu'après le bombardement, ils le feront ! Or, les ruines ont toujours constitué des positions défensives de premier choix ! Elles n'ont plus de toit qui s'écroule, plus de maison qui s'enflamme... au contraire, les ruines sont des montagnes de débris et de pierres qui protégeront les Allemands et leur permettront de lancer de multiples petites attaques de harcèlement qui nous causeront plus de morts qu'une attaque frontale !

Les escadres de la 15^e tactital Air-Force prirent l'air le 15 février. Cent quarante-deux « Forteresses volantes » ronronnèrent au-dessus de la montagne de Saint-Benoît. C'était la première vague. Sur les terrains d'Apulie, les mécaniciens chargeaient les autres escadres. À 9 h 45, par temps clair, les soutes à bombes des « Forteresses » s'ouvrirent au-dessus du monastère pacifique.

L'archiprêtre Diamare avait réuni les moines dans son petit cabinet de travail. Agenouillés sur des tapis, ils disaient les offices de sexte et none. Après une heure d'un recueillement total, Diamare leva les bras et appela la protection de Marie sur le monastère, sur la ville de Cassino, sur les 1300 réfugiés, malheureux, blessés, gelés ou affamés qui avaient cherché refuge dans les corridors, les chapelles et les voûtes du mont Cassin. Sa voix tremblait dans le tonnerre des 142 « Forteresses volantes » qui approchaient, et dont personne ne savait qu'elles apportaient la mort pour l'abbaye. « *Pro nobis Christum exora !* » dit Diamare. À ce moment, un craquement sec retentit, la terre trembla, des plâtras et de la poussière se détachèrent des murs... des vitres dégringolèrent avec fracas.

La première bombe explosait dans la cour du monastère.

C'était le 15 février 1944, à 9 h 45.

Deux cents quatre-vingt-sept tonnes de bombes de 500 livres et soixante-six tonnes et demie de bombes incendiaires de 100 livres

furent lâchées par les 142 avions étincelants... La deuxième vague, 47 bombardiers B 25 et 40 B-26 lancèrent cent tonnes sur les ruines fumantes de l'abbaye. Le mont tout entier n'était plus qu'un hurlement d'explosions, une mer de flammes, de pierres, de terre, de débris de murailles, de toits et de sculptures. La basilique s'effondra, l'enceinte extérieure fut éventrée, et sous la pluie des bombes, le cloître explosa. La cour centrale avait disparu, soufflée. Dans celle du prieuré, hurlaient les emmurés ; le réfectoire brûlait... et dans toute cette horreur, explosaient les bombes de la deuxième vague.

Seule, entourée de décombres et de cadavres déchiquetés, la statue de saint Benoît se dressait dans la cour centrale, à l'entrée de la superbe loggia del Paradiso.

Un éclat de bombe l'avait décapitée.

En bas dans la vallée, le général Freyberg, assis sur un pliant dans son P.C., jeta un regard à sa montre-bracelet. En face de lui, le monastère était auréolé d'un nuage de poussière et de flammes dévorantes.

Sur son visage se jouait un faible sourire. Reconnaisait-il l'inutilité de son œuvre ? Ressentait-il remords ou honte ? Ses yeux regardaient le mont Cassin, les ruines du couvent, sur lesquelles s'acharnait maintenant l'artillerie, dont les obus pulvérisaient ce que les bombes avaient pu épargner.

— Quatre heures encore, dit-il. Sa voix ne tremblait pas. Elle était nette et dure. C'était une voix de militaire. Les régiments partiront à l'assaut suivant le plan prévu ! Ils n'ont pas besoin de se presser... Il regarda la montagne fumante... Là-haut, la terre devait être cent fois retournée par les explosifs. Il ne reste plus rien des Allemands... nous n'aurons plus qu'à occuper le mont Cassin.

Au quartier général de la 5^e armée, le général Gruenther regarda lui aussi sa montre. L'aiguille dorée avançait lentement... 9 h 41,9 h 42,9 h 43... 44... 45... Gruenther leva la tête. Ses yeux croisèrent ceux de Clark.

— Voilà ! le monastère va disparaître ! dit-il d'une voix sombre.

Le général Clark se détourna brusquement.

— Ne m'en faites plus jamais souvenir !

La porte claqua. Il avait quitté la pièce presque en courant.

Le commandant Richard von Sporken se précipita dans la chambre des cartes. Il était agité et brandit sous le nez du colonel Stucken le tract qu'un jeune Italien venait de lui remettre. C'était le 14 février, à 5 heures de l'après-midi.

— Lisez cela ! cria-t-il en se laissant tomber sur une chaise. Sur le papier qu'il tendait à Stucken se trouvaient quelques lignes en italien. Ils l'ont envoyé dans le jardin du monastère. Par l'artillerie ! C'est incroyable ! Tout simplement incroyable ! Tout mon être se hérissait en y pensant ! Lisez, mon colonel, lisez !

Stucken prit le tract et s'en alla vers la fenêtre. À la lueur du jour qui tombait, il déchiffra péniblement les mots italiens. Le commandant von Sporken se leva.

— Je vais vous le traduire, dit-il d'une voix rauque.

« Amis italiens, attention ! Nous avons évité avec le plus grand soin jusqu'ici, de toucher au monastère du mont Cassin. Les Allemands ont su en tirer profit. Or voilà que maintenant la bataille approche du sanctuaire. Le temps est venu pour nous de diriger nos armes contre l'abbaye elle-même. »

« Nous vous avertissons, afin que vous puissiez vous mettre en sûreté. Nous vous avertissons avec la plus grande solennité ! Quittez immédiatement le monastère ! Tenez compte de cet avertissement ! Nous vous le donnons dans votre intérêt. »

La 5^e armée. »

Le colonel Stucken laissa retomber le morceau de papier.

— Je m'y attendais, dit-il calmement.

Dans les longs couloirs de l'abbaye, à travers les cours, dans la basilique et les chapelles, les gens couraient, affolés.

Ils avaient entendu parler des tracts, et pris de panique, se précipitaient dans les souterrains. Une mère, son bébé vagissant sur les bras, était agenouillée au pied du grand autel de la basilique.

— Dieu ne permettra pas qu'ils bombardent l'église, murmurait-elle

en tremblant. Elle pressait l'enfant sur son sein... Tiens-toi, tranquille, bambino, ici nous sommes en sûreté... La Madone est avec nous.

Dans les grottes au-dessous du monastère, d'autres réfugiés installaient un abri de fortune avec des planches, du foin et des couvertures. Dans le jardin du couvent, parmi les oliviers déjà ravagés par les bombes, un vieillard avait saisi, une pelle au manche cassé, et creusait un trou dans le sol pierreux, il transpirait malgré le froid, et soufflait bruyamment à chaque pelletée. À deux pas, une fillette au front bandé était couchée sur une couverture. C'était sa petite-fille. Elle avait reçu en bas, dans la ville, un éclat d'obus qui lui avait fendu la boîte crânienne au-dessus de la tempe.

Sous terre, à dix mètres dans le roc, juste au-dessous de la tour météorologique du couvent, qui elle-même, domine le mont d'une vingtaine de mètres, l'archiprêtre Diamare était assis au milieu de ses moines, protégé par les solides assises de la salle du conseil. Il tenait un tract dans ses mains légèrement tremblantes.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils vont le faire ! Diamare regarda ses moines l'un après l'autre. Ils ne peuvent pas le faire. Ils savent que notre monastère est plein de réfugiés et qu'il n'y a aucun Allemand dans l'enceinte de l'abbaye ! Ils le savent forcément...

Don Agostino, le sacristain du couvent, bras croisés, et les deux mains dans ses manches, avait la tête penchée sur la poitrine.

— Deux civils ont tenté de gagner les lignes allemandes pour essayer de se faire évacuer. Ils étaient sur le chemin d'Albaneta, lorsqu'on a tiré sur eux. Ils sont revenus précipitamment au monastère, et sont repartis avec un drapeau blanc. Ils sont repartis vers la vallée, agitant bien haut leur drapeau. Et une fois de plus, on a tiré sur eux. Il n'est plus possible de sortir du monastère... nous sommes désormais prisonniers. L'archiprêtre Diamare leva les yeux au plafond.

— Je vous laisse libres, mes frères, de quitter le couvent, dit-il d'une voix brisée. Un par un... dans la nuit... un homme de Dieu recevra sûrement de l'aide en chemin... Mettez-vous en sûreté, mes frères. Notre monde est perdu.

Le sacristain releva la tête.

— Et vous-même ? dit-il.

Le visage de Diamare s'éclaira d'un sourire de bonté.

— Je resterai ! Je resterai jusqu'à la dernière pierre !

Les moines priaient à voix basse... pour demander au Seigneur la force de tenir et aussi pour que la raison et la paix triomphent en ce monde. Aucun d'eux ne quitta le monastère.

En bas dans la vallée, les chars américains surveillaient le moindre mouvement sur le mont Cassin. Ils recherchaient ces fameuses positions allemandes, ces tranchées et ces bunkers mystérieux, ces nids de résistance qui, depuis des semaines, brisaient la vague des régiments alliés. Mais où qu'ils touchassent les obus de l'artillerie et des chars ne faisaient éclater que pierraille... ils ne bouleversaient que terre et rocher, d'où pourtant la nuit, quand attaquaient les Indiens, jaillissaient les balles des mitrailleuses allemandes. Et sur les pentes déchiquetées, bien enfoncée dans le sol, attendait l'artillerie des paras... du 75 de montagne et du 100 léger, démontable, extrêmement mobile, spécialement construit pour les unités aéroportées.

Menaçants, les canons des chars étaient braqués vers le ciel – vers le monastère juste sous les nuages. Ils tiraient au moindre mouvement, aussi bien sur un moine que sur une femme et ses enfants, aussi bien sur des blessés que sur les réfugiés qui cherchaient à s'éloigner de l'abbaye condamnée à mort.

Heinrich Küppers avait pris position, avec Théo Klein et Müller 17, dans un abri situé à quatre cents mètres en dessous des bâtiments. Ils dominaient la Via Casilina et pouvaient observer dans la vallée le déploiement des régiments néo-zélandais du général Freyberg.

De tous côtés, les chars se faufilaient dans les chemins détrempés. L'artillerie allemande leur envoyait de temps à autre un ou deux projectiles, sans réussir à gêner leurs mouvements.

— Bon Dieu ! fit Théo Klein. Du pouce, il rejeta son casque en arrière. Tout ça pour nous ! Et, désignant les véhicules blindés qui roulaient en tous sens, cherchant vainement des objectifs valables sur les pentes de la montagne : En tout cas, faudra bien qu'ils laissent leurs machins en bas... ils viendront à pied... ça me console. En même temps, il tâtait les bandes de cartouches qui lui faisaient une triple ceinture autour de la taille. On leur foutra le feu au cul avant qu'ils arrivent ici.

L'adjudant Maassen arriva dans l'abri en rampant. Il était couvert de boue, pas rasé, il avait les joues creuses et l'air malheureux. Les manches de son uniforme étaient déchirées. Il avait roulé pendant dix mètres sur la pente, dans le feu des mitrailleuses d'en bas, en rentrant

du P.C. de compagnie.

— Ce sont des Gourkhas, de l'autre côté ! annonça-t-il, la parole brève.

Théo Klein passa à Maassen la cigarette qu'il était en train de fumer.

— T'en fais pas, on leur fera un sort !

— Sur le Rapido, ce sont les Maoris et les Fusiliers du Radjpoutana !

— Cré nom ! fit Müller 17 en ramenant un bout de tente sur le canon de sa mitrailleuse MG 42 : Je me demande bien ce qu'ils attendent pour mobiliser les oranges-outangs !

Adossé à la paroi de glaise, Heinrich Küppers était en train de lire une lettre. Elle avait été apportée par l'un des derniers convois muletiers, en même temps que les munitions et le ravitaillement. Sept porteurs avaient péri cette nuit-là, et leurs cadavres gisaient avec les autres, empestant l'air depuis trois jours par leurs relents de pourriture.

— Une lettre d'amour ? demanda Maassen en poussant Küppers du coude.

— Si on veut... Küppers remit la lettre dans sa poche. C'est le jugement de divorce.

— Dis pas de bêtises... Müller 17 tendit une cigarette à Küppers... Tiens, fume un peu, ça te changera les idées.

— Le divorce a été prononcé contre moi... je bois, je bats ma femme, je ne m'occupe pas de mon fils et je viole les règles habituelles du mariage. Küppers souffla la fumée de sa cigarette contre les planches de l'abri. Pas mal, hein, les potes ?

Théo Klein secouait la tête.

— Connerie ! Tu violes les règles habituelles du mariage... qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je trompe ma femme ! lança Küppers.

Théo Klein ouvrit des yeux étonnés :

— Au bordel ?

— Justement.

— Non ! C'est incroyable... ! Klein se tapait du doigt sur le front. Alors, dans ce cas-là, nous sommes tous divorcés !

Un bruit d'explosion monta de la vallée. L'air vibra et une série de détonations retentirent au-dessus de l'abri... trois... quatre... dix obus...

Le soir tomba. D'Albaneta, on entendait le « tacata » des mitrailleuses. De temps en temps, c'était un choc métallique et un froissement aigu et grinçant, qui vous pénétrait jusqu'à la moelle : les panzerfausts – les bazookas allemands.

L'archiprêtre Diamare avait décidé d'évacuer le monastère. Il avait l'intention – non pas de partir lui-même – mais d'assurer le retour dans la vallée des 1300 réfugiés. Ils descendraient, groupe après groupe, par les sentiers, en brandissant des drapeaux blancs. L'évacuation devait durer deux jours... du 15 au 17 février. Les premiers réfugiés quitteraient l'abbaye dans la nuit du 15 au 16, avec comme guides les deux plus vieux moines encore présents au couvent de Saint-Benoît.

À la même heure, dans la soirée du 14 février, sur les aérodromes d'Apulie, les mécaniciens préparaient les « Forteresses volantes » et remplissaient les soutes à bombes. Dans la salle de *briefing*, les objectifs étaient portés à la connaissance des équipages. La météo était optimiste... la matinée du 15 serait claire, légèrement ensoleillée, avec une bonne vue de la terre – bref, un temps merveilleux pour l'aviation. Au quartier général du général Clark, le général Freyberg s'entretint une dernière fois avec le chef de la 5^e armée. Il demanda la destruction complète de l'abbaye, qu'il considérait comme « la forteresse allemande la plus importante que nous ayons jamais eue en face de nous ».

La capitaine-médecin Pahlberg, également à la même heure, pénétrait pour la première fois dans la vénérable enceinte. Lui seul – sans Krankowski ou n'importe quel autre infirmier. Il était le seul Allemand dans la « forteresse », et il venait sur la demande expresse de l'archiprêtre Diamare. Il devait amputer une femme blessée – elle avait la cuisse fracassée par un éclat d'obus. L'artère fémorale était rompue, et les moines n'arrivaient pas à arrêter l'hémorragie.

Le Dr Pahlberg pratiqua l'opération dans la cellule du sacristain, Don Agostino. Un moine, qui avait reçu une formation hospitalière – mais point chirurgicale – prenait les instruments dans la trousse que le

docteur avait apportée, et les lui passait.

Le docteur opéra calmement, tranquillement, avec le calme et la concentration nécessaires à l'opérateur dont dépend la vie d'un être humain. Il n'était pas gêné par le bruit croissant des obus, dont l'un fit sauter la lourde porte en bronze d'une chapelle, la précipitant avec fracas contre un mur. Entouré de ces épaisses et antiques murailles, pénétré du recueillement millénaire sécrété par les vieilles pierres, le Dr Pahlberg se sentait plus fort et plus calme. Il considérait comme une grâce divine le cruel travail qu'il était en train d'accomplir – l'amputation – et qui seul pouvait sauver la jeune vie palpitant entre ses doigts.

Le Dr Pahlberg scia le haut de la cuisse. Les pinces et les crochets mordaient dans la chair blême d'une jambe bien encore attrayante. Il avait fallu obturer par deux fois l'artère lésée... elle s'était rompue au moment où il terminait la ligature. Le large morceau de peau qui fermerait ensuite le moignon était relevé et fixé par un crochet.

— Tenez solidement la jambe, dit Pahlberg au moine. Puis il donna les derniers, coups de scie. La jambe se sépara du corps.

Le membre resta entre les mains du moine, qui l'emporta presque respectueusement et alla le déposer contre le mur de la petite cellule proprement chaulée, au pied du lit étroit.

En tendant le morceau de peau par-dessus le moignon, le Dr Pahlberg songea qu'il ne pouvait faire à la jeune femme de piqûre antitétanique. Il n'avait même pas une dose de morphine pour soulager les affreuses douleurs qui la prendraient au réveil. « Elle aurait besoin également d'une transfusion sanguine, se disait-il, elle a perdu tant de sang ! Le cœur faiblit déjà : Mais où irai-je chercher du sang ? Où ?

Il recousit le moignon et l'enveloppa de plusieurs couches de pansements. Puis il s'écarta de la table de bois qui avait servi à l'opération, et alla se plonger les mains dans un baquet d'eau chaude en faisant au moine un signe de tête. Ce dernier ouvrit la porte, et deux frères emportèrent la blessée. Où l'emmenaient-ils, se demanda le médecin... où donc ? Dans la chapelle ? À la sacristie ? Dans une cellule au relent de moisi, dans une grotte ?

Il se retourna. Derrière lui se tenait le moine, armé d'une serviette. Il s'essuyait les mains, en contemplant la jambe. On voyait à ses formes charmantes qu'elle avait appartenu à une jeune femme... la cheville mince, un joli mollet renflé, un genou mince et rond, l'amorce

d'une longue cuisse. Mais la peau était jaune et morte.

— Le père abbé voudrait vous dire un mot fit le moine de sa voix douce.

Le Dr Pahlberg traversa des salles à colonnades, il descendit des escaliers taillés dans le roc, à dix mètres sous terre, et pénétra dans la pièce où s'étaient réunis l'archiabbé et ses moines.

— Vous l'avez sauvée ? demanda Diamare. Il avait beaucoup vieilli durant ces heures d'épreuves. On lisait clairement son âge sur sa figure. Il avait l'air d'un patriarche.

Le Dr Pahlberg s'inclina devant l'abbé :

— J'ai fait mon possible, mon père. La suite est entre les mains de Dieu.

— Dieu ! La voix de Diamare tremblait. Vous êtes encore capables de croire en Dieu, là-bas ? Vous en êtes vraiment capables ?

Le Dr Pahlberg regarda le vieillard au fond de ses yeux brillants. Il eut une seconde l'impression que l'abbé pleurait.

— Comment pourrais-je donner un seul coup de scalpel, mon père, dit-il, si je ne croyais pas à la grâce divine ? Où prendrais-je la force d'ouvrir ces corps, que Dieu a faits ? Si un médecin ne croyait pas à Dieu, lui sur l'épaule duquel Dieu se penche en permanence – qui donc croirait en lui ?

Grégorius Diamare leva sa main tremblante :

— Survivez à cet enfer, dit-il à mi-voix. Vous vivrez plus tard au paradis.

*

Le colonel Stucken essayait d'entrer en liaison avec son deuxième bataillon, à Albaneta, lorsque les 142 « Forteresses volantes » surgirent derrière les hauteurs, en direction du mont Cassin. Dans la vallée, l'artillerie se tut, les chars se retirèrent. Les troupes d'assaut indiennes et néo-zélandaises, figées sur leurs bases de départ levaient les yeux vers le ciel d'un bleu presque printanier. C'était l'heure où le général Gruenther regardait sa montre dont la mince aiguille avançait lentement, où le général Clark quittait la pièce en demandant que plus jamais ce jour ne soit rappelé à sa mémoire. C'était l'heure où le général Freyberg traçait une croix sur la carte d'état-major à l'endroit

du mont Cassin et de l'abbaye, rayant ainsi du monde la montagne et le sanctuaire.

Le colonel Stucken entendit le grondement des 142 avions. Lui aussi leva la tête. Il fit même signe d'approcher au commandant von der Breyle et au commandant von Sporken, pour leur montrer l'imposante escadre qui arrivait sur le mont Cassin comme à l'exercice. Il remarqua :

— Là où ils passent, ceux-là, l'herbe ne pousse plus ! S'ils s'attaquent aux voies de communication, j'ai l'impression que nous pourrions attendre longtemps les munitions et les médicaments promis par le commandement !

À ce moment précis, avant même qu'il n'eût fini sa phrase, les soutes à bombes des « Forteresses volantes » s'ouvraient pour lâcher dans le ciel bleu une pluie d'acier sombre.

Le colonel Stucken n'avait pas encore fermé la bouche que ses yeux voyaient ce qu'il ne pouvait croire. Le commandant von Sporken mit la main sur son cœur... un peu plus, il aurait crié.

— Ils bombardent le monastère... bégaya-t-il. Déjà les premières bombes avaient atteint l'objectif.

Le monde se souleva dans un grand jaillissement de terre et de feu qui les jeta sur le sol. Leur tympan martelé résonna comme une enclume. La terre tremblait toute.

*

À la même heure, le Dr Pahlberg opérait à Albaneta, au fond d'un bunker enfoui sous des sacs de terre. Trois lampes à pétrole et une à acétylène éclairaient la pièce qui empestait la chair pourrissante, le pus, le sang, l'urine, la terre.

Pahlberg avait retiré sa veste d'uniforme. En manches de chemise, sans gants, les mains nues et sanglantes, il opérait au milieu du gémissement des blessés, sur une table pliante et boiteuse. Le visage, fermé, blême et couvert de sueur ; il se dressait contre la mort, et tentait de sauver ce qui passait à portée de ses mains longues et maigres.

Le Dr Heitmann pénétra dans l'abri. Il s'occupait au-dehors à panser les blessés les moins graves, à ôter les éclats des plaies. Au début, il se gardait d'envoyer à Pahlberg les cas les plus graves. Il les faisait tout

simplement déposer dans un coin pour qu'ils meurent en paix. Maintenant, son tablier de caoutchouc plein de sang et de pus, le visage couvert de boue, il s'exclamait, hors d'haleine :

— La deuxième vague de bombardiers ! Et l'artillerie qui pilonne systématiquement les positions ! Il jeta un coup d'œil sur la table d'opération : Il a le bassin entièrement emporté... ?

— Oui.

Le Dr Pahlberg venait d'obturer les artères. Il était en train de déposer sur un linge blanc les intestins sortant du ventre lacéré. À l'endroit où auraient dû se trouver les parties génitales du soldat, béait un trou, énorme et sanglant.

— Trois éclats. Testicules disparus, vessie absente, bas-ventre déchiqueté. Pahlberg leva la tête. Il rencontra le regard de Heitmann, et sut ce que l'autre allait dire. C'est inutile, je sais, Heitmann. Tout ce que nous faisons en ce moment est presque entièrement inutile. Mais aussi longtemps que j'aurai un souffle d'espoir, je continuerai !

Il repoussa des deux mains les viscères, et attrapa une artère au fond de l'effroyable cavité.

— Il a vingt-cinq ans, Heitmann. Il est père de deux petites filles blondes... un an et demi et six mois. Sa femme est blonde, elle aussi... elle est jolie, avec un visage rond de poupée. Vingt-trois ans. Prénom : Lotte. Il devait l'appeler Lotti, naturellement. J'ai regardé dans son portefeuille, avant de commencer. J'y ai trouvé des photos. Et une lettre, Heitmann, une lettre de Lotti. « Jamais je n'oublierai ta dernière permission... J'étais tellement heureuse de t'appartenir à nouveau, après si longtemps ! En regardant les enfants, c'est toi que je vois. J'espère que le troisième sera un garçon, aussi grand, aussi courageux et aussi gentil que toi. » Heitmann, vous comprenez maintenant pourquoi je me suis senti obligé d'opérer, tout simplement obligé ! Deux enfants, une charmante petite femme, un troisième gosse en route, peut-être – et le bonhomme est là, allongé sur le dos, comme un cochon saigné, les boyaux au soleil et les c... arrachées ! Sa petite femme était si heureuse de lui appartenir ! Vous saisissez, j'imagine, l'atroce ironie du destin ? Ce gouffre d'horreur qui peut exister entre les désirs et les réalités ? Mais je relève le gant, le gant épouvantable et sadique de la Mort : je lutte pour cet homme comme s'il était le symbole de notre travail, à nous les médecins !

Le mont Cassin n'était plus qu'une peau de tambour, résonnant à tous les échos des déchirantes explosions du bombardement. Quand la seconde vague fut passée, l'artillerie, aidée des mortiers, continua la ronde, envoyant sur les ruines de l'abbaye, projectile après projectile.

Dans son quartier général de la vallée, Freyberg jetait de temps en temps un regard sur sa montre. Les officiers qui l'entouraient vérifiaient les leurs.

— Encore soixante-six minutés, très exactement, dit le général Freyberg avec satisfaction, et nous occuperons le mont Cassin. Un bataillon suffira, messieurs. Il ne reste certainement rien des Allemands...

*

— Carlo, quand nous marierons-nous ?

Elle passait ses doigts pâles sur le bras du garçon, d'un geste caressant, à la fois plein de douceur et de timidité. Puis elle demanda :

— Pas avant la fin de la guerre ?

Ils étaient assis sur le mur de la Loggia del Paradiso et ils regardaient vers le bas, dans la vallée que la guerre ravageait. À chaque pas un entonnoir, partout à l'horizon, des villes détruites. La guerre était comme un géant qui, par-dessus les champs, les plaines et les montagnes, laissait derrière lui cendres et désolation.

Carlo secoua la tête. C'était un jeune paysan, qui avait cherché refuge avec Julia dans le monastère lorsque les Américains, passant le Rapido, s'étaient lancés sur Cassino. Ils vivaient dans une cave située au-dessous du réfectoire, et aujourd'hui, ils étaient venus s'asseoir sur la vieille muraille pour prendre un peu l'air.

— Nous allons demander la bénédiction de l'évêque, fit-il doucement. Personne ne saurait dire ce qui nous attend, Julia, et je voudrais que tu sois ma femme avant que...

— Avant que quoi Carlo ? demanda-t-elle en tremblant.

— Avant que la guerre ne passe sur nous, Julia. Serons-nous même vivants... après... ? Il lui entoura les épaules de ses bras : « Regarde Cassino. Plus une maison debout. Même l'église et le palais de l'archevêque ont disparu – rasés ! Je me demande quelquefois si nous sortirons jamais de cette cave ! J'ai peur, Julia... »

— Mais, Carlo ! Elle recommença à lui caresser le bras. Elle avait les doigts longs et secs... des doigts de morte, tendus d'une peau blafarde. « Le monastère est sous la protection divine. Ici, nous sommes en sûreté. » Elle regarda en l'air et tendit le bras vers le ciel. « Regarde un peu, Carlo... des avions. Une quantité d'avions. Ils vont sûrement à Rome ! »

Ils regardèrent au-dessus d'eux, dans le ciel bleu, les 142 « Forteresses volantes ». Carlo hocha la tête. : Il voulut compter les avions, mais il y renonça, tellement ils étaient nombreux.

— Dans dix minutes, les sirènes vont mugir là-bas, à Rome. Je plains les pauvres gens qui seront dessous. Mon Dieu ! Si cette guerre pouvait finir ! Pourquoi est-ce qu'ils n'arrêtent pas ? »

Le tonnerre des moteurs était maintenant au-dessus d'eux. Ils distinguaient parfaitement l'étoile sur les fuselages étincelants, les cabines de plexiglas, les hélices ronflantes, les canons de bord et les trains d'atterrissage rentrés. Ils étaient là, tous deux, assis côte à côte, joue contre joue, les yeux levés vers les oiseaux d'acier, et l'air était plein d'un seul bourdonnement qui emplissait totalement leurs oreilles.

Les fiancés Carlo et Julia...

Et puis les soutes à bombes s'ouvrirent et une sombre pluie de fer descendit sur l'abbaye. La basilique fut la première à s'écrouler, elle qui était au cœur du mont Cassin. Dans la pièce où il s'était réfugié avec ses frères, l'archiprêtre Diamare était en train de prononcer les dernières prières de none... « *Pro nobis Christum exora...* »

Le hurlement de Julia fut couvert par l'éclatement de la première bombe. Le déplacement d'air saisit les deux jeunes gens enlacés, et les balaya jusque dans la cour centrale, où tombaient déjà les projectiles suivants et les bombes au phosphore. Une énorme pierre de taille, détachée d'un mur du réfectoire enterra Carlo dans le sol, écrasa dans la poussière sa tête encore frémissante, et l'aplatit jusqu'à la rendre méconnaissable. Julia gisait sur les marches de l'escalier conduisant à la Cour des Bienfaiteurs... Frappée d'un coup brutal, elle avait perdu connaissance. Couverte d'une poussière grise, elle était étendue, la tête vers le bas de l'escalier éventré, les deux pieds arrachés. De chaque moignon sourdait un filet de sang qui se perdait dans les débris. La puissance du choc fermait encore les artères.

Des gens hurlant couraient à travers les ruines. Ils se faufilaient entre les montagnes de décombres et les gerbes de projectiles. Dans les

caves, d'autres malheureux étaient agenouillés. L'archiprêtre Diamare, seul debout entre les murs oscillants, tenait ses bras levés. D'une voix sans timbre, il donnait l'absolution générale à tous ceux qui étaient avec lui, à tous ceux qui s'étaient réfugiés dans les caves et aux autres dont les corps, dehors, étaient en ce moment, déchirés par les bombes et les obus.

La fin du monde arrivait. C'était la fin aussi pour l'âme du vieux Diamare, dont le monastère s'écroulait sur sa tête, en une vision infernale que l'esprit refusait et que l'œil avait peine à enregistrer.

Trois enfants erraient dans les ruines de la basilique.

Ils se donnaient la main et s'arrêtaient, les yeux grands ouverts, quand les obus éclataient devant eux dans les tas de gravats, ou quand de nouvelles bombes descendaient du ciel. Leurs parents s'étaient enfuis... dans une cave, dans une crypte, dans un corridor quelconque. De quelque part jaillit soudain le cri d'une femme, aigu et sauvage. Un nuage de fumée l'étouffa d'un coup.

Les enfants erraient toujours. Une fillette, la plus petite des trois, se mit à pleurer. De ses yeux incapables de comprendre la cruauté des choses, jaillirent des larmes qui vinrent délayer la crasse de ses joues.

— Maman ! criait-elle, maman ! Maman ! Elle voulait quitter les autres, mais le garçon la retenait d'une main ferme. Un obus vibra au-dessus d'eux. Le gamin précipita les deux petites au sol, et s'allongea sur elles avec courage pour les protéger de son corps. L'engin tomba tout près, les éclats sifflèrent... alors il se leva d'un bond, les entraînant derrière lui à travers la cour du Prieur. Il voyait des bras et des jambes sortir des tas de gravats... il regarda un vieux qui collait sa main droite sur le moignon de sa main gauche absente, et sautillait, les yeux hagards, parmi les explosions.

— Maman ! criait la petite... maman ! Où est maman ?

— Tiens-toi tranquille ! Le garçon entraîna la fillette. Une bombe explosa devant eux sur un escalier, pulvérisant le marbre. Lorsqu'il se releva, la troisième enfant ; celle qui était jusqu'ici restée muette de frayeur et d'étonnement, resta allongée sur le sol.

— Lève-toi ! cria le garçon. Il saisit la fillette par la main. Comme elle ne bougeait pas, il se pencha sur elle et la retourna sur le côté. Elle avait dans la poitrine un éclat d'acier tout dentelé.

— Giulietta ! cria-t-il, mon Dieu ! Giulietta !

Il souleva le cadavre, le jeta sur son épaule et se remit en route, sa main gauche tenant fermement la menotte tremblante de la plus petite, qui appelait toujours sa maman. Il traversa une dernière cour, grimpa sur un dernier tas de gravats. Un frère lai se précipita à sa rencontre, prit la petite morte et repartit en courant vers l'escalier de la crypte, qui était remplie d'une humanité pleurante, gémissante, et rarement indemne. Le jeune garçon trottnait derrière lui, tirant toujours la plus petite.

*

Dans l'après-midi, le dernier obus explosa dans les ruines, le dernier avion survola le monastère fumant.

Le mont Cassin n'était plus. Les photographies de reconnaissance, étalées sur le bureau de Clark, faisaient apparaître un gigantesque tas de pierres brisées, et une forêt de colonnes cassées, muets reproches, dressés vers le ciel.

Le général Clark regarda Gruenther et ne dit mot. Seul le général Juin, qui commandait les troupes françaises, se détourna en disant : « J'ai des remords, mes amis, je ne pourrais regarder ces photos... »

D'une main tremblante, le général Gruenther recouvrit les photos avec, une immense carte... le plan d'attaque de la 5^e armée sur le front Cassin. Le général Clark se passa la main sur les yeux :

— C'est irréparable, dit-il, il ne reste pas pierre sur pierre. Et c'était inutile, complètement inutile. Messieurs je ne comprendrai jamais cela !

Dans la cellule où saint Benoît avait rédigé ses règles monastiques, l'archiprêtre Diamare était agenouillé et priait.

— Mon Dieu, disait-il, mon Dieu... La devise *Succisa virescii* (Croît lentement) domine la vie de notre communauté. Donne-nous la grâce de ne pas mourir lentement...

Dans le calme du soir, l'air recommença à vibrer. Les canons américains de 240 martelaient le mont Cassin.

Dans la vallée, les troupes du général Freyberg se préparaient à l'assaut. Elles comprenaient un bataillon d'Indiens et de Néo-Zélandais. Elles se firent massacrer dans les ruines mêmes de l'agglomération de Cassino par le feu destructeur des mitrailleuses servies par les parachutistes allemands.

Le 17 février, la 3^e compagnie de parachutistes du capitaine Gottschalk occupa l'abbaye détruite. Le commandant von Sporken arriva avec un groupe du Génie, une section de lance-fusées et de lance-flammes, une batterie de 75 de montagne, qui s'enterrèrent dans les décombres. Les positions qui, jusqu'ici, se trouvaient à 400m au-dessous du monastère, furent remontées. Les éléments antichars s'installèrent également dans les ruines et l'unique réserve d'eau demeurée intacte, une petite citerne située dans la cuisine – par ailleurs entièrement démolie – fut confiée à la garde d'un groupe de parachutistes. Sans eau, la défense était impossible. Un homme peut vivre des jours sans manger. S'il manque d'eau, il devient fou.

Cette nouvelle rencontre entre le commandant von Sporken et l'archiprêtre fut brève et émouvante. L'évêque contraint de quitter définitivement son abbaye retrouvait le commandant allemand, sale et fatigué, qui avait sauvé les précieux trésors du couvent détruit.

Diamare tendit la main à von Sporken. Ce n'était plus la main ferme et chaude d'autrefois... elle était molle et froide, sans vie. C'était une main de vieillard, à peine assez forte pour exercer une légère pression.

— Dieu vous garde, Excellence ! dit Sporken très ému. L'affreux spectacle du mont Cassin lui ôtait les mots de la tête et la voix pour les dire... « et qu'il pardonne malgré tout ! »

Diamare approuva d'un geste, il embrassa du regard les 40 dernières personnes qui allaient descendre avec lui dans la vallée, les 40 dernières personnes sur 1 300 qui avaient cherché refuge auprès de saint Benoît.

Quatre moines portaient sur une échelle Julia, toujours inconsciente, et dont on avait bandé les chevilles sectionnées. Derrière eux, se tenait un frère lai, les bras chargés d'un enfant paralysé, que ses parents avaient abandonné en profitant d'une accalmie pour descendre à Piedimonte.

Une dernière fois, Diamare leva la main et bénit la petite assemblée épuisée. Puis il saisit un grand crucifix de bois, et sortit de l'enceinte. Les autres suivirent Diamare et le crucifix, et prirent le chemin de la vallée. À la hauteur de la chapelle de Saint Rachisio, on tira sur eux d'en bas... ils continuèrent à descendre.

Dans la vallée, Diamare jeta un regard circulaire sur ses moines et confia le crucifix à un jeune frère :

— Où est Fra Carlomanno Pelagalli ?

Un paysan fit un pas en avant :

— Mon père, le frère est déjà sur la Via Casilina. Je l'ai aperçu du dernier tournant. Il descendait directement vers la route, sans s'occuper du chemin.

Diamare secoua la tête. Fra Carlomanno avait quatre-vingts ans. Il était aussi vieux que lui. Et il dégringolait le mont Cassin tout droit par la pente, loin de leur cortège.

— Nous allons le chercher, dit-il doucement. Fra Carlomanno saura bien nous retrouver.

Ils continuèrent à avancer, par des sentiers défoncés par les obus, sur des pentes déchiquetées, à travers d'innombrables décombres. Ils laissèrent derrière eux les cadavres pourrissants des porteurs et des agents de liaison allemands éparpillés ça et là.

En bas, ils rencontrèrent le Dr Heitmann et son hôpital de campagne. Mort de fatigue, l'archiprêtre passa en titubant parmi les blessés. Le Dr Heitmann le soutint jusqu'à un grenier où il avait réservé la moitié d'une pièce pour en faire sa chambre personnelle. Gustav Drage apporta deux oranges et une bouteille d'eau gazeuse. Diamare en but un verre et donna les deux oranges au petit garçon paralysé que le frère lui portait toujours dans ses bras.

— Vous allez être conduit immédiatement en sûreté, Excellence, dit le Dr Heitmann en regardant sa montre. Dans une demi-heure au plus tard, un camion vous mènera, vous et les moines, jusqu'à Castellmassimo, où se trouve le commandant du 14^e corps blindé. De là, on vous conduira au maréchal Kesselring et à Rome. Avec l'aide de Dieu, Excellence, vous aurez survécu à la guerre.

Diamare regarda le médecin avec de grands yeux :

— À la guerre, oui ! Mais pas au monastère. Car mon cœur est resté là-bas. Il a brûlé avec l'abbaye !

Le Dr Heitmann resta muet. Dehors, les blessés appelaient. Le Dr Pahlberg était monté au couvent... pour y installer un poste de secours avancé. Trois camions avaient réussi à passer, apportant des pansements, des ampoules et des instruments chirurgicaux. L'hôpital était de nouveau en état de fonctionner.

Il n'y avait plus personne dans le monastère... La 3^e compagnie prit position dans les ruines, le groupé Maassen en tête avec, en pointe, Théo Klein, portant toujours sur sa poitrine, tout contre sa peau velue, la médaille de l'archiprêtre Diamare.

Le Dr Pahlberg se mit à grimper la pente sous les tirs de l'artillerie américaine, avec dix infirmiers et douze porteurs chargés de matériel, en direction de l'enceinte, restée partiellement intact.

Le commandant von Sporken régla la hausse de ses mortiers, répartit les différentes positions entre ses sections, et donna des instructions pour la pose d'un champ de mines à partir de la fin de la route jusqu'aux bâtiments.

Le jour tombait... Dans la plaine, l'archiprêtre, ses moines et les réfugiés poursuivaient leur chemin vers le nord.

Personne ne s'aperçut de la disparition de Julia, la jeune fille aux pieds coupés.

Épuisés par la descente et par les émotions des derniers jours, les porteurs avaient tout simplement laissé là l'échelle sur laquelle ils emportaient Julia et s'étaient précipités de toute la vitesse de leurs jambes pour rejoindre Diamare et son crucifix, qui descendaient vers la plaine. Julia était restée à mi-pente.

Elle reprit connaissance au moment où le crépuscule tombait sur le mont et sur le monastère démolì. Elle leva les yeux vers le ciel blafard. Des nuages passaient... au cœur des bâtiments claquaient quelques obus isolés. Elle se redressa et regarda autour d'elle avec ahurissement. Elle vit la couverture sur ses pieds, l'échelle sur laquelle elle était allongée, au beau milieu des rochers, et perçut dans les chevilles une douleur lancinante qui lui portait jusqu'à la moelle et l'empêchait de respirer.

— Carlo ? fit-elle à mi-voix, Carlo... elle s'assit sur son séant et heurta ses moignons contre un barreau de l'échelle. « Carlo ! hurla-t-elle d'une voix aiguë, Carlo ! au secours ! »

Elle fit avec les bras des gestes désordonnés, bascula en avant et se mit à ramper dans la pierraille sur ses pieds coupés. Elle cria, cria, et finit par tomber, face contre le rocher. Terrassée par la souffrance, elle perdit de nouveau connaissance.

C'est ainsi que le Dr Pahlberg la découvrit. Il la fit placer sur une civière et descendre dans la vallée.

Lorsque le Dr Christopher la vit arriver, elle était déjà morte, ayant perdu tout son sang.

*

Théo Klein se tenait silencieux entre les colonnes brisées de la basilique et dévorait des yeux l'immense champ de ruines qui avait été récemment encore une merveilleuse église. Heinrich Küppers, en se promenant à grand-peine dans les décombres de salles et de couloirs interminables, avait rencontré l'adjudant Maassen et Müller 17, qui venaient de retirer un cadavre de sous les pierres. C'était une femme enceinte, dont la tête avait été écrasée.

Küppers fit un geste d'impuissance :

— Toute la cour intérieure est pleine de morts, j'aime mieux vous dire que ça va sentir bon là-dedans quand le printemps arrivera, avec le soleil ! Gottschalk dit qu'il y a au moins 250 « macchabs » ! Qu'est-ce qu'on va en faire ?

— On va les enterrer ! Müller 17 déposa la femme sur une colonne fendue en deux et regarda ailleurs. L'aspect de ce visage écrasé était tel qu'il était lui-même incapable d'en supporter la vue. « J'ai pas envie de me ficher à l'abri et de tomber sur un cadavre en putréfaction ! »

Théo Klein arrivait de la basilique. Il était encore tout secoué d'émotion : comment croire que ces ruines avaient été une magnifique église et que, dans cette même église, il avait reçu sa médaille des mains de l'évêque ?

— Tout ça, c'est une belle saloperie, quand même ! dit-il à voix haute, une sacrée belle saloperie !

Müller 17 approuva du chef :

— On devrait proposer au capitaine de liquider d'abord la corvée d'enterrement.

— Qui est-ce qui parle d'enterrement ? Il vit la morte sur sa colonne fendue en long, et fit la grimace. « Pas appétissante, la même ! C'est malheureux, pour la première fille que je vois en trois mois ! »

L'adjudant Maassen ôta le foulard de soie qu'il portait au cou et l'éta la sur la tête du cadavre. Pour que le vent ne l'emporte pas, il mit une pierre dessus. Heinrich Küppers considéra la forme inerte allongée

dans ses vêtements déchirés, avec son ventre énorme, la figure recouverte du foulard maintenu d'une pierre, et dit :

— Le vrai visage de la guerre !

Le sous-lieutenant Weimann, qui grimpait sur les tas de débris accumulés dans la cour du Prieur, s'arrêta net sur une pierre énorme.

— Ah, ah, dit-il, charmante réunion de famille ! La mère Maassen et ses enfants... Pendant que les autres creusent des tranchées et posent des mines, vous visitez l'abbaye, pas vrai ? Et avec ça, vous êtes tous experts en choses de l'art ? Monsieur Klein aussi, bien entendu ? Dommage que le commandant von Sporken ait embarqué pour Rome la « Léda » de Léonard de Vinci – monsieur Klein aurait pu voir une femme nue, pour la première fois depuis longtemps !

Théo Klein poussa un gros soupir.

— Mon lieutenant – nous cherchons des morts.

— Des morts ? Vous en cherchez ? Weimann descendit de son piédestal. Il vit la forme féminine allongée sur sa colonne et eut un petit sursaut :

— Celle-ci, portez-la dans le jardin. Elle ne sera pas seule. Que Bergmann et Müller 17 s'en occupent. Les autres, venez avec moi ! D'après le capitaine, c'est ce soir que ça va péter !

Ils se jetèrent parmi les pierres éparses. Au-dessus d'eux venait d'apparaître un avion de reconnaissance qui tournoyait lentement en prenant des photos. Théo Klein lui adressa une vague grimace :

— Celui-là, il ne nous prendra pas !

— Espérons-le ! Le sous-lieutenant Weimann s'installa plus confortablement dans les décombres. « S'ils voient encore bouger dans le monastère, ils vont balancer une autre fois deux ou trois cents tonnes de bombes ! »

L'appareil disparut derrière le mont Calvaire... le groupe Maassen trotinant dans les ruines, traînant en son milieu le corps de la jeune femme. Josef Bergmann trébucha sur un moellon, et le cadavre pesant dégringola sur lui. Il le rejeta sur le côté d'un coup d'épaule et sentit sa figure inondée du sang de la défunte. Il fut pris d'une brusque envie de vomir. Tête penchée sur la pierraille, lui-même pâle comme un mort, il fut secoué d'affreux hoquets.

— Bon Dieu ! bredouilla-t-il, quelle sacrée m... quand même !

Müller 17 et Heinrich Küppers s'éloignèrent avec la morte, tandis que Bergmann vomissait. Il alla mieux ensuite. Essuyant avec son mouchoir le sang de son visage, il rejoignit les autres.

*

La même nuit, deux paysannes surgirent derrière les lignes allemandes. Elles étaient montées sur un vieux mulet ; les soldats les accueillirent avec de grasses plaisanteries.

— Où allez-vous, les belles ? cria un sous-officier, si vous cherchez un homme, vous ne trouverez pas mieux que moi !

— *Non capisco !* répondit Maria Armenata. Elle étreignit les épaules de sa compagne, juchée devant elle, et tambourina de ses talons nus sur les flancs de l'animal, qui accéléra l'allure. « *Non capisco, buona notte !* »

— Un baiser ! Juste un baiser ! Le sous-officier s'approcha. « Un quart d'heure, pas plus, ma chérie. Un quart d'heure derrière la grange. Pas plus longtemps, je te jure ! »

Maria Armenata lâcha les rênes, le mulet se mit à trotter plus vite. « *Non ho tempo !* cria-t-elle en riant, *mi rincresce !* »

Elle jeta un regard circulaire, tandis que la bête continuait à filer vers la plaine. Le sous-officier les regardait s'éloigner. Il fit même de la main un signe amical : Maria lui rendit son signe. Puis l'obscurité retomba sur eux, interrompue seulement par les phares camouflés des convois de ravitaillement qui roulaient de nuit sur les routes et les chemins de terre en direction du front de Cassino.

Arrivées à un bois de pins, elles arrêterent le mulet et mirent pied à terre. Maria Armenata décrocha une gourde suspendue à la selle et la tendit à l'autre paysanne :

— Bois, l'Heureux...

Le caporal-chef Felix Strathmann repoussa de la main le foulard qu'il portait sur la tête. Maria lui avait coupé les cheveux court. Elle avait passé sa figure au brou de noix et il avait enfilé une robe appartenant à la vieille sage-femme, restée avec les partisans.

À longs traits assoiffés, il but le vin rouge un peu aigre et rendit la gourde à Maria. La chevauchée à travers les positions allemandes

l'avait fatigué. Il savait que s'il était découvert, on lui collerait douze balles dans la peau sans demander d'explications. Il s'assit dans l'herbe humide et resta les yeux fixés sur la jeune fille.

— Où m'emmènes-tu ? demanda-t-il à voix basse. Il n'osait parler fort, de peur d'être entendu par une patrouille.

Elle répondit, inconsciente de ses inquiétudes :

— J'ai une tante dans la campagne.

— Et que ferai-je chez ta tante ?

— Là-bas, nous te cachons, et la guerre sera finie pour toi. Ma tante possède une ferme. Pas grande, mais bien cachée.

— Il y aura certainement une compagnie là-bas ! Strathmann sauta sur ses pieds. Il tâta son pistolet d'un doigt fébrile, et s'en trouva rasséréiné. « Tu sais ce qu'ils feront de moi, s'ils me trouvent ? »

— Oui, l'Heureux ! Mais ils ne te trouveront pas ! Ils peuvent ruiner des pays, démolir des villages, vaincre les océans, conquérir les airs, et descendre le soleil... ils ne peuvent rien contre l'amour, *carissimo*... une femme a toujours la victoire, lorsqu'elle aime...

Felix Strathmann se rassit. Le bois était épais. Il était situé à l'écart des routes de passage. Dans le lointain, on entendait le ronflement des camions. De temps à autre, c'était un bruit plus clair de raclement... les chars, se disait-il. Ils sont en route pour le mont Cassin. Et les camions transportent des munitions et du ravitaillement, des cigarettes et de l'alcool... demain soir, les porteurs grimperont en ahanant sur la montagne, ils se plaqueront au sol pour éviter les obus, et finiront par apporter jusqu'aux ruines leurs charges précieuses. Théo Klein sera là à attendre. Il criera : « Vous en mettez un temps, les gars ! La bouffe est encore froide ! » Ils mangeront leur soupe froide dans leurs gamelles, mâchonneront du pain dur et gris... Maassen... Müller 17... Bergmann... Klein... Heinrich Küppers... Un seul serait manquant, disparu, tout simplement disparu, comme si la terre l'avait avalé. Le caporal-chef Felix Strathmann, natif de Saint-Pauli. Ce salaud de Strathmann, qui avait déserté, forniqué dans une grotte avec une belle Italienne et qui demeurerait maintenant comme un héros dans le souvenir des autres.

— À quoi penses-tu, *caro* ?... La voix claire de Maria le tirait de ses songes. Il sursauta. Elle était allongée à ses côtés, et lui caressait la cuisse de ses doigts longs et minces. Cela l'énervait, le rendait fou,

cela lui faisait bouillir le sang dans les reins. Il voulut repousser Maria, mais la main de la jeune femme restait agrippée à sa cuisse comme la griffe d'un chat, les ongles longs plantés dans sa chair.

— Je pensais à mes camarades, fit Strathmann d'une voix étranglée. Il sentait le désir le submerger de nouveau, le tout-puissant besoin de caresser le corps blanc de Maria avec ses lèvres à lui, pendant qu'elle crierait et gémirait comme dans la grotte, avec des airs de chat sauvage.

— Pense un peu à moi... elle avait la voix rauque et douce, pleine d'expectative. Elle poussait sa poitrine pleine contre son bras... il en sentait le poids, à travers le corsage léger. Elle se jeta sur lui, l'écrasa sur le sol et l'embrassa avec violence, se collant à lui, mordant ses lèvres de ses petites dents et passant dans ses cheveux courts une main frénétique. « Nous sommes insatiables, dit-elle, indomptables ! Sauvages comme le vent brûlant qui souffle du sud, sauvages comme la tempête glaciale qui descend des Alpes... Oh ! mon chéri... » Elle se laissa glisser du corps de Felix sur le sol, pour se redresser aussitôt sous ses caresses. « Je pourrais tuer une armée entière pour te garder, soupira-t-elle, j'aime la guerre, oui, j'aime la guerre, parce qu'elle m'a fait cadeau de toi. »

Deux heures plus tard, ils reprenaient leur voyage. Par des chemins de terre, à travers des champs désolés, dans des forêts d'oliviers, de pins et de cyprès. Dans le lointain, ils entendaient toujours le bruit de la bataille... c'était comme un orage qui s'abattait sur des territoires inconnus. Il ne les touchait point. Ils allaient, trottinant sur leur âne, aux premières lueurs de l'aube, vers la liberté, la paix d'un monde qui leur appartenait en propre.

Maria avait la tête appuyée sur l'épaule de Strathmann. « Je suis heureuse, *carissimo*, chuchota-t-elle, j'en ai envie de chanter ! » Elle se pressa contre lui, la froideur du matin traversait leurs vêtements. « *Ho molto freddo...* »

— Je sais, dit-il, nous n'avons pas de couverture. Serre-toi contre moi, Maria.

— Si, Felix... elle soufflait dans ses mains fragiles. « Quelle heure est-il ? »

— Quatre heures.

Le mulot trotтинait à travers champs. Le vent frais du matin leur apportait l'odeur de la terre mouillée.

— Avons-nous encore beaucoup de route à faire ?

Maria Armenata haussa les épaules :

— Trois jours, peut-être, ou bien cinq... Je ne sais pas. Nous allons jusqu'au bout du monde, l'Heureux » Tu vois bien, ce n'est pas la peine de demander.

*

À Rome, on constituait pour Cassino un nouvel hôpital. Renate Wagner faisait partie des infirmières qui empaquetèrent les médicaments et furent chargées, à l'aérodrome, de les remettre à l'équipage des avions.

C'était un travail d'automate. Il fallait faire cocher les numéros des caisses embarquées sur des listes que signaient ensuite les commandants de bord. Elle ignorait le contenu exact de ces caisses, et savait seulement qu'elles allaient à Cassino, le Verdun de cette guerre-ci, comme l'avait déclaré récemment le speaker de Londres. Elles étaient cinq infirmières à écouter toutes les nuits la radio anglaise, enfermées dans une chambre et l'oreille collée au poste.

Un deuxième Verdun... Erich était sur le mont Cassin, elle venait de l'apprendre, c'était la dernière nouvelle qu'elle avait reçue de lui avant de perdre tout contact. Elle le savait vivant ; de grands blessés lui avaient parlé du Dr Pahlberg. Il les avait suffisamment retapés pour qu'ils puissent être transportés à Rome dans un hôpital digne de ce nom.

— Un gars formidable, le capitaine ! disaient les troufions. Sans lui, nous y serions tous restés ! Les officiers, un peu plus policés, confirmaient les dires des soldats : « Votre fiancé, mademoiselle ! Il compte parmi les héros silencieux de cette bataille meurtrière. Ce qu'il fait pour les blessés est véritablement magnifique ! »

Un héros silencieux, songeait Renate Wagner, en quittant la chambrée des officiers. S'il entendait cela ! Elle le voyait déjà sourire et dire d'un air sarcastique : laissez-leur leur guerre romantique, ma chérie. Ils ont besoin de mots auxquels s'accrocher. Ils seraient tout seuls dans la vie si on leur retirait les mots...

Elle regarda les caisses qu'on transportait jusqu'aux avions sur des chariots à roulettes. Les braves JU 52, gros, vieux et spacieux, attendaient leur chargement pour le conduire au front et peut-être le larguer sur le monastère au bout de parachutes, si toutefois les

Américains, les laissaient arriver jusqu'au mont Cassin.

Les yeux attentifs, Renate Wagner traversa le terrain. Dans un coin éloigné, là où les pistes se perdent dans l'herbe, s'exerçaient les recrues paras... roulé-boulé et décrochement du parachuté. Elle passa lentement devant eux et continua jusqu'à un grand hangar où les instructeurs apprenaient aux hommes à fixer le « pépin » sur leur dos. Le sous-lieutenant Günther Mönnig la salua galamment au passage. Elle répondit par un bref salut et poursuivit son chemin. L'adjudant-chef Erich Michels et le sergent Helmuth Köster étaient en train d'expliquer à un autre groupe le fonctionnement du parachute.

Michels et Köster ne firent pas attention à l'infirmière solitaire qui traversait le terrain avec des yeux si vifs et s'efforçait de retenir en passant tout ce qu'elle pouvait voir et entendre de l'école du parachutisme. Au bout du hangar, elle aperçut, suspendus à de grandes lanières, toute une série de parachutes ouverts. Ils étaient là pour sécher, et deux sous-officiers, chacun devant une longue table, les pliaient soigneusement l'un après l'autre.

D'un air rêveur, Renate Wagner restait immobile à la porte du grand hangar d'exercice. Elle possédait un uniforme, l'uniforme complet d'un sous-lieutenant de paras. Il lui manquait un parachute.

Elle vit que les deux sous-officiers, après avoir plié les « pépins », les glissaient dans des enveloppes qu'ils entassaient dans un coin du hangar. Bien sûr, ils les comptaient : chaque fois qu'ils en rangeaient un nouveau, ils faisaient un petit trait sur un bout de papier.

Au-dessus d'elle, les grandes voilures de soie oscillaient dans le vent léger. Le sous-lieutenant Mönnig approchait du hangar. Il eut un geste de surprise en voyant l'infirmière arrêtée sous les parachutes, mais continua son chemin. La petite amie d'un des adjudants, se dit-il, elle attend que le gars ait fini son service. Ce n'est pas régulier, certes, mais elle est infirmière, et par conséquent, à moitié militaire.

Il alla jusqu'au mess et commanda une tasse de café. Il se sentait gelé jusqu'aux moelles par le vent glacé.

Deux événements survinrent cet après-midi-là, et ils n'arrivent normalement jamais dans l'armée allemande !

Il manqua une caisse à pansements, une caissette réglementaire des services de Santé, avec la croix rouge sur le couvercle. L'intendant chargé de contrôler le matériel était absolument furieux et injuriait ses soldats, qu'il accusait de s'être trompés dans leurs comptes.

Il cria beaucoup sur le dos des deux sous-officiers responsables des opérations de chargement et jeta sur la table d'un geste rageur des listes qu'il tenait à la main, en s'exclamant : « Je ne peux quand même pas faire recharger les appareils, sous prétexte qu'il manque une caisse ! Bande de fainéants ! Je vous apprendrai, moi, à faire attention ! C'est une caisse de quoi ? »

— Une caisse à pansements.

— Bon ! On la remplacera ! L'intendant respira. Il avait pensé à des médicaments coûteux, mais de la gaze et des bandes... mon Dieu, pourquoi se faire tant de soucis pour de la gaze et des bandes ! « Écrivez sur la feuille d'accompagnement : sera livrée avec le convoi 5. » L'intendant se tourna vers Renate Wagner, qui apparaissait justement derrière une pile de caisses. – Vous vous rendez compte, mademoiselle Renate... il manque une caisse à pansements ! » Renate Wagner prit un air incrédule :

— Impossible ! J'ai tout compté moi-même avant que les camions ne quittent l'hôpital !

Le soir, lorsque l'adjudant-chef Michels fit le compte des parachutes, il en manquait un.

Michels eut l'air étonné, regarda la liste, et recompta... trois... sept... dix... vingt... vingt-trois... vingt-neuf... trente-trois. C'était tout. Trente-trois parachutes en magasin. Il en avait reçu trente-quatre ! Misère !

La voix d'Erich Michels résonna dans le hangar :

— Les sergents, à moi ! En vitesse !

Il y eut une brève conférence. Les deux sous-officiers chargés du pliage présentèrent leurs listes... à elles deux, elles portaient trente-quatre marques, pas une de moins, et chacune d'elles était signée par l'autre plieur, en confirmation.

— Nous en avons plié et rangé trente-quatre.

Il n'en reste plus que trente-trois ! Michels commençait à transpirer. Une histoire pareille dans sa compagnie, dans son peloton d'instruction ! Sacré nom d'une pipe ! Il lança :

— Vous avez vu quelqu'un venir ?

— Non, personne !

— Des gars d'une autre unité... des troufions, ou bien des aviateurs ? Ils voleraient n'importe quoi !

— Non, vraiment personne !

Michels passa les doigts dans ses cheveux ras. Il vit approcher la silhouette du sous-lieutenant Mönnig, et gueula à la cantonade :

— Je vous fous mon billet que je retrouverai ce parachute ! même si la compagnie doit passer trois jours à faire le tour du terrain en tenue de campagne ! Un parachute ! Comment voulez-vous que ça disparaisse, un parachute ?

On fouilla le hangar mètre par mètre. Les « pépins » furent recomptés dix fois de suite, on interrogea les hommes. Mais l'affaire n'avancait pas : il manquait toujours un parachute. C'était celui du 1^{ère} classe Fritz Gruben, l'infirmier du groupe de réserve.

Il ne restait plus au sous-lieutenant Mönnig qu'à signaler la disparition au régiment, qui aussitôt, étant donné l'énormité de la chose, transmet l'information à la division. La division la signala au corps d'armée, le corps d'armée à l'armée, et cette dernière, finalement au commandant en chef du secteur Sud.

Un parachute avait disparu à Rome, en pleine instruction. Dans un hangar de pliage ! Les interrogatoires n'avaient rien donné. On ne tenait aucun suspect et tout acte d'espionnage était exclu, puisque la construction du parachute allemand était archiconnue de tout le monde grâce aux centaines d'exemplaires capturés. Qui pouvait bien s'intéresser à un « pépin » ?

— Un imbécile, et personne d'autre ! proclamait l'adjudant-chef Michels. Qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse ? Sauter du toit de sa maison ? C'est complètement stupide ! De toute façon, il n'aura pas d'avion pour sauter ! Et d'ailleurs, pourquoi voudrait-il sauter ? Quel demeuré pourrait bien vouloir aller au front, volontairement, un parachute sur le dos ?

Les autorités supérieures étaient du même avis. On passa le parachute aux pertes et profits, comme on l'avait fait pour la caisse de gaze à pansements, et le 1^{ère} classe Gruben toucha un autre parachute !

Quant à la gaze de la caisse dérobée, elle flottait lentement sur le Tibre par gros tampons en direction de la mer. Imbibée d'eau comme elle était, elle effleurait à peine en surface, et suivait le courant.

Dans le poêle de sa chambre, chaque soir. Renate Wagner brûlait les planches de la caisse. Les yeux fixés sur les flammes claires, elle regardait le feu dévorer la croix rouge, la peinture se ratatiner. Dans le fond de son placard, sous une pile de journaux, il y avait un ballot rond. Elle gardait toujours sur elle les clefs de sa chambre et du placard, accrochées à une petite chaîne suspendue entre ses deux seins.

Maintenant pensait-elle, j'ai tout ce qu'il me faut !

Elle était transportée par un sentiment de triomphe et d'impatience, de peur et d'envie d'agir. Je vais revoir Erich, se disait-elle chaque fois que le remords la prenait, si j'ai volé, c'est par amour. Je veux aller le retrouver, maintenant justement maintenant pendant qu'il est dans cet enfer.

Pendant ses heures de liberté, elle se mettait devant la glace et endossait le parachute. Elle attachait les courroies autour de son corps, après les avoir mises à la bonne longueur, elle en passait deux autres entre ses jambes et en fixait de chaque côté les crochets aux œilletons correspondants. Les larges bandes de toile lui appuyaient sur le bas-ventre. C'était une impression curieuse, un peu excitante même, que cette pression perpétuelle jointe à l'espèce de sensibilité qu'elle constatait alors à l'intérieur de ses cuisses.

Elle serra bien fort la boucle sur sa poitrine. Il fallait bien aplatir cet endroit-là, car sous la combinaison de saut de parachutiste, ses seins avaient tendance à être aussi visibles que deux paquets de munitions. Comme elle l'avait vu faire sur le terrain, elle lança par-dessus son épaule le cordon d'ouverture qu'on fixe au plafond de l'avion, et qui lorsqu'on saute, provoque le déploiement. Les grosses bottes de saut la grandissaient : ses genoux étaient raides, maintenus par les genouillères et les bandages bien serrés.

Bien devant le miroir, le casque rond sur ses cheveux relevés, elle se contemplait. On eût dit une créature inconnue, un insecte d'ailleurs, une gigantesque chauve-souris...

Elle fit quelques pas, pour s'habituer au poids du parachute... les bandes de toile lui frottaient le bas-ventre et l'intérieur des cuisses. De nouveau, elle fut traversée de l'espèce de chatouillement délicieux, qui la pénétrait jusqu'au bout des doigts... elle s'arrêta net, défit le crochet des courroies latérales et jeta le parachute sur le plancher. Dans le miroir, elle vit sa poitrine qui respirait plus vite.

Erich ! se dit-elle. Elle ferma les yeux et posa ses deux mains sur

son visage brûlant. Erich, comme tu me manques ! Comme j'ai soif d'aimer et d'être aimée, d'être entourée de tendresse et de m'abandonner... C'est terrible, j'ai honte de moi... mais je n'y puis rien, je n'y puis vraiment rien... J'ai tant besoin de toi, Erich, je me sens comme une bête sauvage. »

Elle se jeta sur le lit et pleura. L'intérieur de ses cuisses était parcouru de frémissements nerveux. Elle s'en aperçut. De honte, elle mordit l'oreiller.

Le lendemain, c'était fini.

Elle avait pris un bain froid, en claquant des dents, et n'avait pu s'empêcher de penser à saint François qui se mettait tout nu sur une fourmière pour étouffer en lui les passions de la chair.

*

Allongés dans les ruines du monastère, Théo et Heinrich Küppers tiraient à la mitrailleuse. En face d'eux, sur la cote 444, à deux cents mètres de l'abbaye en direction du nord, les Gourkhas lancés à l'assaut, grimpaient derrière les blocs de rochers. C'était le 17 février 1944, il était cinq heures de l'après-midi, et l'attaque était la troisième déclenchée par le général Freyberg. Elle mettait en jeu cinq bataillons comme éléments de pointe, et un bataillon entier de porteurs pour le ravitaillement et les munitions. Les Allemands n'avaient là-haut qu'une compagnie de parachutistes appuyée par un groupe du Génie, quelques mortiers et canons de montagne.

C'était le troisième assaut lancé contre cette montagne de débris et il en jaillissait un feu aussi dense que si 450 tonnes de bombes et des milliers d'obus n'avaient pas retourné la terre et les pierres du monastère. L'enfer répondait du tac au tac !

Le général Freyberg se tenait dans son P.C. Il était aussi blanc que derrière lui la muraille chaulée. Première attaque : 12 officiers morts, et 130 soldats. Déchiquetés par le tir des mitrailleuses mises en batterie par les parachutistes allemands. Deuxième attaque : les chiffres n'étaient pas encore parvenus. Troisième attaque : elle était en train de se développer sur les pentes du mont Cassin mais mourait à la cote 444, où les Gourkhas servaient de cibles aux mitrailleuses et restaient fixés derrière les rochers sans pouvoir bouger.

— Sacrés Allemands ! dit amèrement le général Freyberg, ils vont nous rendre ridicules aux yeux du monde entier...

Il ne se trouva personne autour de lui pour le contredire.

*

Le sous-lieutenant Weimann approcha en rampant et se jeta aux côtés de Klein et de Küppers, entre deux colonnes brisées. Il voyait parfaitement, avec ses jumelles de campagne, que les Indiens, coincés entre les cotes 444 et 569 essayaient de s'installer le mieux possible sur ce terrain accidenté pour y passer la nuit.

— Ils vont rester là jusqu'à demain, fit-il gaiement.

— Oui, mais moi, je vais les empêcher de dormir... Heinrich Küppers appuya sur la détente... le « tacata » de la terrible M.G. 42 aboya dans le crépuscule. Là-bas dans les rochers, des formes glissèrent furtivement. L'une d'elles leva les bras en l'air, on entendit un cri étouffé, puis tout le corps bascula et roula sur la pente avant de disparaître derrière une avancée de terrain.

— À la tienne ! fit Théo Klein aimablement en voilà un qui ne reverra pas l'Indus.

Weimann regarda Klein d'un air ahuri. « Eh bien mon p'tit vieux ! Vous savez où coule l'Indus ? »

— Non, mon lieutenant, répondit Klein avec un sourire, mais l'adjudant Maassen disait hier que ces gars-là venaient de l'Indus. Alors je m'en souviens !

À trente mètres d'eux, une main s'agita. C'était le capitaine Gottschalk, dissimulé à côté d'un mortier, qui observait les mouvements de l'adversaire. Weimann se leva d'un bond et courut courbé en deux parmi les décombres. Il dépassa Maassen et Müller 17 accroupis derrière une mitrailleuse et qui mangeaient du chocolat. Tout tranquillement, sans s'en faire une miette. Assis l'un en face de l'autre, ils s'entretenaient très naturellement en croquant leur tablette. Weimann eut une vision rapide du tableau qu'ils formaient, et s'aplatit dans les gravats en riant, près du capitaine Gottschalk. Un petit nuage de poussière s'éleva en l'air et dériva paresseusement au-dessus de la pierraille.

— Vous avez l'air de bien vous amuser, dit Gottschalk, pourtant la situation n'a rien de drôle. Les Gourkhas sont à deux cents mètres ! J'imagine que dans la nuit, ils pousseront jusqu'aux murs d'enceinte. Autrement dit, on peut s'attendre à du corps à corps, Weimann. Vous savez comment ça se passe, un corps à corps avec des Indiens ? Sans

bruit, au couteau, à la crosse ! Une vraie tuerie pour bêtes sauvages ! Toujours souriant Weimann fit oui de la tête :

— Maassen et Müller 17 prennent une petite collation. Ils sont assis derrière leur mitrailleuse comme s'ils étaient au bar, et dégustent du chocolat. Sans s'en faire, comme si de rien n'était ! À deux cents mètres, les Gourkhas grouillent dans les rochers ! Je me demande ce qui pourrait les déranger !

— Trois jours sans bouffer et trois mois sans femmes – alors là, ils sont mauvais ! Le capitaine tendit à Weimann ses jumelles de nuit. Regardez là-bas. Moi je pense qu'ils sont en train de s'installer pour la nuit.

Devant les Indiens, on voyait les arrivées de mortiers allemands. Le groupe du commandant von Sporken pilonnait les rochers et empêchait les Gourkhas de montrer leur nez. En même temps claquaient les mitrailleuses de la 3^e compagnie, tandis que, plus espacés, éclataient les départs de petits canons de montagne. On économisait les munitions en vue de l'assaut final Ah ! voilà maintenant que le « tacata » venait de tout près... ! Weimann approuva du chef :

— L'adjudant Maassen et Müller 17 ont fini leur chocolat. Ils se consacrent de nouveau à la bataille. C'est charmant, vous ne trouvez pas ?

En face d'eux, derrière un gros rocher, s'agitait un fanion blanc. Un fanion blanc à croix rouge. Des infirmiers...

— Ils veulent emporter les blessés avant la nuit. Le capitaine Gottschalk jeta un coup d'œil circulaire sur son secteur. Les mitrailleuses s'étaient tues... d'un seul coup, dès qu'était apparu le petit drapeau. Théo Klein se leva même et regarda par-dessus le bord de l'abri. Quand personne ne tire, c'est là qu'une guerre devient intéressante. On se croirait aux actualités !

Peu à peu, les Indiens sortaient de leurs cachettes. On les voyait distinctement grimper sur les pentes et emporter leurs blessés sur des brancards ou dans des toiles de tente. Le commandant von Sporken traversa l'étendue de gravats qui le séparait du capitaine Gottschalk et fit de loin un geste pour l'empêcher de se mettre au garde-à-vous :

— Pas de fioritures, Gottschalk, dit-il, nous sommes tous dans la merde et avons tous la même chance de tomber au champ d'honneur ! Regardant autour de lui, il demanda : Vous avez des blessés ?

— Non, mon commandant. Pas de morts non plus.

— Au Génie, ils ont trois blessés légers. C'est tout.

Il regarda les formes mouvantes des Indiens qui continuaient à enlever les leurs. Sur l'avancée de rocher, les deux infirmiers continuaient à agiter leur drapeau blanc à la croix rouge.

— J'ai l'impression que nous avons fait du bon travail, là-bas ! poursuivit Sporken. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? que nous étions tous en morceaux ? Le commandant se mit à rire doucement : apparemment ce brave Freyberg ne connaissait pas les parachutistes !

Il voulut dire autre chose, mais ses yeux venaient de rencontrer un spectacle qui lui coupa le souffle. Il regardait vers un tas de décombres, et secouait une tête incrédule :

— Enfin, ce n'est pas possible ! dit-il d'un air étonné, Gottschalk, qui sont ces hommes ?

Le capitaine Gottschalk avait suivi le regard du commandant.

— Sergent Küppers et caporal Klein, mon commandant !

— Un caporal ! Sporken se reprit à sourire, bien entendu, un caporal !

Dans leur trou, juste sous leur nez, Küppers et Klein avaient allumé un petit feu, bien entouré de pierres. Ils avaient posé sur ce feu une gamelle, et de cette gamelle – qui fumait – émanait une légère odeur de ragoût qui parvenait jusqu'aux deux officiers. Pour que sa tâche sacro-sainte ne soit pas dérangée, Théo Klein, imitant les brancardiers indiens, avait planté à côté de leur abri un bout de bois muni d'un petit drapeau blanc.

Heinrich Küppers touillait paisiblement dans la marmite improvisée lorsque surgit le commandant von Sporken. Théo Klein claqua les talons... derrière l'épaule de Sporken, il y avait le visage de Gottschalk et Klein sentit que quelque chose n'allait pas.

— Bon appétit ! fit Sporken avec amabilité, qu'est-ce que vous avez de bon ?

— Merci, mon commandant ! Küppers se tenait, impeccable, à côté de la gamelle fumante. Un ragoût de bœuf aux nouilles, mon commandant.

Sporken se pencha sur la gamelle qui fumait retira le bout de bois avec lequel Küppers avait remué, le lécha et hocha la tête. Il n'y a pas de sel, Küppers !

— Oui, mon commandant mais je n'en ai pas !

— C'est bête ! Vous viendrez me voir, j'en ai un cornet dans mon P.C. ! Il regarda Théo Klein, qui pétrifié, fixait le commandant sans oser tourner les yeux vers le capitaine. Mais apportez-m'en une ration. Je suis curieux de connaître la cuisine de mes soldats !

— Oui, mon commandant ! lancèrent Küppers et Klein ensemble.

En même temps, le caporal tournait le ragoût car il n'existe rien de plus mauvais que des nouilles brûlées.

À cet instant précis, un projectile fit vibrer l'air au-dessus d'eux et explosa dans la cour principale. Théo Klein sursauta.

— Ils ont retiré le drapeau blanc ! La fête reprend ! Il se jeta derrière son arme et commença à tirer sur les Indiens qui reprenaient leur avance en direction du monastère. Heinrich Küppers lança une bande neuve à Klein et se glissa jusqu'à la gamelle. Il la touilla, la retira du feu, qu'il éteignit et regagna son poste. Il prépara une autre bande, sortit sa gamelle personnelle, la remplit de ragoût aux nouilles, revint à Klein, et déposa à portée de sa main trois bandes de munitions. Puis, sous le feu des mortiers indiens, il s'en alla, courbé en deux, à travers les décombres, atteignit la cour à quatre pattes, car elle était visible de la cote 569, traversa la basilique à toute vitesse et atterrit d'un seul élan dans la cave où le commandant von Sporken venait tout juste de rentrer, l'uniforme déchiré et le casque cabossé.

— Le ragoût de bœuf aux nouilles, mon commandant ! dit-il en claquant superbement les talons. Sporken le considéra de l'air de celui qui n'en croit pas ses yeux.

— Eh bien ! fit-il tout étonné, vous êtes venu jusqu'ici, malgré le feu, pour m'apporter des nouilles ?

— Oui, mon commandant. Vous en aviez exprimé le désir, et nous vous l'avions promis. D'ailleurs, il fallait que je vienne chercher le sel !

Dehors, pas loin de la cave, un peu partout dans les pierres éclatées, dégringolaient les obus de mortiers. Les lance-fusées sifflaient bruyamment, quelque part dans les ruines éclataient les départs de la batterie de 75. Le commandant von Sporken prit la gamelle, souleva le couvercle, et regarda le bœuf aux nouilles. Il prit sa cuillère et mangea

quelques bouchées.

— Vous aimez ça ? demanda Küppers, à l'encontre de toutes les traditions militaires.

— Merci. Sporken regarda le sous-officier, couvert de terre, pâle et défait qui ne s'était pas rasé depuis des jours et des jours. Je crois bien, dit-il, ne jamais avoir fait de meilleur repas !

*

Quatre brancardiers débouchèrent bruyamment dans la cave-P.C. du commandant. Ils portaient deux toiles de tente.

— Un blessé à la tête, l'autre au ventre, mon commandant.

— Unités ?

— Génie et 3^e compagnie.

Heinrich Küppers sursauta. Il s'approcha d'une des toiles. C'était la balle dans le ventre. Un jeune gars, récemment arrivé de Rome avec les renforts. Il avait déjà les yeux profondément enfoncés, la bouche entrouverte. Il râlait. Sporken posa la gamelle de nouilles.

— Les premiers morts, dit-il lentement. Il aurait voulu dire encore quelque chose à Küppers, mais le sous-officier était déjà sorti de l'abri.

Telle une belette, il se faufilait entre les pierres, s'aplatissait par terre quand les obus approchaient, se relevant aussitôt et repartant vers son poste. Il arriva hors d'haleine dans le trou qu'il avait si bien aménagé et défendu avec Théo Klein. Ce dernier était accroupi derrière la mitrailleuse. Il tirait. Il avait posé près de lui la gamelle de bœuf aux nouilles, et à la fin de chaque bande, il mangeait rapidement quelques bouchées avant de recharger son arme. La gamelle était à moitié vide. Théo Klein mourait de faim.

— Est-ce qu'il est content ? lança-t-il à Küppers par-dessus son épaule. T'as rapporté le sel ?

— Non ! Küppers se pelotonna aux côtés de Klein et ouvrit une caisse à munitions. Il repoussa la gamelle et respira profondément : On a déjà notre premier mort là-haut au monastère. Bratzke, le petit jeune.

Théo Klein haussa les épaules.

— Pas une raison pour oublier le sel ! Sans sel, ça vaut rien !

*

Dans la grande cave qui s'étendait sous la salle des réunions, le capitaine-médecin Pahlberg avait installé un petit hôpital de campagne. Officiellement, cela s'appelait seulement poste de secours, mais il avait fait venir son matériel chirurgical, et il pouvait opérer. C'est là qu'il reçut au hasard d'une colonne, la dernière lettre de Renate Wagner, lettre pleine de passion, et dont les derniers paragraphes constituaient pour lui un mystère.

« Dans peu de temps, disait-elle, je serai près de toi. Tout près de toi, pour l'éternité. Nous verrons tous les deux le soleil et les étoiles, le vent gonflera nos cheveux à toi et à moi, la fraîcheur des nuits touchera nos deux corps en même temps. Rien ne pourra plus alors nous séparer que la mort. Et contre elle, nous lutterons côte à côte avec l'aide de Dieu, car Dieu est avec ceux qui s'aiment – qui s'aiment et qui le prient.

« Je le prie tous les jours, toutes les nuits, je le supplie de te garder à moi, car je serais incapable d'aimer le monde sans toi.

Je serai bientôt avec toi, tu peux me croire... »

Il avait lu et relu ces dernières phrases. Elles étaient certes pleines d'exaltation et auraient pu être écrites par une lycéenne. Il y voyait pourtant quelque chose de grave et de sérieux qui lui fit craindre de la part de Renate une bêtise quelconque, dont les conséquences, pourraient être irréparables.

Je serai bientôt avec toi... qu'est-ce que cela voulait dire ? Près de toi ? Au monastère du mont Cassin ? Dans la cave sous la grande salle ?

Je serai bientôt avec toi... Cette phrase ne lui laissait plus de repos. Que voulait-elle dire ? Renate en savait-elle là-bas plus long que lui dans son monastère démoli ? Avait-elle entendu parler d'une relève, d'une retraite, d'un repli stratégique, d'une permission de mariage, même, puisqu'il avait fait une demande à cet effet ? Que savait-elle ?

Ils aimaient discuter ensemble, et s'étaient découvert des idées semblables sur la vie, la mort et la guerre.

Le soir, après que les Gourkhas se furent incrustés entre les cotes 444 et 569 pour attendre le jour, Pahlberg s'en alla rendre visite au

commandant von Sporken.

Dans la cave-abri près de la basilique, l'installation était moins « riche » qu'au poste de secours. Un fouillis de fils et d'appareils téléphoniques encombraient le sol, des caisses de munitions s'entassaient dans les coins, mais le point central de la pièce était constitué par la table pliante, sur laquelle se trouvaient étalées les cartes d'état-major, et des lampes. Il régnait là-dessus une drôle d'odeur douceâtre, comme si tout près pourrissait un cadavre.

— Lisez-moi donc cette lettre, Sporken ! Le Dr Pahlberg tendit les deux feuilles de papier au commandant, qui commença à les lire, mais lui rendit aussitôt.

— Vous avez dû vous tromper, mon cher docteur, dit-il, vous me donnez une lettre de votre fiancée !

— Je sais, je sais. Justement. Je voudrais que vous lisiez cette lettre. J'aimerais avoir votre impression sur les derniers paragraphes.

Sporken recommença à lire, mais ce fut pour s'interrompre de nouveau :

— Vraiment cher docteur, j'ai véritablement peur d'être indiscret... Enfin, puisque vous le désirez, je vais lire les derniers paragraphes, puisque à votre avis, c'est ceux-là que je dois voir.

Il lut en effet et lorsqu'il rendit la lettre à Pahlberg, il se mordait la lèvre inférieure d'un air perplexe.

— Curieuse fin de lettre, et qui n'est certes point écrite à la légère... le reste est d'un romantisme tellement sympathique... cela me rappelle les premières lettres que nous échangeions, ma femme et moi. J'étudiais l'histoire de l'art à l'université d'Iéna, elle faisait des études littéraires. Nous nous écrivions. Nous abordions par la poste les problèmes les plus gigantesques, qui disparaissaient comme par enchantement dès que nous nous retrouvions. Quand nous étions l'un près de l'autre, il ne restait plus que l'amour, et nous nous aimions comme des millions de gens l'avaient fait avant nous. Quoi qu'il en soit ces lettres étaient belles, merveilleuses, même. Je serais désolé de ne pouvoir les compter parmi mes souvenirs. Ah ! oui. Pour en revenir à votre Renate... je serai bientôt avec toi... c'est ça qui vous tracasse, n'est-ce pas ?

— Oui.

— La phrase peut être simplement une expression lapidaire,

signifiant à peu près : je t'aime tellement que je te sens presque physiquement avec moi. Mais là, nous tombons dans le domaine de la psychanalyse et j'ai peine à croire que le cas de M^{lle} Wagner soit vraiment du domaine de Freud. Non... ! Il y a quelque chose de concret dans cette phrase – qu'elle répète deux fois, remarquez-le bien ! – quelque chose de grave !

— Pensez-vous qu'elle pourrait aller jusqu'à tenter de venir ici, sur le front, à Cassino ? Croyez-vous qu'elle serait assez folle pour passer outre à toutes les interdictions ! Ce serait terrible !

Le Dr Pahlberg était tout pâle. Ses yeux exprimaient une vive inquiétude. Le commandant von Sporken regardait au plafond. Il essayait intensément de percevoir l'idée qui se cachait derrière les mots. Il finit par articuler avec lenteur :

— L'amour déplace les montagnes ! Pourquoi n'irait-il pas jusqu'à elles ?

— Autrement dit, Renate veut me rejoindre ? Elle veut venir à Cassino ? La voix de Pahlberg était sourde, on sentait que le docteur était profondément troublé par les conclusions de Sporken.

— Il semblerait, en effet répondit prudemment Sporken.

Il s'approcha du Dr Pahlberg, et lui entoura les épaules d'un geste amical. Ils étaient de la même taille. Mais l'officier paraissait massif à côté du médecin qui était au contraire, presque trop mince.

— Si Renate a trouvé le moyen de se faufiler et d'arriver jusqu'à vous, elle le fera sûrement. Aucune belle parole n'y ferait rien, et personne ne l'arrêterait ni Stucken, ni Kesselring, ni le Führer. Heil Hitler ! Il éclata de rire et se tut aussitôt en regardant le visage douloureux de Pahlberg. Ma femme habite Hambourg, mon cher docteur. Jour et nuit, elle vit à la cave, sous les bombes anglaises. Elle côtoie la mort en permanence... peut-être est-elle déjà morte... ce soir, ou bien hier, ou juste maintenant en cette minute même. Je ne le sais pas encore, et ce serait terrible pour moi, ce serait effroyable ! Toutes nos femmes sont au front... et beaucoup plus en Allemagne que votre Renate à Rome ! Si vraiment elle arrive jusqu'à Cassino, si elle a la volonté et le courage de surmonter tous les obstacles, toutes les barrières, et si un jour vous l'avez auprès de vous au poste de secours, en train de vous aider à raccommoder les Allemands, les Indiens, les Maoris et les Marocains... bon Dieu, docteur ! vous ne pouvez que vous réjouir de l'avoir sous vos yeux, dans vos bras... ma femme est toute seule à Hambourg. Si Dieu le veut, elle mourra sous les bombes,

solitaire dans l'obscurité. Pensez un peu quelle serait notre joie, à elle comme à moi, si nous pouvions être ensemble dans ce trou, pour mourir ou pour survivre... C'est justement cette faculté de *partager* qui est l'un des plus beaux aspects de l'humanité. Ce *Nous* merveilleux de notre monde, cette fusion miraculeuse du Toi et du Moi – docteur Pahlberg, voilà qui dédommage de tous les reproches qu'on peut faire à Dieu.

Rentré chez lui, le Dr Pahlberg écrivit une lettre à Renate. Quand il l'eut terminée, il la déchira et brûla les morceaux. Ce n'étaient que des mots creux, ridicules, qui de toute façon, ne l'atteindraient pas. Bientôt, je serai avec toi... Le cœur tremblant, Pahlberg attendait.

*

Pendant la nuit, qui était tranquille – pas même traversée du tir de l'artillerie américaine ou des chars stationnés dans la plaine – Théo Klein et Heinrich Küppers, sortis de leur petite forteresse de pierre, se mirent à faire du café.

Cela représentait un chef-d'œuvre de camouflage. Comme il était interdit d'attirer par les lueurs d'un feu l'attention de l'ennemi sur les positions allemandes, et que, d'autre part il est impossible de faire du café sans chauffer de l'eau, Théo Klein et Heinrich Küppers s'étaient construit ce qu'ils appelaient un « bunker-cuisine ».

Ce bunker spécial était constitué par les pierres vénérables et maintes fois bénies de la basilique et du réfectoire. Il ressemblait à un igloo d'Esquimaux – carré. Dans cette espèce de caverne artificielle, qui tenait debout, en dépit des lois de la pesanteur, les deux braves étaient accroupis devant un petit foyer, dont le feu, par mesure supplémentaire de précaution, était recouvert d'une tôle arrachée à une vieille caisse de munitions, ce qui donnait une plaque de fourneau très efficace, et empêchait les flammes de monter. Sur cette plaque trônait la bouilloire avec de l'eau qui commençait à chanter. L'adjudant Maassen et Müller 17 étaient de garde, Josef Bergmann aidait à décharger les colonnes de ravitaillement qui parvenaient d'en bas, le capitaine Gottschalk et le sous-lieutenant Weimann étaient en conférence avec le commandant von Sporken... bref, personne ne pouvait venir troubler l'idylle. Un bon petit café, pour se réchauffer dans la nuit froide...

— Ce qui nous manque, déclara Théo Klein d'un air béat, c'est trois ou quatre filles pour nous faire des chatouilles. En tout cas, je te le dis, Heinrich, à ma prochaine permission, il y aura dans le journal : un

caporal use cinq fille en une seule nuit ! Hein, mon pote, qu'est-ce que tu en dis ? Aaaaahh ! Quand j'y pense ! Et Théo Klein donna un coup de coude à Küppers, qui était en train de verser doucement l'eau sur le café. Une merveilleuse odeur se répandait dans l'atmosphère. C'était presque comme en temps de paix. Théo ajouta : Et chez toi, comment ça va ? T'es complètement divorcé ?

— Oui.

— Hm ! Tu as battu ta femme, hein ? Tu l'as trompée ? Et puis, en permission, tu t'es sacrément mal conduit, paillardises, bagarres au bistrot, toute la solde au cafetier... c'est ça, pas vrai ?

Küppers poussa vers Klein une gamelle pleine d'un café parfumé.

— Dis ! répliqua-t-il, t'as appris par cœur tous les cas de divorce ?

— Non, mais j'imagine facilement comment ça doit se passer, un divorce de ce genre-là ! Théo Klein aspira bruyamment une gorgée et recula précipitamment les lèvres. Il en renversa presque le récipient.

— N... de D... ! je me suis brûlé ! Il posa la gamelle près de lui, afin qu'elle refroidisse. Dis-moi un peu, Heinrich... tu es pourtant un gars bien et un bon copain ! Pourquoi que ça marchait plus avec ta bourgeoise ?

— C'est toi qui me demandes ça ? Küppers, les yeux perdus dans la nuit, contemplait les décombres. Je ne le sais pas moi-même. Etait-ce la Crète ? ou bien Corinthe ? Tout cela, ça vous travaille, tu sais, Théo. Ça vous change un bonhomme. Et puis, quand tu rentres au pays, tout le monde dit : Ah ! Voilà Heinrich, le parachutiste, le diable vert ! Dis donc, gars ! les paras, ça, c'est pas rien ! Toujours foncer dans le tas, et allez donc, pas de prisonniers, hein ? au couteau et à la bêche, pour que la cervelle saute ! Et tu es sous-officier dans un régiment pareil ! Gars, tu dois en avoir quelque part ! Eh oui, Théo, c'est comme ça qu'ils te voient quand tu rentres chez toi, c'est comme ça qu'ils voient tous les parachutistes. Pour eux, nous sommes des têtes brûlées, qui jouent sans cesse du couteau. Alors, là-bas, ils t'emmènent au bistrot. Ils boivent et te font boire, ils veulent te voir comme ils pensent que tu es : le couteau ou la bêche pour que la cervelle vole... et puis, quand t'es fin saoul, alors, Théo, tout t'est bien égal... tu deviens ce qu'ils veulent que tu sois, tu gueules, tu cognes, tu baisses comme un fou furieux... ne serait-ce que ta propre femme. Ta pauvre tête est pleine d'alcool et tu ne te rends compte de rien. Un beau jour, tu restes dehors, personne ne veut plus de toi, le salaud, le déchet, le tueur. Ton divorce est prononcé, et tu te fais botter le c... par ceux qui

t'ont forcé à être ce que tu es... Eh oui... ! Alors, tu es heureux que ce soit la guerre et d'être loin de tout ça, tu es content d'avoir tes camarades, qui sont avec toi dans la merde, qui souffrent et meurent avec toi, qui te comprennent et se taisent.

Théo Klein dévorait des yeux Küppers. Son lourd visage eut un tressaillement nerveux.

— Heinrich, fit-il doucement, d'une voix mal assurée, Heinrich, j't'assure que ça me fait mal quand je t'entends dire des choses pareilles. Ça me fait mal ! T'as pas tout raconté à ta femme ? Une femme, ça devrait pourtant comprendre... et pardonner. Nous sommes tous des enfants sans mère, Heinrich. De grands enfants qui ne connaissent plus l'amour qu'au bordel, avec des filles peintes et qui puent l'eau de Cologne. Et après, faut que tu ailles voir l'infirmier pour qu'il te file une piqûre, parce que tu sais jamais si t'es pas tombé sur une mauvaise. Nous, comme amour, c'est tout ce qu'on connaît. Pourquoi n'as-tu pas dit tout ça à ta femme ?

— Le dire ? Küppers, dans l'air froid, fit de la main un geste d'indifférence. Théo, on n'a plus, le temps de rien dire quand tout a fichu le camp... l'amour, la confiance, la tendresse, l'estime réciproque... qu'est-ce que tu veux dire ? C'est la guerre, Théo, et la guerre transforme les gens en salaud. Surtout les gens comme nous, Théo, qui restent toujours dans l'ombre. Nous sommes les paras dont le cul est fait pour être botté. Pourquoi se révolter ? Pourquoi réparer en paroles ce que tu as démoli en actions ?

— Mais ton gosse, Heinrich ?

— Le petit est avec ma femme. Leni s'occupe bien de lui. Un jour, il sera ce que je ne suis pas... je connais assez Leni. D'ailleurs, je souhaite qu'il tienne plus d'elle que de moi.

Théo Klein trempa son index dans le café. Il était encore trop chaud.

— Et tu n'as pas envie de la revoir un jour ?

— Non, pour quoi faire ? Pour, parler avec elle ? Peut-être, dans bien des années ! Deux étrangers, qui autrefois, ont couché ensemble... Ce sont des choses qu'on peut laver le lendemain et qu'on oublie, parce que l'âme ne les a pas enregistrées, cette âme morte, recroquevillée sur elle-même comme un arbre desséché...

Le vent de la nuit balayait les décombres. Bien plus bas, sur la

pente où se trouvait l'infanterie, une mitrailleuse se mit à aboyer. Une patrouille d'Indiens était tombée sur un champ de mines. Pendant quelques secondes, l'air fut rempli du bruit des explosions, puis ce fut le cri affreux des blessés et un appel aigu :

— Help ! Help !

Théo Klein sursauta. Une lumière tremblotait dans les ruines de l'abbaye. Elle vacillait par-dessous les tas de pierres, traversa la cour centrale et progressa mystérieusement en direction du réfectoire ! Théo Klein poussa Küppers du coude et étendit le bras dans la direction de la lumière baladeuse.

— Eh ! Regarde ça !

On entendait d'en bas les cris pathétiques des Gourkhas blessés. Ils hurlaient : « Ambulance ! ambulance ! » Küppers suivit la direction indiquée. La petite flamme était là, elle disparaissait, pour reparaître aussitôt, tremblotante et minuscule dans l'obscurité.

— Quel est l'imbécile qui fait de la lumière ? Théo Klein déposa la gamelle pleine de café et sortit du « bunker-cuisine ». Küppers le suivit. Debout dans la nuit froide, ils regardèrent avancer la petite flamme.

— Ça pourrait bien être une bougie ! fit Küppers.

— Si le capitaine la voit, il en fera une maladie ! Théo Klein s'appuya au rebord de l'abri à mitrailleuse et hurla dans le noir :

— Andouille ! Éteins ta lumière ! Tu vas voir ce que tu vas prendre dans la gueule quand ceux d'en bas t'auront repéré ! Éteins ta bougie, pauvre c... !

La lumière poursuivit sa ronde. On entendit rouler les pierres sous les talons du porteur de chandelle. Ils entendirent distinctement une toux sèche et aussitôt un son qui ressemblait à un chant léger. Küppers regarda Klein avec ahurissement.

— Il chante, ce tordu-là !

— Pssst !

Ils retinrent leur respiration. Sur la pente, tout s'était calmé. Les blessés indiens avaient probablement été emportés. Au milieu de tout ce calme, ils perçurent un petit chant doux et tremblotant, comme un vieillard entonnant un cantique. Küppers empoigna la crosse de la

mitrailleuse. Théo Klein haussa les épaules.

— C'est un cinglé ! souffla-t-il à Küppers. Il grimpe sur les tas de débris et il chante des cantiques !

Ils se remirent à écouter. La lueur vacillante de la bougie approchait... on aurait dit qu'elle dansait dans l'obscurité... d'un côté à l'autre, avec de longs détours pour éviter les trop gros entassements de pierres. Bientôt, ils discernèrent la forme humaine qui tenait la bougie... c'était une silhouette grande et mince, revêtue d'un ample vêtement. Elle avançait dans les salles effondrées comme une chauve-souris gigantesque, se retournant sans cesse, s'inclinant à droite et à gauche, et tenant bien haut la chandelle pour mieux éclairer alentour. Elle arrivait sur les deux soldats.

Théo Klein agrippait le bras de Küppers. Ses yeux étaient agrandis d'effroi, il chuchota d'une voix blanche :

— C'est un moine ! Il y a encore un prêtre ici !

La chandelle allumée entre ses doigts crispés, Fra Carlomanno Pelagalli se hâtait dans les ruines, Fra Carlomanno Pelagalli, qu'on croyait descendu tout seul sur la Via Casilina.

Le vieux prêtre s'arrêta. Il avait quatre-vingts ans. Ses yeux perdus embrassèrent le paysage de ruines. Il leva haut son cierge, se pencha, éclaira les murs et reprit sa course errante. Devant les deux soldats, il stoppa de nouveau, les dévisageant de ses yeux éteints.

— *La mia cella ?* bredouilla-t-il d'une voix d'enfant. On aurait dit qu'il allait pleurer. *Dov'è a mia cella ?*

Théo Klein se recroquevilla sur lui-même.

— Qu'est-ce qu'il veut ? chuchota-t-il à l'oreille de Küppers.

— Il cherche sa cellule. La cellule où il dormait au couvent.

Fra Carlomanno leva sa chandelle. La lueur vacillante du cierge tomba sur les visages blafards et rongés de barbe des deux hommes. Pendant une seconde. Ils avaient surgi de la nuit comme des masques.

— *La mia cella ?* pleurait Fra Carlomanno. *E tardi ! Sono stanco, sono stanco...*

Théo Klein était tout tremblant :

— Que dit-il ?

— Qu'il est tard et qu'il est fatigué.

Devant eux, la lumière du cierge vacillait. Fra Carlomanno secoua sa tête blanche, dévisagea encore une fois les deux soldats, et se détourna pour reprendre sa quête dans les ruines. Ce grand homme sec et noir, la soutane toute déchirée, ressemblait à un énorme corbeau battant des ailes au-dessus des moellons sans parvenir à s'envoler. Soudain, il se remit à chanter de sa même voix d'enfant tremblant. Dans le calme de la nuit, son cantique leur parvenait, porté par le vent :

Dies irae, dies illa

Solvat saeculum in favilla :

Teste David cum Sibylla.

Quantus tremor est futurus,

Quando judex est venturus,

Cuncta stricte discussurus !

Tuba, mirum spargens sonum

Per sepulchra regionum,

Coget omnes ante thronum...

Fra Carlomanno allait derrière la petite flamme, les yeux pleins d'un recueillement paisible et heureux. C'est ainsi que le commandant von Sporken le rencontra au détour d'une colonne de la basilique. Il le prit par le bras et le conduisit, toujours chantant et brandissant sa bougie, jusqu'à la grande cave sous la salle des réunions, où le Dr Pahlberg le prit en charge. À ce moment seulement saisi par la chaleur étouffante qui régnait dans les sous-sols, Fra Carlomanno s'écroula. Ses genoux plièrent et bredouillant des paroles inintelligibles, il tomba en avant, laissant échapper la chandelle. Le Dr Pahlberg et le commandant von Sporken le portèrent jusqu'à une petite cave séparée où se trouvait un lit de fer. Ils l'allongèrent en le roulant dans une couverture bien chaude, car la nuit était froide.

— Je vais lui faire une piqûre calmante, dit le docteur. Il contempla le visage du moine, amaigri sous les cheveux blancs, et ajouta : il dormira jusqu'à midi... mais ensuite ?

Il disparut et revint avec une seringue :

— Nous serons obligés de le garder ici jusqu'à sa mort. Impossible de le renvoyer dans la plaine ! Il serait descendu, et l'escorte avec lui. Il faut qu'il reste ici !

Sporken hocha la tête en signe d'approbation. Il serra vigoureusement la main de Pahlberg.

— Le dernier habitant de l'abbaye... un fou ! Magnifique symbole de notre époque !

Rêveur, le médecin suivit des yeux le commandant jusqu'à ce qu'il eut disparu dans la nuit.

*

Après trois jours d'une chevauchée pleine de dangers, Maria Armenata et Felix Strathmann parvinrent à la ferme de la tante.

C'était une petite exploitation entourée de quelques pins et perdue dans un vaste paysage. Il y avait trois hangars, une étable à moutons pour cinquante bêtes et une auge en bois. Les moutons avaient déjà été achetés par les troupes allemandes, mais il restait à l'écurie trois mulets avec lesquels on allait, le vendredi, porter les légumes et les fruits au marché de Carsoli. Donna Rachele vivait des quelques sous qu'elle en tirait.

Tia Rachele se tenait le plus souvent dans la grande salle donnant sur le jardin. Ce potager était toute sa fierté. À l'aide d'un manuel de jardinage – très complet, il est vrai – elle avait réussi à récolter du printemps à l'automne suffisamment de légumes et de fleurs, plus tard, de fruits, pour garnir substantiellement son éventaire au marché de Carsoli. Le souci du pain quotidien n'était jamais entré vraiment dans la maison – même pendant ces temps troublés de la guerre : les cinquante moutons, elle les avait vendus un bon prix qu'un intendant militaire lui avait scrupuleusement compté sur la grande table de bois. Elle avait enterré l'argent dans le jardin, à un endroit où personne n'irait le chercher : sous le tas d'engrais. Quand cette horrible guerre serait finie, l'Italie serait de nouveau libre... alors, donna Rachele déterrerait le pot de grès et ferait repeindre la ferme à neuf... les chambres, les écuries, les clôtures. Et puis, elle achèterait d'autres moutons, pour le lait, le fromage, la laine et la chair si tendre de l'agneau pascal.

Tia Rachele ne posa guère de questions lorsque arrivèrent Maria Amenata et Felix Strathmann, perchés sur leur mulet et raidés de froid. Elle commença par mener la bête à l'écurie. Les animaux, ayant

moins de défense que les hommes, méritent double attention – telle était sa conviction profonde. Ensuite, elle fit du thé aux deux jeunes gens, et s'assit en face d'eux, les yeux interrogateurs.

— *Un tedesco*, dit-elle au bout d'un moment.

Maria fit un oui fatigué de sa tête brune et hirsute.

— *Soldato ?*

— *Si.*

— *Ferito ?*

— *No.*

Donna Rachele en savait assez. Un soldat allemand qui, sans être blessé, se trouvait chez elle, déguisé en femme, en compagnie de Maria – c'était clair ! Elle secoua la tête. Quelle bêtise ! *Madonna*, quelle stupidité ! En plein milieu des troupes allemandes, qui les auraient fusillés, si elles les avaient trouvés ! Fusillés, tout simplement... *Donna Rachele* le savait... elle se rappelait que dans les *Abruzzes*, quatre partisans avaient été abattus sans autre forme de procès.

Elle se leva, et leur montra deux chambres.

— Commence par dormir, dit-elle à Maria.

— Et si les Allemands viennent ? La voix de Maria était pleine d'anxiété. *Donna Rachele* fit de la main un petit geste rassurant.

— Ils sont déjà venus. Ils savent que je suis une vieille femme. Je ne les intéresse pas. S'ils viennent, je vous cacherai dans le foin. Elle jeta un coup d'œil à *Felix Strathmann*, qui titubait dans la pièce, épuisé, au bout de ses forces, indifférent à tout, même si à côté de lui, le chef d'un peloton d'exécution avait commandé le feu.

— Tu l'aimes ?

— *Si. Tia !*

— Tu l'épouseras, après la guerre ?

— Nous sommes déjà mariés. Il nous manque juste la bénédiction du prêtre.

Donna Rachele toussota et regarda Maria. L'aveu sans fard de sa

nièce l'avait atteinte au plus profond de ses convictions morales.

— Tu sais que c'est péché, Maria ?

— Pas pendant la guerre. Pendant la guerre, les gens n'ont pas le temps d'attendre la bénédiction de Dieu. Il ne faut pas que la nature devienne elle aussi source de péché. J'ai besoin de Félice comme une bête à besoin d'eau.

— Il s'appelle Félice ? Donna Rachele regarda Strathmann se jeter sur le lit, étendre les bras et les jambes et s'endormir aussitôt en respirant profondément.

— Est-il aussi heureux que son nom le dit ?

— Dans mes bras, oui, *Tia* !

Donna Rachele tourna les talons, et descendit dans la cuisine. Ah, cette jeunesse ! se disait-elle, cette jeunesse moderne !

Elle écouta les bruits d'en haut. La chambre qu'elle avait donnée à Maria était au-dessus de la cuisine. Elle n'entendait absolument rien, pas le moindre pas, pas le moindre craquement du lit. On aurait dû au moins entendre un tout petit peu, si elle avait été dans la chambre.

Donna Rachele soupira. Elle est partie dans la chambre de l'Allemand. Ils sont étendus tous les deux sur le lit, comme mari et femme. Sous mon toit ! Qui n'a jamais abrité le péché !

Oh, la guerre, la guerre !

Elle prépara une bonne soupe, avec beaucoup de viande et des légumes variés. Elle monta, poussa la porte, entra sur la pointe des pieds, et déposa la soupière fumante, avec deux assiettes et deux cuillères, sur la petite table près de la fenêtre. Sur la soupière, elle posa un coussinet spécial, pour que la soupe ne refroidisse point. Ils dormaient.

Elle avait la tête sur l'épaule de Felix, et ses lèvres touchaient juste son cou.

Elle souriait en dormant d'un air heureux. *Ô meravigliosa dolcezza* ! Donna Rachele quitta la chambre sans faire de bruit.

*

Dans la matinée du 18 février, la liaison avec le P.C. du colonel

Stucken fut interrompue. Un obus de mortier indien avait par hasard coupé les câbles. Les Gourkhas se retiraient lentement des cotes 444 et 569. Aux premières heures de l'aube ils avaient commencé à évacuer leurs rochers et retournaient seuls ou en groupes, à leurs positions de départ poursuivis par le tir furieux des mitrailleuses allemandes.

Le troisième assaut du général Freyberg contre le mont Cassin s'était brisé sur la défense allemande, malgré l'anéantissement de l'abbaye, la destruction de l'agglomération de Cassino, et la pluie de bombes et d'obus lâchés sur les positions des parachutistes. Le monde retenait son souffle... la presse alliée elle-même ne trouvait rien à dire, sinon que les paras allemands avaient resurgi d'un enfer et tenaient en échec une armée entière.

Le commandant von Sporken descendit dans les sous-sols où Gottschalk avait pris ses quartiers. Le capitaine, ainsi que le sous-lieutenant Weimann, étaient en train de répartir un fût d'eau-de-vie arrivé dans la nuit avec la dernière colonne de porteurs. Ils versaient consciencieusement la même quantité d'alcool dans une série de gamelles alignées – chacune d'elles appartenant à un groupe.

— Ça sent aussi fort chez vous que dans une distillerie, constata Sporken. Il s'assit sur une caisse à munitions, et renifla l'un des récipients. Il ajouta : C'est de l'eau-de-vie de grain, ce qu'on appelle du Münsterlander.

— Vous en voulez un verre, mon commandant ? Gottschalk lui tendit le gobelet de sa gourde. Sporken eut un geste de refus.

— Non, merci. Ce n'est pas un petit verre que je suis venu vous demander, mon cher Gottschalk, mais un homme.

— Un homme ?

— Je n'ai plus de liaison avec la division – pas plus, d'ailleurs, qu'avec les autres unités. Avant que je n'aie envoyé les dépanneurs et qu'ils aient réparé les câbles sous le feu, il peut se passer n'importe quoi. C'est pourquoi j'ai besoin d'un volontaire pour aller – en plein jour – au P.C. de la division. La course aurait été une promenade, autrefois. Elle n'est plus un jeu actuellement. Stucken est plus bas, en direction d'Albaneta, dans une zone battue par les chars américains. L'homme que vous enverrez doit avoir du courage, Gottschalk. Surtout, prenez un célibataire. Il s'agit d'une mission de sacrifice.

— Théo Klein ! articula Weimann sans hésitation.

— Comme vous voudrez. Sporken se mit debout. Qu'il se présente dans une heure. Il allongea le bras. Bien ! Et maintenant, versez-moi un peu de votre tord-boyaux !

Il vida le gobelet d'un trait et partit dans les ruines pour regagner son P.C.

Une heure plus tard, le sergent Heinrich Küppers se présentait à lui.

La chose n'avait point été sans discussion. Car bien entendu, Théo Klein s'était porté immédiatement volontaire. « Peut-être qu'il y aura quelque chose à piquer dans la vallée », avait-il dit à Küppers.

Il fut désagréablement frappé de voir Küppers se présenter également. Théo Klein regarda le capitaine Gottschalk d'un air innocent et dit :

— Le sergent Küppers est marié. Seuls les célibataires peuvent se porter volontaires.

— Je suis divorcé, donc pratiquement célibataire, affirma Küppers.

— Il a un enfant, cria Klein.

— Il a été confié à ma femme.

— On le joue aux dés ! hurla Théo Klein.

Et ils firent le coup aux dés ! Le sous-lieutenant Weimann était là pour contrôler la régularité du jeu. Ils ressemblaient à deux lansquenets du Moyen-Âge en train de jouer leurs têtes. Au troisième coup, Heinrich Küppers fut vainqueur... Klein repartit en grognant vers sa mitrailleuse et, de rage, finit ce qu'il restait de café.

Le commandant von Sporken considéra le sous-officier sale et amaigri, dans sa combinaison de saut déchirée et demanda :

— Vous êtes entièrement libre ? Plus de parents, pas de fiancée, d'enfants ?

— Non, mon commandant.

Il mentait sans qu'un muscle de son visage ne bougeât. Des enfants ? Non ! Il n'avait plus d'enfant. Aux termes de la décision du tribunal n° 346/44 – L 23/J 345, son fils était confié à sa femme. Un vieil oncle du côté maternel avait été désigné comme tuteur. C'était tout ! Ainsi, il avait perdu son garçon. Un numéro d'ordre et une décision. Que voulez-vous, quand on n'est plus digne d'être père de

famille... ! Un homme qui boit qui se bat et qui court la gueuse... s'il avait jamais fait un enfant, ce ne pouvait être qu'une erreur, facile à corriger, par décision de justice.

— Par conséquent vous n'avez plus de famille ?

— C'est-à-dire... si, mon commandant. J'ai une grand-tante qui vit dans une pension pour vieilles dames, dit Küppers avec ironie. Sporken renonça à ses questions.

— Vous savez ce qui vous attend, sergent ? Il faut que vous remettiez au colonel Stucken les messages que je vais vous donner. Si vous étiez fait prisonnier, votre premier devoir serait de les faire disparaître, serait-ce même en les dévorant... c'est le moyen le plus sûr.

— Bien, mon commandant.

— Vous aurez à parcourir sept cents mètres dans un terrain découvert, sous le feu constant de l'ennemi. Sporken s'interrompt. Je n'ai pas l'intention de vous le cacher, sergent... je ne vous donnerai point l'ordre d'effectuer cette mission... cela ressemblerait plus à un assassinat qu'à un ordre ! Vous pouvez parfaitement refuser, même maintenant !

— Non, mon commandant. J'accepte.

— Parfait ! Sporken remit à Küppers un porte-documents en cuir. Il n'y avait dedans que deux ou trois messages indiquant les effectifs présents dans l'abbaye, l'état de l'armement, des munitions, du matériel sanitaire et des médicaments. Ces renseignements auraient été de la plus haute importance pour l'adversaire, si ce dernier avait pu mettre la main sur eux. Ils montraient en effet que le monastère était tenu par une poignée de parachutistes, et non point par des bataillons entiers, comme le général Freyberg l'affirmait au général Alexander afin d'expliquer ses tristes échecs.

— Ces messages sont rédigés sur du papier de soie, vous pouvez donc les mâcher et les avaler facilement. Il serra la main de Küppers. Dois-je vous dire : Dieu vous protège ?

Heinrich Küppers se mordit les lèvres.

— Ce n'est pas indispensable, mon commandant, répondit-il d'un air narquois.

Le commandant von Sporken suivit Küppers des yeux. Il hochait

lentement la tête. Il sentait chez le sous-officier une terrible amertume. C'est à cause d'elle qu'il avait accepté la mission, en espérant peut-être y rester. Une seconde, il eut envie de rappeler Küppers et de choisir un autre coureur. Mais il hésita trop longtemps, et lorsqu'il voulut le rappeler, l'autre avait déjà disparu dans les décombres.

Tout près du sentier menant à la cote 569, le caporal gourkha Tandi Méhéranhi s'était confortablement installé dans un repli de terrain. Il s'était accroupi dans l'angle mort des mitrailleuses de l'abbaye, avait déposé sa mitraillette sur une pierre et prenait dans une boîte de rations américaines un bâton de fruits séchés qu'il comptait manger tranquillement comme petit déjeuner. Il était l'un des derniers Indiens présents sur la cote 569... La majeure partie du bataillon d'assaut avait reflué, sauf l'arrière-garde, à laquelle il appartenait et dont la tâche consistait à faire croire aux Allemands que les rochers étaient encore occupés.

Il mordait avec insouciance la barre de fruits pressés, en se grattant la barbe – un magnifique collier dont il était très fier – lorsque Heinrich Küppers, tout aussi peu méfiant, déboucha sur le sentier, qu'il comptait suivre sur une partie du trajet.

Jusqu'ici sa mission avait été un jeu d'enfant. Il avait laissé au sud le fameux Ravin de la Mort, que les porteurs devaient emprunter pour monter jusqu'au monastère et avait fait le tour du mont. Il pensait que ses chances seraient meilleures de ce côté-là.

Une amusette, tout simplement, se disait-il. Je joue aux gendarmes et aux voleurs. Faut pas se faire voir, pas se faire prendre, se couvrir toujours et garder les yeux bien ouverts. Le commandant von Sporken sera bien étonné quand je lui raconterai ma promenade... une promenade... à condition de ne pas aller se flanquer bêtement dans les bras de l'ennemi...

À la même seconde, il déboucha de l'avancée de rocher derrière laquelle était accroupi le caporal Tandi Méhéranhi. Les deux hommes se trouvaient face à face.

Ils restèrent tous deux un instant stupéfaits. Chacun regardait l'autre comme un animal d'une autre planète... Küppers eut la vision d'un turban jaune, avec en dessous, un visage mince et brun, entouré d'une barbe noire et frisée. L'homme mâchait une barre de quelque chose. Devant lui, sur une pierre, était posée sa mitraillette. Küppers réalisa tout cela en une seconde, et se courba en deux.

Tandi Méhéranhi vit une forme se détacher brusquement sur le ciel bleu. Il vit un uniforme vague autour d'un corps d'homme sale et mal rasé, surmonté d'un casque sans bord agrémenté d'un filet de camouflage, des chaussures montantes – c'était un parachutiste ! allemand ! Un diable vert !

Méhéranhi se leva d'un bond.

Il n'y eut d'un côté comme de l'autre qu'une seconde d'hésitation, un regard d'étonnement, un clin d'œil de surprise. Küppers bondit sur l'Indien comme un chat et lui porta un coup violent du revers de la main sur la carotide. Le coup était silencieux, Küppers l'avait répété des centaines de fois sur des sacs de sable ou des mannequins. On entendait juste hop ! un peu comme lorsqu'on tranche le cou d'un poulet sur un billot de bois.

Méhéranhi tituba. Ses yeux devinrent vitreux. Il ouvrit la bouche comme s'il voulait crier, mais le coup porté sur l'artère empêchait le sang de parvenir au cerveau. Il battit des bras et ses genoux le lâchèrent. Une fois de plus, Küppers frappa, cette fois avec le poing fermé, en visant exactement sous le menton barbu. Soit que la barbe eût amorti le choc, soit que le corps en s'écroulant, eût retiré de la force au poing de Küppers, l'Indien s'effondra sur les genoux, mais tira instinctivement son poignard de sa ceinture.

Heinrich Küppers vit briller l'acier au soleil du matin. Il se jeta de tout son poids sur l'Indien, le renversa au sol, et lui arracha son couteau. Ensuite, il leva le poignard au-dessus de sa tête, recula légèrement et enfonça la lame acérée dans la poitrine de Méhéranhi.

Tandi fixait son adversaire de ses grands yeux bruns. C'étaient les yeux d'un animal surpris, incapable de comprendre ce qui lui arrivait. De la main droite, il chercha la poignée de son couteau, et essaya de l'arracher. En même temps, il râlait et bavait une écume sanglante. Heinrich Küppers, debout en face de lui, respirait difficilement. Le sang bourdonnait à ses oreilles, il écartait les doigts inconsciemment. Il venait pour la première fois de tuer un homme. Quelqu'un. Pas avec le fusil. Pas de loin, avec un fusil. Non : de près, et avec ses mains. L'homme gisait maintenant devant lui, encore chaud, et on lisait dans ses yeux le désespoir d'un irréparable malheur. Méhéranhi tirait sur le poignard, il crachait le sang, il voulait crier... ah, surtout, pensa Küppers, qu'il ne crie pas, qu'il ne crie pas comme une bête. Il ferma les yeux, un frisson le parcourut tout entier, sa gorge se serra d'un dégoût infini pour lui-même, le monde, les humains et Dieu. Il leva un pied, le mit sur la figure de Tandì qui se dressait. De l'autre, il

immobilisait le bras – le bras qui cherchait l'arme, et écrasa dans la pierraille la figure de Tandi. Sous lui, le corps tressauta... Küppers ne le vit point. Les yeux fermés, presque évanoui de dégoût, il resta là, debout à attendre que l'Indien ne bouge plus.

Alors, sans regarder, il reprit sa marche vers Albaneta. La lutte avait été silencieuse. L'école du combat vous apprend à tuer sans bruit. La voie qui menait à la vallée était libre. Les messages du commandant von Sporken atteindraient leur destinataire.

Küppers repartit en titubant.

Il m'a vu... avec ses grands yeux bruns, qui ne disaient rien et ne voulaient pas croire... J'ai mis le pied sur ses yeux et écrasé sa tête sur la pierre. Je suis un assassin ! J'ai tué un homme, avec mes mains, mes doigts sales et mes bottes ! Mon Dieu, mon Dieu ! Il a ouvert la bouche, il a remué les lèvres – peut-être qu'il demandait grâce, peut-être qu'il me suppliait l'écume aux lèvres, les yeux embués... laisse-moi vivre, camarade ! Et j'ai mis le pied sur ces lèvres qui priaient sur ces yeux de chevreuil abattu, je les ai écrasés dans la terre, en laissant le couteau dans sa poitrine et en écartant brutalement la main qui cherchait à l'ôter. Mon Dieu, je suis un salaud, un horrible salaud...

Il arriva à moitié fou chez le colonel Stucken et lui remit le porte-documents. Stucken regarda le sous-officier :

— Vous venez du mont Cassin ? À travers les lignes ennemies ? Tout seul ? Comment avez-vous fait sergent ?

Il serra la main molle de Küppers. Breyle entra et Stucken lui désigna Küppers.

— Il arrive du monastère ! Tout seul ! Voilà comment ils sont, nos gars ! Et, tourné vers Heinrich Küppers, il ajouta : Küppers... je n'oublierai pas votre nom !

Quand il se trouva dehors, Heinrich Küppers appuyé à un arbre pleura comme un enfant.

LIVRE QUATRE

*Natura déficit, fortuna mutatur, et deus omnia cernit.
(La nature est défaillante, la fortune est changeante. Dieu regarde.)*

Hadrianus Imperator.

Lorsque, à la suite des pertes subies par les Indiens, le général Freyberg eut rappelé ses six bataillons d'assaut, la trêve s'instaura sur le mont Cassin.

De nouveau, l'hiver passa sur une campagne martyre. Des trombes d'eau descendirent du ciel et transformèrent une fois de plus les champs et les routes en gigantesques lacs de boue où s'enfoncèrent – pour y rester – les chars allemands et américains.

L'échec récent appelait des représailles, que le général Alexander avait fixées au 24 février. Elles devaient commencer par un bombardement et un déluge d'artillerie comme on n'en avait jamais vus. Et voilà qu'il pleuvait, que les canons s'étaient embourbés, que les convois de munitions venus des ports de Naples et de Salerne étaient restés en route.

Le front s'endormait. Pas complètement... car enfin, c'était la guerre. D'un côté comme de l'autre, les reconnaissances et les attaques limitées, les tirs de harcèlement et les travaux de consolidation constituèrent le pain quotidien de ces journées tranquilles.

Heinrich Küppers avait reparu dès le lendemain. Il s'était présenté au commandant von Sporken, pour lequel on lui avait remis un paquet de messages et même du courrier. Ensuite il avait repris sa place aux côtes de Théo Klein derrière la mitrailleuse MG 42. Théo était furieux, et le lui fit bien voir :

— Tu n'as rien rapporté ! Même pas un sachet de pudding ou un peu de tabac ! Tu sais, envoyer là-bas un gars comme toi, ça vaut vraiment pas le coup !

— Ferme ça, Théo ! répondit Küppers le regard perdu dans un paysage gorgé d'eau.

Ces yeux ! songeait-il, ces yeux bruns suppliants !

Il n'arrivait pas à détacher sa pensée de ces yeux-là ! Il en rêvait la nuit et s'éveillait brusquement au coup de coude que Théo lui lançait dans les côtes en grognant : « Enfin, bon Dieu ! Voilà que tu gueules en rêvant, maintenant ! C'est plus possible, quoi ! »

— As-tu déjà tué quelqu'un, Théo ? demanda-t-il. Théo Klein se retourna brusquement et le considéra d'un air étonné :

— T'es idiot ! Qu'est-ce qu'on fait toute la journée ?

— Pas comme ça. Théo. Pas avec ta pétoire. Comme ça tu les vois seulement tomber, de loin. Ils lancent les bras au ciel, ou bien portent la main là oh ils sont touchés. C'est tout... Ils sont foutus... ils crient peut-être, c'est vrai, mais enfin, tu ne les entends pas, tu les vois seulement... Non, ce que je veux dire, c'est : as-tu déjà tué quelqu'un de ta propre main ?

— Oui, en Crète. Au couteau, pendant un corps à corps... Théo Klein passa le dos de sa main sur sa bouche... c'était moi ou lui. Alors, j'lui ai foutu mon poignard à travers la figure. C'était pas beau à voir... mais, tu penses ! j'avais pas envie de mourir si jeune !

— Et ça t'a suffi : moi ou lui...

— Si ça m'a suffi ? Ben... un p'tit peu... ! qu'est-ce que tu crois, mon gars ! J'suis pas fou, moi ! C'est la guerre, oui ou merde ? Si c'était pas lui, c'était moi ! Alors, quand même...

Küppers hocha doucement la tête. « D'accord, Théo... mais t'es-tu déjà demandé *pourquoi* c'était comme ça ? »

— *Pourquoi* ? Tu vas pas bien, non ? Théo Klein tira on peu la toile de tente qui protégeait le canon de sa mitrailleuse et ajouta : « On, pis, si c'est tout c'que t'as à dire, tu pourrais pas m'f... la paix ? »

*

Le Haut Commandement de la Wehrmacht communique :

16 mars 1944.

Sur le pont sud, l'ennemi, appuyé par les chars, une forte artillerie, et des bombardements aériens d'une rare violence, a attaqué l'agglomération de Cassino. Ses assauts ont échoué grâce à l'héroïque résistance du régiment de parachutistes qui tient la position...

17 mars 1944.

En Italie, l'adversaire, après de violents bombardements, a de nouveau attaqué Cassino, en lançant sur le village les troupes néo-zélandaises, indiennes et françaises. Des éléments ennemis, qui s'étaient infiltrés dans l'agglomération, en ont été rejetés aussitôt par nos courageux parachutistes. De durs combats sont en cours...

*

Il faisait doux et chaud, ce matin du 15 mars. Le soleil brillait, le ciel était bleu. On sentait le printemps tout proche. Sur les pentes de la montagne, les premières fleurettes perçaient dans la maigre verdure. Théo Klein faisait de la situation le commentaire suivant, qui fit le tour de la compagnie « V'là le printemps ! Je le sais ! J'ai envie de sauter sur tout ce qui est femelle ! »

Au P.C. du colonel Stucken, à Albaneta, on avait bien d'autres soucis. Breyle et Stucken avaient appris d'un transfuge indien que Freyberg, appuyé par le général Alexander et l'ensemble des forces de débarquement, y compris l'aviation opérationnelle, les blindés et une masse inimaginable d'artillerie, voulait emporter la décision coûte que coûte. Il avait trois batailles perdues à se faire pardonner, et de plus, Londres et Washington poussaient énergiquement à la conquête de Rome pour restaurer quelque peu dans la presse mondiale le prestige ébranlé des Alliés.

Sur place, la troupe ignorait ce qui, depuis quinze jours, empêchait le colonel Stucken de dormir. Certes, dans plusieurs compagnies, les effectifs étaient tombés à trente hommes... Le 3^e bataillon, qui n'avait plus que 130 hommes, fut retiré de Cassino et envoyé au repos. La 2^e compagnie du 2^e bataillon fit le rapport suivant : effectifs à la date du 15 mars : un sous-lieutenant, deux sous-officiers et douze hommes. Les pertes de ce genre n'étaient pas faites cependant pour ébranler les paras. En Crète, une compagnie avait vu ses effectifs tomber à deux hommes, et en Sicile, pendant la bataille de l'Etna, le 2^e bataillon rendit compte qu'une seule de ses sections était en état de combattre.

Müller 17 déclara, pendant que Gottschalk rédigeait soigneusement un message : « Peut-être bien qu'la compagnie n'a plus que quarante hommes, mon capitaine, mais dans les ruines, on vaut bien tout un bataillon ! » Et Théo Klein affirma à son ami Heinrich Küppers : « Les Gourkhas ? J'en prends dix à moi tout seul... tiens... j'en bascule trois avec mon pistolet et, deux à coups de pied dans le bide... en même temps, j't'en fous deux au tapis avec ces poings-là... et pour les trois autres, j'les anéantis en trois pets sonnants ! » Cette dernière remarque sur une méthode que Théo avait rendue classique, ne fut pas longue,

elle non plus, à faire le tour des positions. Elle parvint même au colonel Stucken.

— Breyle, dit-il en souriant, la bande à Gottschalk fait de nouveau parler d'elle ! Que diriez-vous d'un peu d'avancement pour le caporal Klein ?

Breyle n'eut pas besoin de demander qui était Théo Klein. Tout le monde le connaissait à la division.

— Pas commode, mon colonel, fit-il avec un pâle sourire – pour la première fois depuis longtemps, Stucken décelait chez lui l'ombre d'un sentiment. « Il a encore à liquider une trentaine de jours de cachot. Difficile, dans ces conditions, de le nommer caporal-chef ! »

Stucken se mit à rire :

— La figure classique de l'éternel caporal, quoi ! Il est décoré ?

— Bien sûr ! Les deux Croix de Fer et la médaille du combat rapproché – en or.

— Et Gottschalk, qu'est-ce qu'il en dit ?

— Je n'ai plus parlé avec lui depuis un certain temps. Il m'a dit une fois, à Salerne : J'ai dans ma compagnie un groupe de survivants de la guerre de Trente Ans. Le jour où cette bande-là sera foutue, la guerre sera bien près d'être perdue !

— Oui, ces bonshommes-là sont vraiment incroyables ! Le colonel Stucken se pencha sur les messages qui venaient de lui parvenir du corps d'armée. Les bataillons avaient peu de renseignements à fournir. « Calme presque total depuis un mois. » Deux ou trois escarmouches, quelques manœuvres de harcèlement et des patrouilles – qui servent surtout de distractions aux unités... Ces jours-ci pourtant on sent quelque chose dans l'air. Le printemps est là... Il serait bien étonnant que les escadres de bombardement ne réapparaissent pas et que les divisions blindées de Clark ne se mettent point à bouger ! Les préparatifs se multiplient depuis plusieurs semaines déjà. D'après le dernier déserteur, 200 000 tonnes de ravitaillement et de munitions ont été déchargées à Naples – par une flotte de 248 navires.

— Il a peut-être menti. Ses déclarations peuvent n'être que vantardises, pour ne pas dire mensonges conscients, dans le cadre de la guerre des nerfs. Je ne crois pas, quant à moi, qu'il soit possible de déclencher comme cela, sans préavis, une concentration de feu véritablement foudroyante. Il y a des signes qui ne trompent pas. Or le

calme est complet dans tous les secteurs. Dans la vallée, on ne signale aucun mouvement quel qu'il soit.

— Justement Breyle ! C'est ce calme, cette tranquillité qui sont suspects ! Freyberg est un empoté – tout cela ne va guère avec lui ! Vous savez comment s'approche un ouragan ? Le ciel est d'abord d'un bleu innocent... comme maintenant. Ensuite les nuages montent... Brusquement vous n'avez plus d'air... plus d'oxygène – on dirait que le vide s'établit et vous empêche de respirer. Puis crac ! l'ouragan se déchaîne. Pour l'instant mon cher Breyle, nous en sommes à la phase de vide. La seule question qui reste c'est celle de savoir quand l'ouragan va arriver. Mais qu'il vienne, cela est hors de doute !

Le colonel Stucken prononçait ces paroles le 14 mars, en fin de matinée. À la même heure, Théo Klein, allongé sur le sol, prenait un bain de soleil... l'adjudant Maassen et Müller 17 nettoyaient leur MG 42 et leurs mitraillettes, tandis que Heinrich Küppers et Josef Bergmann déchargeaient les mulets du dernier convoi, et transportaient les caisses de munitions jusqu'aux positions. Il y avait aussi du ravitaillement. Pour chaque homme une demi-tablette de chocolat grumeleux – la vraie qualité de guerre ! un quart de rhum et trois boîtes de bœuf en conserve.

— De la gnôle ? demanda Théo Klein d'une voix paresseuse, en s'étirant au soleil, alors, c'est qu'il y a quelque chose en vue ! Ils envoient la gnôle au front quand ils savent que ça va barder !

Et Théo Klein s'empara d'une boîte de conserve, décrocha sa baïonnette et se mit en devoir de défoncer le couvercle.

— Faut les garder comme rations de combat dit Küppers.

— J'aime mieux les avoir dans le ventre, répondit Klein.

Le couvercle était à moitié ouvert. Théo plia le métal et découpa un morceau de viande avec son poignard de parachutiste.

Grâce à sa ligne téléphonique désormais réparée, le commandant von Sporken s'entretint avec le colonel Stucken. Il attendait lui aussi d'un jour à l'autre le prochain assaut de Freyberg. Il réclama encore quatre pièces de montagne et une section de mortiers. « À mon avis, les Indiens vont pousser sur le monastère en passant par le mont Calvaire et la cote 444. Notre meilleure défense réside dans les mortiers, l'artillerie légère et une profusion de grenades et de mitrailleuses. »

— Je vais vous envoyer tout cela, Sporken. Une colonne de trente mulets vous parviendra dans la nuit. Pour le moment cela devrait suffire.

— Merci, mon colonel.

— Bonne chance, Sporken.

Le 15 mars 1944, vers 8h 30, la première vague des bombardiers alliés, étincelants dans le ciel bleu aux rayons du soleil, surgit par-dessus les montagnes. Elle volait en direction du mont Cassin.

Théo Klein préparait le café dans le bunker-cuisine quand il les aperçut.

— Ça y est, dit-il d'un air nonchalant ça va commencer. Il éteignit le feu sous la gamelle d'eau, prit sa mitrailleuse dans les bras comme on fait d'un enfant et descendit avec Küppers dans une cave à moitié effondrée. Comme lui, les autres se glissèrent comme des taupes dans les décombres de l'abbaye... Maassen, Müller 17, Josef Bergmann s'étaient réfugiés dans un souterrain bouché quelques mètres en avant, le capitaine Gottschalk et le sous-lieutenant Weimann étaient assis sur des caisses vides au fond de leur P.C. Le commandant von Sporken appela encore une fois Stucken et lança simplement dans l'appareil :

— Les bombardiers arrivent. Au revoir ! Je l'espère, en tout cas !

Après quoi, il raccrocha. J'ai peut-être prononcé là mes dernières paroles, songea-t-il. À l'autre bout du fil, dans une cave d'Albaneta, Breyle tenait toujours l'écouteur à la main. Le colonel Stucken leva les yeux de ses papiers.

— Que se passe-t-il, Breyle ?

— C'est Sporken. Voilà la première vague de bombardiers. Il m'a dit « au revoir ! »...

Stucken sauta sur ses pieds. « Bien. Ça commence ! Breyle, téléphonez immédiatement à la 10^e armée ! »

Au même moment, les explosions se déchaînèrent sur le mont Cassin et dans la ville elle-même. Les déflagrations étaient si fortes que la terre trembla jusqu'à Albaneta.

Lorsque les soutes à bombes de la première vague se refermèrent, il ne restait pas grand-chose à voir de la ville de Cassino. Ce qui tenait encore debout s'était écroulé et par-dessus ce champ de ruines flottait

un énorme nuage de poussière. À l'intérieur de ce rideau impénétrable, les blessés et les ensevelis vivants criaient et gémissaient, les parachutistes couraient de cave en cave comme des lièvres aux abois, et les canons du groupe blindé allemand continuaient à tirer.

La première vague avait épargné le mont Cassin. Elle visait spécifiquement l'agglomération. Muets d'horreur, Sporken et Gottschalk contemplaient d'en haut l'enfer déchaîné au-dessous d'eux. De dix minutes en dix minutes, les vagues se succédaient... et cela quatre heures durant... l'abbaye ne perdait rien pour attendre. Le gigantesque poing d'acier la frappa à son tour. La région tout entière, avec ses maisons, ses champs, ses jardins, fut transformée en une contrée sans vie, brûlée et misérable, un paysage d'entonnoirs géants voisinant avec des décombres qui s'élevaient comme des montagnes dans le nuage de poussière. Pêle-mêle, dans les trous et les débris, gisaient les morts, les mutilés, les blessés hurlant pendant que les infirmiers et les agents de liaison se hâtaient vers leurs missions respectives. Dans l'une des caves, périrent quatorze parachutistes...

Le Dr Pahlberg et Krankowski étaient assis tout au fond de leur hôpital souterrain. Ils regardaient le plafond, qui oscillait, se fendillait, mais tenait le coup. Une poussière de chaux, qui collait à la gorge et aux poumons, arrivait par le haut de l'escalier en faisant tousser les soldats et flottait lentement jusqu'aux différentes pièces, même les plus éloignées. Le sous-lieutenant Weimann dégringola les marches. Il avait perdu son casque et sur ses cheveux blonds coulait un mince filet de sang. Il avait le cuir chevelu déchiré, mais fit de la main un geste de dénégation en voyant Pahlberg se diriger vers lui avec son matériel de pansement.

— Le capitaine est-il là ? demanda-t-il hors d'haleine, d'une voix rendue rauque par la poussière.

— Non ! Je le croyais chez le commandant !

— C'est là qu'il est allé après la première vague. Il voulait retourner au P.C. de compagnie ! Weimann tourna les talons, mais Pahlberg le retint solidement par la manche de sa combinaison de saut.

— Attendez donc un instant Weimann, vous ne pouvez pas repartir maintenant !

— Il faut que je trouve le capitaine !

— Avec ce qui tombe en ce moment c'est de la folie !

— Tant pis ! Weimann se dégagea d'un geste brusque, grimpa lestement l'escalier et disparut parmi les débris qui encombraient la cour centrale, labourée justement par un véritable tapis de bombes.

À 12h 30 précises – heure militaire – la dernière vague survola ville et monastère avant de disparaître dans le ciel bleu. Mais à la même minute l'artillerie prenait le relais avec un feu roulant de 746 pièces lourdes, dont notamment du 240. En trois heures très exactement – soit jusqu'à 15h 30 – un total de 195 969 obus furent tirés sur le mont et sur l'agglomération. Le bombardement d'une intensité encore jamais vue pendant cette guerre, transforma le pays en véritable écumoire. L'artillerie de trois corps d'armée – celle des troupes de débarquement néo-zélandaises, américaines et françaises – pilonnèrent le pauvre petit tas de parachutistes blottis dans une terre retournée, écrasée, pulvérisée, piétinée, du haut en bas du mont, jusqu'à ce que tout signe de vie l'eût quittée.

On n'avait jamais encore déclenché dans une guerre quelconque un déluge d'acier aussi meurtrier ! Jamais encore dans l'histoire de la guerre, des soldats isolés et sanglants, amaigris, mourant de faim et de fatigue, n'avaient subi un tel enfer d'acier et de feu. Théo Klein lui-même, pâle comme un mort, s'était allongé contre la muraille – pas loin d'Heinrich Küppers – et avait fermé les yeux. Il ne distinguait pas les explosions. Il baignait tout entier dans un océan de détonations, qui n'en finissait pas et qui se prolongea ainsi pendant trois heures, les rendant tous à moitié fous.

Le capitaine Gottschalk, tout seul dans une cellule pleine de décombres, gardait la tête collée au sol frémissant. Autour de lui, les éclats sifflaient, les pierres et les morceaux de colonnes traversaient les airs en vibrant. C'est la fin, pensait-il, en s'appuyant plus fort contre la pierraille. La voilà, la mort, c'est elle, sûrement... quel fracas, quelle poussière, quel frémissement... Quelle mort ! Dans un demi-rêve, il aperçut le sous-lieutenant Weimann qui courait dans les déflagrations tel un insensé. « Sacré c... ! » hurla Gottschalk. Il se redressa et fit de grands gestes de la main, tout en gueulant :

— Weimann ! Weimann !

Le sous-lieutenant vit la main qui s'agitait. En quelques bonds félins, il fut aux côtés de Gottschalk dans la cellule et se jeta au sol. « Mon capitaine dit-il d'un air presque joyeux, vous vivez ! Dieu, vous vivez ! » Écrasé par la fatigue, il baissa la tête et resta là, presque évanoui.

À la même heure, sur une hauteur des environs de Cervaro, six hautes personnalités militaires alliées – parmi lesquelles Alexander, Clark et Eaker, commandant les forces aériennes alliées en Méditerranée – observaient à la jumelle l'enfer qui détruisait le mont Cassin.

Le général Clark laissa retomber son bras. Alexander lui-même se détourna. Ils venaient tout simplement d'assister à l'anéantissement le plus complet qu'ait jamais subi un coin de terrain au cours d'une guerre.

— La vallée du Liri est ouverte ! Clark fourra ses mains dans ses poches, en ramena une cigarette, qu'il alluma. « Quel tonnage ont-ils lâché ? »

— 2500 tonnes, tous calibres.

— Il ne doit plus rester un chat là-bas, dit le général Alexander. « Je vais donner à Freyberg l'ordre d'attaquer. Le corps néo-zélandais fournira 144 canons qui, par bonds successifs de 150m, soutiendront l'infanterie dans sa progression. Nos hommes auront le meilleur appui-feu possible. »

Le général Eaker secoua la tête :

— Pas besoin, dit-il. J'ai engagé 775 appareils, dont 260 étaient des « Forteresses volantes ». Croyez-vous vraiment qu'il reste quelque chose ?

— On ne sait jamais. Trois Allemands surgissant des ruines et tirant sur nous constituent déjà un obstacle. Vous ne connaissez pas ces parachutistes, Eaker ! Freyberg pourrait vous en raconter un bout, sur eux ! On va mettre l'artillerie et les chars sur Cassino. L'infanterie nettoiera les décombres sous leur protection. Vers minuit, la 5^e brigade indienne occupera les décombres. Elle passera par la hauteur de Rocca Janula. Demain à midi, nous pousserons sur la vallée du Liri. La route de Rome sera enfin libre !

Eaker et Clark approuvèrent. Au-dessus de Cassino, la terre montait aux cieux, enlevée par 100 000 obus. Une nouvelle fois, Clark porta ses jumelles à ses yeux et examina en détail le théâtre de cette bataille de matériel sans précédent... Il avait sous les yeux un terrain de 1400m sur 400... 2 500 tonnes de bombes et 195 969 obus... en 12 heures...

À 13 heures, suivant de près le barrage d'artillerie, les premiers bataillons du général Freyberg se lancèrent sur Cassino. Devant eux roulaient les chars, et dans leur dos, les 144 canons martelaient le terrain à 150m en avant d'eux, leur frayant une fois de plus le passage... c'était une promenade.

Dans la partie nord de Cassin, où se trouvait le 2^e bataillon de parachutistes, tout était calme. Ce fut seulement lorsque les chars eurent stoppé devant la muraille infranchissable de décombres, de murs crevés et de caves effondrées, lorsque l'infanterie commença à escalader toute seule les débris, qu'un ouragan meurtrier s'abattit sur elle, vomi par les mitrailleuses et les carabines, traversé par les explosions isolées des mortiers.

Indiens et Néo-Zélandais se jetèrent au sol. En désordre, les chars inondèrent les débris, au hasard, car de tous les côtés les mitrailleuses, les mitraillettes, les carabines claquaient aux oreilles des Indiens qui commençaient à refluer.

Le général Freyberg s'arrêta court en face de ses cartes d'état-major quand lui parvint un message par ondes courtes que l'assaut piétinait, que la ville restait imprenable.

— Mais enfin, ce n'est pas possible ! s'écria-t-il, hors de lui. C'est ridicule ! Comment un seul Allemand pourrait-il être encore vivant ? Je suis sûr que personne n'a survécu !

Le général Clark, quant à lui, avait le visage sérieux en reposant l'écouteur du téléphone. Longuement, il dévisagea Alexander, le commandant en chef, et dit :

— C'est Freyberg. Il est furieux : les Allemands sont encore en vie !

— Comment ? Alexander se passa la main sur les yeux. Mais enfin, humainement, ce n'est pas possible !

— Ils défendent la ville. L'attaque des 5^e et 6^e brigades néo-zélandaises est bloquée ! À la gare aussi les parachutistes résistent comme des démons ! Freyberg est hors de lui. Il finit par se demander si ce sont bien des hommes qu'il a en face de lui !

Alexander regarda Clark et articula lentement :

— Vous comprenez cela, vous ? Un pilonnage comme on n'en avait jamais vu... et ils sont toujours vivants...

Dans l'agglomération même, on se battait au corps à corps. Impuissants, les blindés demeuraient aux lisières de la ville, plantés devant les gigantesques tas de décombres qui barraient le chemin. D'Aquino, l'aérodrome, toujours aux mains des Allemands, les obus sifflaient, et les fusées des engins spéciaux balayaient les rangs néo-zélandais, mettant en pièces tout ce qu'elles touchaient. Ahuris, les Indiens, au nord de la ville, subissaient un feu qui faisait tomber leur moral.

Dans son P.C., le général Freyberg, tout pâle, courait d'un coin à l'autre. Il était proche de la dépression nerveuse. « Les Radjpoutanas attaquent le monastère ! hurlait-il dans son téléphone, ils sont partis de Rocca Janula et prennent la ville à revers ! Il faut – vous m'entendez – il faut que nous fassions sauter cette sacrée position ! »

Vers minuit, sous une pluie battante, quand le monastère eut subi pendant huit heures un nouveau feu roulant d'artillerie, les Anglais d'un bataillon de l'Essex s'emparèrent de Rocca Janula. Ils tenaient dès lors la clef du mont Cassin.

Un seul parachutiste, dernier survivant de la 2^e compagnie réussit malgré ses blessures à gagner l'abbaye. C'est par lui que le commandant von Sporken apprit la perte de presque toute la montagne : les Indiens commençaient à occuper la cote 435, dernière hauteur avant les murailles du couvent.

— Et... la 2^e compagnie ? demanda Sporken.

— C'est moi, mon commandant.

Le parachutiste baissa les yeux. On aurait dit qu'il allait pleurer. « Ils sont tous tués... » fit-il d'une voix lente.

Théo Klein et Heinrich Küppers s'étaient glissés hors de leur cave durant une accalmie. Leur fameux « bunker-cuisine » était envolé, leur position de mitrailleuse nivelée. L'abbaye avait changé d'aspect, elle présentait des tas de décombres différents et des percées nouvelles dans les gravats accumulés. Des voûtes inattendues apparaissaient maintenant dans les caves fraîchement éventrées.

L'adjudant Maassen et Müller 17 étaient déjà allongés derrière leur mitrailleuse, dans une anfruosité de la muraille. Bergmann et un jeune parachutiste étaient occupés, par les passages nouvellement ouverts dans la terre torturée, à ravitailler en munitions les différentes positions. Le capitaine Gottschalk et le sous-lieutenant Weimann venaient de découvrir une magnifique forteresse de moellons, d'où

l'on pouvait observer parfaitement la cote 435.

Théo Klein avait empoigné à l'instant sa mitrailleuse et cherchait des yeux un emplacement favorable, lorsque Küppers le saisit par le bras sans douceur.

— Théo ! criait-il, là-bas, regarde !

Sur les pentes éventrées de la montagne, les Gourkhas montaient vers la cote 435 en direction du monastère.

Théo Klein, du poing, repoussa son casque rond en arrière. Il courut à la muraille et se jeta dans le grand trou creusé par un obus de 240. Il posa son arme sur une pierre plate, et commença à arroser les silhouettes brunes qui montaient toujours. Il entendait tout près le tacata de la mitrailleuse servie par l'adjudant Maassen. Plus à droite, les claquements étaient plus forts encore. Ils venaient de la petite forteresse du capitaine Gottschalk. Les lance-fusées du commandant von Sporken miaulaient par-dessus leur tête, et labouraient le roc... de chaque trou, de chaque encadrement de fenêtre, du moindre tas de pierres et de la cave la plus effondrée, jaillissait un feu d'enfer.

Dans la vallée, Freyberg était assis à sa table de travail, dévorant des yeux la carte du mont Cassin. Il avait tracé avec des crayons de couleur la marche de ses blindés dans la vallée du Liri, cette vallée qui menait à Rome. De sa main très blanche, il recouvrait maintenant les signes conventionnels. On aurait dit qu'il ne voulait plus les voir. Il soupira et se tourna vers son officier d'ordonnance :

— Tous les officiers sont morts. Signalez-le au commandement. Tous les officiers de la brigade indienne morts, la cote 435 évacuée en partie, lourdes pertes du fait des parachutistes allemands retranchés dans le monastère. Je reprendrai l'attaque demain avec des troupes fraîches.

Ce même lendemain, les parachutistes lancèrent une contre-attaque. Décimés, épuisés, mourant de faim et de soif, depuis des mois sur la brèche, ils chassèrent les Indiens de la cote 435 et les rejetèrent dans le fort de Rocca Janula, enfonçant entre eux et la brigade néozélandaise un coin de 200m de largeur. Les éléments indiens de la cote 435 étaient isolés !

Le colonel Stucken mena l'action à partir d'Albaneta. C'était une poussée désespérée, visant à donner un peu d'air au monastère. Il fit même avancer l'artillerie jusqu'à l'entrée du Ravin de la Mort par lequel – sous une grêle d'obus – les porteurs haletants continuaient à

monter des munitions à l'abbaye. Du Ravin de la Mort, il déchaîna sur Rocca Janula et la cote 435 une pluie d'obus parmi lesquels se mêlaient les fusées du commandant von Sporken. Tremblants, les yeux remplis d'images de fin du monde, les Indiens s'accrochaient aux rochers. Les appels frénétiques qu'ils lancèrent par ondes courtes perturbèrent le général Freyberg et lui firent oublier provisoirement toute idée de progression. Il essaya encore une fois de conquérir le mont Cassin.

Il envoya à Albaneta un régiment blindé néo-zélandais avec 17 chars légers et mission d'attaquer l'abbaye par-derrière. Les monstres d'acier roulèrent en cahotant dans un paysage rocheux bouleversé par les explosions et parvinrent sur les positions des parachutistes, totalement surpris et qui se croyaient en tout cas à l'abri des blindés.

Le colonel Stucken et le commandant von der Breyle réagirent aussitôt et appelèrent aux armes.

Au bout de trois heures, le danger était passé. Six blindés avaient été attaqués et détruits par les parachutistes. Comme des chats, les Allemands sautaient sur les bêtes d'acier, plaquaient une mine sous la tourelle et sautaient rapidement dans un trou d'obus. Une détonation claquait, la tourelle sautait, le char brûlait... et pendant que les survivants, blancs comme la craie, quittaient l'engin en pleine panique, les canons allemands réglaient le sort des autres : des tourelles de sept véhicules sortaient les mains des équipages vaincus.

Le colonel Stucken, couvert de terre, était debout avec Breyle parmi les carcasses des chars déchiquetés et brûlés. Déjà, sous bonne garde, les servants des tanks survivants descendaient vers la vallée du Liri, qu'ils avaient voulu conquérir, et qu'ils allaient regarder maintenant avec les yeux du prisonnier.

— Dix-sept chars, dit Sporken. Il faudra voir ce que l'on peut faire avec ceux qui sont intacts. Enterrés, ils pourraient peut-être servir d'artillerie légère. Je vais taper sur les Néo-Zélandais avec leur propre matériel !

La catastrophe survenue à ses blindés plongea Freyberg dans un abîme de noires pensées.

— Ce sont de vrais démons ! hurla-t-il à Clark dans son téléphone. Je n'ai encore jamais vu une poignée d'hommes résister ainsi à plusieurs régiments ! Ces Allemands-là se battent de manière extraordinaire !

C'est bien ce que pensait Clark !

Enfin, se disait avec une sombre et maligne satisfaction le commandant de la 5^e armée, enfin tu commences à comprendre ! La destruction du monastère te coûtera tes effectifs ! Si au contraire tu avais contourné l'abbaye, comme le proposait le général Juin, nous serions peut-être à Rome – déjà ! Et Clark raccrocha, heureux d'être innocent du drame.

Au fond de leur trou, Théo Klein et Heinrich Küppers guettaient toujours le moindre mouvement sur la cote 435. Le commandant von Sporken rédigeait des messages... deux tués, dix blessés dont trois gravement. Tous transportables. Munitions : trois jours de combat normal. Ravitaillement : quatre jours en employant les vivres de réserve. Approvisionnement en eau : mauvais, l'unique citerne étant bouchée.

L'adjudant Maassen se glissa vers le matin jusqu'à Küppers et Klein. Sur son visage qu'une épaisse croûte de terre rendait presque méconnaissable, grimaçait un vague sourire.

— Ils en ont assez, les sacrés singes ! leur dit-il d'un air jovial. Si nous avions de l'artillerie, en ce moment, pas un seul ne rentrerait vivant !

— Oui... Si ! fit Théo en appuyant la tête dans sa paume... Tiens, c'est bien de toi, une réflexion pareille... dis-moi plutôt combien de temps encore on va rester ici à se faire ch... !

— Jusqu'à ce que nous soyons tous au ciel avec de petites ailes !

— J'ai jamais aimé l'avion, grinça Klein. D'ailleurs, j'veux revoir une femme avant de crever !

— T'as vraiment rien d'autre en tête, hein ? cria l'adjudant Maassen avant de repartir, toujours en rampant.

Dans le creux de sa main, Küppers fumait une cigarette. Étendu sur le sol, il regardait passer les nuages dans le ciel du soir. Il pleuvrait encore cette nuit.

— Dis un peu, Théo, demanda-t-il soudain, pourquoi fais-tu toujours la brute ? Tu n'es pourtant pas comme ça... ?

— Pardon ? Théo Klein se retourna brusquement. Il se souvint d'une discussion qui avait commencé de la même manière, pour tourner court sur une grossièreté de sa part... « Tu vas quand même

pas... »

Küppers lui empoigna le bras :

— Tu as peur, toi aussi, comme tout le monde, dis Théo ?

— Peur ?

— Oui. Peur comme une bête. Quand les Américains envoient leurs obus, quand les bombardiers lâchent leurs bombes, ou bien quand les chars grondent, que les Gourkhas se lancent à l'assaut... dis-moi, Théo, n'est-ce pas que tu as peur comme les autres ?

Klein se mordit les lèvres. Il avait le visage dans l'ombre, et Küppers ne pouvait le voir. Mais sa voix était plus sourde quand il répondit :

— Pourquoi ? Tu as peur, toi, Heinrich ?

— Oui.

— De mourir ?

— Oui.

— Ou bien d'être blessé ?

— Bien sûr, mais j'ai encore plus peur de mourir.

— Mais si tu perds les deux jambes, ou bien les deux bras ? Et si tu deviens aveugle ? Moi, j'aimerais mieux mourir, Heinrich !

— Mourir ? Pourquoi, Théo ? Même sans bras et sans jambes, tu vois encore le soleil les fleurs, les bois et les nuages, les oiseaux, les filles et la mer ! Tu vois la neige, les premiers bourgeons, les fruits mûrs et les arbres de Noël enluminés. Tu vois la vie, la vie merveilleuse...

— Mais si tu deviens aveugle, Heinrich ?

— Alors, tu la palpes, tu la sens, tu l'entends, la vie ! C'est assez pour être heureux... Je n'aimerais pas mourir... pas maintenant, Théo, pas ici. C'est pour cela que j'ai peur... que j'ai si peur à tous les instants. Et les autres aussi... seulement, ils ne le disent pas, pas plus que toi ou que moi lorsque je suis avec d'autres que toi.

— Et tu crois que j'ai peur aussi ? Théo Klein regarda longuement son ami dans l'obscurité.

— Si tu as un peu, un tout petit peu de sentiment humain au fond du cœur, Théo, tu dois avoir peur. Mais tu joues au dur pour te faire croire à toi-même que tu n'as pas de cœur. Küppers posa sa main sur le bras de Klein. « C'est pas vrai, Théo ? »

Klein se tut. Il tiraillait les pans de son manteau et restait les yeux perdus dans les ruines. « Pourquoi veux-tu savoir ? » demanda-t-il enfin.

— Parce qu'après la guerre, on se séparera pas, Théo !

— On se séparera pas ? Et comment donc ?

— T'as pas de chez toi ! Oui ou non ? Alors, tu viendras avec moi à Cologne !

— C'est vrai que j'ai même pas une fille... j'ai jamais rien eu de solide...

— Tu vois bien. Après la guerre, à Cologne, je monterai une menuiserie, peut-être même une fabrique de meubles. Tu pourras m'aider, Théo ! Comme ça, tu seras pas seul. Et peut-être que tu trouveras une fille assez courageuse pour t'épouser. Tu auras des gosses et tu vivras pour quelque chose !

— Arrête un peu, Heinrich ! Théo Klein recula encore vers l'obscurité. Tout ça, ça tient pas debout ! Après la guerre ? Quand on sera sortis ici de la merde, on en retrouvera une autre encore pire là-bas. Les gars d'en face, ils ont pas fini de nous en faire voir, ils nous laisseront même pas un croûton de pain sec... Après la guerre ? Ah oui ! Tu verras comment ça sera, après la guerre ! Non, moi, je préfère leur taper sur la gueule – maintenant !

Heinrich Küppers resta silencieux. Josef Bergmann arriva en trébuchant à travers les pierres, porteur de quatre caissettes de munitions. Il les lança dans la position et s'appuya un instant à un fût de colonne brisé :

— Eh, les gars ! six porteurs bousillés la nuit dernière ! D'après le commandant, on n'aura plus d'autres convois, et le seul espoir, c'est le ravitaillement par avion ! Alors, comme les Américains sont seuls dans le ciel !

— Et le capitaine ? Qu'est-ce qu'il dit ?

— Gottschalk ? Il ne dit rien. Il écrit des lettres. À sa femme, à sa mère. Les porteurs les emporteront en repartant !

Et il disparut dans la nuit.

Klein regarda Küppers. « Des lettres ! » dit-il doucement « À sa femme et à sa mère ! Mon pote, on dirait bien que cette fois-ci, c'est la bonne ! »

Il s'interrompit et se mordit les lèvres.

Les yeux de Küppers revinrent aux nuages qui passaient lentement. « Nous ne survivrons pas à la prochaine attaque, Théo. T'es pas de mon avis ? »

— Faut pas dire ça, Heinrich. Et toi, tu n'écris pas ?

Küppers détourna la tête :

— À qui donc veux-tu que j'écrive ?

— À ta femme !

— Je n'ai plus de femme. Je suis divorcé !

— À ton fils, alors.

— On me l'a pris.

— Mais c'est quand même ton enfant, Heinrich !

— Le petit a quatre ans. Il faudrait que Leni lui lise ma lettre. Ça, elle le fera jamais ! Jamais, Théo ! je suis exactement aussi seul que toi, tu vois. C'est pour ça qu'il faut nous soutenir mutuellement ;

— C'est vrai, Heinrich.

Dans l'obscurité, ils se serrèrent la main. Une brusque déflagration, éclata sur la Rocca Janula. Le nuage brutal d'une explosion monta dans la nuit Puis ce fut le furieux tacata des mitrailleuses, les éclatements espacés des mortiers et des grenades.

La guerre n'arrêtait point son cours. Pas même une heure.

*

Dans la nuit du 20 mars, trois JU 52 isolés ronronnèrent au-dessus des montagnes, survolèrent en larges cercles le mont Cassin et l'Albaneta, perdirent de la hauteur et lâchèrent dans le ciel nocturne toute une série de petits points blancs.

Au bout des parachutes descendaient des enveloppes métalliques semblables à des bombes et contenant des munitions et du ravitaillement, des tubes de rechange pour la batterie de montagne, deux canons légers, des bidons d'essence noyés de caoutchouc et soixante hommes qui n'avaient pas froid aux yeux. Le colonel Stucken et le commandant von der Breyle étaient debout dans les rochers à regarder le ciel. Le commandant von Sporken, accoudé au mur du couvent, guettait les points de chute.

Le capitaine Gottschalk avait formé avec Küppers, Klein, Müller 17 et sept autres paras, un groupe spécialement chargé d'aller récupérer, même sous le nez des Indiens, les deux pièces d'artillerie, qui étaient en train de s'égarer vers la cote 435.

— Du ravitaillement ! fit-il tout haut... et des renforts... lâchés en pleine nuit sur des rochers ! Ils sont complètement cinglés, à Rome ! Soixante-dix pour cent de ces gars-là vont se casser les pattes ! Il regardait les pastilles blanches qui approchaient dans sa direction. Au-dessous d'elles, des hommes étaient suspendus, petits, mais grossissant rapidement.

De la plaine, les chars commençaient à tirer sur les paras tombant du ciel, et tissaient à faible altitude un mortel filet de projectiles. Les hommes, là-haut continuaient à descendre, insensibles au paysage et au feu, opéraient dans les rochers le roulé-boulé réglementaire, aplatissaient le parachute, pris dans les quartiers de roche, et se glissaient aussitôt dans un trou d'obus. Les blessés se pensaient eux-mêmes. Quatre parachutistes rampèrent jusqu'à un corps qu'avait traîné la coupole de soie, et le poussèrent dans un entonnoir après avoir dégrafé la fixation de son parachute. C'était le premier mort chez ceux qui descendaient.

Le colonel Stucken se précipita sur l'un des nouveaux venus. L'autre se redressait et se dégageait. « Bon sang, les gars ! cria Stucken, vous avez un certain culot de sauter par ici ! » Il tendait la main au jeune parachutiste. « D'où venez-vous ? » demanda-t-il.

— De Rome. Nous sommes trois officiers et cinquante-sept hommes. Nous avons mission de renforcer la garnison du monastère. Le colonel Stucken lui tapa sur l'épaule.

— Un peu plus et vous arriviez trop tard ! Enfin...

Au bout de dix minutes, tous les paras avaient atterri. Il y avait quatre morts et douze blessés parmi eux. Juste au pied de la cote 435. Théo Klein et Müller 17 rampaient dans la caillasse, ramenant avec

trois copains les fameux canons légers. Pendant ce temps, Heinrich Küppers et cinq autres parachutistes tenaient les Indiens en respect avec deux mitrailleuses MG 42. Le commandant von Sporken se tenait aux côtés du Dr Pahlberg dans un trou du mur d'enceinte, et regardait la manœuvre.

Le grondement des trois JU 52 isolés avait disparu vers le Nord. Les Lightnings fonçaient dans les nuages sombres, à la poursuite des appareils allemands. De loin, on entendait le claquement de leurs canons de bord. Le colonel Stucken leva les yeux vers le ciel nocturne en disant :

— Ces Junkers-là ne reverront jamais Rome. Dommage, Breyle ! J'aurais souhaité un autre retour aux pilotes. Il fallait pas mal de cran pour venir jusqu'ici !

Du côté d'Albaneta, le groupe qui avait sauté était en train de se rassembler, et bientôt une fusée blanche s'éleva dans les airs. Un seul parachutiste, sous-lieutenant jeune et mince, commençait à grimper vers les bâtiments de l'abbaye. Il tenait sa mitraillette à la main, et se jetait à terre chaque fois que les projectiles venus d'en bas menaçaient de l'atteindre.

L'adjudant Maassen aperçut dans l'obscurité la fine silhouette qui montait vers lui. Il fit décrire un quart de cercle au canon de sa mitraillette et posa le doigt sur la détente. Impossible encore de savoir qui c'était, mais sûrement pas un Allemand. Le ravitaillement passait par le Ravin de la Mort, Gottschalk et ses hommes ramenaient de la cote 435 les canons parachutés... mais d'ici, en provenance directe de la Rocca Janula... ce ne pouvait être qu'un ennemi – un ennemi tout seul, absolument seul... ?

L'adjudant Maassen attendit encore, le doigt sur la gâchette.

Insouciant des doutes qu'il provoquait, le jeune officier grimpait toujours. Sa mitraillette battait contre les pierres, mais il n'en avait cure.

Le monastère, pensait-il. Le monastère ! Le voilà ! Enfin...

*

À Rome, le soir du 19 mars, un groupe de jeunes parachutistes se trouvait rassemblé sur le terrain d'aviation. Le sous-lieutenant Gunther Mönnig surveillait avec l'adjudant-chef Michels la distribution des parachutes, pendant que le sergent Helmuth Köster contrôlait la

fixation des boucles et des courroies. Il y avait là aussi Eugen Tack – jeune recrue suffisamment maladroite à l’instruction pour que l’adjudant Lehmann 3 l’ait baptisée « Le Crétin » ainsi que le première classe infirmier Fritz Grüben.

Un calme assez tendu régnait sur les soixante hommes présents. En bout de piste se dressaient trois JU 52 et des camionnettes dont le contenu passait dans les soutes des avions. Une dernière fois, le sous-lieutenant Mönning inspecta les parachutistes.

— Vous avez le poignard ? questionna-t-il à haute voix.

— Oui, mon lieutenant !

— Vos bandages ? Bien serrés ? Les munitions ? Vous les avez ? Les bottes ? Correctement lacées ?

— Oui, mon lieutenant !

— Quelqu’un a-t-il encore une question à poser ?

— Non, mon lieutenant !

Une question... ils en avaient bien tous une sur les lèvres, mais aucun d’eux n’osait l’exprimer. Ils louchaient en direction des trois appareils, qu’on chargeait présentement avec du matériel sanitaire. Les caisses étaient comptées par deux infirmières et le gros intendant.

Renate Wagner s’était rendue aussi à l’aérodrome lorsqu’elle avait appris qu’un largage – le premier et le dernier – allait être effectué incessamment sur le mont Cassin. Un peu avant de pénétrer sur le terrain, elle s’était excusée auprès de l’intendant – et éclipsée. Maintenant, dans le tohu-bohu précédant le départ, personne ne songeait à remarquer son absence, pas plus d’ailleurs qu’on n’avait remarqué une infirmière chargée d’un gros paquet disparaître derrière les hangars.

— Écoutez-moi, disait le sous-lieutenant Mönning à voix haute. Nous allons dans un instant partir vers le front. Nous avons été choisis pour soulager les valeureux camarades qui combattent sur le mont Cassin. On a pris les meilleurs – je suis fier de pouvoir vous le dire, et j’espère que vous justifierez la confiance mise en vous !

Le chasseur-parachutiste de deuxième classe Tack reçut un coup de coude dans les côtes. Sans tourner la tête, son voisin chuchota : « Les meilleurs ! Si Lehmann 3 entendait ça ! justement, t’en fais partie, des meilleurs ! Ce qui serait drôle, c’est que là-bas, on rencontre

Lehmann ! »

— Silence derrière ! rugit l'adjudant-chef Michels. La perspective de mourir jeune – même avec les meilleurs – le rendait visiblement nerveux.

Cinq minutes plus tard, comme de gigantesques insectes, chargés de leurs parachutes, coiffés des casques ronds aux filets de camouflage verts, engoncés dans l'ample combinaison de saut bariolée, bardés de munirions, les soixante parachutistes s'approchèrent pesamment des gros appareils. Le chargement des enveloppes métalliques n'était pas terminé. Sur une rampe, les deux canons spéciaux étaient hissés à bord.

Du bout de la piste arriva un autre officier, qui salua Mönning avec cordialité. C'était le lieutenant Barthels, correspondant de guerre, qui désirait sauter au-dessus de Cassino. Il fut affecté à l'avion n° 3, et endossa son parachute avec l'assistance de Michels. Il avait une autorisation, spéciale du Haut Commandement de la Luftwaffe, qui lui permettait de participer à l'opération sans avoir reçu l'instruction complète du parachutiste. Quatre sauts d'entraînement c'était tout.

Les autos s'éloignèrent, le gros intendant rangea ses papiers et suivit des deux infirmières, se mit en devoir de dégager la piste. Tous trois firent encore de grands signes aux jeunes parachutistes, avant de disparaître dans l'obscurité.

Les derniers du groupe n° 3 – commandé par le sergent Köster – disparaissaient dans leur avion lorsqu'un jeune sous-lieutenant moitié courant moitié boitant, arriva à hauteur de l'appareil. Le parachute lui battait les genoux et l'empêchait de courir vraiment, mais l'officier finit quand même par monter à bord. Personne ne remarqua qu'une des jambes de la combinaison de saut avait été raccommodée, que le visage du jeune homme était presque celui d'une jeune fille, que ses mains étaient blanches et qu'il avait de grands yeux bleus : nombreux étaient les jeunes officiers frais émoulus des écoles militaires, qui avaient un teint de lait et l'ambition d'être un héros.

Pour qu'on puisse voir ses insignes de grade, il avait laissé ouvert le haut de sa combinaison et avait rabattu le col de son uniforme sur la toile bariolée. Bien sûr, le règlement sur la tenue de saut interdisait cette pratique, mais d'abord, personne n'y songea, et ensuite, l'homme étant officier, il n'était pas question de lui faire une remarque.

Le sergent Köster, qui était derrière lui dans l'avion ne savait ce qu'il devait dire et faire. Mönning n'avait pas parlé de sous-lieutenant.

Il avait juste mentionné la présence dans le groupe n° 3 de l'homme des P.K. [11]. Et voilà qu'apparaissait un sous-lieutenant en combinaison de saut, parachute sur le dos. La vue du « pépin » tranquillisait un peu Köster : pour obtenir un parachute, étant donné la surveillance et la rigueur des distributions, il fallait vraiment y avoir droit. La logique militaire de cet argument dissipa les doutes du sergent.

Fritz Grüben, l'infirmier, donna un léger coup de coude à Köster. « Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? » demanda-t-il à mi-voix. « qui est-ce ? Il n'est pas annoncé ! »

— Ferme ça ! Il a un parachute. Il est officier. Que veux-tu de plus ? Il n'est quand même pas monté pour son plaisir !

— Demande-lui un peu pour voir !

— T'es pas fou ? Pourtant, la silhouette de ce jeune officier tranquille, assis près de la porte – comme il se doit, puisque le chef saute toujours d'abord – trottait dans la cervelle du sergent. Pendant que le premier JU 52 commençait à rouler, que le second mettait ses moteurs en marche, Köster se rapprocha de la porte, que deux hommes étaient en train de fermer. Il faisait maintenant complètement noir dans l'appareil et cela donna du courage au sous-officier.

— Mon lieutenant ?

— Oui ?

La voix de l'officier était claire et coupante, comme c'est souvent le cas dans les cours de caserne ou pendant la bataille.

— Mon lieutenant, votre présence ne m'a pas été signalée par mon commandant de compagnie, le sous-lieutenant Mönnig.

— Et alors ? Vous voulez voir mon invitation personnelle ?

— Non, mon lieutenant, mais... juste pour la bonne forme...

— Je vous prierai de bien vouloir noter, sergent que si je suis là, c'est parce que je dois y être. Ça vous suffit, j'espère ?

— Oui, mon lieutenant.

Les traditions militaires voulaient qu'après cela la conversation fût close. Tout ce qui pouvait suivre risquait d'être fort désagréable pour

le sous-officier. Köster n'eut point envie d'essayer, et se contenta de la tentative. Il se pencha contre Gruben, appuyé à la froide paroi métallique et lui glissa :

— Idiot va ! Si je continue, il va m'engueuler sérieusement. Laissons-le sauter ! T'inquiète pas ! En bas, il finira bien par tomber sur Mönnig !

Un tremblement parcourut la carcasse de l'appareil ; dans un grand ronflement ponctué de pétarades, les hélices se mirent à tourner. Puis le Junker roula sur la piste pour prendre la position de départ.

Assise près de la porte, Renate Wagner avait croisé devant elle ses mains aux doigts effilés. Elle roulait... dans un instant, elle s'envolerait... elle quitterait Rome et s'en irait vers l'enfer... et vers Erich. Tout avait mieux marché qu'elle n'aurait pu le croire, l'uniforme avait suffi, appuyé par le parachute et quelques mots bien sentis.

Elle sentit ses mains trembler. De nouveau, les courroies lui frottaient durement les cuisses. Elle se mordit les lèvres et baissa la tête en avant.

Le casque lui appuyait sur le crâne. Elle le fit légèrement basculer vers l'avant. La fille au casque d'or, disait toujours Erich !

Elle se demanda s'il avait reçu sa lettre. Elle avait écrit qu'elle le rejoindrait bientôt. Ah ! Comme il devait se poser des questions... ou bien peut-être aussi n'avait-il pas fait attention à la phrase mystérieuse...

Et maintenant, voilà qu'elle arrivait vraiment, qu'elle allait sauter au-dessus de lui dans la nuit et bientôt descendre lentement vers le monastère fameux. Descendre lentement jusqu'à Erich... Elle appuya sa tête brûlante contre la paroi froide de l'avion et ferma les yeux.

De la cabine de pilotage approchait un membre de l'équipage. Sa voix retentit dans l'obscurité :

— Nous arrivons dans dix minutes. Il y aura trois coups de klaxon. Au premier, vous ouvrez les portes, au second, vous vous préparez à sauter, au troisième, vous sautez. Le vent est léger. Vous ne dériverez pas beaucoup.

Dans dix minutes...

Renate Wagner se redressa. Une fois de plus, elle se remémora tout

ce qu'elle avait lu et entendu sur les parachutistes. Introduire le crochet de son cordon d'ouverture dans le rail métallique fixé au-dessus de la porte, empoigner des deux mains les deux montants de la porte, pousser avec les pieds en étendant les bras en avant, sauter la tête la première... pour le reste, on verrait bien ! Elle saisit son crochet, l'enfila dans le rail. Le sergent Köster, qui approchait, recula. Sûr ! L'officier saute d'abord, ensuite, ce serait lui-même – Köster – et les autres.

D'un coup d'œil, il mesura le garçon qui se tenait devant lui. Le parachute était correctement fixé, le mousqueton du cordon d'ouverture aussi, les genoux pliaient déjà légèrement, comme traversés d'une sorte d'impatience. Allons, il connaît son affaire, pensa Köster, dont la conscience s'apaisa définitivement à cette réflexion. Comme les autres, le sergent perçut le changement de ton des moteurs. La vitesse diminuait, l'avion perdait de l'altitude.

Ils étaient arrivés.

Ils étaient au-dessus du mont Cassin. Le premier coup de klaxon retentit. Le son déchirait les oreilles.

Renate Wagner ouvrit d'un seul coup la porte, et la claqua vers l'intérieur, où elle resta fixée. Le vent la rejeta presque dans la carlingue, mais elle s'agrippa aux deux poignées, et se prépara à sauter. Le deuxième coup de klaxon. Elle se pencha en avant, le tourbillon d'air tira violemment sur son casque, elle dut se cramponner de toutes ses forces aux montants pour ne pas être arrachée de la porte.

Au-dessous d'elle, les nuages filaient. Elle aperçut vaguement sur le sol un ensemble de ruines. Le monastère ! Et plus loin, très loin, des éclairs lumineux. L'artillerie, se dit-elle.

Un calme extraordinaire la baignait toute. Elle en avait terminé avec tant de choses et s'en allait maintenant vers un néant dont elle savait qu'on ne revenait pas. Dans le noir, elle vit flotter soudain des tâches claires. C'étaient les autres parachutistes, ceux des appareils n° 1 et 2. Ils descendaient, et déjà on tirait sur eux. Renate vit jaillir sur la terre des éclairs rythmés. Les mitrailleuses. Partout des mitrailleuses...

Le troisième coup de klaxon retentit, étourdissant, impératif.

Renate hésita une fraction de seconde. Derrière elle, se tenait Köster, en esprit déjà dans le ciel.

Elle poussa violemment du pied gauche, lança les mains en avant et disparut brutalement dans l'abîme. Elle sentit comme une brusque poussée, c'était comme si un poing énorme l'avait empoignée au collet et la plaçait de force en position assise. Puis une autre, plus forte ; les cuisses lui faisaient mal et elle poussa un léger cri de douleur, et puis elle se trouva flotter... au-dessus d'elle, elle vit l'énorme parachute ouvert, au-dessous, elle entendit le sifflement des gerbes de mitrailleuses sorties des chars américains.

Elle porta la main à sa poitrine, elle avait l'impression d'avoir le souffle coupé ; bouche ouverte, elle se balançait dans la nuit, mais un instant après, elle avait les yeux fixés sur les rochers qui montaient rapidement.

Renate atterrit sans mal. Elle tomba, essaya le fameux roulé-boulé, mais fut traînée pendant dix mètres par son parachute avant d'avoir pu le déboucler. Cela lui sauva la vie, car à l'endroit où elle avait chu, cinq mètres à peine de Köster, éclata un obus de char qui déchiqueta le rocher.

Étendue dans un trou, elle avait les mains sur les yeux. Je vis, bredouilla-t-elle à mi-voix, je vis. Me voilà maintenant *dans* l'enfer. Je suis tout près d'Erich. Oh mon Dieu, mon Dieu...

Elle se haussa jusqu'au bord de l'entonnoir, et vit qu'on emportait les premiers blessés. La fusée blanche qui monta ensuite lui désigna l'endroit où se trouvaient le sous-lieutenant Mönnig et ses hommes. D'une hauteur quelconque perdue dans le noir, lui parvint le tacata furieux d'une mitrailleuse... c'était Heinrich Küppers protégeant Théo Klein dans son entreprise de sauvetage des deux canons légers.

Le sous-lieutenant Mönnig avait rassemblé ses hommes dans cinq gros entonnoirs. L'adjudant-chef Michels avait une éraflure sur le front là où une balle l'avait effleuré. Il saignait abondamment. Fritz Gruben était en train de le panser. Helmuth Köster arriva en boitillant et se jeta dans un trou. Il était loin en cet instant de songer au jeune officier. La douleur de son pied traversé lui faisait à moitié perdre connaissance. Barthels, le correspondant s'était fait une entorse à l'orteil : il était mal descendu, sur un bloc de rochers.

— Tout le monde est là ? Mönnig fit passer la question dans tous les entonnoirs. Il prit note des pertes et regarda Michels. « Bon, dit-il sur un ton volontairement léger – pour impressionner les jeunes – tâchons maintenant d'aller voir le colonel. » Il ne vit pas Eugen Tack, fou de peur, et qui priait dans un trou. Il avait les mains jointes derrière le dos, pour que personne ne le remarque. Mais ses lèvres

remuaient sans bruit, et ses yeux étaient agrandis dans une crise nerveuse.

Par groupes de six, ils progressaient en direction du P.C. du colonel Stucken. Ils passèrent les dix-sept blindés détruits. Mönning chercha des yeux le regard de Michels.

— L'endroit me paraît animé ! fit-il.

— On a de quoi entrer dans la danse, mon lieutenant, répliqua le vieux sous-officier. Tu aurais vu la Crète ! se disait-il en lui-même, ou bien Corinthe ! Rien ne peut plus nous étonner, nous autres ! Même s'il pleuvait de la merde ! Il buta sur Mönning et claqua des talons en voyant le colonel Stucken sortir de l'obscurité.

— Deux officiers et cinquante-huit hommes de renfort pour la 34^e division de parachutistes. Pertes... avant qu'il eût pu énoncer le nombre de morts, Stucken l'arrêtait d'un geste :

— Deux officiers ? Je croyais trois ?

— Non. Deux, mon colonel.

— Alors, j'ai dû mal entendre. Merci Venez avec moi, lieutenant. Vos hommes peuvent rester ici. Le calme – relatif – règne pour l'instant. Demain soir, on vous conduira au monastère. Vous avez tout l'équipement nécessaire ?

— Oui, mon colonel. Il a déjà été largué sur l'abbaye.

— Parfait ! Le colonel Stucken tapa sur l'épaule du sous-lieutenant Mönning... soixante hommes de renfort pour une division ! Enfin ! – il faut bien nous en tirer avec ça, pas vrai Mönning ?

— Oui, mon colonel. Les pertes ont été grandes, jusqu'ici ?

— Bah ! Vous savez ! Disons que c'est supportable ! La 1^{ère} compagnie se compose d'un sous-lieutenant, d'un sergent et d'un 1^{ère} classe, la 2^e compagnie, d'un seul homme ! Il eut un sourire amer : enfin ! Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours là... Nous avons eu deux fois les honneurs du communiqué de la Wehrmacht, et j'ai reçu les feuilles de chêne ! Heil !

Le sous-lieutenant Mönning ne posa plus de questions. Sans un mot, il suivit Stucken dans la cave où s'était installé l'état-major de la division.

L'adjudant Maassen regardait la forme sombre qui escaladait la pente. À ses côtés se tenait maintenant le capitaine Gottschalk. Maassen lui avait fait signe de venir sans faire de bruit. Ils avaient tous deux les yeux fixés sur cet homme solitaire qui montait vers le monastère en faisant un bruit de ferraille.

— Il a dû se perdre ! souffla Maassen au capitaine. Personne ne serait assez bête pour se balader ainsi en plein milieu du champ de tir !

— Chut !

La silhouette s'était immobilisée. Elle regardait en l'air vers le mur d'enceinte et reprenait son souffle. Elle se remit en marche. Un éclair lumineux partit de la cote 435, éclairant furtivement l'inconnu sous son casque rond.

— Allemand ! s'étrangla Maassen, visiblement déçu.

Le capitaine Gottschalk avait sauté sur ses pieds et se précipitait vers la muraille.

— Arrivez par ici, espèce d'imbécile ! hurla-t-il dans la nuit. Quand sa voix retentit, la silhouette se plaqua au sol, mais en entendant les mots allemands, elle se releva et bondit parmi les pierres et les décombres en direction de la brèche où se tenait Gottschalk, debout et menaçant.

— Qu'est-ce que vous foutez là, dites-moi un peu ? Vous cueillez les marguerites, peut-être ? On bien vous êtes trop bête pour regarder où vous fourrez vos pieds ?

En face de Gottschalk avait surgi l'étroit visage, pâle mais satisfait, de Renate Wagner. L'éclair d'une lampe électrique jaillit brièvement de la main de Gottschalk, parcourut brièvement l'uniforme de Renate et s'éteignit. Maassen lui aussi avait compris qu'il s'agissait d'un officier.

— Mon lieutenant ! dit-il avec un large sourire. Gottschalk porta la main à son casque.

— D'où arrivez-vous ?

— Je viens de sauter, mon capitaine. La voix claire amusa Gottschalk. Un petit jeune, pensa-t-il. Bachot spécial instruction de

base, école militaire, trois mois au front nomination d'officier, puis, direction Cassino – pour y mourir.

— Et vous vous êtes perdu...

— Non ! J'ai une communication pour le capitaine-médecin Pahlberg. Il est toujours au monastère, je suppose ?

— Oui. Dans la cave juste au-dessous de la salle de réunion. L'un de mes hommes va vous y conduire. Mais je vous conseille vivement pour la prochaine fois, d'arriver par le chemin des porteurs et non point à travers le no man's land. L'adjudant Maassen a failli vous descendre.

Renate sourit et dit d'une voix jeune et gaie :

— Le capitaine Pahlberg aurait été furieux ! Ahuris, les deux autres la conduisirent dans les ruines jusqu'à l'endroit où Josef Bergmann vint quelques minutes plus tard la chercher pour la conduire au poste de secours souterrain.

— Ça pourrait vraiment être une fille ! dit Maassen, hochant la tête avec un air d'incrédulité. Gottschalk éclata de rire.

— Une fille ! Maassen, vous n'allez pas commencer à voir des femmes partout, comme Théo Klein... Maassen, Maassen... si votre mère savait ça !

Grommelant et embarrassé de sa réflexion, l'adjudant retourna à sa mitrailleuse. Il se disait qu'on devrait toujours tenir sa langue. Les gens ne cherchent qu'une chose : vous rendre ridicule ! Sacré sous-lieutenant va !

Près du mur d'enceinte apparurent Théo Klein et Heinrich Küppers, tous deux trempés de sueur, trainant péniblement à eux deux une énorme caisse. Maassen devina quelque chose de bizarre, d'autant plus que Müller 17 fermait la marche en couvrant soigneusement ses deux camarades.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda-t-il à mi-voix.

— C'est de la récupération, dit Klein d'un air entendu.

— Quoi ? Maassen se pencha sur la caisse et constata qu'elle était couverte d'inscriptions américaines. Il y avait même des cercles de métal pour assurer la fermeture, luxe totalement inconnu dans l'intendance allemande.

— C'est quand nous avons ramené les deux canons... la caisse nous est tombée entre les mains, déclara Küppers.

— Pas possible ? Elle descendait toute seule la pente, en roulant, pas vrai ?

— Justement. On s'est mis en travers...

— À coups de mitrailleuse, je suppose !

— C'est-à-dire... elle voulait pas venir ! Il a fallu la forcer un peu...

Maassen renonça à interroger plus longtemps les deux compères. Klein et Küppers défoncèrent la caisse et la trouvèrent archipleine de boîtes de conserve... viande, ananas, abricots, jus de fruits et autres friandises réservées au combattant américain. Il y avait même une photo... sur un papier magnifique, une pin-up demi-nue, aux longues jambes, aux seins gonflés, habillée d'un minuscule bikini. Les yeux de Théo Klein s'arrêtèrent comme hypnotisés sur la fille. Il soupira, et gémit :

— Me faire ça à moi ! Avant la soupe du soir ! Sacrée femelle ! Il tourna la photo entre ses doigts : C'est pis que trois balles dans le c... !

Au milieu des rires, la caisse fut soigneusement dissimulée.

La prise de la caisse américaine ne trouva place dans aucun communiqué. Küppers et Klein l'avaient enlevée à un groupe d'Indiens qui montaient la cote 435 pour ravitailler les Radjpoutanas encerclés. La mitrailleuse et deux ou trois grenades avaient suffi.

Pendant les quelques heures de sommeil auxquelles il eut droit jusqu'au matin, Théo Klein rêva obstinément de la fille en bikini. Le cœur transpercé, il geignait si bien que Küppers finit par lui appliquer une claque retentissante, qui lui tira seulement un grognement heureux. Pas de doute, le printemps était proche...

*

Parvenu en haut de l'escalier de l'antenne médicale, le jeune sous-lieutenant renvoya Josef Bergmann.

— Merci, lui dit-il, je trouverai bien mon chemin maintenant !

Il leva d'un geste sec la main jusqu'à son casque, ce qui contraignit Bergmann à en faire autant après plusieurs secondes de réflexion.

Connard, va ! pensait Bergmann en s'éloignant dans les décombres... s'il reste ici, celui-là, avec ses manières de pète-sec, la première chose qu'il fera, c'est s'empoigner avec Théo Klein !

Renate descendit l'escalier et pénétra plus avant à l'intérieur de profondeurs voûtées et sombres. Krankowski était en train de panser un soldat dont le bras était fracassé, et qui racontait des gaudrioles. L'infirmier leva les yeux en entendant venir Renate, vit l'uniforme, et lança par-dessus son épaule :

— Attends une minute ! Est-ce grave ? Si tu peux marcher, c'est que tu as le temps ! Aussitôt, cependant, il remarqua les insignes d'officier et se redressa : Excusez-moi mon lieutenant ! Vous êtes blessé ?

Krankowski était ébahi. Un parachutiste ? Officier ? D'où sortait-il donc ? Jamais vu ce gars-là... probablement le renfort. L'autre l'arrêtait d'un geste :

— Je voudrais parler au capitaine-médecin Pahlberg.

— Par ici ! Derrière... mon lieutenant ! Deuxième pièce à gauche du couloir. Mais le capitaine est en train d'opérer.

— Cela ne fait rien. Merci.

De nouveau, la main au casque ! Krankowski murmura quelque chose en secouant la tête, tandis que Renate disparaissait dans le corridor souterrain.

Dans la seconde pièce à partir du couloir, le Dr Pahlberg, debout devant une table d'opération démontable, recherchait au fond d'une cuisse une balle de mitrailleuse. Le patient n'avait subi qu'une anesthésie locale, et discourait avec le capitaine-médecin. D'un œil tranquille, il considérait la pincette qui fouillait la blessure et finissait par saisir solidement le projectile.

— Vous avez de la chance, mon ami, dit Pahlberg sur un ton jovial. La balle s'est perdue dans le gras de votre cuisse, sans toucher à l'os. C'est vraiment la blessure pépère !

— Oui – et ça me suffit bien, déclara l'autre avec un large sourire. J'veais rentrer en Allemagne, avec ça, mon capitaine ?

— Eh... non ! Vous resterez probablement à Rome, mon vieux !

— Alors, j'ai pas tellement de chance...

— Evidemment... si l'os avait été touché, vous étiez bon pour rentrer chez votre mère. Mais... comme cela – dans quinze jours, vous jouerez au football !

— Ou bien je serai ici, en train de tirer sur les Gourkhas...

— Je ne vous garantirai pas le contraire !

Au même moment Renate entra dans la pièce. Le Dr Pahlberg leva la tête, vit les épaulettes de lieutenant, fit un vague signe de la main :

— J'en ai pour deux minutes, lieutenant. Docilement, mais les genoux tremblants, Renate alla s'appuyer au mur de la cave.

Erich... Erich enfin. Comme il a maigri, comme il est desséché, comme il a vieilli... elle passa une main sur son cœur, pour se forcer à ne pas crier son nom tout haut. Dos arqué contre la paroi froide, elle poussa sur ses pieds de tout son poids afin de ne pas courir à lui, se jeter à son cou, et crier : « C'est moi, Erich ! c'est moi, Renate ! me voilà ! Je suis, enfin près de toi... pour toujours. » Ah ! comme elle avait hâte d'embrasser ce visage aminci, ces yeux fatigués, cette bouche tiraillée de frémissements nerveux...

L'homme à la cuisse traversée sortit de la pièce en boitant.

Le Dr Pahlberg passa dans la cave attenante et s'y lava les mains.

— À nous deux, maintenant, lieutenant ! Le sergent Krankowski vous a-t-il déjà fait une piqûre antitétanique ?

— Non, fit Renate de sa voix naturelle. Elle avait ôté son casque de parachutiste, ses cheveux blonds – le casque d'or maintenant coupé court – brillaient à la faible lueur des deux lampes à pétrole.

À la voix, le Dr Pahlberg avait sursauté. Il lâcha le savon et la serviette... il fixait le visiteur, incapable de faire un mouvement, refusant d'en croire ses yeux, saisi par la soudaineté de l'événement.

— Mais... c'est impossible... bredouilla-t-il... ce n'est pas vrai...

Renate leva les bras d'un geste brusque.

— Erich... dit-elle sur un ton d'excuse.

— Renate !

Il se précipita vers elle, la prit dans ses bras et l'arracha à la froide muraille. Les yeux fermés, elle se plaqua contre la poitrine du

médecin, et resta là, immobile, comme privée de vie, des larmes coulant sur son visage. La tension des dernières heures, la féroce concentration d'énergie dont elle venait de faire preuve l'abandonnèrent soudain... elle s'effondra comme si elle n'avait plus de squelette, et resta suspendue à moitié évanouie dans les bras de Pahlberg.

Ils ne disaient plus rien... Longtemps, ils restèrent ainsi à se contempler en silence, saisis d'un effroi subit à la pensée de la situation qui était désormais la leur. Puis, ils s'embrassèrent, tendrement et toujours sans un mot. Ils s'embrassèrent avec le recueillement de deux êtres qui savent que c'est peut-être leur dernier baiser, et qui s'attardent à cette étreinte comme à leur dernier souffle.

À la porte se tenait Krankowski, qui avait déjà frappé trois fois. Comme il n'entendait rien, il avait mis l'oreille contre la serrure. N'entendant toujours rien, il haussa les épaules et renonça à entrer. Dans la grande salle, il aperçut le commandant von Sporken, qui descendait justement l'escalier.

— Le capitaine est là ? demanda l'officier. Il donna à Krankowski un paquet de cigarettes, il savait l'infirmier grand fumeur.

— Merci, mon commandant Krankowski prit l'air enchanté de l'enfant qui reçoit un cadeau. Le capitaine est dans la petite salle. Il y a un sous-lieutenant avec lui.

— C'est lui que je voulais voir, il ne s'est pas présenté à moi, alors c'est moi qui vais à lui !

Le commandant von Sporken parcourut le couloir, frappa d'un coup sec, et pénétra aussitôt dans la pièce. Ahuri, il resta immobile une seconde, puis referma soigneusement la porte derrière lui, se racla la gorge à plusieurs reprises. Le Dr Pahlberg sursauta.

— Mon commandant... il s'étranglait presque.

Renate était debout derrière son dos. Sporken ne pouvait la voir tout entière... mais il percevait l'éclat de ses cheveux blonds. Il sourit, comprit aussitôt qu'il avait sous les yeux une histoire incroyable. Il leva la main pour arrêter les explications de Pahlberg, et s'approcha lentement des deux jeunes gens.

— On m'a signalé qu'un sous-lieutenant de parachutistes a sauté avec les renforts au-dessus du mont Cassin et qu'il se trouve déjà dans le monastère. Comme il ne s'est pas présenté à moi, je suis venu le

voir. On m'a dit qu'il était venu à l'antenne. Je suppose qu'il s'agit d'une erreur. Pahlberg, avez-vous vu un sous-lieutenant ?

— *Non*, mon commandant, mais...

Sporken secoua la tête :

— Je n'en veux pas plus ! dit-il. On peut se tromper. Surtout par une nuit si noire.

Puis désignant l'épaule du médecin, derrière laquelle se cachait Renate, il ajouta :

— Et maintenant, mon cher docteur, soyez assez aimable pour me présenter votre délicieuse fiancée, qui mériterait bien, entre nous, qu'on lui tire les oreilles !

Le Dr Pahlberg se déplaça légèrement. Renate apparut dans la lumière des lampes à pétrole, mitraillette en bandoulière, avec sa combinaison bariolée et ses grosses bottes de saut. Le commandant von Sporken la regarda avec un amusement étonné.

— Incroyable ! dit-il finalement, surtout pour apaiser son émotion. Puis il baisa la main sale de Renate comme s'il venait de rencontrer la jeune fille au mess des officiers. J'envie notre ami Pahlberg, Renate... oui, je sais comment vous vous appelez ! Figurez-vous que votre fiancé ici présent vous avait sous-estimée : vous lui aviez écrit que vous seriez bientôt près de lui, mais il n'y croyait pas !

Puis il s'en alla, mais avant de passer la porte, il se retourna une dernière fois et dit en les voyant debout tous deux, dans la pièce mal éclairée :

— Continuez, continuez ! Je vais dire à Krankowski qu'il vous laisse la paix pendant une demi-heure, que vous avez une grave opération à effectuer dans la région du cœur !

Il tira la porte derrière lui et resta quelques instants dans le couloir à méditer sur ce qu'il venait de voir. Krankowski vint à sa rencontre :

— Le capitaine opère toujours mon commandant ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Sporken.

— Est-ce que je peux y aller ?

— Non ! Pas avant une demi-heure, en tout cas. Il fait une opération du cœur !

— Quoi ? Krankowski ouvrit de grands yeux et pâlit : Mais c'est impossible ! Nous n'avons rien de ce qu'il faut !

Sporken hocha la tête affirmativement :

— C'est ce que vous croyez, Krankowski, dit-il. Mais vous vous trompez, mon ami !

L'autre le suivit des yeux sans comprendre.

*

Dans la maison de *donna* Rachele, l'atmosphère était agitée. Du marché, où elle continuait à livrer les produits de son jardin comme s'il n'y avait pas la guerre, la tante avait rapporté la nouvelle que les troupes allemandes ne pourraient tenir longtemps Cassino. Partout, sur les marchés d'Italie, les langues allaient bon train, et l'on échangeait les dernières informations sur les opérations militaires. Elles n'étaient guère rassurantes, ces jours-ci car – Allemands, Américains, Indiens, Algériens, Marocains, Tunisiens, Ecossais ou Polonais – les soldats qui traversaient le pays étaient tous étrangers. Or les Italiens ne désiraient plus qu'une chose : être libres sur le sol italien, pour y planter comme autrefois leurs tomates et leurs oliviers, pour y soigner leurs vignes.

Assise près de la fenêtre, *donna* Rachele battait la crème de son lait de brebis dans une baratte en bois. Elle produisait, ce faisant, un bruit sourd et régulier qui emplissait la salle. Felix Strathmann se tenait près du foyer sur un tabouret. Il avait la tête baissée et fixait obstinément le sol de terre battue. Maria Armenata était occupée à coudre un morceau d'étoffe rude.

— Ils vont occuper la maison, dit *donna* Rachele, interrompant son travail. Ils viendront – c'est sûr qu'ils viendront ! Où est-ce que vous irez ?

Maria déposa son ouvrage, et dit :

— Dans les montagnes, *zia mia*.

— Les Allemands y seront aussi.

— Nous nous cacherons comme des renards. Ils ne nous trouveront pas.

— Et de quoi vivrez-vous ?

— De racines et d'eau, si nous n'avons rien d'autre, mais nous vivrons ! La voix de Maria était pleine d'assurance. Ce n'étaient point des paroles en l'air, on le sentait parfaitement. Felix Strathmann leva les yeux.

— C'est inutile, Maria. Nous allons parcourir le pays tout entier, et un beau jour, au bout de nos forces, nous serons pris. Il se redressa en arrière et posa les deux mains sur ses genoux. Le costume que *donna* Rachele lui avait sorti d'une armoire – il appartenait à son défunt mari – flottait sur son corps amaigri. Je vais essayer de regagner mon unité, dit-il.

— Non, carissimo, non ! Maria avait sauté sur ses pieds. Non ! Ils te fusilleront !

— Bah ! et après ! pour la vie que nous menons ! Je suis fatigué d'être sans cesse traqué, comme du gibier toujours sur le qui-vive. Il n'est pas de nuit que je ne sursaute en entendant du bruit : des pas... les voilà... ils viennent me chercher, ils m'attachent les mains derrière le dos, ils me pendent au premier arbre venu. Pendu pour désertion ! Je n'en puis plus, je n'en puis plus !

Donna Rachele regarda Strathmann et demanda à Maria :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il veut s'en aller.

Maria, blême, se dressait à côté du foyer. Sa main, posée sur les cheveux blonds de Strathmann, les caressait doucement. Son geste trahissait la détresse, mais aussi le désir presque enfantin – et très tendre – de consoler.

— Nous repartirons dans la montagne, *zia* ! Larmenatto doit être dans les Abruzzes, avec ses hommes. C'est là que nous irons.

— Les Abruzzes ? Oui, c'est bien ! *Donna* Rachele se leva en disant : Vous pourrez vous y cacher facilement. Je vais préparer un sac de nourriture et vous prendrez un mulet. Vous partirez pendant la nuit.

Strathmann, qui avait le visage caché dans ses mains, redressa la tête. Il regarda Maria, qui lui souriait faiblement.

— Je ne partirai pas, dit-il à voix basse.

— *Mio Caro* ! Elle passa une main fine sur le visage bouleversé de Felix. Encore quelques semaines... et puis nous serons libres...

Strathmann secoua la tête.

— Je ne pourrai jamais être libre, Maria. Je ne pourrai jamais être moralement libre. J'ai abandonné mes camarades. Je les ai trahis dans le danger ; je me suis enfui... à cause d'une femme. Uniquement à cause d'une femme ! Je ne suis pas parti pour la religion, pour une idée... Non ! je les ai quittés pour deux lèvres, pour deux seins, pour deux cuisses douces et tièdes. C'est affreux, Maria, c'est affreux ! Je ne suis rien. Je ne suis qu'un porc, Maria... un vulgaire porc...

— Tu es mon Felice !

— Tais-toi ! Il se leva et telle une bête captive, il se mit à arpenter la pièce. Je suis un salaud, un pauvre individu, qui se terre pendant que les copains se battent, qui baise toutes les nuits pendant que les autres couchent sous les obus ! Non, oh non ! Maria ! C'est affreux ! Affreux !

— Ce n'est pas toi qui as voulu cette guerre. On t'a forcé à la faire ! On t'a mis un uniforme sur le dos et un fusil dans les mains ! Tu devais mourir, mais moi je t'ai rendu la vie, favorito ! Je veux que tu vives ! Pour moi, et pour le bambino qui va venir...

— Le bambino ! Strathmann avait sursauté. C'est vrai ? Tu dis ça pour me retenir !

Il se précipita sur elle et la regarda intensément. Elle avait le visage tourné vers lui, son visage mince et sauvage, encadré de boucles noires et animé par deux grands yeux sombres. Dans son regard, il y avait du bonheur, un bonheur lumineux, qui venait du cœur.

La réponse, il la vit dans ces yeux. Il frissonna et ses doigts, qui enserraient durement les épaules de la jeune femme, se détachèrent doucement.

— Tu attends un enfant ? dit-il à mi-voix.

— Si, l'Heureux.

— Un enfant de moi, Maria !

— Un troisième qui sera heureux !

— Oh mon Dieu ! il posa sa tête sur l'épaule de Maria et la serra contre lui. Il avait envie de pleurer, et il ne savait pas si c'était de détresse ou bien de honte, de bonheur ou de désespoir. Un enfant... dont le père est un déserteur. Un enfant dont le père serait pendu si on

le prenait.

— Il faut partir dans la montagne, dit-il, il faut partir dès ce soir.

— Quand il viendra au monde, Felice, ce sera la paix, dit Maria d'un air de bonheur. Il ne faudra jamais qu'il sache ce qu'est la guerre.

— Jamais, Maria !

Lorsque revint *donna* Rachele, ils étaient toujours debout étroitement enlacés dans la lumière du soir. La tante portait un sac de jute bourré de boîtes de conserve, de lard, de beurre de brebis, de farine et d'huile d'olive. Elle le posa contre la porte du jardin, et retourna à sa baratte.

— Le mulet est sellé. Il fera bientôt complètement nuit. Vous partirez à ce moment-là.

Elle recommença à battre son beurre et regarda dans le jardin déjà sombre.

— Sauvez-vous, dit-elle... j'entends des chars sur la route ! Espérons qu'ils ne vont pas s'arrêter pour demander de l'eau...

— Nous partons tout de suite, *zia* !

— Vos vêtements sont déjà sur le mulet. *Donna* Rachète écarta sa baratte. J'ai fait un ballot des imperméables et je l'ai fixé sur le côté de la selle.

Elle les précéda dans le jardin. L'animal était attaché à la barrière. Strathmann avait caché sa mitraillette sous son ample veston. Sous sa robe, Maria portait un pistolet américain, dans un étui fixé par une courroie, à même la peau.

— Passez par Castelnuevo, dit *donna* Rachète. Elle aida Maria à grimper sur le mulet. Strathmann se hissa en selle derrière elle. C'est là où il sera le mieux, dit-elle, et elle ajouta : Ne traversez pas la route avant le matin.

Ils virent qu'elle tenait un petit crucifix à la main, qu'elle le tendait vers eux. Maria baissa la tête, et *donna* Rachele lui posa la croix sur les cheveux.

— Que Dieu vous protège, dit-elle doucement. Vous faites ce qui est défendu, mais Dieu ne vous abandonnera pas en un pareil moment...

Lorsqu'ils partirent à travers champs, on entendait le raclement et

le grondement des chars sur la route de Rome. Maria, qui tenait les rênes, enfonça ses talons dans les flancs de la bête.

— *Avanti !* dit-elle, *avanti, amico...*

Le mulet entama sa course paisible en direction des Abruzzes, lointaines montagnes perdues dans la nuit tombante.

Deux jours plus tard, ils passèrent le Pescara à la nage, se séchèrent au soleil dans les rochers du massif de Sirente et repartirent pendant la nuit commençant à grimper dans une région montagneuse qui abritait encore des loups suffisamment agressifs pour ravager les troupeaux de moutons.

Cinq jours après, ils trouvèrent le groupe de Larmenatto. Les partisans s'étaient établis dans une vallée d'accès difficile. Sauvages comme les loups – qu'on entendait hurler la nuit – ils vivaient dans trois vastes grottes. C'est là que Felix et Maria furent dépassés, deux mois et demi plus tard, par les troupes allemandes en retraite, talonnées par les armées américaines lancées sur Rome.

La guerre était finie. La paix arriva alors que *don* Ernano baptisait le petit enfant. On l'appela Felice. Felice Libertà. Aujourd'hui, il joue sur les bords du Pescara et ses parents veulent qu'il ne connaisse jamais la guerre. Chaque année, le cultivateur Felice Strathmann se rend au monastère du mont Cassin. Il s'agenouille dans la basilique reconstruite et il prie le Seigneur.

Le pèlerinage qu'il accomplit là calme en son cœur le remords d'avoir été un jour traître par amour.

*

Le 22 mars 1944, à 15h 30 de l'après-midi, un mourant fut apporté dans une toile de tente par des membres du groupe constitué par le commandant von der Breyle pour lutter contre les partisans. Breyle était assis dans son abri souterrain de l'Albaneta, en train de préparer le prochain convoi de ravitaillement, lorsque les soldats pénétrèrent dans la pièce en pliant sous le poids de leur fardeau. Un jeune sous-officier claqua les talons et fit rapport à l'officier.

— Groupe III retour d'opération. Contact avec l'ennemi sur la cote 134. Les partisans se sont retirés en laissant ce blessé derrière eux. Il ajouta, la voix vibrante d'émotion contenue : Je crois que c'est l'Allemand que nous cherchons depuis si longtemps !

Breyle s'agrippa au bord de la table. Sa figure devenait toute jaune.

— Merci, dit-il, merci, sergent.

— Faut-il aller chercher un médecin ?

— Un médecin pour quoi faire ? Les mains du commandant tremblaient. Sa voix s'amenuisait, comme la flamme d'une chandelle brûlée. De toute façon, il sera exécuté ; alors, vous savez, s'il meurt maintenant...

Les hommes quittèrent la pièce. Près de la porte qu'ils avaient refermée derrière eux, gisait la toile de tente. Les extrémités en étaient rabattues sur une forme inerte, dont seuls les pieds apparaissaient. Les jambes étaient longues, gainées dans des bottes d'officier allemand.

Ce n'est pas lui, se dit Breyle. Mon Dieu, faites que ce ne soit pas lui ! Je vous en prie, mon Dieu, ne m'imposez pas cela ! Je vous en conjure !

D'un pas hésitant, il se dirigea vers le corps allongé et s'agenouilla près de lui. Pendant un moment, il fut incapable de relever la toile de tente pour regarder en face le visage qu'elle recouvrait – puis d'un coup, il la rejeta.

Sa tête tomba sur sa poitrine comme si un coup l'avait frappé. L'implacabilité du destin l'écrasait de tout son poids. Jürgen ! C'était Jürgen !

Breyle regarda le visage mince et cireux de son garçon. Du sang avait coulé des commissures de ses lèvres et le filet rouge se perdait dans le col. Ses cheveux blonds étaient poisseux, une sueur glacée recouvrait ses traits comme une rosée mortelle. Les doigts frémissants, le commandant défit l'uniforme de son fils... cinq trous de projectiles marquaient le torse étroit et maigre – la gerbe rapide d'une mitraillette. Les blessures saignaient à peine, mais par elles s'échappait la vie.

— Mon petit garçon, bredouillait Breyle, mon petit garçon ! Il posa sa tête sur la poitrine traversée et, entendit battre le cœur, faible, très faible – et hésitant. Il pleurait bruyamment, et ses mains fébriles allaient du visage figé de son fils aux horribles trous ronds qu'il portait dans la poitrine.

— Jürgen, disait-il tendrement, mon Jürgen.

Il lui sourit quand il ouvrit les yeux – des yeux déjà marqués d'une

paix infinie.

— Papa... souffla-t-il.

— Oui, mon petit. Il lui prit la main et sentit la faible pression de ses doigts exsangues. C'est si merveilleux de te revoir, dit-il courageusement.

— Oui, papa !

Il avala sa salive, le sang se remit à couler de sa bouche et Breyle l'essuya délicatement avec son mouchoir.

— C'est fini... papa ?

— Oui mon petit.

Breyle couvrit la poitrine de son fils – il ne pouvait plus supporter la vue des cinq trous. Une ombre passa sur le visage de Jürgen. Il est en train de mourir, songea Breyle en un éclair, il est en train de mourir, en cette seconde même... Il voulut prendre entre ses mains la tête de son fils, pour qu'il meure contre sa poitrine... mais Jürgen détourna la tête, en levant légèrement la main :

— C'est ton groupe de poursuite qui m'a abattu, dit-il dans un souffle.

— Oui, Jürgen. Le cœur de Breyle se déchirait.

— Maintenant, tu vas sûrement passer lieutenant-colonel... continua la voix de Jürgen.

Breyle baissa la tête jusqu'à l'appuyer sur l'épaule de son fils. Il saisit de ses deux mains le corps du garçon, tout parcouru de tressaillements nerveux et le pressa contre lui en bégayant :

— Jürgen, mon petit, c'est épouvantable !

Sous lui, il sentit le corps se raidir. La main de Jürgen retomba de son épaule et vint frapper le sol de ciment. Une fois encore, la dernière, il entendit la respiration du jeune homme siffler faiblement, puis ce fut tout.

De ses doigts, il caressa le visage mince, désormais anguleux, de son fils et ferma avec douceur les grands yeux qui ne voyaient plus. Il regarda le corps étendu, il vit la coloration jaune que prenait la peau et qui lui paraissait étrangère, lointaine, inaccessible. Du bout des doigts, il étendit la toile de tente sur le cadavre.

Dehors, dans le couloir, il tomba sur le colonel Stucken. Les feuilles de chêne toutes neuves luisaient faiblement.

— J'allais justement vous trouver, Breyle ! Est-ce vrai ? L'officier allemand passé aux partisans se trouve dans votre bureau ?

— Oui.

Les yeux perdus derrière la nuque de Stucken, Breyle fixait les rochers de l'Albaneta.

— Vous l'avez déjà interrogé, ce salaud-là ?

— Non ! Il vient de mourir.

— Dommage ! J'aurais aimé le coller moi-même au mur ! Stucken haussa les épaules : Savez-vous au moins son nom ?

— Non. Il a passé presque aussitôt après m'avoir été apporté. Il n'avait aucun papier sur lui.

— Dommage, sacré nom d'une pipe ! Il aurait été utile de conserver son nom pour la postérité !

Le colonel Stucken tapa sur l'épaule de Breyle :

— Vos gars ont fait un bon travail. Vous pouvez compter sur mon appui total pour votre promotion au grade supérieur. Quant à ce salaud-là – il désignait la toile de tente – brûlez-le donc quelque part dans les rochers ! Je ne veux plus en entendre parler !... n'oublions pas quand même que c'était un chrétien !

— Oui, mon colonel.

Breyle était debout à l'entrée de l'abri. Le vent du soir venait du sud. Il était chaud. Le printemps s'installait. Breyle ne voyait plus les montagnes, le ciel, les rochers à l'éclat sanglant, ni le vent ne le touchait pas, ni la douceur de l'air tiède. Il était mort, vide de tout sentiment aussi léger qu'une plume.

Un homme tout essoufflé arriva de l'Albaneta. Il perdait son sang et criait comme un dément :

— Les chars ! Alerte aux chars. Ils arrivent de la cote 593. Alerte ! Alerte !

Le colonel Stucken se précipita hors de l'abri. Six chars légers américains approchaient des positions de la division, en suivant le

sentier. Ils tiraient dans toutes les directions, contraignant les parachutistes à rester à l'abri.

— Par ici ! cria Stucken à Breyle. Venez par ici, dans les rochers !

Breyle restait immobile. Il voyait les blindés arriver, mais il n'en avait pas vraiment conscience. Dans un geste instinctif, il se mit à courir, arracha une mine spéciale des mains d'un pionnier ahuri, et continua sa course, comme un lièvre aux abois, plus vite, plus vite, encore, vers les chars.

— Breyle ! hurla Stucken, mais vous êtes fou !

Il sauta hors de son trou et courut après le commandant. Une gerbe brutale du blindé de tête le rejeta au sol, il se glissa dans un entonnoir, et chercha des yeux Breyle, qui bondissait toujours, en zigzag, portant la mine sur son ventre.

— Breyle ! hurlait Stucken d'une voix aiguë, Breyle ! Vous ne saurez pas vous servir de cette mine ! Couchez-vous ! couchez-vous !

Les poumons en feu, le commandant gisait dans un creux de terrain. Il voyait venir les chars, et leurs tourelles crachaient la mort.

Un Breyle ne meurt pas comme un lâche, se criait-il à lui-même. Un Breyle ne peut mourir qu'en héros ! Depuis cinq cents ans, nous sommes des soldats – je suis le dernier des Breyle ! Le dernier de la lignée !

Le premier blindé américain dépassa le trou où il était plaqué. Maintenant, il était dans l'angle mort de la mitrailleuse, la tourelle était devant lui, pivotant et tirant dans toutes les directions.

D'un bond, il sortit du creux. Il poussa la mine contre le chemin de roulement de la tourelle, tira le cordon et ferma les yeux. Un frémissement parcourut son être, un tremblement lui secoua les os.

— À terre ! hurla Stucken... Breyle ! À terre ! Planquez-vous !

Mais il n'entendait plus... une détonation assourdissante lui déchira le tympan... la coupole du char passa à côté de lui dans les airs, et il se trouva enveloppé d'un nuage de fumée noire. Un gros fragment de la mine lui pénétra dans la poitrine, la transperça tel un poignard brûlant, et sépara son cœur en deux. Il eut soudain très chaud, trop chaud, terriblement chaud. Il eut le temps de songer : Jürgen – oh ! Jürgen ! Maintenant, ta mère est toute seule...

Et puis, la terre trembla, le ciel descendit... il descendit si près qu'il aurait pu le toucher. Le globe rouge du soleil était là dans sa main et par-dessus sa tête, les nuages filaient, filaient, il y avait tant de nuages et le soleil était si beau, si rouge, si merveilleusement rouge...

Par-delà le cadavre, les chenilles du deuxième char continuèrent à rouler.

Elles dépassèrent la position.

LIVRE CINQ

*Et nous ne connaissons point
de demeure paisible.
L'humanité souffrante,
Passe d'une heure dans l'autre,
Aveuglément, Indéfiniment,
Comme la cascade qui coule
de rocher en rocher.
Hölderling[12]*

Le Commandant suprême de la Wehrmacht communique :

16 février 1944

... La vénérable abbaye de Cassino, qui, comme nous l'avons annoncé, hier, a été attaquée par l'aviation ennemie, bien qu'il ne s'y trouvât aucun soldat allemand, a été en grande partie détruite et incendiée...

L'histoire de l'infirmière qui avait sauté la nuit en uniforme de lieutenant et se trouvait actuellement dans les locaux du Dr Pahlberg n'avait pas tardé à faire le tour des défenses de Cassino.

Le capitaine Gottschalk alla rendre visite à Renate Wagner la nuit suivante, et remarqua à cette occasion que décidément, la guerre émoussait les sens...

— Autrefois, dit-il, jamais je n'aurais manqué de « trouver la femme », fût-elle camouflée sous le plus bizarre déguisement. Il y avait toujours une étincelle quelconque qui sautait, ajouta-t-il en riant. Entre-temps, nous en avons tant vu que notre âme s'est endurcie. Quoi qu'il en soit, mademoiselle, vous avez réussi à tromper un vieux capitaine !

Il était difficile de retenir Théo Klein : il voulait se faire porter malade pour aller à l'antenne médicale :

— Une fille, gémissait-il, une fille, une vraie ! Chez nous, dans les lignes ! Aïe, aïe, aie. Que j'ai mal au ventre ! Il posa sa carabine et se

levant, déclara : Faut qu'j'aille à l'hôpital ! J'ai des douleurs terribles !

— L'infirmière est la fiancée du capitaine-médecin Pahlberg, espèce d'imbécile ! Heinrich Küppers et l'adjudant Maassen ramenèrent Théo Klein à l'intérieur de l'abri. Qu'est-ce que tu veux faire là-bas ?

— La voir ! Rien que la voir, les gars ! Une femme ! Une femme en chair et en os ! Vous rappelez-vous seulement, comme une femme balance les hanches en marchant, comme ses seins tremblotent ? Ça vous dit rien, non ?

— Ah ! ferme ça ! Maassen lui donna un coup de coude dans les côtes. De toute façon, tu verras, on en entendra parler, de cette infirmière-là, quand l'armée sera au courant. J'aimerais bien savoir ce que le colonel dira en apprenant la nouvelle.

— Il viendra sûrement lui-même, pour voir comment elle est !

C'était aussi l'avis du commandant von Sporken, qui avait transmis à la division, froidement et sans détour, comme il convient à un soldat, le message suivant : « Arrivées : 45 hommes de renfort (un sous-lieutenant, trois adjudants et sous-officiers, 41 hommes). Plus une infirmière. »

Le colonel Stucken était encore secoué par la mort de Breyle, dont le cadavre avait été rendu méconnaissable par les chenilles du char et qu'il avait fait enterrer sur la pente du mont Cassin. Après avoir reçu le message, il resta perplexe, et considéra les courtes phrases avec incrédulité.

— Pas possible – Sporken déraile ! Une infirmière ? Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Il fit demander par coureur : « Prière préciser information concernant l'infirmière ».

La réponse ne se fit pas attendre : « Infirmière Renate Wagner, de l'hôpital de réserve n° 3, Rome. Parachutée le 20 mars avec le renfort pour le mont Cassin. »

À tout hasard, le colonel Stucken téléphona au corps d'armée et à l'armée. Il demanda avec prudence si l'antenne médicale du mont Cassin avait reçu du renfort. On lui répondit : du matériel oui – mais pas de personnel. L'installation dépendait de l'hôpital de campagne du commandant-médecin Heitmann, mais, là non plus, aucun nouveau médecin n'avait été envoyé.

— Pas non plus d'infirmière ?

— Pardon ? À l'autre bout du fil, le colonel de l'état-major de l'armée resta quelque temps interloqué, comme s'il avait mal compris. Mon cher Stucken, dit-il, vous voulez rire, dites-moi ? Evidemment, ça vous arrangerait bien... entre deux assauts, une gentille souris ! Non, non, mon cher, vous attendrez la prochaine permission. Allons, bonsoir, mon vieux !

Donc, rien ! Personne n'était au courant.

Certes, à l'hôpital de réserve n° 3 à Rome, on avait enregistré la disparition de l'infirmière Renate Wagner. Elle figurait désormais sur la liste des disparus, et l'on pensait à la Kommandantur qu'elle avait été enlevée par des partisans. Cela n'avait plus maintenant rien d'extraordinaire, et l'on pouvait tout craindre de ces maquisards fanatisés, équipés des meilleures armes, organisés militairement. Même en Italie, la guerre devenait une sale guerre.

À l'avant, au quartier général de la 10^e armée, on ne savait rien de tout cela. On croyait simplement à une blague de Stucken.

Il y a eu tout juste un échange de correspondance personnelle entre Stucken et von Sporken. Le colonel apprit ainsi que Pahlberg donnait réellement l'hospitalité à une infirmière, que cette dernière était la fiancée du médecin, qu'elle avait sauté secrètement en pleine nuit déguisée en sous-lieutenant. D'où la curieuse précision donnée par le parachutiste qui venait de sauter : « Trois officiers... »

Le colonel Stucken ordonna que Renate Wagner quittât immédiatement le monastère, et gagnât l'Albaneta avec la prochaine colonne de porteurs de nuit. Là-bas, elle trouverait un abri plus sûr, à l'hôpital du Dr Heitmann.

— Par le Ravin de la Mort ? Le Commandant von Sporken prit connaissance de l'ordre et secoua la tête.

Renate et Pahlberg étaient assis en face de lui, tandis que dehors, l'artillerie reprenait son tir de harcèlement sur les colonnes de ravitaillement.

— Vous auriez quatre-vingt-dix chances sur cent de ne jamais arriver, Renate ! Je n'ai pas l'intention d'exécuter cet ordre. Je vais en avertir Stucken par écrit. S'il y tient absolument qu'il pousse la galanterie jusqu'au bout en venant vous chercher lui-même !

Stucken n'insista pas.

Renate resta sur le mont Cassin.

Elle s'incorpora si bien au poste de secours que bientôt ce fut comme si jamais sa tendre main de femme n'avait manqué sur le mont Cassin pour changer les bandages ou procurer un peu de fraîcheur au front brûlant des agonisants. Seul Krankowski changea quelque peu ses habitudes. Il dut renoncer à assaisonner sa conversation des remarques piquantes habituelles aux infirmiers.

Un nouvel assaut fut lancé contre le mont Calvaire. Il fut brisé par le feu de la 3^e compagnie et par les engins de Sporken, juste au pied de l'enceinte et de la Rocca Janula. Dès lors, Freyberg se retira définitivement.

La seconde bataille de Cassino – de toute la guerre, celle qui mit en jeu la plus grosse quantité de matériel – était perdue pour les Alliés. Étonné, le monde entier admirait la poignée de parachutistes allemands qui venaient de braver une armée entière, et – tout épuisés qu'ils étaient – de remporter successivement deux batailles.

Le général Alexander retira Freyberg du secteur. Les Néo-Zélandais étaient saignés à blanc, les Indiens durement atteints dans leur moral. On fit venir devant Cassino le 2^e corps polonais du général Anders. Les chasseurs des Carpates étaient habitués à la montagne. C'est eux qui lanceraient le dernier assaut et emporteraient le mont Cassin, débloquent – enfin – la vallée du Liri.

Le général Freyberg s'en alla furieux. Non seulement il avait fait démolir le monastère, mais encore il avait laissé au pied des ruines la crème de ses régiments. Sa réputation de chef de guerre avait fâcheusement pâti de la résistance allemande.

Sur la cote 435, les Indiens étaient toujours là, enfermés et coupés de la Rocca Janula, dont le fort abritait le reste de l'unité.

Le commandant von Sporken et le sous-lieutenant Mönnig étaient debout devant la muraille, à proximité de la mitrailleuse servie par Théo Klein, lorsque là-bas, sur la hauteur, parut un fanion blanc à la croix rouge. Presque aussitôt, un petit groupe d'Indiens sortit des rochers, porteurs d'énormes pansements, à la tête ou aux jambes, appuyés sur des béquilles de fortune, se traînant lamentablement. Les pauvres gens gagnèrent avec peine la Rocca Janula, dont ils étaient séparés par 200 mètres à peine et tombèrent dans les bras de leurs compatriotes.

Sporken, en riant, désigna les silhouettes claudicantes :

— Ce serait assez distrayant, Mönnig, dit-il, d'aller contrôler un peu ces pauvres blessés-là. Je suis persuadé que pas un seul n'est aussi gravement atteint qu'il le laisse croire. L'idée est bonne ! Mais elle est contraire aux règlements de la Croix-Rouge. Regardez ! Regardez un peu !

Un nouveau groupe apparaissait, précédé d'un autre fanion – tous des blessés, emboînés d'énormes pansements blancs. Certains agitaient la main en direction des positions allemandes, tout en gagnant paisiblement les approches de la Rocca Janula.

— Ils ont tous la même blessure, apparemment... déclara le sous-lieutenant Mönnig. Vous ne voulez pas faire ouvrir le feu, mon commandant ? La tromperie est évidente.

— Bah ! Pourquoi donc ? Sporken alluma une cigarette. Faisons preuve de générosité ! Les pauvres diables ont peur de mourir – après tout, nous aussi ! Pourquoi les descendre, alors qu'ils nous pensent trop chevaleresques pour tirer sur des blessés. Soyons-en fiers, au contraire, c'est déjà suffisant !

— Trop chevaleresques ou trop bêtes, mon commandant !

— Quand bien même ! À la guerre, c'est presque la même chose ! Il s'interrompit, sortit à découvert par une brèche de la muraille, et porta la main à son casque.

Devant lui, à quelque cent mètres dans les rochers, se tenait un officier britannique qui saluait militairement pour remercier les Allemands. Les derniers blessés disparaissaient à l'intérieur du fort.

— *Thank you, comrade !* cria-t-il. *The war is a crime !*

Sporken fit oui de la tête et agita la main. Bonne chance, dit-il à voix basse, et il ajouta pour lui-même : tout à fait d'accord !

Il attendit que l'officier eût gagné à son tour l'abri des rochers. Il n'y avait plus de troupes alliées sur la cote 435. La guerre sanglante pouvait continuer.

Sporken rentra à l'intérieur de l'enceinte. Le sous-lieutenant Mönnig le regardait avec des yeux ronds. Les gentlemen de cette guerre... fit-il d'un air sarcastique. Le commandant approuva du chef, puis lança son mégot dans les décombres.

Derrière leur mitrailleuse, Théo Klein et Heinrich Küppers avaient suivi dans leur viseur les « blessés » indiens jusqu'à Rocca Janula. Du

côté de l'Albaneta, le fracas reprenait. C'étaient des chars américains qui tentaient une fois de plus de déborder les positions allemandes. Ils échouèrent, comme leurs prédécesseurs, sur les défenses allemandes.

À l'antenne médicale, Renate Wagner se tenait au chevet du moine fou Fra Carlomanno. Elle le nourrit comme un petit enfant, jusqu'au jour – le 5 mai – où il mourut paisiblement, en souriant. Il s'endormit dans le Seigneur, les mains jointes, le bréviaire entre ses doigts décharnés de vieillard.

Müller 17 et Josef Bergmann creusèrent une tombe dans le jardin du monastère. C'est là qu'on enterra Fra Carlomanno. Sporken jeta les premières pelletées de terre sur le corps amaigri. Heinrich Küppers, le charpentier, avait taillé dans une poutre de l'abbaye une grande croix que Théo Klein planta lui-même sur la tombe. Quand le capitaine Gottschalk, qui était catholique, lut la prière des défunts, Théo joignit même les mains en baissant la tête. Ce spectacle stupéfia non seulement le groupe Maassen, mais aussi la 3^e compagnie tout entière, y compris le commandant von Sporken, qui ne cessa de regarder Klein pendant toute la cérémonie, comme si le recueillement d'un tel homme lui semblait vraiment incroyable.

Le front s'était calmé. Le général Alexander redistribuait ses grandes unités. Le 2^e corps polonais apparut devant le mont Cassin. Freyberg partit vers le sud, en direction du Rapido.

Le quartier général du Führer fit alors pleuvoir une pluie de décorations sur les héros de Cassino. Le commandant von der Breyle reçut les feuilles de chêne de la Croix de Fer et fut nommé lieutenant-colonel à titre posthume. Le capitaine Gottschalk et le commandant von Sporken furent nommés chevaliers, enfin, Klein, Küppers, Müller 17, Bergmann et Maassen étaient sur le point de passer au grade supérieur. Il restait juste à obtenir confirmation de la division... ce qui fut fait dès que les dépanneurs eurent réparé la ligne téléphonique.

Pendant ces journées de mai, où brillait un soleil printanier, une lutte secrète occupait Renate et Pahlberg. Le médecin voulait que Renate quittât le monastère. Avec la même opiniâtreté, la jeune femme se refusait à partir. Pahlberg rappelait l'ordre donné par Stucken, mais Renate affirmait : « Je ne suis pas aux ordres du colonel. Je ne dépens que de moi seule ! » À quoi Pahlberg répondait :

— Stucken est le commandant du secteur. Il a tout pouvoir pour y donner des ordres.

Pahlberg insistait d'autant plus qu'il savait parfaitement que le

calme présent n'annonçait rien de bon. Le dernier acte de la tragédie manquait encore, et n'allait pas tarder à venir. Pahlberg voulait que Renate s'en allât avant.

— Tu penses en militaire, répondait l'infirmière. Moi je pense en femme. Personne ne peut m'empêcher de t'aimer. Je resterai avec toi jusqu'à la fin !

Le Dr Pahlberg, assis dans le soleil, considéra les décombres, laissa glisser son regard jusque dans la vallée du Liri, et dit :

— Nous ne redescendrons plus jamais de cette montagne.

— Je le sais bien, Erich !

— Si tu le sais, c'est du suicide. Pourquoi restes-tu ?

— Assassinat – c'est ton cas – ou suicide – ce sera le mien – cela revient au même.

Elle posa sur ses mains la sienne, qu'elle avait froide et prit ses doigts dans les siens. « Nous resterons ensemble, dit-elle. Nous sommes unis l'un à l'autre complètement, absolument – comment veux-tu nous séparer ? Que ferais-je sans toi, Erich ? Il n'existe pas de vie pour moi en dehors de ta présence. C'est peut-être ridicule, enfantin, tout ce que tu voudras, mais c'est ainsi. »

— La troisième fois qu'ils attaqueront, il ne restera plus rien de nous, articula le Dr Pahlberg d'une voix sourde. Tu ne sais pas ce que c'est, Renate. Tu n'as encore rien vu ! Te laisser ici serait criminel !

Il se leva, fit tomber la poussière de son uniforme, et dit :

— Je vais parler à Sporken.

— Non !

— Si ! Il voulut s'éloigner, mais elle le retint par sa manche et le ramena à elle.

— Oh est-ce que tu veux aller ?

— Je vais trouver Sporken. Il te fera conduire ce soir dans la vallée, avec la colonne de porteurs.

— Jamais, Erich ! Jamais !

Elle abandonna le bras du docteur et se mit à courir à travers les

ruines. Surpris, le médecin la suivit des yeux avant de réaliser qu'elle se précipitait vers le mur d'enceinte, qui protégeait le monastère contre le feu de la Rocca Janula et du fort, à l'intérieur duquel se tenaient les tireurs d'élite indiens.

— Renate ! hurla-t-il. Renate !

Il se lança à sa poursuite, sautant par-dessus les moellons, bondissant dans la poussière des gravats. Quand il fut assez près, il l'agrippa d'un dernier effort, la bloqua contre un pan de mur effondré, et lui enserra les épaules. Le « casque d'or » était défait autour du pâle visage de la jeune fille, saupoudré d'un calcaire blanc finement pulvérisé, les cheveux blonds flottaient dans le vent.

— Qu'est-ce que tu voulais faire ? fit-il encore tout haletant.

— Rien ! répondit-elle d'un ton ferme.

— Tu voulais courir à la muraille... tu voulais t'exposer au tir des Indiens !

Elle se tut. Ses yeux étaient presque noirs. Le Dr Pahlberg baissa la tête et la reposa sur l'épaule de Renate. Son attitude trahissait une telle détresse que la jeune fille leva la main et lui caressa les cheveux.

— Pourquoi, voulais-tu faire cela, Renate ? Te faire tuer ! Pourquoi ?

— Tu voulais me renvoyer... mais je ne me laisserai point emmener. Si je m'en vais, je m'en irai toute seule... là où toi-même iras... dans le néant.

Il enserra plus fort les épaules de Renate. Elle se mordit les lèvres, parce que ses ongles entraient dans sa chair. Mais elle ne cria pas et continua à passer un doigt caressant dans ses cheveux trempés de sueur.

Le commandant von Sporken fit son apparition dans la soirée. Il voulait emmener Renate Wagner. Quand il se présenta, le Dr Pahlberg était en train de pratiquer une opération de peu d'importance... un homme de la 1^{re} compagnie, l'un des porteurs, était allongé sur la table et le docteur lui retirait quelques éclats minuscules qu'il avait reçus dans la cuisse. Pahlberg laissait tomber chaque petit morceau de fer dans un récipient métallique que Renate tenait à la main. L'infirmière sursauta lorsque Sporken entra dans la salle.

Le commandant jeta un regard circulaire. Il savait parfaitement

qu'une fois de plus il venait pour rien.

— Désolé de vous déranger en plein travail, dit-il. Je voulais seulement vous dire que la colonne de porteurs repart dans une demi-heure. Aurez-vous fini, Pahlberg ?

— Je ne crois pas, mon commandant.

— C'est ce que je pensais. Sporken salua en souriant. Très bien, nous attendrons jusqu'à demain !

Il ferma la porte et resta un moment dans le couloir obscur, avant de gagner la grande salle où se trouvait Krankowski. L'adjudant regarda Sporken et respira mieux lorsqu'il le vit tout seul.

— Elle ne part pas ? fit-il sur le ton de la confiance. L'officier jeta sur Krankowski un regard surpris, et répondit :

— En quoi est-ce que cela vous regarde ?

L'infirmier eut un large sourire. « Je sais, dit-il, que vous ne croyez pas à son départ mon commandant ! »

Sporken se détourna brusquement : « Krankowski, je trouve que vous pensez trop » dit-il, et il quitta l'antenne chirurgicale.

*

Le 11 mai 1944, à 23 heures, 2 000 bouches à feu ouvrirent un feu roulant sur la ville et l'abbaye de Cassino.

La troisième attaque allait commencer... les régiments polonais se trouvaient à pied d'œuvre. Le général Anders avait pris le commandement direct de ses troupes – il était la dernière carte du Haut Commandement allié.

Il était absolument indispensable de faire tomber le mont Cassin !

À 1 heure du matin, les chasseurs polonais escaladèrent le mont Calvaire et se lancèrent à l'assaut de l'Albaneta qu'ils grimpèrent jusqu'à la cote 593... une hauteur sanglante au flanc du mont. Les 2000 canons tonnaient toujours, tandis que les parachutistes se terraient dans leurs caves et dans les abris, et que les Polonais, protégés par un rideau de fer et de feu, progressaient sur les pentes comme une armée de fourmis.

Théo Klein et Heinrich Küppers sortirent les premiers de leur trou,

en plein dans les tirs d'artillerie, et se précipitèrent derrière leur mitrailleuse. Ils apercevaient indistinctement les formes brunes qui bondissaient dans la pierraille, en direction du mur d'enceinte.

Les explosions se déplacèrent vers la vallée. Là-bas, le colonel Stucken se mit à l'abri. Le Dr Heitmann, dans son hôpital souterrain, était également à couvert. Mais le Dr Christopher descendait à ce moment-là d'une ambulance venue pour chercher des blessés. Il sauta à terre, mais au même instant, un poing géant le frappa dans le dos. Un énorme morceau d'acier s'était planté tout fumant entre ses deux épaules. Il tomba la face contre terre, enfonçant ses ongles dans la pierraille, criant contre le sol jusqu'à en avoir la bouche pleine de débris. Il mourut en poussant des cris étouffés.

Le colonel Stucken vit le drame de sa cave-abri. Mais il était séparé du médecin par trente mètres de feu roulant, qui descendait du ciel comme un rideau d'éclats vibrants et de sourds jaillissements de terre.

Des ruines du monastère émergèrent les parachutistes. Maassen et Müller 17 tiraient déjà, les recrues, dont c'était la première bataille, se déployaient en tirailleurs à proximité de la muraille d'enceinte. Le sous-lieutenant Mönnig et l'adjudant Michels mettaient une mitrailleuse lourde en batterie, tandis que le sous-officier blessé, Köster, assisté de Grüben et d'Eugen Tack, arrosaient systématiquement la pente avec un mortier.

Théo Klein et Heinrich Küppers ne disaient rien. Leur poste était situé dans un autre secteur, et ils observaient tranquillement le grouillement des chasseurs polonais qui montaient vers eux. L'arme était approvisionnée, et Klein avait le doigt sur la détente. Küppers avait posé à côté de lui une caisse de grenades à main toutes prêtes, protégées du feu de l'ennemi par un gros rocher.

— Bientôt ? demanda-t-il à Théo Klein.

— Encore cinquante mètres. J'attends qu'ils soient à vingt mètres. À ce moment-là, je tire, et tu lances.

Ils échangèrent un signe de connivence, et continuèrent d'attendre, en hommes de sang-froid ayant oublié depuis longtemps la peur. Par-dessus leurs têtes sifflaient les fusées de Sporken. Elles allaient déchiqueter la deuxième vague des assaillants. La première vague était déjà hors d'atteinte des lance-engins.

— Dix mètres, Heinrich !

Küppers approcha la tête du bord de leur abri. Il regarda par-dessus et vit distinctement arriver les silhouettes couleur de terre. Trente... cinquante... cent hommes, à vue de nez. Ils montaient en groupes, apparemment étonnés de trouver si calme le secteur qu'on leur avait confié. L'artillerie semblait avoir fait correctement son travail ! C'était presque une promenade, que cette montée à l'abbaye !

Le capitaine Gottschalk courait à travers les ruines. Il voyait grimper les Polonais, pendant que Klein et Küppers restaient là tranquillement à les regarder. « Pas possible, ils sont fous, se dit l'officier. Pourquoi est-ce qu'ils ne tirent pas ? Dans quelques secondes, ils seront à portée de la main... et ces c... là qui restent sans rien faire ! »

Il voulut bondir jusqu'à eux, mais une gerbe de mitrailleuse le força à se couvrir. À quarante mètres de là, Mönnig et Michels hachaient les assaillants avec leur mitrailleuse lourde... les deux canons légers que Klein était allé chercher dans le no man's land balayaient la cote 593 et gênaient la progression des dernières vagues. Mais ils ne purent s'imposer très longtemps : en trois salves, l'artillerie polonaise de montagne les réduisit au silence. Les servants, blessés ou agonisants, furent transportés jusqu'à l'antenne chirurgicale.

— Encore trois mètres. Théo Klein enfonça son casque d'un coup de poing, prit une profonde respiration, leva légèrement les épaules, et appuya à fond sur la gâchette.

La redoutable MG 42 ouvrit le feu, balayant les Polonais qui grimpaient. Telle une faux gigantesque et invisible, elle semblait les couper au ras du sol. Près de Klein, Küppers, appuyé au bord de l'abri, et protégé par le tir de la mitrailleuse, tirait le cordon de ses grenades, comptait trois secondes et lançait le projectile dans les rangs des chasseurs des Carpathes gisant sur le sol.

Il transpirait à grosses gouttes. Son bras lui faisait mal... il travaillait comme une machine... il se penchait, empoignait le manche de la grenade, tirait le cordon, comptait... vingt et un, vingt-deux, vingt-trois... hop ! il balançait l'engin, loin là-bas sur les Polonais, il se penchait, empoignait le manche d'une autre grenade, etc... il avait les muscles de l'avant-bras crispés par l'effort. Son corps était si fatigué que chaque grenade pesait une tonne. Mais il la lançait quand même, il la lançait les dents serrées, pendant que Théo Klein, derrière sa mitrailleuse, tressautait tout entier au rythme saccadé de l'arme.

Le capitaine Gottschalk rampa sous les obus, jusqu'à se trouver près du sous-lieutenant Mönnig et de l'adjudant Michels. Vingt mètres plus

loin, Helmuth Köster appelait un brancardier... Fritz Grüben s'efforçait de le panser, mais l'autre remuait beaucoup et lançait des coups dans toutes les directions comme un forcené. Il avait une balle dans l'épaule. Elle avait pénétré profondément, et les poumons devaient être atteints, puisque Köster crachait le sang.

Le commandant von Sporken reposa l'écouteur de son téléphone. Il avait essayé d'entrer en communication avec Stucken, mais, bien entendu, la liaison était coupée. Hans Pretzel, chauffeur de la 3^e compagnie et agent de liaison, dégringola à ce moment les marches de la cave, et tomba presque dans les bras de Sporken.

— Les Polonais ont pris le mont Calvaire et poussent sur l'Albaneta. Ils arrivent de la cote 593 sur le monastère.

— Merci. Pretzel sortit de l'abri et reprit sa route dans la nuit. Il allait cette fois chez le capitaine Gottschalk. Sporken regarda la carte. Pas longtemps. Il songeait déjà qu'il faudrait isoler totalement l'abbaye de la cote 593 avec un barrage de fusées et d'obus de mortier... tout le monde là-bas ! Quiconque tenait le mont Calvaire tenait aussi la clef du mont Cassin.

En face de Théo Klein et de sa mitrailleuse, le ciel nocturne était rempli de cris et de gémissements, de plaintes et de jurons. Heinrich Küppers lançait toujours ses grenades sur la pente. Il en était à sa troisième caisse. Il avait installé les deux premières – vides – devant lui. Elles lui servaient d'abri blindé, et sous leur protection, il lançait la mort.

— Au secours ! hurla une voix au pied même de la muraille. Au secours ! Je vais mourir ! Au secours ! Brancardier ! Brancardier !

Théo Klein se retourna et dit à Küppers d'un air ahuri : « Mais... il y a des Allemands, là-dedans ! »

— Les Allemands du Reich, oui, fit Küppers en hochant la tête. Des gens de Posent, Thor, Bromberg. Ils savent l'allemand.

— C'est quand même malheureux... Klein introduisit un nouveau chargeur dans la mitrailleuse. « Ta gueule, là-bas, cria-t-il dans la nuit. Furieux, il tapa du poing sur une pierre... Bon D... de b... D... ! continua-t-il, pourquoi donc que t'es contre nous ? » Il voulut dire encore autre chose, mais des rochers situés en face d'eux jaillit le tacata d'une mitrailleuse-adverse. Une mitrailleuse polonaise, à cadence plus lente que la MG 42.

— La voilà, ta réponse ! dit Küppers d'un air mauvais.

Le visage dépourvu d'expression, Klein recommença à appuyer sur la gâchette de la MG 42. Il tirait par rafales brèves, en visant un point qu'il avait repéré dans les rochers... à la cinquième gerbe, l'autre se tut, un corps roula la pente, entraînant derrière lui une petite avalanche de pierraille.

Dans son poste souterrain, le Dr Pahlberg travaillait manches relevées, ceinturé d'un immense tablier de caoutchouc. Les blessures qu'il suffisait de panser étaient traitées par Renate, Krankowski et Fritz Grüben, l'infirmier qui avait sauté avec le renfort. Quant aux cas sérieux, on les transportait dans la salle d'opération, et on les rangeait le long des murs. Bientôt il fallut les mettre dans la cellule où Fra Carlomanno s'était éteint. Elle fut bientôt pleine. À l'entrée de l'escalier, gisaient onze blessés, presque tous aux jambes, en train d'attendre que Krankowski vînt les chercher. Eugen Tack, le « Crétin » arriva – aussi vite que le permettait la charge qu'il avait sur le dos : un soldat gémissant, qui venait de recevoir une balle dans le ventre.

— Les blessés graves, au fond à droite ! lui cria Krankowski lorsque l'autre se présenta en trébuchant à l'entrée de la cave-abri. Tack porta son camarade dans la cellule du vieux moine défunt et le déposa avec le plus grand soin sur le sol. Le soldat le suivit des yeux d'un air inquiet « Bonne chance, Walter, dit Tack, je reviendrai te voir. Le docteur va bientôt s'occuper de toi. À bientôt, Walter. » Le blessé fit « oui » de la tête. « À bientôt Eugen. Et merci ! »

Pas besoin de me remercier, vieux ! Eugen Tack lui fit un signe amical et sortit de l'infirmierie. Les onze blessés se trouvaient toujours en haut de l'escalier.

Au moment précis où il allait sortir, il y eut un fracas d'éboulis, des pierres roulèrent et parmi elles un objet sombre qui s'immobilisa au milieu des blessés.

— Planquez-vous les gars ! Planquez-vous ! hurla quelqu'un.

Les onze blessés, gémissant de douleur, tentèrent de s'enfuir à quatre pattes. Eugen Tack restait là debout à l'entrée. Il vit la forme sombre, réalisa en une seconde le danger qu'elle représentait pour les blessés. « Un projectile non éclaté, songeait-il... ou bien un obus à retardement pas très gros, mais qui les mettrait tous en pièces lorsqu'il allait éclater.

Visage crispé, les onze blessés descendaient l'escalier, bien

lentement, comme dans un cauchemar. Quatre autres soldats, atteints aux cuisses et qui ne pouvaient pas bouger, regardaient fixement l'engin, sans pouvoir s'éloigner. L'obus avait 40cm de longueur, il brillait sombrement et s'effilait en pointe vers l'avant.

Quelqu'un continuait quelque part à crier « Planquez-vous ! Planquez-vous ! », d'une voix suraiguë.

D'un bond, Eugen Tack grimpa les marches. Il se baissa sous les yeux horrifiés des blessés, ramassa l'obus, le prit dans ses bras, et continua jusqu'au haut des marches, vers l'extérieur, loin des hommes sans défense.

Le projectile toujours sous le bras, il courut dans les ruines, trébuchant, écrasé par l'effort – et par l'horreur de ce qu'il portait. Si son père le voyait ! Lui qui avait eu la main gauche arrachée par un obus non éclaté pendant la Grande Guerre !

Il titubait parmi les décombres, et parvint ainsi jusqu'à la cour centrale où il avait l'intention de poser l'engin par terre. En voilà toujours onze de sauvés, se répétait-il tout joyeux. Et j'ai sauvé Walter aussi. J'irai le voir dès demain. Je suis sûr que le docteur le retapera. J'en suis sûr.

Il pressa l'obus sur sa poitrine et continua à courir. Une seconde plus tard, il buta sur une grosse pierre, et tomba, lâchant son fardeau, qui roula à ses pieds. Une détonation éclatante fit trembler l'air, un geyser de pierrailles monta vers le ciel. Tack s'était plaqué au sol, il survécut à l'explosion. Mais un moellon retomba sur lui et lui brisa la nuque, enfonçant son visage dans les décombres. Il ne sentit absolument rien, pas même le choc de la pierre... tout alla si vite, plus vite que la pensée.

Ainsi mourut Eugen Tack, le « Crétin le plus crétin de toute l'armée allemande », comme disait Lehmann 3 !

Vers le matin, Bergmann et Müller 17 amenèrent Weimann à l'antenne chirurgicale.

Ils l'avaient roulé dans une toile de tente, et transporté jusqu'à la salle d'opération, où le Dr Pahlberg opérait tout seul. Le médecin venait de recoudre et de soigner une énorme plaie dans le dos d'un parachutiste. Müller 17 et Bergmann entrèrent :

— Le sous-lieutenant, dit Müller 17 en avalant sa salive.

— Weimann ? Le Dr Pahlberg s'agenouilla près du paquet allongé et

regarda le visage affreusement pâle du jeune officier. À chaque respiration, une écume sanglante se formait au coin des lèvres.

— Les poumons, hein ?

— Oui, mon capitaine. Quatre balles de mitrailleuse dans les poumons.

Pahlberg fit signe qu'il allait s'en occuper.

Bergmann et Müller 17 ne bougèrent pas. Le médecin redressa la tête.

— Vous voulez quelque chose d'autre ?

— Le lieutenant va-t-il mourir ? bégaya Müller 17. Il avait les yeux humides.

— Je n'en sais rien. Partez, maintenant.

— Avec quatre balles dans les poumons...

— Cela s'annonce mal ! Allez, maintenant, sortez !

Lentement, les deux soldats quittèrent la salle d'opération. Dans le couloir, ils rencontrèrent Krankowski, qui apportait des pansements propres.

— Qui avez-vous amené ? demanda l'infirmier.

— Weimann !

— Le lieutenant ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Quatre balles dans les poumons... Krankowski ne dit plus rien et continua sa course.

Müller 17 regarda Bergmann. Ils en savaient assez. Le visage grave, ils sortirent du poste de secours souterrain. Ils se faufilèrent à travers les obus de mortier polonais jusqu'au mur d'enceinte et cherchèrent l'adjudant Maassen. Il avait installé avec l'adjudant Michels sa mitrailleuse dans une infractuosit  du mur, et tirait sur tout ce qui dépassait des rochers.

— Weimann est baisé ! souffla Müller 17 en se jetant aux côtés de Maassen. Maassen fit taire un moment son arme.

— Weimann ? Il était avec nous depuis Corinthe ! Sacré nom d'une

pipe ! Derechef, il arrosa la pente. En même temps, il songeait : « C'est vraiment à chacun son tour ! À qui maintenant ? Et quand ? Aujourd'hui, demain, après-demain ? Maintenant, peut-être ? Ça va finir par arriver... nous ne reverrons jamais le pays, pas ceux de la 3^e compagnie, en tout cas ! peut-être bien que nous ne valons plus rien pour chez nous, peut-être bien que nous sommes tout juste bons à crever ! »

La fureur le gagna. La fureur d'un destin stupide. Il manœuvra sa mitrailleuse avec rage, comme pour se fermer le cœur. Ce n'est pas par ici que les Polonais passeraient !

Dans la petite pièce qui avait servi de cellule à Fra Carlomanno, gisait le sous-lieutenant Weimann, sur une botte de paille. Agenouillée à son chevet, Renate lui essuyait les lèvres. Pahlberg avait fait à l'officier une piqûre de morphine. L'autre était calme, et considérait, avec des yeux fixes le plafond malpropre de la cellule.

— De l'eau, articulait-il péniblement, de l'eau ! De l'eau, s'il vous plaît !

Renate humectait un chiffon et tapotait la bouche sanglante. L'officier avait le front brûlant, il suffoquait de fièvre et ne reconnaissait plus personne.

Le Dr Pahlberg sortit de la salle d'opération et regarda Renate. Elle essuyait l'écume rouge sur les lèvres de Weimann.

— Comment ça va ? demanda-t-il à mi-voix.

— Il demande sans cesse de l'eau.

— Donne-lui une pomme râpée, Renate. Étonnée, elle leva les yeux... « Mais il ne faut pas qu'il... » Elle s'interrompit. Pahlberg avait ébauché de la main un geste qui signifiait : qu'importe ? Il ajouta : « Donne-la-lui quand même. Donne-lui tout ce qu'il voudra. »

Il tourna les talons et quitta la petite pièce.

Renate voulut se lever pour aller lui râper une pomme, mais les mains du jeune homme s'agitèrent. Il saisit le poignet de l'infirmière, et l'attira à lui avec une force inattendue, tandis que le regard de ses yeux fixes passait à travers elle, contemplant une autre pièce, qu'il était seul à connaître.

— Inge ! dit-il tout haut. Inge ! reste avec moi ! Tu m'entends ! Je veux que tu restes !

Il attirait Renate à lui et passait une main tremblante dans les cheveux de la jeune femme. Un frisson la parcourut tout entière, frisson d'effroi et d'émotion.

— Je suis là, Alfred, fit-elle d'une voix rauque.

— C'est bien ! C'est magnifique. Tes cheveux... ils sont si doux... Inge, je suis heureux ! Parler le fit tousser et il cracha une écume sanglante qui lui coula sur le menton et sur la poitrine. Renate le tamponna avec de gros morceaux d'ouate.

— Il ne faut pas que tu parles trop, déclara-t-elle doucement.

— C'est tellement merveilleux que tu sois là, Inge... Il leva la main droite et tâta de ses doigts le visage de la jeune femme... les cheveux, le front les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton. Un sourire rayonnant éclaira ses traits creusés et jaunis par la mort toute proche. « Comme tu es jolie, râla-t-il. Allume la lumière, il fait si sombre... je veux te voir, Inge... » Puis brusquement, il se redressa, enserra les épaules de Renate de ses doigts crispés, et approcha d'elle son visage blême aux yeux fixes, aux lèvres marquées d'une écume sanglante. « Embrasse-moi, gémit-il. Inge ! Inge ! Embrasse-moi ! Oh Inge, je te sens contre moi ! »

Ses yeux devinrent troubles, on voyait la vie se retirer d'eux, tandis qu'une sorte de voile semblait les recouvrir. Le corps du jeune homme s'effondra dans les bras de Renate. Doucement comme s'il pouvait encore ressentir la douleur, elle le repoussa sur la paille, lui joignit les mains et lui ferma les yeux. Les lèvres du mort formaient encore le nom aimé.

Renate se releva et gagna en titubant la pièce, où se tenait Pahlberg. Il était occupé à soigner un blessé, et lui jeta un bref coup d'œil.

— Weimann ? demanda-t-il.

— Oui ! Elle s'appuya contre la froide muraille. C'était affreux, tu sais, Erich ! Il m'appelait Inge et voulait m'embrasser !

Pahlberg baissa la tête. « C'était le nom de sa fiancée. Il attendait sa prochaine permission pour se marier. » Il avala difficilement sa salive et sentit son cœur qui battait plus vite. « Comme nous, Renate », ajouta-t-il.

Le 15 mai, les régiments ennemis réussirent à forcer les défenses allemandes au sud du mont Cassin. Le 16, ils pénétraient dans la partie nord de la position Gustav. Sur le mont Calvaire et devant l'Albaneta, les troupes alliées s'accrochaient au roc comme l'aigle défendant sa famille.

C'étaient les chasseurs des Carpathes de la brigade polonaise.

Le mont Cassin était encerclé. Des deux côtés, les forces de la 5^e armée débordaient les positions allemandes. Comme un rocher farouche au milieu d'une mer démontée, la montagne impassible dominait la bataille, inaccessible, imprenable tant que les parachutistes se maintiendraient dans les ruines.

Le colonel Stucken, avant d'évacuer l'Albaneta pour se retirer sur Rocasecca, envoya son dernier coureur au monastère. À partir de ce moment, le contact fut coupé. Le mont était devenu une île... l'île des diables verts perdus.

Le commandant von Sporken prit connaissance de la petite feuille de papier sale que l'agent de liaison – blessé dans le Ravin de la Mort – venait de lui apporter. Autour de lui, se tenaient le capitaine Gottschalk, blessé, tête bandée, le sous-lieutenant Mönnig, le bras gauche – cassé – en écharpe, et un jeune sous-lieutenant des lance-fusées.

— Messieurs ! déclara Sporken. Sa voix avait le même ton dur et froid que s'il discutait un thème d'exercice en face de ses officiers. Je viens de recevoir les instructions du commandant de régiment. Désormais, nous ne recevrons plus d'ordres : il est impossible d'en donner. Je vous lis le texte : « L'ennemi a encerclé nos positions. Il est pour l'instant en train de les déborder à l'ouest et sur les flancs. La 34^e division de parachutistes a reçu du commandement de l'armée l'ordre de se retirer de quelques kilomètres en direction de Rocasecca. Cela signifie que les chasseurs du mont Cassin vont se trouver isolés. Je laisse chacun libre de se rendre aux Américains ou d'essayer de rejoindre la division. Il est désormais inutile de conserver le mont Cassin. La position a joué son rôle. Je suis fier de mes parachutistes, qui ont fait preuve d'un courage admirable et provoqué pendant quatre mois l'admiration du monde entier. Vive l'Allemagne ! signé : Stucken. » Le commandant von Sporken laissa retomber le bras... il s'approcha ensuite de la bougie qui brûlait doucement et y fit flamber le morceau de papier, puis il écrasa soigneusement la cendre entre ses doigts, et ajouta :

— Vous avez entendu, messieurs ! Le mont Cassin a rempli sa

mission stratégique. Nous pouvons nous retirer, et qui plus est, on nous accordé une totale liberté de mouvements. Du côté des Américains, nous trouverons de quoi manger et la guerre sera finie pour nous. Du côté de la division, nous retrouverons la merde habituelle et nous continuerons jusqu'à la victoire finale !

Il regarda ses officiers. Personne ne souriait. Du dehors, on entendait le claquement des mitrailleuses et les départs de mortier. Les Polonais revenaient à l'assaut.

— Il faut nous décider. Sporken sortit de son porte-documents une carte du mont Cassin, sur laquelle étaient tracées les différentes positions. Il la tint au-dessus de la flamme et la brûla à son tour. « Je n'en voudrais nullement à celui qui choisira de se rendre avec ses hommes. Pour lui, la guerre sera finie. Je rends à chacun sa liberté. Je vous délie même solennellement du serment de fidélité que vous avez fait au Führer. »

Le capitaine Gottschalk regarda Sporken d'un air étonné et secoua la tête.

— Et vous, qu'allez-vous faire, mon commandant ? demanda-t-il.

— Je vais rejoindre le colonel Stucken. Je déteste cette guerre, mais je suis dedans et je vois mal comment j'en sortirais. Vous, Gottschalk ?

— La question ne se pose pas, mon commandant ! fit Gottschalk d'un air vexé.

— Vous, Mönnig ?

— J'accompagnerai le commandant, bien entendu.

— Pahlberg ?

— Moi aussi.

— Vous aussi ? Sporken parut surpris. Et les blessés ?

— Ceux qui pourront marcher viendront avec nous. Les autres resteront sous la garde de Krankowski et de Grüben. Je sais que les Américains les traiteront correctement.

Le commandant von Sporken se retourna vers les autres officiers présents. « Tous des héros, hein ! » dit-il de sa voix sarcastique. « Heureuse Allemagne ! »

Personne ne rit. On sentait que, cette fois, il était sincère.

Le 17 mai 1944 au crépuscule, et durant la nuit du 17 au 18, les parachutistes de la 3^e compagnie et les autres unités commandées par Sporken évacuèrent le mont Cassin ainsi que le monastère.

Les premiers à prendre le petit sentier qui descendait dans la vallée furent les blessés capables de marcher. Ils arrivèrent à passer sans encombre le Ravin de la Mort, malgré la fusillade qui les y salua. Le Dr Pahlberg s'en alla le dernier avec Renate. Krankowski le quitta en pleurant et en le suppliant de le prendre avec lui.

— Mon capitaine, disait-il... depuis trois ans que nous sommes ensemble ! Laissez-moi partir aussi ! Je n'ai aucune envie de devenir prisonnier – surtout sans vous ! Non, mon capitaine ! Rien à faire ! Je vous accompagne !

— Soyez donc un peu raisonnable, répondit Pahlberg. Les blessés ont besoin de vous ! C'est à eux que vous devez penser ! Que feraient-ils sans mon vieux Krankowski ? Je sais qu'ils ont besoin de quelqu'un pour veiller sur eux.

— Alors, restez donc aussi, mon capitaine ! supplia l'infirmier. La guerre serait terminée pour vous !

— Et tous ceux qui, en bas, ont été blessés et le seront encore ? Qui donc en prendrait soin ? Il faut bien que nous nous séparions. Vous restez sur le mont Cassin, et moi je descends. Nous avons tous les deux notre devoir à accomplir !

Pahlberg serra les mains de l'infirmier et les sentit trembler dans les siennes. « Bonne chance, Krankowski. Vous êtes désormais sûr de vous en tirer. Considérez cela, comme un remerciement mérité pour les services que vous nous avez rendus à tous ! »

— Mon capitaine... l'adjudant-infirmier avait la parole embarrassée.

— Plus un mot, maintenant, mon vieux ! fit Pahlberg. Retournez à vos blessés. Plus tard, vous m'écrirez – à Kiel – pour me dire comment tout a marché. D'accord ?

— D'accord, mon capitaine !

Les larmes aux yeux, Krankowski regarda s'éloigner le Dr Pahlberg. Le médecin s'en alla dans le jour finissant, accompagné de Renate Wagner, son drapeau blanc à croix rouge sous le bras, parmi les

décombres entassés. Fritz Gröben, debout derrière eux, les regardait partir aussi, en mâchonnant une vieille croûte de pain.

— Le reverrons-nous ce brave docteur ? demanda-t-il sans s'interrompre.

Krankowski sursauta comme s'il avait été mordu par un serpent. « Ta gueule ! Imbécile ! » criait-il sur un ton presque hystérique. Puis il marcha lentement vers la cave-abri, et disparut dans l'escalier.

*

La petite colonne des blessés descendait le sentier en direction de Piedimonte, le même qu'avait pris en janvier le vieux Diamare, brandissant son crucifix et accompagné de ses moines.

Maintenant, c'était une poignée d'hommes épuisés qui se traînaient à travers la pierraille et le feu de l'ennemi.

Un peu avant d'arriver à la Via Casilina et aux nouvelles positions allemandes, le Dr Pahlberg et Renate Wagner tombèrent sur un groupe de partisans qui les entraînèrent avec eux dans les rochers.

Francesco Sinimbaldi, qui commandait les maquisards, avait installé son P.C. dans une grotte proche de la grand-route, par laquelle étaient acheminés de nuit les convois tant attendus par les troupes allemandes, mais qui sautaient mystérieusement avec une fréquence déprimante, ou bien disparaissaient tout simplement. Les Allemands avaient essayé de mettre la main sur les partisans – surtout ceux qui infestaient les environs du mont Cassin – mais les hommes de Sinimbaldi s'étaient incrustés comme des renards dans la montagne, et ne sortaient que pour les coups de main.

Sinimbaldi était assis au fond de la grotte, en train de nettoyer sa mitraillette, lorsque les siens entrèrent, poussant devant eux Pahlberg et Renate. Ils donnèrent au médecin un violent coup de crosse, qui le projeta contre la paroi rocheuse. Quant à Renate, deux hommes lui maintenaient les bras.

— Qu'y a-t-il ? fit la voix de Sinimbaldi, venant des profondeurs de la caverne. Le seul éclairage était constitué par quelques bougies tremblotantes.

— Des Allemands. Ils descendaient de la montagne, et tentaient de passer les lignes.

— Fusillez-les !

Sinimbaldi écarta son arme d'un geste et se leva. Il prit deux chandelles et marcha lentement en direction de Pahlberg. Son visage sale et mal rasé respirait la haine.

— On va vous fusiller, dit-il. Nous ne faisons pas de prisonniers allemands. Pas plus que les Allemands ne font prisonniers les combattants de la liberté ! Car nous combattons pour notre liberté, espèce de salaud !

Il posa par terre la bougie qu'il tenait de la main droite, et le poing fermé, s'approcha encore du médecin, dans l'intention de le frapper en pleine figure. Ce faisant, il éclaira Pahlberg, dont les yeux brillaient dans un visage épuisé. Le poing de Sinimbaldi s'arrêta net à mi-chemin.

— *Dottore !* fit le chef des partisans, c'est toi, *dottore* ?

Il laissa retomber son bras, posa la deuxième bougie sur un bloc de rocher, et tapa sur les doigts des deux hommes qui tenaient Pahlberg : « Lâchez-le, imbéciles ! C'est le docteur qui a sauvé Gina Dragomare ! Il a mis son bébé au monde ! Lâchez-le ! Plus vite que ça ! »

Ahuris, les deux maquisards laissèrent aller Pahlberg et Renate. Francesco Sinimbaldi tendit la main au médecin allemand.

— Tu n'es pas notre ennemi, *dottore*, dit-il solennellement. Tu es un ami ! L'ami de tous ceux qui sont ici présents ! Viens !

Il fit un signe. Ils disparurent au fond de la grotte, là où se trouvaient disposés les lits de paille du groupe. Il y avait aussi une table, une lampe à huile et trois chaises. Sinimbaldi approcha les chaises et s'assit. Il empoigna une bouteille de Chianti, remplit trois verres, les poussa vers Renate et Pahlberg. Son visage crasseux rayonnait.

— Quelle joie de te revoir, *dottore* ! dit-il avec un enthousiasme sincère. « Gina Dragomare va bien... tu le sais ? La bambina est belle comme tout et elle crie ! Dieu, ce qu'elle crie ! Elle est en parfaite santé. C'est toi qui les a sauvées, toutes deux, *dottore*. Tu es notre ami à tous ! »

Ils burent Renate se pressait avec inquiétude contre Pahlberg, et dévorait des yeux Sinimbaldi, qui ressemblait à un bandit de grand chemin sorti tout droit du Moyen-Âge. Francesco sourit.

— *Ta fidanzata* ?

— Oui. Le Dr Pahlberg leva son verre et but à grands traits assoiffés. « Nous nous marierons quand la guerre sera finie ».

Sinimbaldi hocha la tête. « Oui... la guerre est finie ! *Dottore*, veux-tu rester avec nous ? Dans trois jours, tout le pays sera occupé... Nous te conduirons dans un endroit où les Américains ne te trouveront pas ! Tu habiterais chez Gina et Mario Dragomare... comme cela, tu pourras surveiller la petite ! »

Pahlberg secoua lentement la tête. Inquiète, Renate posa la main sur son bras, et le serra comme pour l'avertir de ne pas trahir sa pensée. Mais Pahlberg déclara :

— Je dois rejoindre mes blessés, Sinimbaldi. Ils m'attendent tu sais !

— Tu veux continuer à lutter ?

— Oui, mais contre la mort ! J'ai sauvé la vie de votre Gina – maintenant, il me faut sauver celle de mes camarades. Tu le comprends, je suppose, Sinimbaldi ?

Francesco se tut. Il fourragea dans la lampe. Son visage d'homme des bois s'était soudain figé. « Aucun Allemand ne doit plus rejoindre les siens, fit-il. Chacun de vous représente pour nous un danger. Toi aussi, il faut que je te garde, *dottore*. Je ne te fusillerai pas, comme je devrais le faire, mais tu resteras prisonnier ».

Pahlberg approuva de la tête. « Tu as raison, Francesco. Pour moi, ce serait la meilleure des solutions. Il suffirait de nous laisser dépasser par les Américains – pour nous, la guerre serait finie ! Notre plus grand désir serait rempli : Nous aurions enfin la paix ! Mais pendant ce temps-là, que deviendraient les soldats aux membres déchiquetés, et qui crient désespérément au secours ? Hein, dis-moi, Sinimbaldi ?

— Eh bien qu'ils meurent *dottore* ! La voix du chef partisan était dure.

Le Dr Pahlberg serra son verre entre ses doigts. Il regarda Sinimbaldi dans les yeux.

— Que serait-il advenu de Gina, si je m'étais dit : ce n'est qu'une femme de maquisard – elle n'a qu'à mourir !

Sinimbaldi resta muet. Puis d'un seul coup, il quitta sa chaise – si brusquement qu'il faillit renverser la table.

— Viens ! dit-il avec rudesse.

Il partit devant, en brandissant la lampe à huile. Au moment de sortir de la grotte, il éteignit la lumière en soufflant sur la flamme, et fit signe aux deux Allemands de le suivre. Ils trébuchèrent dans la nuit noire sur les rochers, jusqu'à un sentier qui, dans l'esprit de Pahlberg, devait mener à Piedimonte. Sinimbaldi s'arrêta là, et, désignant la large vallée du Liri :

— Suivez ce chemin, prenez ensuite à gauche, mais en restant toujours au nord de la Via Casilina. Vous y trouverez une bande de terrain de quelque 600 mètres de largeur, qui n'est pas occupée. C'est là que vous passerez. Vous pouvez être dans les lignes allemandes avant le jour. Il se tourna vers le Dr Pahlberg. Son visage mal rasé était tout proche de celui du médecin. « La madonna soit avec vous, dit-il lentement Ainsi, *dottore*, nous avons payé tout ce que tu as fait pour Gina. »

— C'est vrai, Francesco ! Bonne chance. Il lui tendit la main. Sinimbaldi la serra avec effusion, hésita avant de s'éloigner, se retourna encore une fois vers eux, fouilla dans sa poche et tendit à Pahlberg un objet sombre.

— Tiens, *dottore* ! dit-il d'une voix hésitante, cela pourra peut-être te servir ! Et il lui plaqua l'objet dans la main.

— Francesco ! appela Pahlberg, Francesco ! reprends-le ! Il tenait le cadeau de Sinimbaldi dans sa main ouverte, mais l'autre ne revint pas... il n'avait même pas entendu les paroles du médecin allemand.

— Qu'est-ce qu'il t'a donné ? Renate s'approcha de Pahlberg. Elle tremblait toujours de peur. Pahlberg lui mit sous les yeux l'objet mystérieux.

C'était un magnifique automatique américain.

— Jette-le, Erich ! Elle regardait avec angoisse le canon bien graissé. Le Dr Pahlberg secoua la tête.

— Peut-être a-t-il raison. Peut-être en aurons-nous vraiment besoin. Il le mit dans la poche de sa combinaison déchirée.

Main dans la main, ils suivirent le sentier qui les conduisait dans la plaine. Derrière eux, du côté du monastère, tout était calme. Dans le sud, en direction du Rapido, l'artillerie tonnait et les mitrailleuses claquaient.

Ils poursuivirent leur chemin dans la nuit, en restant toujours au nord de la Via Casilina, comme le leur avait recommandé Sinimbaldi. Ils évitèrent également Piedimonte, d'où venaient d'inquiétants crépitements de mitrailleuses. À plusieurs reprises, ils restèrent immobiles contre les rochers, à regarder passer des chars américains.

Quand à l'orient le ciel s'éclaira, se couvrit d'orange et de rouge sombre, ils atteignirent Roccasecca et les avant-postes de la 34^e division de parachutistes. Seul leur fanion à la croix rouge leur évita de recevoir une giclée de mitrailleuse. On les reconnut dix mètres avant qu'ils n'arrivent sur le parapet de la position.

Le Dr Heitmann allait prendre trois nouveaux comprimés de Pervitine, lorsqu'il fut dérangé par la sonnerie du téléphone. Gardant les comprimés dans une main, il empoigna l'écouteur d'un air contrarié.

— Heitmann ! – C'était la voix de Stucken – une bonne nouvelle ! Pahlberg et sa fiancée sont arrivés du monastère, il y a environ une heure.

— Magnifique ! Le Dr Heitmann avala les trois comprimés et respira profondément comme s'il en sentait déjà l'effet. Est-il blessé ?

— Non, je ne pense pas.

— Parfait. Envoyez-le-moi tout de suite. J'ai quatre amputations à faire... je suis débordé ! Il raccrocha, ravi d'avoir enfin du renfort.

*

L'évacuation du monastère lui-même avait commencé en silence, dans le plus grand secret. Les parachutistes se retiraient vaincus. Ils avaient résisté pendant quatre mois aux assauts d'une armée entière.

Krankowski, debout à l'entrée du poste de secours, serra la main du capitaine Gottschalk et du sous-lieutenant Mönning. Dans la petite pièce qui avait servi de cellule à Fra Carlomanno, le sous-lieutenant Weimann reposait, couché sur une toile de tente. Dans la salle voisine, s'entassaient vingt-trois blessés et mourants. Fritz Grüben prenait soin d'eux pendant que Krankowski disait adieu aux camarades.

— J'enterrerai le lieutenant, disait l'infirmier d'une voix mal assurée au capitaine Gottschalk... je le ferai moi-même, et... Il s'interrompt et regarda par terre. L'officier lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Allons mon vieux, du courage ! dit-il, saisi à son tour d'émotion. Nous nous reverrons tous. Les choses ont beau être dégueulasses – il faudra bien qu'elles s'arrangent un jour ! Nous nous reverrons tous en Allemagne, pas vrai !

— Oui, mon capitaine.

Le commandant von Sporken se tenait près du mur d'enceinte et surveillait le repli de son groupe d'engins. Les hommes s'en allaient avec leurs armes individuelles – les lance-fusées restaient sur place – démolis, ainsi que les deux petits canons de montagne.

Gottschalk s'approcha de Sporken. Le commandant le regarda venir avec des yeux étonnés.

— Toujours là, Gottschalk ?

— Oui, mon commandant ? Je sollicite la permission de quitter l'abbaye le dernier.

— Aha ! Le commandant du navire...

— À peu près, mon commandant.

— Comme vous voudrez ! Sporken resserra la jugulaire de son casque et fit passer sur son ventre la mitraillette qu'il portait en bandoulière. Je vous attendrai à mi-hauteur, en surveillant le mouvement. Quand tout le monde sera passé, nous continuerons ensemble la descente.

— Bien, mon commandant.

Gottschalk disparut dans l'obscurité.

Par petits groupes, les parachutistes quittèrent la grosse muraille protectrice, suivirent le sentier jusqu'au Ravin de la Mort – où régnait l'odeur douceâtre des cadavres pourrissants – et gagnèrent la vallée. Le sous-lieutenant Mönnig conduisait le groupe numéro un... l'adjudant-chef Michels suivait avec le groupe deux... Sporken venait derrière, avec le personnel des lance-fusées, à un quart d'heure d'intervalle... on n'entendait aucun bruit... l'opération se déroulait dans le plus grand silence... les semelles caoutchoutées étouffaient tous les bruits. C'était comme si d'énormes rats géants abandonnaient les ruines du couvent et descendaient la montagne.

Le groupe Maassen devait quitter le monastère le dernier. Les soldats faisaient un dernier simulacre de combat en envoyant

plusieurs rafales de mitrailleuses sur les Polonais, toujours accrochés un peu plus bas et sur la cote 593.

Derrière son arme, Théo Klein, le casque rejeté sur la nuque, regardait les pierres voler autour de lui. L'air vibrait de projectiles. Heinrich Küppers compta les grenades qui lui restaient.

— Encore six. Je vais aller en chercher une autre caisse chez Maassen.

Théo Klein approuva de la tête.

— Il y a des tireurs d'élite chez les Polaks, maintenant ! dit-il avec un léger sourire. Comme s'ils pouvaient faire mieux que les Indiens ! Il baissa la tête, se moucha bruyamment et jeta un coup d'œil à Küppers qui s'apprêtait à partir. Apporte quelque chose à bouffer, fit-il en bâillant. Même une ration de combat, j'm'en fous ! Il rentra son mouchoir et se frotta les mains.

Küppers approuva du chef. Sur la cote 593, une mitrailleuse polonaise se mit à aboyer... les balles passèrent au-dessus de sa tête. Il se laissa tomber parmi les décombres, et rampa ainsi jusqu'à Maassen, en train de démonter sa mitrailleuse. Müller 17 était déjà parti avec les caisses à munitions.

Derrière Küppers, Klein avait répondu avec promptitude à la fusillade de l'ennemi. Il tirailla dans les rochers et finit par entendre en face le hurlement désespéré d'un Polonais qui appelait au secours. Satisfait, il hocha la tête et s'appuya à la mitrailleuse, tandis qu'autour de lui les balles continuaient à siffler. Sacrés tireurs d'élite, se dit-il. Il observa d'où venaient les coups, et dirigea quelques gerbes bien groupées sur l'endroit qu'il avait repéré.

Maassen regarda Küppers avec étonnement lorsqu'il l'entendit demander des grenades.

— Vous n'en aurez jamais assez, vous autres ? demanda-t-il avec bonne humeur. Allons ! rassemblez votre matériel et arrivez ! Dans dix minutes, c'est à nous !

Hans Pretzel, l'agent de liaison, apparut, courant à travers les ruines :

— Pour le groupe Maassen : préparez-vous à décrocher ! et il continua son chemin.

— Ah ! Tu vois ! l'adjudant Maassen se mit à rire. « Tacatacatac ! »

Suffit, maintenant, les enfants ! Amène-toi avec ton arme, Heinrich, et dis à Théo que la bataille du monastère est finie. Qu'il termine immédiatement sa petite guerre à lui !

Heinrich Küppers rejoignit en courant son poste de mitrailleuse. Tout était calme sur la cote 593... Le tir bien dirigé de Klein avait rendu les Polonais prudents.

D'un bond, Küppers atterrit dans la position. Il referma la caisse contenant six grenades. Klein, appuyé sur la MG 42, contemplait les pentes du mont Cassin.

— Allez, Théo ! fit Küppers avec une certaine excitation. Démonte-moi ça et arrive ! Dis adieu à tes copains polonais ! Maassen nous attend !

Klein ne répondit point. Il regardait toujours la pente, le doigt posé sur la gâchette. Il attendait que les tireurs d'élite se dévoilent.

— Fais pas l'imbécile. Théo ! reprit Küppers, en donnant à Klein un semblant coup de pied dans les fesses. Allez, arrive !

Théo Klein se taisait toujours, et ne faisait pas un mouvement. Saisi, Küppers le regarda avec plus d'attention.

— Théo ! cria-t-il.

Pas de réponse. Du côté polonais aussi tout était calme. Quelque part dans l'abbaye on entendait des coups de feu... C'était Maassen et Bergmann qui décrochaient.

— Théo ! Küppers donna cette fois une vraie bourrade dans les côtes de Klein. Arrête tes conneries et viens ! Gottschalk va être furieux si nous sommes en retard !

Pas de réponse. Le silence était de plus en plus pesant.

De la poitrine de Küppers, une main glacée remonta vers sa gorge. La main glaciale passa sur son visage et arriva sous les cheveux... son corps entier devint soudain de glace. Il sentit son sang geler dans ses veines et lui refroidir le cœur.

— Théo, bégaya-t-il. Cré nom, Théo !

Il empoigna Klein par l'épaule et le tira à lui. Les yeux grands ouverts, son camarade lui tomba dans les bras... Au milieu du front, sous la visière du casque – rejeté en arrière avec insouciance – il y

avait un petit trou d'où sortait juste une grosse goutte de sang.

— Théo ! cria Küppers. Il secoua le cadavre, il gifla les joues mal rasées, il arracha les boutons de la veste et posa son oreille à l'endroit du cœur, il massa la poitrine du mort et serra sa tête contre lui comme s'il eût été une fille, en la caressant d'une main qui tremblait effroyablement.

— Théo ! cria-t-il de nouveau, Théo !... ne fais pas le c... bon Dieu ! dis quelque chose, sacré nom de Dieu !

Le corps était lourd. Il glissait de ses bras. Écroulé, il reposa bientôt comme un paquet habillé. Les yeux fixes regardaient le ciel, écarquillés, incrédules. Ils étaient si pleins d'expression qu'on aurait pu penser qu'ils souriaient encore. Heinrich Küppers serra les poings.

— Salauds ! hurla-t-il d'une voix aiguë, salauds !

Il bondit sur la mitrailleuse, et se mit à tirer, à tirer comme un fou, balayant méthodiquement les pentes de la montagne... il engagea une nouvelle bande, puis une autre, et une autre... quatre, cinq, six... la caisse était vide, il écarta la mitrailleuse, et saisit les grenades. Il les lança toutes les six, en hurlant... il entendit quelques cris, là-bas, chez les Polonais... sur la cote 593, trois mitrailleuses se mirent à tirer.

— Tenez, salauds ! pour Théo ! pour Théo ! pour Théo !

Quand il ne resta plus rien, il balança la mitrailleuse par-dessus le parapet. Elle disparut en brinquebalant dans les rochers.

Alors, il se pencha, glissa le haut du corps sous le buste épais du mort et se redressa en ployant sous la charge. Il passa les bras inertes autour de son cou et gagna la porte du monastère sous le feu des Polonais.

Maassen surgit de l'obscurité, il venait à sa rencontre.

— Alors, vous êtes pas un peu cinglés, non ? Ça vous amuse de réveiller le front entier ? Il s'arrêta, en voyant le cadavre que Küppers portait sur son dos.

— Théo ! bredouilla-t-il.

— Ecarte-toi ! cria Küppers.

Portant le corps de son camarade, le sergent passa successivement devant Maassen, Müller 17, Bergmann, Mönnig et le capitaine. Il

descendit avec lui les pentes du mont Cassin, comme l'avait fait l'archiprêtre avec son crucifix. Plus loin, il dépassa Sporken, qui porta en silence la main à son casque et salua longuement.

Derrière eux, là-haut les ruines du monastère devenaient toutes petites, et disparaissaient dans la nuit.

Küppers descendait la pente, suivait le chemin de montagne, serrant toujours le cadavre de Théo entre ses bras crispés. Il ne sentait pas son fardeau, il ne sentait rien qu'un vide immense, un désert sans limites, dans lequel il s'enfonçait et se perdait.

Les derniers défenseurs du mont Cassin suivaient derrière, silencieux, tête basse.

Arrivé dans la vallée, Küppers s'immobilisa. Il étreignit le cadavre, lui caressa la figure avec tant de douceur que Maassen se détourna en s'écartant légèrement.

Et puis Küppers s'affaissa, ses genoux lâchèrent et il tomba en avant, visage contre terre, sans force, brisé. Tous deux gisaient désormais côte à côte, le mort, et le vivant épuisé.

Sporken ferma les yeux. Il ôta lentement son casque et dit d'une voix tremblante :

— Dussions-nous vivre cent ans, jamais nous n'oublierons cela !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 13 AVRIL 1973 SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BUSSIERE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 593. – N° d'imp. 502. – Dépôt légal : 4^e trimestre
1970.

Imprimé en France

En écrivant *Ils sont tombés du Ciel*, Konsalik a renoué avec la tradition du grand roman de guerre qu'il illustra si brillamment avec *Le médecin de Stalingrad*.

Le thème de ce livre est la bataille de Cassino, tournant décisif de la Seconde Guerre mondiale. Sous la plume de Konsalik revivent de façon hallucinante les pires horreurs de ce combat meurtrier, et son ouvrage retentit comme un cri d'alarme.

Ils sont tombés du ciel n'est pas seulement un roman sur les parachutistes, mais un réquisitoire contre la guerre. Son titre est un symbole : toute une génération a vu tomber du ciel, et se briser dans un enfer d'acier, de feu, de sang, son idéal, ses illusions et ses croyances. Le vide est resté, et restera tant que les peuples vivront dans la terreur d'une nouvelle guerre, encore plus affreuse.

[1] *N. d. T.* : Les Müller sont si nombreux en Allemagne qu'à l'école et à l'armée on est obligé de les numérotter.

[2] *N. d. T.* : Célèbre quartier des plaisirs nocturnes à Hambourg.

[3] *N. d. T.* : Les parachutistes allemands portaient sur leur uniforme une espèce de blouse bariolée, aux formes vagues, et s'arrêtant à mi-cuisse.

[4] *N. d. T.* : « Kraft durch Fraude », la force par la joie, l'Organisation des loisirs nazie.

[5] *N. d. T.* : Ecrivain allemand du XIX^e siècle. Illustra les vertus bourgeoises.

[6] *N. d. T.* : Haut-Commandement de la Wehrmacht.

[7] *N. d. T.* : De la Croix de Fer.

[8] *N. d. T.* : La principale artère de Saint-Pauli, quartier de la vie nocturne de Hambourg.

[9] *N. d. T.* : La source d'eau minérale « Apollinaris », du même nom en allemand que le Saint, est très connue en Allemagne. Elle est située dans la vallée de l'Ahr.

[10] *N. d. T.* : Station balnéaire dans l'île de Sylt.

[11] *N. d. T.* : Les Propaganda Kompanien : service de presse aux armées.

[12] Poète allemand du XVIII^e siècle.